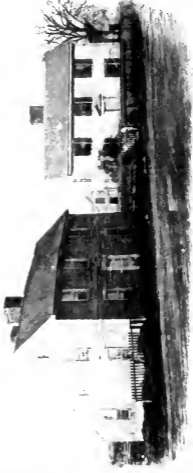




John Adams Library,



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



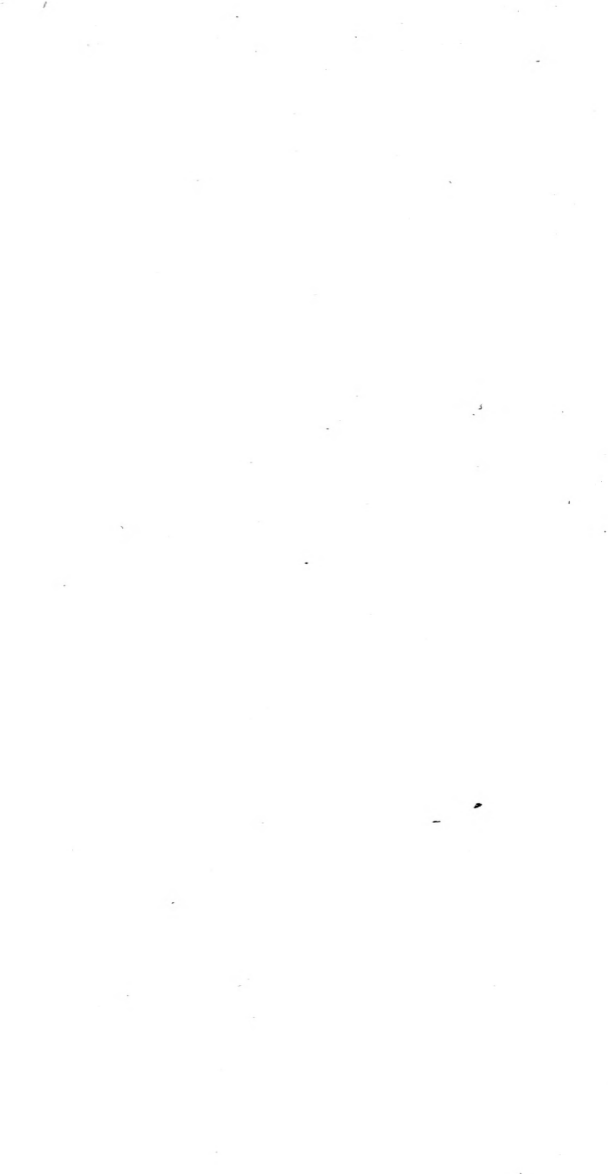
SHELF N^o

Adams

133.3

v. 2





LE
THEATRE
DES
GRECS,

Par le R. P. BRUMOY.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez les Libraires Associés,

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

* Adomi

133.3

1972

T A B L E

*Des Pièces contenues dans le
Tome II.*

LES COEPHORES d'Es- chyle,	page 1
ELECTRE d'Euripide,	25
PHILOCTETE de Sophocle,	69
RÉFLEXIONS,	166
HIPPOLYTE d'Euripide,	175
RÉFLEXIONS sur cette Tra- gédie, comparées à celles de Se- neque & de Racine sur le même sujet,	300
IPHIGÉNIE en Aulide d'Eu- ripide,	341
RÉFLEXIONS sur cette Pièce & sur celles de Rotrou, de Ra- cine, & de <i>Lodovico Dolcé</i> ,	477





L E

THEATRE DES GRECS.

LES COEPHORES,
TRAGEDIE D'ESCHYLE.



E titre signifie *des personnes qui portent des libations*. Il est tiré du fond du Sujet, qui est le même que l'Electre de

Sophocle. Eschyle l'avoit traité avant lui avec les mêmes Personnages essentiels. Il a pris pour son Chœur des filles étrangères, esclaves de Clytemnestre, & attachées à Electre. Comme il les in-

Tome II.

A

2 LES COEPHORES,
troduit portant des présens au tombeau
d'Agamemnon, il leur a donné le nom
de *Coëphores*, dont il intitule sa Tra-
gédie.

ACTE PREMIER.

Le commencement n'est pas entier :
mais ce qui y manque n'empêche pas
qu'on n'entrevoie l'exposition du sujet.
Le fonds de la Scène est le tombeau
d'Agamemnon. Oreste y arrive avec
Pylade. Il invoque Mercure qui préside
aux funérailles. Il coupe sa chevelure
pour la répandre sur le monument, sui-
vant l'usage ; & tandis qu'il est occupé
à cette pieuse cérémonie, il apperçoit
de loin Electre sa sœur à la tête d'une
troupe de jeunes filles qui s'avancent
avec des dons pour le mort. De peur
d'en être vû, il se coule un peu à l'é-
cart avec son ami, après avoir de-
mandé à Jupiter de le secourir dans
le projet de vengeance qu'il a médité.
Cette exposition est nette & noble ;
elle fait voir que l'inventeur de la Tra-
gédie en avoit conçu des idées bien
précises.

Les jeunes filles arrivent ; & celle

TRAGÉDIE D'ESCHYLE. ;

qui parle pour les autres , dit qu'elle conduit la cérémonie funébre en battant des mains. » Leurs joues , ajoute-t-elle ,
» montrent encore les traces récentes
» que la douleur y a imprimées. Leur
» cœur ne se nourrit que de soupirs.
» Leurs voiles & leurs vêtemens sont
» déchirés. Un songe affreux , suscitè
» sans doute par l'ombre courroucée
» d'Agamemnon , effraye Clytemnes-
» tre , & l'engage à les envoyer à son
» tombeau pour l'appaiser par des dons.
» O maison déplorable , ô palais haï
» du soleil & des hommes ! d'épaisses
» ténèbres te couvrent & vengent le
» meurtre de ton Souverain. Cette ma-
» jesté du thrône , si respectable autre-
» fois , & dont la renommée s'étendoit
» si loin , s'est évanouie . . . que la Jus-
» tice est inégale dans ses châtimens !
» elle fond tout-à-coup sur les uns :
» elle poursuit lentement les autres ;
» & quelques-uns se dérobent à ses re-
» gards à la faveur d'une nuit sombre
» qui les enveloppe . . . malheureuse
» dans l'esclavage où je suis , il faut
» que je cache ma haine pour mes
» maîtres , & que j'approuve des ini-
» quités. Mais Agamemnon est l'ob-
» jet de ma secrète douleur. » Il

4 LES COEPHORES,
n'est pas possible de rendre à la lettre
la force & l'énergie des vers de ce
Chœur.

A C T E I I.

Electre prend la parole , & demande à ces filles comment elle doit invoquer son pere pour lui faire agréer ces libations , qu'on l'oblige de porter à son sépulchre. » Lui dirai-je que ce sont là des dons qu'une épouse chérie envoie à son cher époux... hé , puis-je le dire sans rougir ? dois-je le prier de payer ces dons , qu'une main barbare lui envoie , par un retour digne d'elle & de lui ? ou vaut-il mieux me taire , détourner les yeux avec horreur , & jeter comme des choses exécrables , ces indignes présents. » Le Chœur lui conseille de faire des vœux favorables pour elle , pour Oreste , pour quiconque hait Egisthe , & d'y mêler des imprécations pour ses ennemis. Ceci se fait par vers entrecoupés d'interrogations & de réponses , pour instruire Electre de ce qu'elle doit demander.

Elle commence donc ainsi. » Mercure souterrain , daignez m'assurer que mes vœux seront agréables aux Dieux

TRAGÉDIE D'ESCHYLE. 5

» infernaux témoins du meurtre de mon
 » pere, & à la terre dont le sein libé-
 » ral produit tout & fait tout rentrer
 » en elle-même. C'est dans cette vûe
 » que je fais cette libation. O mon pere !
 » jetez sur nous un regard de pitié.
 » Rendez la liberté & l'empire à Oreste
 » & à moi. Une mere inhumaine, qui
 » vous a donné pour successeur Egisthe
 » votre assassin, nous a tous trahis. Je
 » suis esclave, & mon frere est écarté
 » du thrône paternel, tandis qu'ils jouif-
 » sent impunément du fruit de vos tra-
 » vaux. Rappelez Oreste en ces lieux,
 » & faites que mes mains soient moins
 » criminelles que celles de ma mere.
 » Quant à nos ennemis, paroissez à leurs
 » yeux comme un vengeur irrité, &
 » ravissez le jour à ceux qui vous l'ont
 » ravi. Telle est l'imprécation que j'ose
 » prononcer contr'eux. » Elle invite
 ensuite le chœur à pousser des cris lu-
 gubres, & à chanter autour du tom-
 beau.

La cérémonie faite, Electre apper-
 çoit avec surprise des cheveux coupés
 tous semblables aux siens. Elle sçait
 que ce ne sont pas ceux de Clytemne-
 stre. Une lueur d'espérance lui fait soup-
 çonner que ce pourroient être ceux

6 LES COEPHORES,

d'Oreste. Cette idée lui pénètre le cœur comme un trait, & lui fait verser des larmes de joie. Ainsi s'exprime-t-elle par l'instinct de la nature. Mais la crainte succède à l'espérance, & rien ne peut la tirer de son incertitude. Elle avance; elle voit sur la terre des traces semblable à celles de ses pieds. Tout cela ne fait que la rendre plus inquiète : Elle demeure donc dans ce trouble jusqu'à ce qu'Oreste paroisse à ses yeux. Il se montre tout-à-coup, & se fait reconnoître pour son frere, en lui présentant un voile qu'elle a tissé elle-même.

Cette reconnoissance n'est pas à la vérité si brillante ni si pathétique que celle de Sophocle; mais elle est naturelle, & je ne vois pas pourquoi M. Dacier dit : *qu'elle se fait de la maniere du monde la plus grossiere*, ni pourquoi il regarde comme un très-grand défaut, qu'elle se fasse de si bonne heure. Car quand à ce point, *c'est*, dit-il, *un vice que la reconnoissance soit si éloignée de la peripétie*, c'est-à-dire du changement d'état. Cela seroit bon si la reconnoissance produisoit immédiatement & tout-à-coup ce passage de l'état malheureux à une heureuse fortune,

TRAGÉDIE D'ESCHYLE. 7

comme il arrive dans la plûpart des sujets tragiques. Mais il n'en est pas ainsi dans le sujet présent. Il faut qu'Oreste concerté avec sa sœur la révolution qu'il médite de faire dans le Royaume en tuant sa mere & l'usurpateur. Il est donc nécessaire que la reconnoissance se fasse de bonne heure , afin de produire insensiblement , & avec vraisemblance , un effet qui ne sçauroit être prompt & qui exige des mesures. Ainsi Eschyle n'a point péché en ceci , non plus qu'Euripide , comme on le verra ci-après. Pour ce qui regarde la *grossièreté* , je ne puis mieux en justifier Eschyle qu'en traduisant ce morceau de sa Pièce. Le voici.

ORESTE *paroissant tandis qu'Electre tient les cheveux qu'elle a trouvés.*

Priez les Dieux qu'ils accomplissent ainsi le reste de vos desirs.

ELECTRE.

Hé , qu'ai-je obtenu d'eux ?

ORESTE.

Vous voyez celui que vous avez tant désiré de revoir.

ELECTRE.

De qui , je vous prie , parlez-vous ?

A iv

8 LES COEPHORES ;

O R E S T E.

D'Oreste , dont je sçai que vous sou-
haitez ardemment le retour.

E L E C T R E.

Hé , les Dieux me l'ont-ils accor-
dé ?

O R E S T E.

Oui : c'est moi. Ne l'attendez plus.

E L E C T R E.

Voulez-vous , ô étranger , me tendre
un piège ?

O R E S T E.

Ce seroit contre mes propres inté-
rêts.

E L E C T R E.

Venez-vous insulter à ma douleur ?

O R E S T E.

Elle m'est commune avec vous.

E L E C T R E.

Quoi ! c'est à Oreste que je parle !

O R E S T E.

Je paroïs à vos yeux , & je vous suis
méconnoissable , moi dont vous sem-
bliez reconnoître la présence dans les
restes de ma chevelure , & jusques dans
les traces de mes pas ! approchez de vo-
tre tête * les cheveux d'un frere qui vous

Note
de l'Edi-
teur.

* Oreste étoit absent depuis dix années , &
il étoit enfant quand Electre l'envoya en Pho-

ressemble. Reconnoissez ce voile, ouvrage de vos mains, ce tissu précieux, ces figures d'animaux, &c.

Je sçai qu'Aristophane dans ses * Nuées se moque en passant de cette reconnoissance fondée sur la ressemblance des cheveux : trait de satyre fort indirect, puisque Madame Dacier paroît ne l'avoir pas apperçu, ou n'a pas voulu l'appercevoir. Mais ce trait tombe à faux, puisqu'Electre ne conclut pas simplement de cette ressemblance, que son frere soit de retour : mais qu'elle tire cette conséquence de plusieurs réflexions justes. Je sçai encore qu'Euripide dans son Electre a badiné sur les trois marques dont se contente cette Princesse, à sçavoir sur le rapport qu'elle

cide. Or quand il est de retour à Mycènes, déjà devenu homme, sa sœur peut-elle le reconnoître à la couleur de ses cheveux, & surtout, à *la mesure de ses pieds*. Le P. B. a beau dire : le bon ESCHYLE a des morceaux frappants, une Poësie sublime ; mais il radote quelquefois. Il est donc vrai qu'EURIPIDE, ni ARISTOPHANE, ni M DACIER n'ont pas été si mal fondés dans leur Critique.

* Voyez les Nuées d'ARISTOPH. Act. I. Scène dernière, dans la troisième partie de cet Ouvrage.

voit entre les cheveux répandus & les siens , sur la conformité des traces marquées sur la terre avec celles de ses pieds , & enfin sur le tissu qu'Euripide appelle une robe , de sa grace ; quoique le mot ὄφασμα signifie aussi un voile , & soit pris par Eschyle dans ce sens. Ne le fut-il pas , Oreste pouvoit avoir conservé & apporté avec lui cette robe , pour se faire plus sûrement reconnoître. Mais outre qu'Euripide dégrade en ceci la majesté de la Tragédie qu'il abbaïsse au Comique , il exagère le ridicule , ou plutôt il veut en trouver où il n'y en a point.

Sa façon de le faire est pourtant si plaisante , qu'on ne fera peut-être pas fâché de voir ici ce morceau de son Electre avant que de voir la Pièce elle-même. Un vieillard domestique d'Agamemnon revient de son tombeau. Il paroît comblé de joye. » J'ai trouvé , » dit-il à Electre , des boucles d'une » chevelure blonde , & j'ai été surpris » de voir qu'on eût osé les porter à ce » tombeau. Ce n'est sans doute aucun » Argien. C'est donc apparemment vo- » tre frere qui a voulu honorer les Ma- » nes du déplorable Agamemnon. Con- » sidérez ces cheveux , approchez-les

» de votre tête , & comparez la couleur : car enfin vous sçavez que ceux qui sont issus du même sang ont coutume de se ressembler. »

ELECTRE.

Vous n'y songez pas , ô vieillard , pensez-vous que le brave Oreste vint en cachette à Argos , & fût arrêté par la crainte d'un Egilthe ? (*Mauvaise raison contre Eschyle. Oreste étoit seul , & il devoit user de stratagème pour faire une révolution d'Etat.*) D'ailleurs comment voulez-vous que sa chevelure se rapporte à la mienne ? l'une doit se sentir de la manière dure dont un jeune homme de condition est élevé ; l'autre se ressent toujours de la mollesse que lui donne le soin qu'on a de parer le sexe.

LE VIEILLARD.

Du moins ajustez vos pieds sur les vestiges des siens , & voyez s'ils ne s'y rapportent pas ?

ELECTRE.

Hé , comment les traces des pas seroient-elles imprimées sur la pierre & sur la terre dure ? Mais quand cela pourroit être , peut-on imaginer que les pas d'un frere & d'une sœur puissent être semblables ?

12 LES COEPHORES,
LE VIEILLARD.

Mais si Oreste étoit de retour , ne pourriez-vous pas reconnoître la robe tissue de vos mains dont il étoit orné , lorsque je le dérobaï à la mort ?

ELECTRE.

Ignorez-vous donc , ô vieillard que j'étois encore enfant lorsqu'Oreste fut enlevé ? mais quand il seroit possible que je lui eusse tissé une robe , pourroit-il la porter encore ? il faudroit que les vêtemens suivissent la destinée des humains pour croître comme eux. Croyez-moi , c'est quelque étranger ami d'Agamemnon , ou quelque citoyen qui aura trompé des yeux attentifs , pour porter ces tristes dons au tombeau , &c.

Enfin je sçai qu'Aristote * ne met qu'au second rang des reconnoissances , celles qui ne sont fondées que sur la ressemblance & le raisonnement. Il cite même cette reconnoissance d'Oreste dans Eschyle. Mais ce n'est pas là prouver qu'elle soit *grossière*.

Après les premiers transports d'une reconnoissance si subite † , Oreste fait

* ARIST. *Poët. chap. 17.*

Note de l'Éditeur. † Cette reconnoissance si subite est appelée *grossière* par M. DACIER : & si M. DACIER

une prière éloquente à Jupiter , pour le conjurer de conserver ce qui reste d'une illustre maison. Il ajoute que c'est un oracle d'Apollon qui l'a contraint de venir venger un pere , en ôtant le jour à ses assassins ; que ce Dieu l'a menacé des plus cruels supplices s'il ne le faisoit , qu'en le faisant même il seroit livré aux Furies , frappé de lépre , ou de quelque maladie horrible , séparé du commerce des hommes , & obligé de traîner une vie languissante. Voilà une étrange doctrine. Criminel en obéissant , ou en n'obéissant pas , Oreste est également menacé d'être puni. Il se résout à obéir. La tendresse pour un pere l'emporte sur tout autre égard , aussi-bien que la pitié pour un peuple sacrifié à l'ambition d'un usurpateur , & d'une mere parricide. C'est ainsi qu'Eschyle tâche d'affaibler un autre par-

entend par-là une reconnoissance mal préparée & mal conduite , on ne voit pas qu'il ait si grand tort. Qui voudra comparer les deux reconnoissances dans ESCHYLE & dans SOPHOCLE , verra sans peine que la Tragédie , du tems d'ESCHYLE , étoit sans son enfance , & que SOPHOCLE & EURIPIDE , mais sur-tout SOPHOCLE , l'ont amenée à sa maturité , pour ne pas dire à sa perfection.

14 LES COEPHORES,
ricide pour le rendre supportable par la
nécessité de le commettre.

Le Chœur fait des vœux en faveur
d'Oreste ; & ici commence un retour
de tendresse entre le frere & la sœur.
Dans cette Scène , qui est très-vive ,
quoiqu'assez longue , il se fait un com-
bat entre l'horreur naturelle du crime ,
& le desir effrené d'une vengeance qui
paroît légitime. C'est une perte pour
notre langue , qu'on ne puisse rendre
la délicatesse de tous ces mouvemens
qui se trouvent confondus dans une
foule d'expressions & de vers d'une telle
énergie , qu'ils perdroient tout leur
prix dans une traduction littérale. On
y voit dans Oreste la vengeance domi-
nante : mais combattue par un reste de
scrupule qu'Electre & le Chœur apper-
çoivent malgré lui , & qu'ils tâchent
de vaincre sans lui faire sentir qu'ils
l'apperçoivent. » O mon pere , s'écrie-
» t-il , où êtes-vous ? où est ce lit fatal
» où vous avez perdu la vie ? Electre
entre dans le même mouvement ; & le
Chœur les exhorte , non à pleurer , mais
à venger celui qu'ils pleurent. » Hélas ,
» continue la Princesse , si du moins
» quelque Lycien vous eût ravi le jour
» au siège de Troye , vous auriez con-

» fondu vos cendres avec celles de tant
 » d'illustres Héros dont vous fûtes le
 » Roi. » Le Chœur invoque Jupiter
 vengeur & les Furies. » Où êtes-vous ,
 » Déesfes infernales ; ô vous qui prenez
 » l'intérêt de ceux qu'on a indignement
 » égorgés , jetez les yeux sur ces trif-
 » tes restes des Atrides. » Mais Electre
 qui se sent trop attendrie , en ne con-
 sidérant qu'un pere mort , ranime son
 courroux par l'idée & la peinture d'une
 femme barbare qui a donné la mort à
 son époux. Sur quoi Oreste lui dit qu'il
 prend le parti de plonger le poignard
 dans le sein de sa mere ; il ajoute en
 soupirant , & de mourir après elle.
 Electre qui regarde ce dernier mot & ce
 soupir comme un reste de remords qui
 se réveille , acheve d'aigrir le courroux
 de son frere contre Clytemnestre. » Elle
 » a coupé , dit-elle , les pieds & les
 » mains à son époux , & voici le lieu où
 » elle l'a inhumé. » Electre retrace ici
 en peu de mots sa propre misère ; puis
 elle invoque son pere & les Dieux. Ces
 fréquentes invocations continuées al-
 ternativement , donnent de l'ame à tou-
 te cette Scène , & sont l'expression pure
 de la vengeance & de la douleur. Car
 on y prie Agamemnon de se souvenir

16 LES COEPHORES ;
des indignes traitemens qu'il a soufferts, & on lui rappelle toute la noirceur de l'appareil de sa mort.

Oreste enfin demande par quelle bizarrerie Clytemnestre s'avise d'envoyer des libations * sur le tombeau d'un mari qu'elle a massacré. C'est, lui dit-on, l'effet d'un songe effrayant. La Reine a cru voir en dormant un serpent sortir de son sein ; elle a cru l'allaiter, & le serpent lui a tiré du sang au lieu de lait. Rien de plus naïf que cette courte narration. Telle est la maniere des Anciens. Elle peint en peu de mots. Oreste, qui conçoit le sens de ce songe, jure qu'il l'accomplira, & pour cela il envoie Electre dans le Palais, afin d'observer ce qui s'y passe ; il engage le Chœur à un secret impénétrable, & il destine Pylade à le seconder dans son projet. Le Chœur, pour l'Interméde accoutumé, repasse les amours funestes qui se sont cimentées par le sang. C'est un tissu des amours de la fable mis en strophes pour le chant.

Note * C'est pour cela même que le titre de cette
de l'Édi- Pièce doit s'inscrire *Choëphores* de χοὰ ou χοῶ,
teur. *libatio*, *ettuno*, & non pas *Coëphores*, comme
le P. BRUMOX l'intitule.

A C T E I I I.

Un esclave fort du Palais : Oreste l'appelle , & lui ordonne d'annoncer qu'un étranger est arrivé. Clytemnestre survient suivie d'Electre. Oreste se dit un homme de Daulie , chargé par Strophius de porter à Argos la nouvelle de la mort d'Oreste , & il feint de ne connoître ni la Reine ni la Princesse. Ce Prince , inconnu de Clytemnestre , s'excuse d'être obligé de faire un rapport si affligeant à des personnes qui l'honorent de l'hospitalité. Pour Clytemnestre , elle reçoit froidement cette nouvelle , & dit à l'étranger prétendu , qu'il n'en fera pas moins cher à Egisthe. Elle donne ordre qu'on prépare l'appartement destiné aux étrangers. Oreste entre donc dans le Palais , aussi-bien que Clytemnestre & Electre , qui se retirent de leur côté : ce qui donne au Chœur l'espérance d'un heureux succès.

La Vieille qui a élevé Oreste , va chercher Egisthe par ordre de la Reine. » L'inhumaine , dit-elle , affecte une » feinte douleur , mais elle a peine à » cacher sa joye. C'est à moi de pleurer » le malheureux Oreste. » Elle fait voir

en effet la plus vive douleur. Le caractère de cette nourrice est très-naïf. Car elle se rappelle assez en détail toutes les peines que lui a coûté l'enfance d'Oreste. Il faut passer cela aux mœurs anciennes. Elle parle en un mot à-peu-près comme Phenix dans Homère à l'égard d'Achille, chose dont on a fait un crime à Homère, & qu'on ne pardonneroit pas davantage à Eschyle. Le Chœur, pour consoler cette femme, lui laisse entrevoir que le bruit du trépas d'Oreste est un faux bruit semé à dessein, & l'engage à ne pas différer davantage d'avertir Egisthe. Durant cet intervalle il chante à l'ordinaire pour occuper le Théâtre, & ses chants ne sont que des prières pour la réussite de l'entreprise d'Oreste. Il ne faut pas omettre que dans l'entretien du Chœur avec la Vieille, elle dit qu'elle a ordre d'avertir Egisthe de venir avec ses Gardes. C'est une précaution qu'a pris le Poète pour marquer le caractère des Tyrans, qui ayant tout à se reprocher, vivent toujours dans la crainte, & en même tems pour surprendre l'esprit du spectateur par ce nouvel obstacle. Mais le Chœur le lève aussi-tôt en disant à la Gouvernante de se bien garder de parler à Egis-

the de cette circonstance , & de l'engager au contraire à paroître seul , en le prévenant sur les bonnes nouvelles qu'on vient lui annoncer.

A C T E I V.

Egiste paroît en effet accompagné d'un seul homme qui l'avoit appelé de la part des deux étrangers. Il vient s'instruire de la vérité du fait sur la mort d'Oreste. Il ne fait point éclater sa joie comme dans Sophocle : au contraire , sa politique défiante lui fait dire qu'il est fâcheux de répandre de pareils bruits, s'ils ne sont éclaircis & fondés ; qu'on en peut tirer de dangereuses conséquences en se rappelant la mort d'Agamemnon ; que peut-être ces bruits ne sont nés que des vaines frayeurs de quelques femmes. C'est qu'il a été aussi averti par la nourrice de la part de la Reine. Il interroge l'homme qui l'accompagne , & celui-ci le renvoye aux deux étrangers pour être plus sûrement informé.

Egiste entre dans leur appartement , tandis que le Chœur fait des vœux contre lui : mais en entrant il est frappé par Oreste. On entend ses cris sur le Théâtre. Les filles qui composent le Chœur

s'écartent un peu en partie de frayeur ; & en partie pour ne paroître pas complices de cette action. Un domestique fort tout effaré. Il annonce par ses cris la mort de son maître & fait promptement ouvrir l'appartement de la Reine. Elle sort ; & il lui apprend ce qui vient de se passer. « Ah , s'écrie Clytemnestre , » nous sommes trahis , nous périssons » par les embuches , comme nous avons » fait périr Agamemnon. » Elle demande des armes. Mais Oreste se présente à elle. « Je vous cherche encore , lui dit-il ; pour Egisthe il est puni. » Et comme Clytemnestre pousse un soupir sur la mort de son cher Egisthe , « Barbare , » ajoute Oreste , vous aimez cet époux. » Hé - bien vous l'accompagnerez au » tombeau. » Clytemnestre qui reconnoît son fils à cet exploit lui demande grace , & lui montre le sein qui l'a allaité. Oreste est ébranlé à ce spectacle. « Que » dois-je faire , dit-il , cher Pylade ? » Pylade le raffermir en alléguant l'ordre du Ciel. « Où sont les oracles d'Apolon ? où sont vos sermens ? tout vous » doit être ennemi hors les Dieux. » Oreste étouffe sa tendresse , & ordonne à la Reine de le suivre dans l'appartement où est le corps d'Egisthe , pour y

être immolée auprès de lui. « Un double crime vous a unis pendant la vie, le même sort va vous réunir, venez l'épouser encore une fois. » Le discours entrecoupé du fils & de la mere est court & vif. Il commence ainsi.

C L Y T E M N E S T R E.

O mon fils, songez que je vous ai nourri. Donnez-moi la vie.

O R E S T E.

Vous avez tué mon pere, & vous verriez le jour avec moi !

C L Y T E M N E S T R E.

C'est le destin qui donna la mort à Agamemnon.

O R E S T E.

Et le destin le venge par la vôtre.

C L Y T E M N E S T R E.

Serpent que j'ai nourri dans mon sein ! ah, mon songe étoit trop vrai.

O R E S T E.

Votre main a commis un parricide, mourez par un parricide.

Il faut convenir que cela a quelque chose de trop barbare pour nos mœurs, quelque adoucissement qu'Eschyle semble y apporter. Oracle tant qu'on voudra, c'est toujours un fils qui tue une mere, & une mere suppliante. Sophocle est un

22 LES COEPHORES,
peu moins dur en ceci qu'Eschyle &
Euripide. Le Chœur termine cet Acte
par une espèce de triomphe sur cette
vengeance opérée, dit-il, par la justice
même, fille de Jupiter.

A C T E V.

Oreste sort du Palais, & fait ouvrir
les portes. Il montre de loin au peuple
les corps d'Egiste & de Clytemnestre.
D'un autre côté il leur fait voir le voile
dont l'un & l'autre couvrit Agamem-
non pour le massacrer, & les chaînes dont
ils le lièrent. « Qu'on l'étende dit-il, ce
» voile abominable, non pour être vû
» de mon pere; mais afin que le soleil,
» témoin de tant de sang répandu, me
» soit garant que c'est avec justice que
» j'ai osé tuer une mere. Car pour Egiste
» je n'en parle pas. Il porte la juste &
» trop douce peine de son adultère. »
Le Chœur à ce spectacle sent réveiller
sa douleur & son indignation: mais
Oreste a beau se rassurer à cette vûe; le
fruit de sa victoire; c'est d'être obligé
de fuir à Delphes, suivant les ordres
d'Apollon. Il sent même déjà sa raison
se troubler. Mais avant que les Furies
viennent l'agiter, il prend les Argiens à

témoin de son innocence, & les laisse jouir de la liberté qu'il vient de leur procurer, pour s'exiler lui-même loin de sa Patrie. A l'instant il croit voir les Euménides avec les serpens qui sifflent sur leurs têtes, & des yeux qui distillent de sang. Ce n'est là qu'une fureur commencée. Aussi Eschyle ne l'a fait qu'ébaucher en grand maître. En effet Oreste ne perd pas entièrement l'usage de la raison. Il se retire avec Pylade, & le Chœur finit en plaignant la destinée de cette maison, où se sont commis tant d'attentats, & même le sort d'Oreste obligé de les venger sur une mere, & d'être coupable malgré lui.

Je ne dois pas oublier que les Furies dont Oreste est agité, & que Clytemnestre appelloit *les chiens irrités d'une mere*, sont une peinture très-ancienne & très-noble des remords qui aiguillonnent la conscience d'un coupable; remords que la nature rend plus vifs & plus sensibles, quand il s'agit d'un crime qui l'offense aussi violemment que le parricide. Cicéron dit admirablement à ce sujet. « * Ne vous imagi-

* Cic. pro Ros. amer. n. 40.

24 LES COEPHORES, &c.

» nez pas, que, comme vous le voyez
 » souvent aux spectacles, un homme
 » coupable d'impiété ou de quelque
 » attentat, soit réellement agité & faisi
 » d'effroi par les torches ardentes des
 » Furies. Le scélérat est tourmenté par
 » ses propres fautes, poursuivi par ses
 » frayeurs, agité par ses fureurs, bour-
 » relé par ses noirs projets, déchiré par
 » ses remords. Voilà les Furies domesti-
 » ques qui s'attachent pour toujours aux
 » impies. Ce sont elles qui jour & nuit
 » vengent par de cruels, mais justes
 » supplices, le sang des peres sur des
 » fils parricides. » *Nolite enim putare,*
quemadmodum in fabulis sæpenumerò vi-
detis, eos qui aliquid impiè scelerateque
commiserint, agitari & perterreri Furiarum
tedis ardentibus. Sua quemque fraus,
& suus terror maximè vexat : suum quem-
que scelus agitat, amentiaque afficit :
suaè malæ cogitationes conscientiaque
animi terrent. Hæ sunt impiis assidua
domesticæque Furiæ, quæ dies noctesque
parentùm pœnas à consceleratissimis filiis
repetunt.



ELECTRE



ELECTRE

D'EURIPIDE.

IL n'est pas nécessaire après ce qu'on a vû, de développer ce sujet. Quoique différemment envisagé par les trois rivaux, le fonds est toujours l'histoire d'Egiste. C'est tout dire : & d'ailleurs Euripide va nous l'expliquer assez par son Prologue aussi postiche que la plupart des autres de ce Poëte.

ACTE PREMIER.

Un Mycénien qui vit à la campagne peu loin d'Argos paroît d'abord, & adressant la parole à sa Patrie, il repasse dans son esprit l'entreprise d'Agamemnon, son expédition de Troye, son retour à Argos, sa mort que lui procura son épouse de concert avec Egiste, & les suites de ce crime. Egiste épouse Clytemnestre & s'empare du Sceptre : il veut tuer Oreste fils d'Agamemnon. Mais un vieillard l'enlève, & le confie

à Strophius Roi de la Phocide. Le Tyran laisse d'abord vivre Electre fille de son prédécesseur ; mais la voyant nubile, & recherchée de tous les Princes de la Grèce, il craignit qu'elle ne fût un jour en état de venger son pere, & il résolut de s'en défaire. Toutefois Clytemnestre la sauva par politique plutôt que par pitié. La mort de sa fille auroit rendu le gouvernement de la mere trop odieux, & n'auroit fait qu'aigrir Oreste, qui avoit déjà mis à prix la tête de l'usurpateur. « C'est ce qui a déterminé le » Roi (dit cet homme) à me donner » Electre en mariage. Noble, à la vérité, » mais pauvre, je vois ma noblesse éclip- » sée par l'indigence. J'étois tel qu'E- » gisthe souhaitoit. Il a cru que ma foi- » blese le mettoit hors d'état de rien » craindre de moi ; au lieu qu'un époux » plus puissant auroit pû réveiller le » meurtre d'Agamemnon, & n'en pas » laisser impunis les auteurs. »

Euripide donne ici à ce Mycénien le vrai caractère d'un homme de bien, qui a conservé dans l'adversité des sentimens dignes de sa naissance. Le Poëte en fait un Philémon, * un homme semblable à

* Voyez les Métam. d'OVID. l. 8. v. 632.

ce vertueux époux de Baucis, Prince par le cœur, laboureur par la nécessité de sa fortune, craignant les Dieux, digne de les avoir pour hôtes, aimant la justice, & haïssant la tyrannie. Contraint d'épouser Electre, devenue la victime d'une politique injuste & cruelle, il est son protecteur plutôt que son mari, & il proteste publiquement que le respect pour le sang de ses légitimes Rois l'emportant en son cœur sur l'ambition d'épouser une Princesse, il ne l'a jamais regardée que comme un dépôt sacré que les Dieux lui ont confié. Euripide prend bien des précautions pour justifier ce dernier article. Mais outre que cette ouverture ne vaut pas à beaucoup près celle de Sophocle, qui est un modèle achevé, l'imagination se trouve un peu blessée de ce mariage sans mariage.

A la seconde Scène on voit une jeune femme simplement vêtue, & portant sur sa tête une urne qu'elle va remplir d'eau à la fontaine voisine. C'est Electre qui se fait connoître en adressant ses plaintes aux astres sur la cruauté d'une mere qui l'a réduite à un si triste état. Son mari la rencontre, & se plaint tendrement que malgré ses prières & ses ordres elle s'abaisse toujours à des emplois vils & in-

dignes de sa naissance. « Je vous mets
 » au rang des Dieux (répond Electre)
 » vous dont la tendresse vertueuse a res-
 » pecté ma misère. Qu'y a-t-il de plus
 » heureux dans l'excès de mon mal-
 » heur , que d'avoir trouvé un ami tel
 » que vous ? c'est à cette amitié si pure
 » que je rends hommage par mes soins.
 » Hé , n'est-il pas juste que par recon-
 » noissance du moins je prenne part à
 » vos travaux , & que je soulage vos
 » peines ? » Le mari se rend à tout ce
 qu'elle veut , & il se dispose lui-même
 à aller ensemer son champ dès que
 le jour paroîtra ; ce qui montre l'extrême
 humiliation où Egisthe avoit réduit
 Electre , puisqu'il l'a contrainte d'être
 la femme d'un simple payfan, obligé de
 vivre du pénible travail de ses mains.

Tandis que l'un & l'autre se retire ,
 Oreste arrive avec Pylade ; (ils sont in-
 séparables chez nos Poëtes) ces deux
 amis se font d'abord connoître au spec-
 tateur par leur amitié mutuelle. Le pre-
 mier déclare qu'il vient venger la mort
 de son pere par l'ordre d'Apollon , qu'il
 a profité de la faveur de la nuit pour faire
 les sacrifices des morts sur le tombeau
 d'Agamemnon , & que durant le jour
 qui commence à luire, il est bien aise de

se tenir sur la frontiere de l'Argolide , pour être à portée de se retirer en cas qu'il soit découvert , & pour tâcher de trouver sa sœur , dont il croit la maison peu éloignée. Ils apperçoivent Electre proche de la fontaine où elle puise de l'eau , & la prenant pour une esclave ou pour une payfanne , ils s'écartent un peu en attendant qu'elle passe , afin de tirer d'elle les éclaircissemens qui leur sont nécessaires. Pour cela ils vont s'asseoir proche de la maison d'Electre sans la connoître. C'est un jeu de Théâtre.

Electre se croyant seule , renouvelle ses plaintes en remplissant son urne. Ce qu'elle dit est exprimé par une espèce d'Ode, que les Anciens appelloient *Monodie* ou Monologue en chant. C'est l'Intermède du premier Acte, aussi-bien que la suite. En effet Electre appercevant le Chœur , l'invite à pleurer avec elle , & pour l'y engager , elle peint la mort de son pere , l'absence ou peut-être l'esclavage de son frere , & ses propres malheurs , avec ces traits vifs & ces exclamations fréquentes qui font l'ame des Chœurs d'Euripide. C'est le même caractère d'Electre , & le même goût que dans le Monologue de Sophocle.

Lumiere pure , Ciel , qui environnez la

terre , &c. Mais celui d'Euripide paroîtroit moins ferré & moins brillant dans notre langue.

Elle a mis bas son urne avant que de commencer cette triste cérémonie, c'est-à-dire , avant que de payer à Agamemnon le tribut de ses larmes & de ses cris lugubres. Le Chœur , qui n'est autre qu'une troupe de bergeres & de payannes attachées à la fortune d'Electre par pure compassion, veut en vain détourner cette Princesse de songer à ses maux , en lui parlant d'une fête qu'on doit célébrer. « Il n'est plus de fêtes , ni de danses , ni » de joie pour elle. Les larmes sont de- » venues l'unique aliment , & la seule » douceur qu'il lui soit permis de gou- » ter. » Elle montre ses habits, si peu dignes d'une Princesse de son rang , mais si conformes à ses malheurs. Surquoi le Chœur avec la simplicité, qui fait son caractère , lui offre des vêtemens plus riches & plus décens pour l'engager à paroître dans les fêtes publiques , & à honorer les Dieux par sa présence , afin de se les rendre propices. Car il n'est point de raisons qu'il n'allègue pour la persuader. « Cheres amies, répond-elle, » les Dieux sont devenus insensibles » aux maux d'Electre , & sourds aux cris

„ du fang d'Agamemnon : tout concourt
 „ à m'accabler, le pere mort que je pleu-
 „ re, & le frere qui me refte encore.
 „ Malheureux Prince, il erre dans des
 „ climats étrangers, où le terme de fes
 „ erreurs eft l'efclavage, tandis que chaf-
 „ fée de la maifon paternelle, & con-
 „ damnée à vivre dans une cabane fur
 „ ces triftes rochers, je féche de douleur
 „ à la vûe d'une mere qui jouït tranquil-
 „ lement du fruit de fon crime dans le
 „ lit de l'époux qu'elle a maffacré.

A C T E I I.

Orefte & Pylade, qui ont tout enten-
 du, fe lèvent tout-à-coup de l'endroit
 où ils s'étoient cachés, & la Princeffe
 effrayée à la vûe de deux étrangers en
 armes veut prendre la fuite. Mais Orefte
 l'arrête malgré fes cris, en lui proteftant
 qu'il eft bien éloigné de lui vouloir nuire.
 „ Pourquoi donc ces armes, dit-elle,
 „ & cette affectation à vous tenir en
 „ embuscade proche de ma maifon. „
 Electre eft juftement étonnée de voir des
 gens armés, parce que les Grecs por-
 toient rarement des armes, ainfi que
 nous l'avons obfervé. Le Prince pour
 raffurer fa fœur d'un feul mot, lui répond

qu'il est un étranger qui vient lui apporter des avis certains de son frere. « Ah, Dieux, s'écrie-t-elle, vit-il, ou ne » vit-il plus ? il vit, dit Oreste, goûtez » la douceur de cette heureuse nouvel- » le. » Si l'on veut bien se rappeler le tour que Sophocle donne à cette entrevue du frere & de la sœur, on conviendra qu'Euripide n'a pas été à beaucoup près si heureux dans cette Scène. Elle est toutefois attachante. Car Oreste se donnant toujours pour un étranger, fait raconter à sa sœur ses aventures & la fuite de son exil. Elle lui dit qu'elle est mariée à un époux dont la fortune est fort au-dessous du rang de Princesse, mais dont la générosité l'égale ; que ce vertueux ami l'a traitée en sœur, par égard pour la race royale, & pour ne pas être le ministre de l'inhumaine politique d'Égisthe ; que le Tyran abusé par le voile spécieux d'un mariage qu'il croit réel, jouit du plaisir de la voir réduite à cet humiliant état pour la rendre méprisable, & pour n'avoir rien à craindre de sa postérité ; qu'enfin les amies qu'elle s'est faites (elle parle du Chœur) sont de véritables confidentes, fidelles à Agamemnon, & ennemies de l'usurpateur, aussi-bien que son mari ; mais que

le seul Oreste est capable de renverser la tyrannie.

« Vous sentez-vous assez de courage ,
 » reprend Oreste , pour l'aider à égorger
 » votre mere ? Assez , répond-elle , pour
 » l'immoler de ce même fer dont elle
 » immola son époux. Puis-je assurer
 » Oreste , dit l'un , que vous êtes iné-
 » branlable dans cette résolution ? Puis-
 » fai-je mourir , dit l'autre , après avoir
 » donné la mort à cette barbare mere. »
 Cela est atroce, comme le remarque très-
 bien M. Dacier ; & sans doute Electre
 est plus supportable chez Sophocle. Au Pref.
d'Elect.
 surplus Euripide se sert d'un artifice pour
 suspendre la reconnoissance du frere &
 de la sœur , en faisant dire à Electre
 qu'elle ne pourroit le reconnoître si elle
 le voyoit , sans le secours du vieillard
 qui l'a dérobé à la mort. Ainsi la recon-
 noissance ne se fait pas au second Acte ,
 (comme le dit M. Dacier ;) mais seule-
 ment au troisième , comme on le verra.
 Car ici Oreste , pour garder le rôle d'é-
 tranger qu'il a pris , demande à sa sœur
 ce qu'il doit rapporter de sa part à un
 frere si chèrement aimé. « Racontez-lui
 » mes maux & les siens , » dit-elle. On
 en a vû le détail qu'elle répète d'une
 manière encore plus animée. Car elle

répand les plus vives couleurs sur la triste situation où l'a mise le Tyran, sur ses vêtemens rustiques, sur ses mains endurcies au travail, & occupées à subvenir à ses besoins, sur son deuil perpétuel qui l'écarte des assemblées, des fêtes, des sacrifices, & qui la condamne à une obscure solitude. D'un autre côté elle décrit par opposition « la félicité » criminelle, mais paisible de Clytem- » nestre, assise sur le trône dans le sein » de la magnificence Phrygienne, au » milieu de ses fidelles étrangères esclaves d'Agamemnon, dans tout l'éclat » d'une cour brillante & fière, tandis » que le sang du Roi mort sèche sans » vengeance sur les murs du Palais, qui » en sont rougis. Enfin elle représente » Egisthe traîné fièrement sur le même » char dont se servoit Agamemnon avec » tant de dignité, & tenant le Sceptre » de la même main qu'il trempa dans le » sang de ce grand Roi, dont il insulte » même les mânes & le tombeau.

Sur ces entrefaites le Chœur apperçoit le mari d'Electre qui revient des champs, & qui paroît d'abord surpris de cette conversation familiere de la Princesse avec deux hommes. Electre en apporte aussi-tôt la raison pour lever ce

scrupule , né de la délicate bienfiance des Anciens. Le laboureur apprenant qu'Oreste vit encore , en témoigne sa joie. Il veut même donner l'hospitalité aux voyageurs. Il les prie d'entrer dans sa cabane , prêt à les recevoir le moins mal que sa pauvreté pourra le permettre. Il voudroit qu'on les y eût déjà reçûs. Il marque sa peine & son chagrin qu'on n'y ait pas songé d'abord. Il ordonne à ses domestiques de prendre les malles des voyageurs, en les priant eux-mêmes de ne pas dédaigner ses offres. C'est Philémon qui reçoit des Dieux sous son humble toit.

Oreste également surpris , & charmé de trouver dans un homme indigent, & vil en apparence , des sentimens qu'on cherche souvent en vain dans un rang plus élevé , fait une belle morale , quoiqu'un peu longue , sur la bisfarrerie de la fortune , qui cache si souvent des cœurs lâches dans les Princes , & des sentimens héroïques dans les cœurs des hommes du commun. Mais Electre, confuse de recevoir d'illustres étrangers dans une chaumine où elle manque de tout , envoie son mari chez le vieux Gouverneur qui a sauvé Oreste , afin de l'engager à régaler les deux Grecs d'une ma-

niere moins indigne d'eux. Le laboureur y consent , parce que son épouse le veut ainsi ; mais il ajoute , que sa pauvreté même pourroit suffire à bien traiter ses hôtes , au moins pour un jour. C'est qu'il compte pour une richesse ce que Philémon donna à ses hôtes, Jupiter & Mercure , un visage ouvert , & un cœur généreux ,

* *Super omnia vultus*

Accessore boni , nec iners pauperque voluntas.

« Toutefois il considère , en s'en allant , un grand avantage dans les richesses & dans la prospérité , c'est de nous mettre en état d'obliger des amis, ou de subvenir à des besoins extraordinaires. Car pour les besoins communs il croit l'abondance peu nécessaire , suivant la maxime qu'Horace a depuis traduite ainsi en parlant à un riche :

† *Non tuus hic capiet venter plusquam meus.*

L'estomac du riche n'est pas plus grand que celui du pauvre. Ces maximes d'un homme satisfait dans l'indigence, & qui

* OVID. *Métam.* l. 8. v. 631.

† HOR. *Sat.* I. liv. I. v. 48.

n'envie aux grands que la douce satisfaction de pouvoir faire des heureux, achèvent le portrait intéressant d'un homme vertueux.

L'Intermède du Chœur semble un peu détaché du sujet. C'est pour le moins un écart Pindarique. Car on y apostrophe les mille vaisseaux qui voguerent à Troye, on y relève la gloire d'Achille, on y parle de son bouclier comme Homère, on décrit les principales figures que l'art de Vulcain y traça. On représente Achille sur un char rapide, environné d'un nuage de poussière, & portant la terreur dans les rangs des Troyens. L'on finit enfin par des mouvemens d'indignation contre Clytemnestre, qui a été assez dénaturée pour faire mourir le chef de pareils héros, & le Roi de tant de Rois; & l'on prédit la vengeance d'un si horrible attentat. Car voilà où l'on en vouloit venir, comme fait Pindare dans ses Odes.

A C T E I I I.

Le bon vieillard qui a élevé Agamemnon & ses enfans, arrive courbé sous le poids des années, & frappe à la porte d'Electre, non sans gémir sur la

pauvreté de la cabane, qui tient lieu de palais à une Princesse. Dès qu'elle paroît il l'aborde civilement, en lui présentant un agneau, (il l'a choisi sur tout son troupeau) des fleurs pour joncher la table, des fromages, & un Outre de vin exquis, en un mot un repas champêtre pour les nouveaux hôtes. Il fait porter tout cela dans la chaumine; puis il essuye ses larmes: car la vûe d'une Princesse aussi malheureuse qu'Electre, & la comparaison de l'état où il la trouve, avec celui où il l'avoit vûe autrefois, lui réveillent une idée chère qui l'attendrit. Il parle & agit comme *les peres nourriciers* des Princes Grecs, & avec toute la naïveté du *bon vieux tems*.

Après ce premier abord il ajoute qu'il vient de passer par le tombeau d'Agamemnon, pour lui réitérer un léger hommage de ses pleurs, & d'une libation de vin: mais qu'il a trouvé un grand sujet d'étonnement, des boucles de cheveux, une brebis noire dont le sang étoit fraîchement répandu, & tous les vestiges d'un sacrifice récent. On a vû ci-dessus cette Scène traduite. C'est une malice d'Euripide, pour tourner la reconnoissance d'Eschyle en ridicule. Electre réfute toutes les raisons du vieillard, qui

veut que ce soit Oreste qui est venu honorer les mânes de son pere. Cette Scène indépendamment du iel de la satyre qui est déplacé, ne laisse pas de suivre agréablement le fil de la piéce, & d'aider à la suspension qu' Euripide a voulu ménager.

Après cet entretien, Oreste sort & se montre au vieillard. Tandis qu'il demande à Electre quel est cet homme, le vieux Gouverneur l'envisage en silence avec une surprise extraordinaire; & il le dévore des yeux. « Invoquez les Dieux, ô Electre, s'écrie-t-il aussi-tôt, & jetez un regard sur votre hôte. C'est Oreste. » On ne peut le croire. Il insiste; & il en apporte enfin une preuve indubitable. C'est la cicatrice d'une blessure, que le Prince étant enfant avoit reçûe au front en poursuivant un faon de biche avec sa sœur. C'est la reconnoissance d'Ulysse dans Homère. Odyssée.

Electre convaincue par cette marque, & par l'autorité du vieillard, embrasse à l'instant son frere. Les premiers transports de cette reconnoissance sont bien touchés: mais elle est moins vive & moins animée que celle d'Eschyle, qu' Euripide a voulu railler. Pour Sophocle il l'emporte sur tous les deux, en supposant Oreste cru mort, qui revit

tout-à-coup pour faire passer Electre de l'abyfme de la douleur au comble de la joie.

Euripide donne au Chœur des fentimens très-vifs fur le retour d'Orefte ; mais ce Prince , fans trop s'arrêter à de frivoles demonftrations de tendrefle , commence par interroger le vieillard fur la maniere de venger Agamemnon.

» Nous eft-il resté encore quelques amis,
 » dit-il ; ou fommes-nous aufli abbattus
 » que notre fortune ? à quel parti puis-
 » je m'attacher ? dois-je tenter l'entre-
 » prife à force ouverte , ou par la rufe ?
 » quelle route enfin dois-je tenir pour
 » pénétrer au milieu de nos ennemis ?
 » Mon fils, répond le vieillard, il ne faut
 » pas vous flatter. Vous êtes malheureux ;
 » plus d'amis pour vous. C'est un trésor
 » trop rare qu'un ami capable de foute-
 » nir la bonne & la mauvaife fortune de
 » fon ami. D'ailleurs vous n'avez laiffé
 » après vous nulle lueur d'efpérance, &
 » votre parti s'eft dissipé. Scachez donc
 » que pour remonter fur le thrône vous
 » n'avez de reffource que dans votre va-
 » leur & dans la fortune. »

O R E S T E.

Que faut-il faire pour y réuffir ?

LE VIEILLARD.

Tuer Egisthe & Clytemnestre.

O R E S T E.

C'est la gloire où j'aspire. Mais comment y parvenir ?

LE VIEILLARD.

En vous insinuant dans le Palais. Mais il ne suffit pas de l'oser.

O R E S T E.

J'entends. La ville est bien gardée, & les sentinelles veillent toujours.

LE VIEILLARD.

Il est trop vrai. Egisthe vous craint, & il ne s'endort pas sur ce qui vous touche.

Dans cet embarras il vient une pensée au vieillard. Il a rencontré dans son chemin Egisthe qui se disposoit à faire un grand sacrifice, & à célébrer une fête. (C'est celle dont le Chœur a parlé.) Le Tyran n'est suivi que de ses domestiques, qui céderont sans résistance à la valeur du nouveau Roi. Le vieillard conseille donc à Oreste d'aller vers le lieu du sacrifice, afin qu'Egisthe l'appelle au festin comme étranger. Alors, continue-t-il, les conjonctures détermineront ce que vous aurez à faire. L'embarras d'Oreste c'est de ne pouvoir percer

en même tems Egisthe & Clytemnestre. Car l'un des deux manqué, rend le coup dangereux, & la vengeance inutile. Mais Electre le prévient, & prend sur elle le soin de se défaire de sa mere. Dessein horrible, & plus encore dans la sœur que dans le frere. Car Electre imagine une trahison pour attirer Clytemnestre dans le piège. C'est de feindre une grossesse dont elle se dira délivrée depuis dix jours. Si elle vient, dit-elle, c'est fait de sa vie.

Ensuite de cette délibération, le vieux Gouverneur se dispose à conduire Oreste au lieu du sacrifice, & à faire courir le bruit des couches d'Electre. Mais avant que de se séparer, le frere & la sœur implorent le secours de Jupiter, de Junon, & de l'ombre de leur pere, pour les rendre favorables à une vengeance dont la justice les intéresse. Electre est la plus emportée. Car elle déclare que si Oreste manque son coup sur Egisthe, elle se plongera un poignard dans le sein. Elle va en effet s'armer & se tenir en embuscade en attendant Clytemnestre.

L'Intermède de cet Acte paroît aussi étranger au Sujet que le précédent, quoique le but du Chœur soit de représenter l'origine des malheurs attachés à la mai-

fon de Pelops, d'où font issus Agamemnon fils d'Atrée, & Egisthe fils de Thyeste. Le Chœur se rappelle la fable de la brebis dorée, qui causa une si affreuse discorde entre Thyeste & Atrée. Ce dernier Prince, jaloux de ce trésor, dont dépendoit le destin de ses Etats, & voyant que son frere le lui avoit enlevé par le moyen d'Eropa qui trahissoit doublement son mari, se vengea comme on sçait de Thyeste, en lui faisant manger son propre fils. Ce festin, qui fit reculer le soleil, fut la source des maux qui accablèrent depuis les Pelopides. Les vers que le Chœur chante font une grande & noble image de la fuite du soleil, de l'horreur des astres, & de la confusion des élémens : « punition visible de Jupiter, & leçon éloquente, (ajoute le Chœur) pour apprendre aux mortels à révéler les Dieux : mais dont la barbare Clytemnestre n'a pas profité.

A C T E I V.

» Quel bruit frappe mon oreille, dit
 » brusquement une femme du Chœur !
 » c'est le tonnerre de Jupiter infernal ! Le Co-
 » me trompai-je ? non. Les cris reten- riphéc.
 » tissent de toutes parts. Sortez, Elec-

» tre, forttez.” Elle entend un bruit de guerre ; & comme la crainte est un interprète sinistre , elle croit qu’Oreste est accablé sous le nombre , & que la conjuration a échoué. Dans cette idée elle veut se donner la mort , d’autant plus qu’il ne vient personne pour lui annoncer le succès du combat d’Oreste. Mais le Chœur l’arrête , & l’on voit paroître à l’instant un domestique du Prince , qui annonce qu’Oreste est vainqueur , & que l’usurpateur expire. La frayeur & la défiance dont Electre est prévenue , l’empêchent d’abord de reconnoître ce domestique : mais enfin revenue à elle-même , elle le reconnoît & se fait redire une si heureuse nouvelle. L’Officier en fait un grand récit , à-peu-près en cette maniere : « Nous arrivons au lieu où » étoit le Tyran. Il se promenoit seul » dans un parterre , & il cueilloit des » branches de myrte pour couronner les » conviés. Etrangers , nous dit-il , en » nous appercevant , qui êtes-vous , & » quelle est votre patrie ? nous sommes » Thessaliens , répond Oreste , & nous » allons sacrifier à Jupiter Olympien » sur les bords de l’Alphée. Hé-bien , » reprend Egisthe , je vous invite au » festin que je fais après un sacrifice

A Pise
en Elide.

» aux Nymphes. Vous y reviendrez de-
 » main. Cependant entrons dans ce Pa-
 » lais , ajoute-t-il , en nous présentant
 » la main d'une maniere qui ne nous
 » permettoit pas de le refuser. Qu'on
 » apporte des bains pour les hôtes , afin
 » qu'ils soient en état d'approcher de
 » l'Autel. Oreste répond qu'il est prêt ,
 » qu'il s'est déjà purifié. Aussi-tôt tout
 » se prépare pour le sacrifice. On amène
 » les victimes , on apporte des corbeil-
 » les , on allume le feu sacré , on place
 » les bassins autour du bucher. Tout est
 » en mouvement dans le Palais. Egisthe
 » jette sur l'Autel des gâteaux , en di-
 » sant ces paroles : Nymphes qui habi-
 » tez dans ces rochers , procurez - moi
 » l'avantage de vous offrir souvent de
 » pareils sacrifices. Continuez de bénir
 » le destin de Clytemnestre & le mien ;
 » lancez enfin vos malédictions sur nos
 » ennemis. " Il entendoit Oreste & la
 Princesse. On peut juger , comme dit
 l'Officier, que la priere secrète d'Oreste
 étoit bien différente. C'étoient des vœux
 contraires qui montoient au ciel dans un
 même sacrifice , & les Dieux devoient
 décider entre le Tyran & le légitime hé-
 ritier du thrône.

Egisthe , qui ne le croyoit pas si près

de lui , après avoir immolé une genisse ; le prie d'interroger les entrailles de la victime. C'étoit un art particulier aux Theffaliens, & Oreste s'étoit donné pour tel. Celui-ci ne balance pas. Il fait ce qu'on demande. Mais Egisthe à l'aspect des entrailles de la victime paroît effrayé , comme s'il y avoit lû sa destinée. (Cela méne insensiblement au but.) Oreste à son tour immole une victime , & du même couteau il frappe Egisthe à mort , tandis qu'il le voit occupé à considérer le cœur palpitant du taureau immolé. Les gardes attaquent Oreste. Il résiste , secondé de Pylade. Il vient enfin à bout de leur faire entendre qu'il est Oreste. « Je ne viens point , dit-il , » faire la guerre au peuple d'Argos , ni » à vous qui êtes mes sujets. Je suis » Oreste , & je viens venger la mort de » mon pere. A ces mots les gardes éton- » nés sentent que les armes leur tom- » bent des mains. Un vieillard s'avance : » il reconnoît le Prince : on le couronne : » on passe de la fureur à l'allégresse. En » un mot il vient apporter à sa sœur la » tête , non de Meduse , mais d'un en- » nemi plus odieux pour elle. »

Le Chœur s'anime à célébrer ce triomphe par des danses & des chants , tandis

qu'Electre au comble de ses vœux , s'adresse par des exclamations au soleil , à la nuit , à la terre , pour témoigner l'excès de sa joie. Elle veut couronner son frere de ses propres mains. Elle va chercher une couronne dans son appartement. Le Chœur continue ses chants ou ses cris de victoire. Oreste paroît à l'instant avec Pylade. Electre sort & ceint elle-même le front des deux vainqueurs. Mais Oreste , sans se prévaloir d'un si heureux succès , répond aux louanges que lui donne sa sœur avec une modestie pleine de gravité. « Electre, dit-il, adressez d'abord vos hommages aux Dieux auteurs de cette grande victoire. Ne me regardez que comme le ministre de leurs volontés & de la fortune. L'usurpateur est mort. Voici son corps ; votre Tyran dépend aujourd'hui de vous. » Car il ajoute, suivant la méthode des Anciens , qu'il abandonne ce cadavre à la vengeance de sa sœur , pour le donner en proie aux oiseaux & aux bêtes féroces : sentiment qui ne convient pas à nos mœurs. Il est vrai qu'Electre * marque quelque répugnance à insulter à un mort, chose qui paroîtroit

* Electre de SOPHOCLE, Act. V. Sc. dernière.

condamner ce que lui fait dire Sophocle à ce sujet , si le motif d'Electre n'étoit la crainte de s'attirer l'indignation du peuple. Cette crainte après tout fait voir qu'une vengeance outrée qui s'étendoit sur les morts n'étoit pas toujours généralement approuvée chez les Grecs. Ainsi Electre se contente de maltraiter de paroles son Tyran tout mort qu'il est : car elle lui reproche dans une harangue assez étendue , tout ce qu'elle a eû à souffrir de sa cruauté , outre le meurtre d'Agamemnon & l'hymen de Clytemnestre. Il y a dans ce discours beaucoup de morale & divers traits, entr'autres un sur la molle condescendance qui rendoit Egisthe l'esclave plutôt que l'époux de Clytemnestre. Quelque beauté qu'on puisse trouver dans ces sortes de traits , qui peignent les mœurs Grecques , il est certain qu'un discours dans les formes adressé à un ennemi mort ne scauroit être assez de notre goût pour nous engager à le souffrir.

Oreste ordonne à ses domestiques d'emporter le corps d'Egisthe dans la maison d'Electre , de peur que Clytemnestre ne le voye en arrivant. Cela se fait tout à propos. Car Electre fait signe à son frere de parler d'autre chose ,

& elle détourne le discours, parce qu'elle voit de loin le char de sa mere qui s'approche peu à peu. Il y a ici un défaut visible, ce me semble. Car est-il vraisemblable qu'Egiste ait été égorgé publiquement dans l'appareil d'un sacrifice, sans que Clytemnestre en soit informée avant que d'arriver. Oreste même & Electre paroissent l'avoir oubliée, & ils s'enyvrent de voir Egiste mort, sans songer que son épouse vit, & est en état de le venger. Enfin pourquoi ne vient-elle pas plutôt? il étoit plus aisé de se défaire d'elle que d'Egiste. Mais Euripide a voulu finir par elle, pour donner plus de Tragique au progrès de sa pièce, & c'est, je crois, l'unique raison qu'on puisse apporter de ce défaut de vraisemblance.

A l'approche d'une mere, Oreste sent le même remords que Cinna chez Corneille. « Qu'allons-nous faire, dit-il, » tremperons-nous nos mains dans le » sang de notre mere?

ELECTRE.

Est-ce donc sa vie qui excite votre pitié?

ORESTE.

Comment égorgé celle dont j'ai reçu

50 E L E C T R E
le jour , & dont mon enfance a éprouvé
les tendres soins ?

E L E C T R E .

Comme elle a égorgé votre pere &
le mien.

O R E S T E .

O Phebus , que tes oracles sont in-
justes !

E L E C T R E .

Qui fera donc juste , si Apollon ne
l'est pas ?

O R E S T E .

Tu m'ordonnes de tuer une mere , &
la nature me le défend.

E L E C T R E .

Est-ce un crime de venger un pere ?

O R E S T E .

Oreste innocent va devenir parric-
ide !

E L E C T R E .

Cesserez-vous d'être vertueux en ven-
geant Agamemnon ?

O R E S T E .

Je serai puni de l'avoir fait aux dépens
du sang de Clytemnestre.

E L E C T R E .

A qui donc laisserez-vous le soin de
venger le Roi ?

O R E S T E.

Ah, si c'étoit un mauvais démon qui n'eût trompé sous la forme d'un Dieu!

E L E C T R E.

Ne le croyez pas. Le sacré Trépié ne rend que des oracles du Ciel.

O R E S T E.

Non je ne puis justifier cet oracle.

E L E C T R E.

Souffrirez-vous qu'on puisse vous reprocher d'avoir manqué de cœur?

O R E S T E *piqué.*

Hé-bien, il faut donc se résoudre....

E L E C T R E.

A la faire tomber dans le même piège qu'Egiste.

O R E S T E.

Entrons. Je vais commettre un attentat horrible, un crime exécration à toute la nature. Mais les Dieux l'ont ainsi voulu. Le sort en est jetté. O moment trop doux pour un pere à venger, & trop cruel pour un fils qui le venge!

Quelqu'horreur qu'inspire cette Scène, les remords d'Oreste sont ménagés avec beaucoup d'art, & font naître dans l'esprit du spectateur ce que dit Cinna sur ses remords.

* On ne les sent aussi que quand le coup approche,
 Et l'on ne reconnoît de semblables forfaits
 Que quand la main s'apprête à venir aux effets.
 L'ame de son dessein jusques-là possédée
 S'attache aveuglement à sa premiere idée ;
 Mais alors quel esprit n'en devient point troublé,
 Ou plutôt quel esprit n'en est point accablé !
 Je crois que Brute même , à tel point qu'on le prise,
 Voulut plus d'une fois rompre son entreprise ,
 Qu'avant que de frapper , elle lui fit sentir
 Plus d'un remords en l'ame , & plus d'un repentir.

Le Chœur aborde la Reine Clytem-
 nestre , & comme il est complice de la
 conjuration , il lui fait un compliment
 aussi perfide que flatteur. Euripide nous
 représente cette Reine sur un char, com-
 me dans Iphigénie en Aulide. Elle fait
 d'abord descendre ses Troyennes qui
 l'accompagnent par honneur , afin de
 descendre ensuite elle-même soutenue
 de leurs bras. Mais Electre la prévient
 par ces paroles. « Je suis , comme elles,
 » une esclave bannie de la maison de
 » mon pere. Souffrez , Madame , que je
 » vous présente la main , & que je fasse
 » leur fonction. » Comme la Reine ne
 veut pas le souffrir , sa fille en se com-

* *Cinna* Act. III. Scène II.

parant toujours aux captives de Troye, lui demande pourquoi donc on l'a traitée en esclave. « Car enfin notre sort » est le même, dit-elle. Privée, comme » elles, d'un pere, je suis traitée en » captive. »

Clytemnestre obligée de se justifier, le fait, ainsi que chez Sophocle, c'est-à-dire, par de mauvaises raisons, & par un détail des prétendus crimes d'Agamemnon, dont la punition à dû retomber nécessairement sur Electre. Celle-ci se voyant invitée par sa mere même à dire librement sa pensée, la dit avec toute l'éloquence & toute la force dont elle est capable. Mais cette Scène, si semblable à celle de Sophocle pour le fonds, lui est cependant bien inférieure pour le tour, comme il seroit aisé d'en juger par la comparaison. Je ne traduis point celle d'Euripide à cause de la ressemblance. Il est vrai toutefois qu'Euripide met dans la bouche d'Electre des traits que Sophocle avoit omis. Elle reproche, par exemple, à Clytemnestre de s'être défaite du Roi, non pour venger la mort d'Iphigénie, vain prétexte trop aisé à détruire, mais pour se faire un époux de son amant; puisqu'après le départ d'A-

gamemnon pour Troye , & avant qu'il fût question du sacrifice d'Iphigénie , Clytemnestre , durant l'absence de son mari , affectoit de paroître belle , & de relever sa beauté par des parures , préjugé certain d'infidélité chez les Grecs. « De plus , ajoute-t-elle , d'où venoit » cette criminelle joie qui vous étoit » particuliere , lorsqu'on apprenoit que » les Troyens avoient l'avantage , & » cette tristesse si marquée sur votre » front au récit de nos victoires , si ce » n'étoit de la crainte de revoir trop » tôt un époux odieux ?

Clytemnestre trop pressée par des raisons de cette force affecte une grande modération , jusqu'à avouer qu'elle est fâchée du passé , & qu'elle pardonne à sa fille de prendre plutôt les intérêts d'un pere que les siens. Puis elle rompt le discours en parlant des couches d'Electre , qu'elle plaint dans le triste état où elle la voit réduite. Elle laisse même échapper quelques soupirs à part pour se reprocher les maux qu'elle lui a causés. « Il est tard de gémir sur mes maux , re- » prend la Princesse , quand vous les » voyez sans remède , & mon pere au » tombeau. Mais du moins que ne rap-

» pellez-vous votre fils Oreste ? » Clytemnestre avoue encore qu'elle le laisse en exil par la crainte qu'elle a de trouver un ennemi irréconciliable dans un fils. La conversation se tourne sur Egisthe , & à son sujet Electre dit ce mot équivoque. « Ce fier Tyran habite en » ma maison , » pour faire entendre à sa mere qu'il s'est emparé du Palais de ses peres, tandis qu'elle entend que le corps d'Egisthe sans vie est étendu chez elle. La Reine brise enfin un entretien qui commence à lui déplaire , & sa fille l'engage à entrer dans la cabane pour y faire le sacrifice ordinaire au dixième jour après la naissance de l'enfant. Clytemnestre y consent , & donne dans le piège qu'on lui a préparé. Elle renvoie même ses gens & son char , avec ordre de ne revenir qu'après le sacrifice. Cette précaution étoit nécessaire pour mettre Oreste & Electre en état d'attenter sur la vie de leur mere sans aucune opposition. Ce qui surprend encore une fois , c'est que la Reine n'ait pas encore appris la mort d'Egisthe , dont le bruit ne pouvoit manquer de se répandre en un instant dans la ville. Il est vrai qu'Euripide y a pourvû en partie, en supposant qu'E-

giste étoit assez loin hors d'Argos , & que dans le moment même qu'on l'égorgeoit , Clytemnestre étoit partie de la ville par un autre chemin pour se rendre chez Electre. Comment donc n'est-elle pas arrivée avant Oreste ? on ne le conçoit pas. Tout cela est plus composé & moins vraisemblable que l'arrangement tout simple de Sophocle. Car chez ce Poëte , Clytemnestre est tuée durant l'absence d'Egiste , sans que le bruit de cet attentat se répande hors du Palais dont Oreste s'est rendu le maître : & ensuite Egiste revient d'un voyage , ainsi qu'on l'attendoit , pour tomber entre les mains de son ennemi. Cela est sans doute beaucoup plus naturel que de supposer Egiste tué au milieu de ses domestiques dans un sacrifice , & Clytemnestre attirée dans un piège assez mal tendu. En effet , la supposition des couches d'Electre n'est guère vraisemblable. La Reine sa mere auroit-elle dû ignorer la grossesse de sa fille , & la naissance d'un petit-fils ? de-plus , sur quel fondement Electre se tenoit-elle assurée que sa mere auroit la complaisance de se rendre à sa chaumine au moment qu'elle en seroit priée ? si pourtant une

de ces mesures avoit été rompue, le secret étoit découvert, & la conjuration manquée. On voit bien qu'Euripide a voulu donner plus de grandeur & de célébrité à l'attentat d'Oreste sur Egisthe, en choisissant un jour solemnel, un sacrifice, & un sacrificateur de cette importance, qui devient lui-même victime au milieu de sa cour & de ses sujets. Mais c'est cela même qui rend la machine trop embarrassée, & les ressorts trop compliqués. Il y auroit bien d'autres réflexions à faire sur ce parallèle des deux pièces d'Euripide & de Sophocle : mais indépendamment de ces réflexions, la seule lecture fait voir que l'Electre du second l'emporte de beaucoup sur celle du premier, jusques-là que d'habiles gens, à juger de celle-ci par la conduite, ont voulu douter qu'elle fût véritablement d'Euripide, quoique le style soit trop conforme au sien pour la lui ôter.

Clytemnestre suivie d'Electre est à peine entrée dans la chaumine, que le Chœur complice de la conspiration, jôit par avance de la vengeance qu'il attend, & afin de mettre obstacle à la pitié du spectateur, il peint, avec des couleurs fortes, l'attentat de Clytemnes-

tre sur son premier époux. « Crime a-
 » troce dont elle va , dit-il , recevoir le
 » prix par un coup pareil à celui qu'elle
 » lui a porté. » C'est que la loi du Talion
 justifioit tout chez les Grecs.

Cette courte réflexion est suivie d'un
 bruit confus qu'on entend dans la caba-
 ne. Clytemnestre s'écrie , « ah , mes en-
 » fans , égorgerez-vous votre mere ? »
 Le Chœur même est attendri par ces
 cris redoublés ; puis voyant sortir le
 frere & la sœur tout fumans du sang de
 leur mere , il frémit des horribles avan-
 tures qui composent l'histoire de la mai-
 son de Tantale.

A C T E V.

» O terre , O Jupiter, qui voyez tout
 » ce qui se passe ici bas , tournez vos
 » regards sur ces deux morts. C'est moi
 » qui ai vengé mes malheurs par le plus
 » détestable attentat. » Ainsi parle Ores-
 te après le crime commis. Aussi ne l'a-
 voit-il fait que malgré lui. Il semble
 pourtant qu'il eut été plus naturel de le
 laisser jouir, quelques momens au moins,
 du fruit de son crime avant que de le
 livrer aux remords. Le voile que la pas-

sion met devant les yeux d'un coupable ne tombe pas tout-à-coup, ou s'il tombe sur le champ, l'ame encore soutenue par un reste de passion qui l'a enhardie au crime, se roidit, lutte contre le repentir, & tâche de l'étouffer, ou du moins d'en reculer le souvenir pour goûter la douceur dont la vengeance l'a flattée. Tout ce qu'on peut dire en faveur de l'Oreste d'Euripide, c'est qu'il s'est porté à tuer sa mere, moins par passion que par égard pour l'oracle, & par la crainte de passer pour lâche. Car c'est le dernier ressort dont s'étoit servi Electre pour raffermir Oreste ébranlé par des retours fréquens à l'aspect du forfait qu'il étoit sur le point de commettre. Pour Electre, qu'elle tienne le même langage que son frere, & qu'on la voye livrée aux plus affreux remords, c'est à quoi l'on avoit moins lieu de s'attendre. Il étoit beau de voir une femme armer Oreste, rassurer son ame étonnée, animer son courroux, & le piquer par le reproche de lâcheté. C'est ainsi qu'en use Emilie à l'égard de Cinna. Mais après l'action, est-il croyable qu'on la voye si-tôt démentir son caractère, & changer en foiblesse son inébranlable ferme-

té ? Après tout , en supposant que les yeux de ces deux coupables s'ouvrent tout-à-coup après que leur vengeance & leur prétendu devoir sont satisfaits , rien n'est mieux touché que leur repentir. Ce sont des regrets aussi vifs qu'inutiles. Leur passion est éteinte , la raison reprend ses droits , & leur cœur est déchiré. Le nom respectable de mere , qui n'avoit pû arrêter leur rage , revient sans cesse à leur esprit & sur leur langue.

» Ils détestent la lumiere du jour ; ils ne
» sçavent où porter désormais leurs pas.
» ni où cacher la honte qui les suit.
» Quel asyle trouveront-ils ? quel mortel
» fera assez impie pour s'allier à des par-
» ricides , & pour les recevoir sous le
» même toit ? » Oreste , suivant la cou-
tume des coupables qui cherchent à se justifier , rejette son forfait sur Apollon , qui l'a lui-même armé , & sur Electre qui l'a enhardi & déterminé. » C'est vous
» cruelle sœur , lui dit-il , qui m'avez
» contraint , malgré moi , d'égorger une
» mere. Hélas , vous l'avez vue nous
» découvrir son sein , & se prosterner à
» nos pieds , tandis que d'une main te-
» nant sa chevelure . . .

ELECTRE.

Oui , je l'avoue. Et ses cris vous ont émû.

ORESTE.

Mon cher fils , disoit-elle en m'embrassant les genoux , c'est ta mere qui te prie d'épargner son sang. Ces mots & cette vue m'ont presque défarmé.

LE CHŒUR à *Electre*.

Cruelle , avez-vous pû soutenir la vue d'une mere expirante à vos pieds ?

ORESTE.

Hélas , je n'ai pû l'immoler qu'après m'être voilé de mes vêtemens.

ELECTRE.

Malheureuse ! il est trop vrai , c'est moi qui t'ai poussé à cet attentat : c'est moi qui par tes mains & par les miennes ai plongé le fer dans son sein.

LE CHŒUR.

Quelle horreur ! allez , couvrez du moins son corps , & cachez au Ciel les coups dont vous l'avez percé.

Le Chœur suit le caractère du peuple, dont la haine & la rage se changent bientôt en pitié après le crime commis. Tandis qu'Oreste & Electre couvrent le corps de leur mere avec ses habits , Castor & Pollux descendent d'une machine,

& le premier adressant la parole à Oreste , lui dit que Clytemnestre méritoit la mort ; mais qu'elle ne devoit pas la recevoir d'un fils ; que par égard pour Phébus il se contente de regarder son oracle comme insensé , quoique le destin l'oblige de l'approuver. Il annonce au frere & à la sœur ce que le même destin & Jupiter ont déterminé. Pylade doit épouser Electre , & l'emmener dans ses États en Phocide avec le laboureur qui lui a tenu lieu de pere sous le nom de mari. Quant à Oreste , son sort est de renoncer à sa patrie , d'errer de contrées en contrées toujours environné de furies , de donner son nom à une ville d'Arcadie , lieu de son exil , d'aller à Athènes implorer Pallas , de subir le jugement de l'Aréopage , d'en sortir absous , & délivré de la poursuite des Euménides , & enfin de regner paisiblement à Argos. Pour Egisthe & Clytemnestre , il seront inhumés , l'un par les Argiens , l'autre par Menelas & Hélène. Euripide adopte ici la fable d'Hélène en Egypte , où il prétend que cette Princesse fut transportée , tandis que » son » simulacre étoit à Troye par ordre de » Jupiter , pour exciter parmi les mortels des guerres cruelles qui doivent

» coûter tant de sang. » L'on verra cette histoire au long dans d'autres pièces d'Euripide à la II. Partie de cet Ouvrage , aussi-bien que ce qui regarde le jugement de l'Aréopage sur Oreste.

Le Chœur demande aux Dieux Gémeaux la liberté de parler , pour leur représenter qu'étant freres de Clytemnestre , & fils de Leda comme elle , ils auroient dû , ce semble , prévenir une mort si funeste ; & la réflexion est naturelle. Mais ils répondent que le destin & l'oracle imprudent d'Apollon ne le permettoient pas. Le destin sert de solution à tout dans le systême des Grecs. Castor & Pollux auroient été sans cela fort embarrassés de répondre à Electre , qui n'a point d'oracle qu'elle puisse alléguer pour sa justification. Mais la destinée vient au secours : c'est elle qui a rendu le parricide commun à la sœur & au frere : morale étrange pour des Dieux !

Le reste de la Scène s'employe aux adieux & aux regrets d'Oreste & d'Electre , qui à peine réunis depuis une si longue séparation, sont encore contraints de se séparer. » Quoi , chere sœur , dit » Oreste , je vous revois après un si » long-tems , & l'on me prive de votre

» vue ! Je vous quitte , & vous me quit-
 » tez ! » Castor le console par la qualité
 de l'époux qu'on donne à Electre , & il
 ajoute qu'après tout la punition de sa
 sœur ne consiste qu'à être exilée de sa
 patrie. » Hé quoi de plus triste , répond
 » Oreste , que de quitter son pays natal !
 » il est vrai que mon sort est plus affreux.
 » Il ne se borne pas à l'exil. Il me traîne
 » à un Tribunal étranger. » On le console
 encore par l'assurance de la faveur de
 Pallas. Alors Electre embrasse son fre-
 re pour s'en séparer ; & Oreste lui
 dit , » Recevez les dernières marques de
 » ma tendresse , & regardez-moi comme
 » mort. » Cette parole qui paroît froide
 à un Commentateur , comme si Oreste
 démentoit par-là son caractère de héros,
 attendrit pourtant les Dieux qui sont
 présens : & Oreste ajoute en soupirant ,
 » Electre je ne vous verrai plus. » C'est
 à quoi le Commentateur n'avoit pas fait
 attention. Après ces derniers adieux ten-
 drement réitérés , Oreste recommande
 sa sœur à Pylade , qui jusqu'ici n'a point
 parlé , & qui s'en va , comme dit M. Da-
 cier, *sans dire un seul mot*. Mais ce n'est
 pas , comme il ajoute , *que ce Prince soit
 peu content d'une femme de ce caractère*.
 C'est qu'Euripide qui ne vouloit rien

Gaspard
 Stiblinus.

d'inutile , n'a pas cru qu'un personnage presque oisif dans toute la pièce , dût parler dans des occasions où cela n'étoit pas absolument nécessaire. Il avoit l'exemple d'Eschyle , qui fait dire au même Pylade très-peu de chose dans ses Coëphores ; & en général les anciens Poëtes Tragiques mettoient en personnages muets les enfans & tous ceux qui contribuoiënt plus au spectacle qu'à l'action. En effet Pylade n'est presqu'ici qu'en spectacle à cause du préjugé qu'on avoit qu'Oreste & Pylade étoient inséparables. (M. Racine en a bien profité dans Andromaque.) Si Pylade seconde Oreste dans l'entreprise contre Egisthe , cela se passe derrière le Théâtre. Du reste il est simple témoin , comme les personnages du Chœur , dont un seul parle pour tous. A l'égard du présent que lui font les Dieux en lui donnant Electre en mariage , un signe suffisoit pour les en remercier , sans qu'il fût besoin qu'il parlât , outre qu'il est plus respectueux de ne pas interrompre une Divinité qui parle. S'il ne dit mot à Electre , c'est qu'elle n'est pas en état d'entendre parler d'amour : ce n'en est ni le lieu , ni le tems ; & tous ces discours sont supposés se faire derrière le Théâ-

tre après la pièce finie. L'objection de M. Dacier n'est donc pas fondée. L'on ne voit pas non plus pourquoi il trouve froids les adieux d'Oreste & d'Electre, si ce n'est sur l'autorité du Commentateur qu'on vient de dire. Car sans avoir égard à la briéveté de ces adieux qu'on vient de voir dans leur entier, l'on ne peut s'empêcher de les trouver très-naturels & fort touchans. Que peuvent se dire de plus un frere & une sœur, que la fortune, après plusieurs années & mille dangers, réunit & sépare d'une maniere si surprenante dans un même jour ?

Castor finit par un mot qui justifie entièrement Euripide du reproche que lui fait M. Dacier. Car comme Oreste recommande sa sœur à Pylade, Castor prend la parole pour celui-ci ; » laissez, » dit-il, laissez-leur le soin de leurs » amours, & ne songez qu'à vous déli- » vrer des furies qui vont s'emparer de » vous. Ces noires Divinités s'avancent » à grands pas armées de serpens & des » douleurs amères qui sont le fruit du » crime. » Castor ajoute seulement, » que Pollux & lui s'en vont à travers la » plaine azurée sur les mers de Sicile, » pour donner du secours aux vaisseaux

» agités de la tempête. Que toutefois
 » leur secours est réservé aux mortels qui
 » craignent les Dieux , & non pas aux
 » impies. Et qu'enfin ils conseillent aux
 » hommes d'aimer la justice , & de ne
 » pas s'embarquer avec des parjures. »

Maximes répandues dans les Poètes Grecs & Latins. Mais il y a ici une allusion à quelque expédition des Athéniens , qui avoient souvent des vaisseaux sur les mers de Sicile. Le Chœur fait aussi ses adieux en deux mots , & frappé des malheurs dont il vient d'être témoin , il ne regarde comme heureux que ceux qui sont les moins misérables.

Le système de la fatalité qui regne dans ces trois pièces , & qui dans celle d'Euripide est autorisé par des Dieux , n'empêche pas qu'Oreste ne soit puni par des furies , & Electre par l'exil. C'est que les Grecs ne laissoient pas de l'accorder avec une sorte de liberté mal entendue. Ciceron , dans son livre du Destin , explique les différens sentimens qui établissent ce système , & il les réfute tous. Il paroît toutefois par la manière dont il expose l'opinion des Stoïciens, que ces Philosophes s'exprimoient mal , & qu'ils rentroient pour le fonds dans le sentiment universel sur la liberté

qu'ils n'osoient & ne pouvoient nier. Ils distinguoient un enchaînement de causes principales & non principales, qui aboutissoient nécessairement, disoient-ils, à des actions nécessaires ou libres : sentiment intelligible, mais extrêmement favorable à l'amour propre, qui ne cherche, ou qu'à excuser ses fautes, ou qu'à se consoler dans ses maux.



PHILOCTÈTE,

TRAGÉDIE

DE SOPHOCLE.

S U J E T.

PHILOCTETE fils de Pœan, Compagnon d'Hercule & héritier de ses flèches, ayant suivi les Grecs dans l'Expédition de Troye *, fut mordu au pied par un serpent † durant le voya-

* Troye, ville de Phrygie dans l'Asie mineure, trop connue pour en parler.

† Le Traducteur devoit avertir que ce n'est pas là le sentiment le plus commun sur l'infortune de Philoctète : la Tradition poétique est qu'Hercule dont il étoit l'ami & le compagnon, lui avoit laissé en mourant ses armes, & en particulier ses flèches trempées dans le sang de l'hydre de Lerne : que les Grecs en partant pour Troye l'avoient pressé de les leur découvrir : qu'il n'avoit pas voulu à la vérité le leur dire de bouche, mais qu'il avoit frappé du pied l'endroit où elles étoient cachées. Qu'en punition de cette infidélité une de ces flèches qu'il tenoit dans ses mains lui étoit tombée sur le pied, & y avoit causé l'ulcère incurable dont la puanteur avoit contraint les Grecs de l'exposer & de l'abandonner dans l'Isle de Lem-

Note
de l'Édi-
teur.

ge. * L'armée le crut frappé de la main des Dieux , & chargea Ulyffe de le conduire dans l'Isle de Lemnos , & de l'abandonner pendant qu'il seroit endormi. Philoctète demeura dix années † dans cette solitude , livré à ses maux & à sa fureur. Mais les Grecs ayant sçu par un oracle que la prise de Troye étoit attachée aux flèches d'Hercule , envoyerent Ulyffe & le fils d'Achille à Lemnos , avec ordre d'emmener Philoctète au siège à quelque prix

nos. Cette diversité de relations ne change rien au sujet de la Pièce , mais l'exactitude veut qu'on l'expose.

* Ce fut dans l'Isle de Chrysa sur la mer Egée proche de la grande Isle de Candie vers la côte des Oeteocretes.

† Voyez la Dissertation de M. FOURMONT contre le sentiment ordinaire sur la durée du siège de Troye T. V. de l'*Hist. de l'Acad. des Inscript* p. 53. & la défense de l'opinion commune par M. l'Abbé BANIER. T. VI. p. 425.

que

que ce fût. Il s'agit donc d'un grand intérêt d'Etat, quoiqu'en apparence il ne soit question que des armes d'Hercule; & ce morceau de l'Antiquité a paru à feu M. de Cambray assez intéressant pour en faire un Epifode confidérable du Telemaque. C'est ce ^{Livre} *XV.* qui m'a engagé à traduire la Pièce entiere, en profitant de quelques endroits de fa traduction, quand je les ai trouvés conformes au Texte; heureux, si j'avois pu dans le refte imiter l'adresse de cet Auteur inimitable, à faire passer dans notre langue l'élégance & la simplicité des graces originales.



PERSONNAGES.

U L Y S S E Roi d'Ithaque.

N E O P T O L E M E fils d'Achille.

P H I L O C T E T E fils de Pœan , & Com-
pagnon d'Hercule.

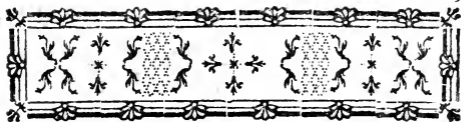
U N E S P I O N .

H E R C U L E .

C H Œ U R , composé des Compagnons
d'Ulyssé & de Neoptolème.

*La Scène est à Lemnos près d'une
Grotte sur le bord de la Mer.*





PHILOCTETE,

TRAGÉDIE

DE SOPHOCLE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ULYSSE, NEOPTOLEME, un Soldat
Grec.

U L Y S S E.

NOUS voici enfin sur le rivage de
Lemnos. * C'est ici, ô fils d'A-
chille, c'est dans cette Isle déserte que
par l'ordre des Grecs assemblés, j'expo-
sai le déplorable Philoctète. L'affreuse
blessure qui le consumoit comme un feu

* Isle de l'Archipel, ou mer Egée, aujour-
d'hui Stalimène.

dévorant , lui faisoit pousser d'horribles cris. Tout le camp retentissoit de ses gémissemens , ou des imprécations que la douleur lui arrachoit. Les sacrifices en étoient troublés. Mais pourquoi vous le redire ? le tems que nous perdrons à ce discours me trahiroit ; & la ruse que je médite pour enlever Philoctète échoueroit sans doute , s'il venoit à découvrir mon arrivée dans son isle. C'est à vous , Neoptolème , à me seconder. Cherchez des yeux la grotte qui lui sert de retraite. Vous la reconnoîtrez à ces marques. Ouverte des deux côtés , elle donne en hyver une double issue aux rayons du soleil ; & durant les chaleurs de l'été , l'haleine des vents y porte le doux sommeil. A gauche , un peu au-dessous , il doit y avoir une source d'eau pure. Approchez doucement de cet antre , & faites-moi sçavoir si Philoctète y est caché. Je vous développerai à loisir le mystère de mon entreprise , & nous réunirons nos soins pour l'exécution.

NEOPTOLEME.

Il m'est aisé , ô Ulysse , de vous satisfaire sur ce que vous m'avez d'abord demandé. Je crois déjà voir la grotte dont vous parlez.

U L Y S S E.

De quel côté? *

N E O P T O L E M E *s'avancant vers
un coin du Théâtre.*C'est ici , mais je n'y vois aucune tra-
ce d'homme.

U L Y S S E.

Entrez , & voyez s'il ne feroit point
livré au sommeil.

N E O P T O L E M E.

Je ne vois qu'une caverne inhabitée.

U L Y S S E.

N'y a-t-il rien qui marque qu'elle
n'est pas toujours déserte ?

N E O P T O L E M E.

Cet endroit est jonché de feuilles
comme si c'étoit un lit champêtre.

U L Y S S E.

N'y a-t-il rien de plus ?

N E O P T O L E M E.

Voici encore une coupe grossiere-
ment travaillée , & quelques branches
sèches.

U L Y S S E.

Voilà tous les trésors.

* ἀνωθεν ἢ κάτωθεν , dit Ulyffe , est-ce dans le haut , est-ce au bas de ce rocher ? Neopto-
lème lui répond : τὸδ' ἐξὐπερθε. C'est dans la
partie supérieure. Note
de l'Edi-
teur.

O Ciel ! quel excès de misère ! j'aperçois des morceaux de voiles * déchirés & ensanglantés.

U L Y S S E.

N'en doutons plus, c'est là son asyle ; & il n'est pas loin. Sa blessure ne lui permet pas de s'écarter beaucoup de sa grotte. Sans doute il est allé chercher, ou des alimens, ou des herbes propres à soulager sa douleur. Donnez donc ordre à ce soldat d'avoir l'œil attentif, de peur que Philoctète ne me surprenne en ces lieux. Car Ulysse est celui des Grecs que son cœur ulcéré souhaiteroit le plus à Lemnos.

NEOPTOLEME *fait signe au soldat, qu'il monte sur une hauteur.*

Il aura l'œil à tout, n'en foyez point en peine, & découvrez-moi librement votre secret.

Note
de l'Edi-
teur.

* Pourquoi ne pas dire simplement, des lambeaux, *ράκη* qui séchent au soleil : *θάλλεται* ? Pourquoi retrancher l'*ἀσπίδιον ἔκπιμα*. Si on avoit honte de dire une coupe de bois, il falloit dire simplement une tasse, ou un vase de bois. Cette antique simplicité ne peut faire peine qu'aux petits esprits.

S C E N E I I.

U L Y S S E , N E O P T O L E M E .

U L Y S S E .

O fils d'Achille , songez à l'intérêt dont la Grèce vous a chargé. C'est un coup d'Etat qui dépend beaucoup plus de votre prudence que de votre valeur. Si donc je vous parle une langue inconnue , & si mes discours vous paroissent étrangers , ne me refusez pourtant pas un secours que tous les Grecs attendent de vous.

N E O P T O L E M E .

Parlez.

U L Y S S E .

Il s'agit de tromper Philoctète. Ce n'est pas que si il vous demande qui vous êtes , il soit nécessaire de déguiser la vérité. Dites nettement que vous êtes le fils d'Achille. Mais vous feindrez qu'un juste courroux vous a fait abandonner l'armée pour retourner en votre patrie , & pour rompre avec des ingrats , qui après vous avoir engagé par d'humbles prières à les suivre , persuadés que le sort de Troye dépendoit de vous , ont eu la cruauté de vous refuser les armes d'Achille que vous demandiez , & qui

vous étoient dûes , pour en faire un don à Ulyffe. * Là vous vous répandez en invectives amères contre moi ; & ne craignez point de me déplaire. M'épargner ce feroit trahir la cause commune. Car enfin songez que si nous n'enlevons à Philoctète les flèches d'Hercule , ç'en est fait , Troye vous échappe , & son destin n'est plus entre vos mains. Mais pourquoi ne puis-je parler à Philoctète , & le pouvez-vous sans danger ? Le voici. Guerrier volontaire vous êtes allé à Troye de votre plein gré. Le serment qui nous lie , & qui nous réunit depuis tant d'années , ne vous a point associé à nos premiers exploits. Mais Philoctète connoît mes engagements , & l'intérêt qui m'attache à cette guerre. Maître du seul dépôt où les Dieux ont fixé notre destinée , s'il apprend que je suis en ces lieux , je suis perdu , & je vous perds. Soyez donc certain que la ruse est l'unique moyen de vous rendre maître de ces armes fatales.

* Ce fait est vrai ; Ulyffe dans l'assemblée des Grecs avoit emporté les armes d'Achille sur Ajax qui les disputoit. Mais il n'étoit point question de Neoptolème ; & il ne le trouva pas mauvais.

Je ſçai qu'un pareil détour doit coûter à un cœur tel que le vôtre. Mais le fruit en fera bien doux , & la victoire bien précieufe. Oſons faire un crime léger , mais néceſſaire , & nous aurons le tems de paroître vertueux. Prêtez-vous pour un moment à mes conſeils , & je vous rendrai désormais à toute votre vertu.

N E O P T O L E M E.

Vos conſeils me font horreur à entendre. Le moyen de les pratiquer ? non , Seigneur , je ne me ſens point né d'un caractère propre à uſer d'artifice. Ce ne fut jamais le talent d'Achille ni le mien. Je puis venir à bout de Philoctète par la force , & nullement par la fraude. Hé comment ce malheureux Prince , foible & ſeul contre tous pourroit-il nous réſiſter ? glorieux d'être nommé par les Grecs le compagnon d'Ulyſſe , je rougis du nom de traître. En un mot je préférerois un mauvais ſuccès qui me laifferoit l'honneur , à une victoire qui me couvriroit de confuſion.

U L Y S S E.

Prince trop généreux , j'approuve de ſi beaux & de ſi nobles ſentimens. Jeune , je préfèrai comme vous la valeur à

la politique. Mais qu'une longue expérience a bien sçu depuis me deffiller les yeux ! croyez-moi , c'est la langue & non le bras qui gouverne tout parmi les mortels.

NEOPTOLEME.

Mais enfin ce que vous exigez de moi , qu'est-ce autre chose après tout qu'un mensonge odieux ?

ULYSSE.

C'est un artifice innocent pour amener Philoctète au but que nous nous proposons.

NEOPTOLEME.

Un artifice , dites-vous , & pourquoi ne pas tenter la voie de la persuasion ?

ULYSSE.

La persuasion ni la force n'obtiendront rien.

NEOPTOLEME.

Est-il donc invincible ?

ULYSSE.

Oui. Jugez-en par les traits mortels & inévitables qu'il peut lancer.

NEOPTOLEME.

A ce compte il n'est pas même sûr de l'aborder.

ULYSSE.

Non , sans la ressource dont je vous parle.

NEOPTOLEME.

Mais la fraude n'est-elle pas un crime ?

ULYSSE.

Non , encore une fois , si elle est salutaire. *

NEOPTOLEME.

Comment un honnête-homme oseroit-il soutenir une fausseté sans rougir ?

ULYSSE.

Rougir ! est-ce à une vaine honte de balancer un véritable intérêt ?

NEOPTOLEME.

Hé , quel intérêt ai-je , d'amener Philoctète à Troye ?

ULYSSE.

Troye ne tombera que par ses traits.

* L'Ulysse de SOPHOCLE s'explique encore plus ouvertement. Neoptolème lui demande : *Le mensonge n'est-il pas honteux ? . . . Non , sans doute , s'il est salutaire ,* lui répond Ulysse. . . le fils d'Achille fait instance : *Tout homme sage n'en a-t-il pas horreur ?* Le Roi d'Ithaque tranche la difficulté.

ὅταν ἢ ἀπὸς ἑς κέρδος , οὐκ ὀνύειν πέπει

Dès qu'il y va de quelque intérêt , il n'y a plus à balancer. Cette affreuse morale qui fait d'Ulysse un parfait scélérat , méritoit d'être relevée.

NEOPTOLEME.

Elle ne tombera donc pas sous mes coups , comme vous m'en avez flatté.

ULYSSE.

Ces traits sont inutiles sans vous , & vous ne pouvez rien sans eux.

NEOPTOLEME.

Je le vois , il faut se rendre , & lui ravir ses flèches.

ULYSSE.

Un double laurier en fera le prix.

NEOPTOLEME.

Quel laurier ? assurez-moi l'honneur , & je me rends.

ULYSSE.

La gloire de la prudence & de la valeur.

NEOPTOLEME *soupirant.*

Hé-bien , j'obéirai. Triste vertu ne m'importune plus.

ULYSSE.

Me répondez-vous de votre cœur ? mes conseils y font-ils affermis ?

NEOPTOLEME.

N'en doutez point. Ma parole est donnée , il suffit.

ULYSSE.

Ne songez donc qu'à l'attendre en ce lieu. Je m'écarte pour n'être pas surpris ; & j'emmène cet Espion , prêt à le ren-

Voyez bientôt vers vous , pour terminer votre entretien , & presser le départ ; il reparoîtra déguisé pour n'être pas reconnu. Soyez attentif à ses discours feints, & profitez-en comme vous le jugerez convenable. Je me retire sur le vaisseau , & je remets tout à votre sagesse. (*En s'en allant*) O Mercure , & vous , divine Minerve , dont j'éprouve en tout tems le secours , daignez favoriser aujourd'hui mes vœux.

S C E N E I I I.

LE CHŒUR , NEOPTOLEME.

LE CHŒUR.

Etrangers dans cette Isle , que devons-nous faire , Seigneur ? que faut-il <sup>Stro-
phe I.</sup> taire ou dire ? & comment traiterons-nous avec un Prince que ses malheurs ont rendu soupçonneux. L'art de gouverner les humains est supérieur à tous les arts , & c'est des Rois dépositaires du pouvoir souverain des Dieux que nous devons attendre les ordres suprêmes , qui sont la règle de nos devoirs. C'est à vous de parler , à nous d'obéir.

NEOPTOLEME.

Si la curiosité vous porte à voir la

retraite de Philoctète vers l'extrémité du rivage, vous pouvez la reconnoître fans rien hazarder. Mais dès que ce formidable guerrier fera de retour, revenez à l'instant à mes ordres.

LE CHŒUR.

*Anti-
str. I.*

Ma prévoyance a prévenu vos desirs, Seigneur *, je lirai mon devoir dans vos yeux, Daignez seulement me montrer sa demeure. Je dois en être instruit, afin qu'il n'échappe pas à mes regards. Est-ce une grotte ? est-ce un asyle semblable à celui des bêtes féroces ? quelle route y conduit ?

NEOPTOLEME.

Vous voyez cet antre percé des deux côtés, & ce lit de pierre ; voilà sa demeure.

LE CHŒUR.

Où seroit allé cet infortuné héros ?

NEOPTOLEME.

Où mène ce sentier, peu loin de sa grotte, pour chercher de quoi soutenir une vie languissante. Il chasse avec

* Ce mot du Chœur montre qu'il s'entendoit avec Neoptolème & Ulysse pour tromper Philoctète. Ainsi on ne sera pas surpris de voir le Chœur suivre dans la suite toutes les impressions de Neoptolème, & le seconder.

son arc. Car telle est, dit-on, sa manière de vivre, sans qu'il puisse trouver de remède au mal qui le consume.

L E C H Œ U R.

Sa solitude excite ma pitié. Car, hélas, la douce société & les tendres soins lui sont inconnus. Malheureux & abandonné, il est la victime d'un mal cruel & de tous les besoins de la vie. Comment peut-il la soutenir ! ô misère humaine ! ô mortels que vous êtes à plaindre, quand l'heureux intervalle, qui sépare les richesses & la pauvreté, n'est pas votre partage !

Philoctète ne le cède peut-être à aucun des Grecs en noblesse. Toutefois livré à l'indigence & à la langueur, également tourmenté de l'une & de l'autre, il n'a pour compagnie que les oiseaux, les bêtes farouches, & l'écho qui répète ses plaintes & ses cris.

N E O P T O L E M E.

L'excès de ses maux n'a rien qui me surprenne. Car, si j'en puis juger, ce sont les Dieux qui l'ont frappé dans l'isle de Chrysa*, & s'il est encore aban-

* Chrysa ou Chryse, Isle de la mer Egée, entre Lemnos & l'Isle de Crète. Elle est fameuse

Note
de l'Édi-
teur.

donné des Grecs , ce n'est pas sans un dessein particulier de ces mêmes Dieux, qui ne veulent pas qu'il lance sur Troye ses flèches fatales , que le tems ne soit venu , où le destin d'Illion doit être accompli.

LE CHŒUR.

Seigneur , prêtez l'oreille.

NEOPTOLEME.

Qu'y-a-t-il ?

LE CHŒUR.

Je crois entendre des cris plaintifs.

NEOPTOLEME.

De quel côté ?

LE CHŒUR , *en montrant l'endroit.*

Les gémissemens qui frappent mon oreille marquent un homme qui se traîne avec peine. C'est Philoctète , n'en doutons plus. Ses plaintes retentissent jusqu'à nous. Préparez-vous , Seigneur. Il approche , il arrive ... au lieu du

dans le premier Livre de l'Illiade. C'est-là , suivant SOPHOCLE , que Philoctète fils de Pœan Roi d'un canton de la Thessalie fut mordu par une vipere ; les uns disent qu'il cherchoit alors un Autel enterré , sur lequel Hercule allant à Troye avoit immolé des victimes ; l'Oracle vouloit que les Grecs y fissent de pareils sacrifices ; d'autres attribuent son malheur aux imprécations d'une Nymphé appelée Chryse.

doux son des chalumeaux , qui annonce de loin l'arrivée des bergers , on entend des cris perçans & douloureux. Sans doute il s'est blessé en se heurtant sur un chemin rude & raboteux , ou la vue d'un vaisseau sur un rivage désert l'engage à implorer du secours.

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

PHILOCTÈTE , NÉOPTOLEME ,
LE CHŒUR.

PHILOCTÈTE.

Hélas , ô Etrangers , qui êtes-vous ? quel malheur vous a conduits dans cette isle inhabitée , où nul vaisseau n'ose aborder ? quelle est votre patrie ? de quelle nation êtes-vous ? je reconnois l'habit grec , cet habit qui m'est encore si cher. O qu'il me tarde d'entendre votre voix , & de retrouver sur vos lèvres une langue que je ne parle plus ! Soyez moins effrayés de la figure d'un inconnu , que touchés de pitié à la vue d'un malheureux , qui se voit sans ressource , abandonné des Dieux & des hommes.

Parlez, si vous venez comme amis, & donnez-moi du moins la satisfaction que nul homme ne peut refuser à un autre, de me répondre & de m'entendre à mon tour.

NEOPTOLEME.

Apprenez d'abord ce que vous desirez si passionnément de sçavoir. Nous sommes Grecs.

PHILOCTÈTE.

O douce parole, après tant d'années de solitude & de silence ! O mon fils, quel hazard, quel destin, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable vous a conduit ici pour finir mes maux ? ne me laissez rien ignorer d'une aventure si heureuse pour moi.

NEOPTOLEME.

Je suis né dans l'isle de Scyros* ; j'y retourne : je suis Neoptolème fils d'Achille. Vous sçavez tout.

PHILOCTÈTE.

O fils d'un pere que j'ai tant aimé, citoyen d'un pays dont le souvenir m'est si doux, cher nourrisson du vieux Lycomède, quels vaisseaux vous amènent ? d'où venez-vous ?

* Isle de la mer Egée, Domaine d'Achille.

N E O P T O L E M E.

Du siège de Troye.

P H I L O C T É T E.

Du siège de Troye ! vous n'étiez pas
de notre première expédition.

N E O P T O L E M E.

Vous en étiez donc ?

P H I L O C T É T E.

Ah , mon fils , je le vois , vous ne
connoissez pas celui à qui vous parlez.

N E O P T O L E M E.

Comment pourrois-je connoître un
guerrier que je n'ai pû encore voir ?

P H I L O C T É T E.

Quoi ! l'histoire de mes malheurs vous
est inconnue ? mon nom même n'est pas
venu jusqu'à vos oreilles ?

N E O P T O L E M E.

Non. J'ignore tout ce que vous me
racontez.

P H I L O C T É T E.

Hélas ! il faut que je sois bien infor-
tuné & bien haï des Dieux , puisque le
moindre bruit de mes maux n'a pû péné-
trer dans ma famille , ni même parvenir
dans la Grèce , tandis que mes barbares
persécuteurs se rient en secret de mon
infortune , tandis que mon mal croît de
jour en jour , & qu'il prend de nouvelles
forces pour m'accabler ? O mon fils , ap-

prenez que je suis ce compagnon d'Hercule, dont peut-être vous avez oui parler, le possesseur de ses flèches, le fils de Pœan, Philoctète en un mot. C'est moi que les Atrides & le Roi d'Ithaque ont cruellement exposé dans cette solitude, sans secours & sans ressource, moi qu'ils voyoient frappé d'une horrible maladie, & blessé de la morsure envenimée d'un serpent, moi enfin qu'ils abandonnerent à Lemnos quand les vents nous y poufferent au retour de Chrysa. Fatigué d'une pénible navigation, je m'endormis à l'ombre dans cette caverne près du rivage. Les inhumains profiterent de ce fatal moment pour fuir à mon insçû. Un reste de pitié, comme pour le dernier des misérables, les força de me laisser quelques voiles usés pour envelopper ma playe, & peu de provisions. Puissent-ils être réduits à un pareil destin ! eux partis, quel pensez-vous que fut mon funeste réveil ? quelle surprise ! que de larmes ! que d'imprécations, quand je vis mes vaisseaux fendre les ondes sans moi, quand je me vis seul dans ce désert sans esclave pour me servir, ou du moins pour me soulager dans mes douleurs ! hélas, je jettai mes regards de tous côtés dans cette isle, & je n'y trouvai que

ce qu'on m'y avoit laissé, la misère & une source intarissable de gémissemens. Cependant les jours se succéderent, le tems s'écoula ; & dans cette grotte qui me tient lieu de maison, réduit à ma seule industrie, il me fallut songer à pourvoir moi-même à mes besoins. Cet arc me fournissoit la nourriture. Je m'occupois à percer de mes flèches les timides oiseaux. Quand mes traits avoient atteint ma proie, je me traînois avec douleur contre terre pour l'aller ramasser. Je rampois de même pour chercher de l'eau ; & quand il falloit couper le bois qui m'étoit nécessaire, sur tout dans les rigueurs de l'hiver, où l'isle est inondée, je n'en venois à bout qu'avec d'extrêmes travaux. Je tirai, quoi qu'avec peine, du sein des cailloux, le feu qui soutient encore ma triste vie. Car c'est à cet * élément que je dois tout, hormis la santé que je ne puis recouvrer. Quant à mon isle, en voici la peinture en deux mots. Nul homme n'y aborde volontairement. Il n'y a ni port, ni commerce, ni maisons pour recevoir les étrangers, rien enfin

* Il fait allusion à Vulcain, Dieu du feu & de Lemnos.

qui puisse y attirer les vaisseaux. On n'y peut espérer de société que par les tempêtes : & si elles m'ont envoyé quelques malheureux , comme cela ne pouvoit manquer depuis un si long-tems que j'habite cette isle , ceux qui venoient malgré eux en ce lieu se contentoient de me plaindre & de me consoler. Ils me laissoient par pitié quelques alimens & quelques habits. C'étoit tout ce que je pouvois attendre de leur stérile compassion. J'ai eû beau supplier qu'on me remenât en ma patrie ; nul n'a voulu se charger de moi. On me laisse mourir par un supplice lent depuis dix années , victime de la faim , & d'un mal que je nourris & qui me dévore. Voilà l'état où m'a mis la violence d'Ulysse & des Atrides. Que les Dieux le leur rendent !

LE CHŒUR.

J'entre dans les sentimens des étrangers que le hazard a conduits en cette isle. Je vous plains, Seigneur : c'est tout ce que je puis.

NEOPTOLEME.

Et moi j'ai trop éprouvé la vérité de vos paroles. Vous voyez en moi un témoin de la violence des Atrides & d'Ulysse.

P H I L O C T É T E.

Avez-vous reçu aussi quelque outrage de leur part pour avoir droit de les haïr comme moi ?

N E O P T O L È M E.

Puisse bientôt ce bras servir ma vengeance & répondre à ma haine ! * Mycène & Sparte sentiront que ma patrie a ses Héros.

P H I L O C T É T E.

O nobles sentimens ! mais quel affront, dites-moi, allume un si grand courroux ?

N E O P T O L È M E.

Je vous le dirai, cher Philoctète. Mais de quelles couleurs vous peindrai-je l'injure atroce qu'ils m'ont faite ? à peine la mort m'avoit ravi Achille....

P H I L O C T É T E.

Arrêtez Neoptolème. Quoi, Achille est mort ?

N E O P T O L È M E.

Oui, Seigneur ; mais la main qui l'a frappé n'est point celle d'un mortel. C'est Apollon qui l'a frappé de ses traits.

* Il en veut à Agamemnon & à Menelas, le premier étoit Roi de Mycènes, & le second Roi de Sparte.

PHILOCTÈTE.

O mort funeste , à la vérité , mais digne après tout d'un tel Héros ! souffrez , Neoptolème , que j'interrompe votre récit pour donner des larmes à la mémoire de cet ami.

NEOPTOLEME.

Vous avez assez de vos maux à déplorer , sans prendre encore part à ceux de vos amis.

PHILOCTÈTE.

Puisque vous le voulez , je suspens mes pleurs. Reprenez votre discours , & satisfaites ma curiosité.

NEOPTOLEME.

Après la mort d'Achille , Ulysse & Phenix qui avoit été à mon pere , équipèrent un vaisseau , & comme députés de la Grèce ils vinrent me chercher , sous le prétexte vrai ou faux que mon pere étant mort, le destin de Troye portoit qu'elle ne seroit renversée que par mes mains. Ils n'eurent aucune peine à me persuader de m'embarquer au plutôt avec eux. La douleur du trépas d'Achille , le desir de trouver au moins les tristes restes d'un pere que je n'avois pû voir tandis qu'il vivoit ; vous le dirai-je encore ? la douce illusion dont je me sentoís flatté de sçavoir que la gloire de

de prendre Pergame & de finir le siège me fût réservée , tout concourut à hâter mon départ. Dès le lendemain j'arrive heureusement au Port * de Sigée. Toute l'armée s'assemble autour de moi , je suis comblé de louanges , chacun jure qu'il revoit Achille. Mais, hélas, il n'étoit plus. Fier de tant d'éloges & de caresses , à peine eus-je versé quelques larmes sur son tombeau, que je vais trouver les Atrides , dont je croyois pouvoir tout espérer. Je leur demande les armes de mon pere , & ce qui pouvoit lui appartenir. Ils me firent cette cruelle réponse. « Prenez le reste de ce qui lui » appartenoit ; vous le pouvez. Mais » pour ses armes , un autre les possède. » C'est Ulysse. » A ces mots je me trouble , les larmes me viennent aux yeux , & mon indignation se changeant en fureur : « Injustes Grecs , leur dis-je , de » quel front avez-vous disposé sans mon » aveu , de ces armes qui sont à moi ? » Ulysse étoit présent. Il me répondit , « jeune homme , elles ne sont point à » vous , je les ai par le suffrage unanime » des Grecs assemblés. C'est le prix d'a-

* Port de Troye.

» voir sauvé Achille. » * Cette réponse redoubla ma rage, & dans mon emportement je le menaçai de tous les maux, s'il ne me rendoit mes armes, & je lui dis tout ce que mon courroux me suggéra d'imprécations. Mes paroles le piquèrent, bien qu'il parût maître de ses mouvemens. « Vous n'étiez point avec nous, reprit-il, dans les périls de ce long siège. Vous n'avez point mérité de telles armes, & vous prenez déjà des airs de hauteur. Jamais vous ne les emporterez à Scyros. » Percé jusqu'au vif d'un outrage si sanglant, & dépouillé injustement par le plus méchant de tous les hommes, je pars de dépit pour retourner à Scyros, moins indigné toutefois contre Ulysse, que contre les Atrides. Car c'est l'exemple des chefs qui rend les hommes méchans. O Phi-

Note de l'Editeur. * 1^o. Cette locution n'est gueres Françoisse : il falloit dire : » C'est le prix que j'ai mérité » en sauvant Achille. » 2^o. On ne voit pas quand & comment Ulysse avoit sauvé Achille. Il est vrai que SOPHOCLE lui fait dire *ἔσωσα*, j'ai sauvé ; mais c'est apparemment que les Troyens voulurent enlever le corps d'Achille tué par Paris en trahison, qu'Ulysse fut un de ceux qui s'y opposerent, & c'est ce qu'il falloit expliquer.

loctète, j'ai tout dit. Que quiconque est l'ennemi des Atrides soit l'ami des Dieux, & le mien !

L E C H Œ U R.

O Terre, qui renfermes le riche Pactole dans ton sein, Mere de Jupiter, toi ^{Stras} ^{phe.} qui domptes les lions féroces, * source de tous les biens, tu sçais quels vœux je t'adressai quand les Atrides firent au fils d'Achille le plus sensible affront, pour honorer † le fils de Laërte du plus digne prix qui fut jamais.

P H I L O C T É T E.

Il est vrai, ô étrangers, ce courroux qui me procure le bonheur de vous voir n'est que trop légitime, & votre jugement est conforme au mien, quand vous croyez qu'on doit imputer une si criante injustice aux Atrides & à Ulyffe. Je connois depuis long-tems le fils de Laërte. Ses lèvres sont une source de fraudes, & ses mains ne trament que l'iniquité. Rien de bon ni de juste ne peut sortir d'un cœur tel que le sien.

* C'est que la Terre, autrement Tellus, ^{Note} qu'on croit être la même que Cybele, étoit de l'Édi-
représentée dans un char attelé de quatre lions ^{teur.}
apprivoisés.

† Ulyffe.

Aussi vos discours n'ont-ils rien qui m'étonne. Mais de quel œil Ajax Telamonnien a-t-il vû cette injustice ?

NEOPTOLEME.

On ne me l'auroit pas faite sous ses yeux. La mort me l'avoit enlevé.

PHILOCTÉTE.

Ajax est mort, ô Ciel ! & Diomède vit ! & l'indigne rejetton de Syfippe , * cet Ulyffe vendu à prix d'argent à son pere avant que de naître , voit encoë le jour !

NEOPTOLEME.

L'un & l'autre est florissant dans l'armée.

PHILOCTÉTE.

Et que fait mon ancien ami , le sage Nestor , lui qui sçavoit si bien confondre les artifices de ces hommes vils , & qui étoit l'ame des conseils ?

NEOPTOLEME.

Nestor vit malheureux. Il a perdu son fils Antiloque.

PHILOCTÉTE.

Ah , que me dites-vous ! la mort n'a donc épargné aucun de ceux qui méri-

* Les ennemis d'Ulyffe disoient que Laërte son pere avoit acheté chèrement son mariage avec Anticlée déjà grosse.

toient le plus de vivre ! que penser des Dieux ? les héros meurent , & Ulyſſe ne meurt pas !

N E O P T O L E M E .

* Antiloque étoit brave. Mais la valeur eſt ſouvent mal récompénſée.

P H I L O C T É T E .

Et Patrocle qui fut ſi cher à votre pere , où étoit-il alors ?

N E O P T O L E M E .

Dans le tombeau , comme eux : en un mot la cruelle guerre moisſonne les bons , & ne fait grace qu'aux méchans.

P H I L O C T É T E .

Je ne le vois que trop. Mais puis-que nous parlons d'hommes mépriſables , daignez m'inſtruire du ſort de celui . . . dont l'eſprit eſt ſi artificieux , & la langue ſi dangereuſe . . .

N E O P T O L E M E .

Vous voulez dire Ulyſſe , ſans doute.

* Le ſens de cette réponſe eſt équivoque. Je l'ai déterminé à Antiloque. (†) S'il ſ'agiſſoit d'Ulyſſe , le ſens ſeroit tel. *Il combat par la rufe ; mais la rufe eſt ſouvent trompée.*

(†) Il n'y avoit point d'équivoque. σοφός guerrier prudent , σοφάι γνῆμαι ſages conſeils forment un caractère qui ne convient nullement au jeune Antiloque fils de Neſtor.

Note
de l'Édi-
teur.

PHILOCTÈTE.

Non. J'entends ce discoureur qu'on ne pouvoit souffrir... Therfite.

NEOPTOLEME.

Mes yeux ne l'ont point rencontré. Mais le bruit est qu'il vit encore.

PHILOCTÈTE.

Cela devoit être. Graces aux Dieux, tout le rebut de l'armée respire. Ils semblent se faire une gloire de fermer les enfers à l'injustice & à la fraude, tandis qu'ils les ouvrent pour y précipiter la vertu & la probité. Voilà ce que font les Dieux ! & je les louerois encore !

NEOPTOLEME.

Pour moi, ô Philoctète, loin d'Ilion & des Atrides, loin d'une armée que je déteste, où le mal prévaut sur le bien, où la probité succombe à l'injuste pouvoir ; je vais vivre content à Scyros, & trouver des plaisirs jusques dans le sein de mon isle sauvage. Adieu, vivez moins misérable, & daignent les Dieux vous guérir comme vous le souhaitez ! Je retourne à mon vaisseau attendre les vents pour quitter au plutôt ces bords.

PHILOCTÈTE.

Quoi, mon fils, vous me quittez déjà !

N E O P T O L E M E.

Il en est tems , & je ferai plus à portée d'attendre l'occasion près de mon vaisseau qu'en ces lieux.

P H I L O C T É T E.

O mon fils , au nom des mânes de ton pere , par ta mere , par tout ce que tu as de plus cher sur la terre , je te conjure de ne me pas laisser en proie aux maux que tu as sçu , & que tu vois aujourd'hui de tes yeux. Je n'ignore pas combien je te ferai à charge. Mais il y auroit de la honte à m'abandonner , & tu n'es pas capable d'une lâcheté. Il n'y a que les grands cœurs qui sçachent combien il y a de gloire à être bon. Quelle gloire en effet seroit-ce pour toi de sauver un malheureux , & de me rendre à ma patrie ? il ne t'en coûtera pas un jour entier. Jette-moi à la proue , à la poupe , dans la sentine même , où tu voudras , par-tout où j'incommoderai le moins. Accorde-moi cette faveur au nom du Dieu protecteur des supplians. Laisse-toi fléchir. Malgré la douleur qu'il m'en coûte , je me jette à tes pieds. Ne me laisse pas dans un désert où il n'y a aucun vestige d'homme. Méne-

moi dans ta patrie , ou dans * l'Eubée , d'où je pourrai aisément gagner le mont Oëta & les bords agréables du fleuve Sperchius. Rends-moi à mon pere. Que je crains qu'il ne soit mort ! je lui avois mandé de m'envoyer un vaisseau : ou il est mort , ou bien ceux qui s'étoient chargés de lui dire ma misère ne l'ont pas fait , & m'ont oublié pour aller à leur pays. J'ai recours à toi , ô mon fils. Sois mon député , ou plutôt mon conducteur. Souviens-toi de la fragilité des choses humaines. Celui qui est dans la prospérité doit craindre d'en abuser. C'est alors qu'il est beau de secourir les malheureux.

LE CHŒUR.

Prenez pitié de Philoctète , Seigneur. Vous devez être attendri du récit de ses maux. Daignent les Dieux en préserver ceux que j'aime ! par haine pour les Atrides je le servirois , & je trouve à l'em-mener un triple avantage. Vous faites un heureux , vous punissez les perfides Grecs , & vous évitez la colère des Dieux vengeurs de l'innocent rebuté.

* *L'Eubée* grande Isle de la mer Egée , aujourd'hui *Negrepont*. Oëta mont de Thessalie. On l'appelle *Bunina*. Il s'étend jusqu'au pas des Thermopyles.

NEOPTOLEME *au Chœur.*

Amis, vous êtes généreux. Mais l'ennui que vous causera sa maladie ne démentira-t-il point votre générosité? *

LE CHŒUR.

Non, Seigneur: jamais on ne me reprochera un repentir si lâche.

NEOPTOLEME *au Chœur.*

Je me rends, & je rougirois d'être moins généreux que vous. Puisque vous le voulez ainsi, partons; qu'il vienne; je le recevrai sur le vaisseau, & il ne tiendra pas à moi qu'il ne soit au comble de ses vœux. Puissions-nous seulement quitter ce rivage, & arriver heureusement † au terme que nous souhaitons?

PHILOCTÈTE.

O jour heureux! ô aimable Neoptolème! chers compagnons de ce voyage, que ne vous dois-je point pour un si rare bienfait! suivez-moi, & souffrez que je dise adieu à ma triste demeure. Vous

* Ce tour n'est ni François ni intelligible: Note j'y substituerois celui-ci: « Amis, vous êtes de l'Edi-
« complaisans à cette heure, *ἐὺχρηστὸς*; mais au teur.
« cas que sa maladie devienne à charge, ne
« changerez-vous point de sentimens?

† Il entend Troÿe, & Philoctète entend sa Patrie.

verrez comment j'ai vécu & ce que j'ai souffert. Tout autre n'auroit pû en supporter la seule vûe. Mais la nécessité m'avoit instruit, & elle apprend aux hommes à tirer le bien des maux même.

LE CHŒUR.

Arrêtez un moment, Neoptolème. Voici un de nos compagnons, & un étranger qui s'avancent vers nous. Sçachons auparavant ce qui les amène.

S C E N E I I.

*Les mêmes, & deux Grecs, dont l'un est déguisé en Marchand.**

L'ESPION *déguisé.*

Je viens, ô fils d'Achille, sous les auspices de cet homme qui gardoit votre vaisseau avec deux de ses compagnons. Je l'ai prié de me mener promptement vers vous en quelque endroit de l'isle que vous fussiez. Comme je suis parti du camp de Troye sur un petit vaisseau pour regagner Peperethe †, le

* C'est le même Espion qui a fait un personnage muet dans le premier Acte, & qu'Ulyse a renvoyé sous le déguisement d'un marchand.

† Petite Isle de la mer Egée à l'opposite du Mont Athos.

hazard m'ayant fait aborder en ce lieu, où j'ai appris que vous étiez abordé vous-même, je n'ai pas cru devoir me rembarquer sans vous faire part d'un secret important qui vous touche. Sçavez-vous le projet que les Grecs ont formé sur vous? mais ce n'est plus un projet, & les effets paroîtront bientôt.

N E O P T O L E M E.

Vous m'obligez par ce service, & je ne ferai pas ingrat. Qu'ont-ils fait? parlez.

L' E S P I O N.

Phenix*, & les fils de Thesée vous poursuivent.

N E O P T O L E M E.

Est-ce pour calmer mon couroux, ou pour me ramener à force ouverte?

L' E S P I O N.

Je l'ignore, & je ne dis que ce que je sçais.

N E O P T O L E M E.

Seroit-ce à l'instigation des Atrides que Phenix me poursuit.

L' E S P I O N.

Il le fait du moins, & il tardera peu.

* Phenix étoit Gouverneur de Neoptolème. Il avoit élevé Achille.

NEOPTOLEME.

D'où vient qu'Ulysse ne s'est pas chargé de cette expédition ? La crainte l'auroit-elle retenu ?

L'ESPION.

Diomède & lui étoient envoyés ailleurs quand je suis parti. *

NEOPTOLEME.

Ailleurs ! vers qui ?

L'ESPION.

Vers... (*bas*) mais dites-moi, je vous prie, en secret, quel est cet homme.

NEOPTOLEME à *demi bas*.

Vous voyez Philoctète...

L'ESPION à *Neoptolème*.

C'est assez. Croyez-moi, Seigneur, fuyez loin de ces bords.

PHILOCTÈTE.

Que dit-il, Neoptolème ? à quoi tend ce discours mystérieux & suspect ?

NEOPTOLEME.

Je n'y comprends rien. Mais je vais

* Il y a bien de l'adresse dans cet entretien. Ulysse avoit prié Neoptolème d'ajuster ses réponses aux avis artificieux que lui donneroit l'Espion qu'il devoit lui envoyer. Neoptolème tient parole, & feignant que l'avis qu'il reçoit le regarde, il jette adroitement le discours sur Ulysse, afin de faire dire qu'Ulysse étoit envoyé pour chercher Philoctète.

l'obliger à s'expliquer plus clairement.

L'ESPION.

Ah, ne m'obligez pas de trahir l'armée, & le secret des Attrides. Je leur dois tout, & je veux être reconnoissant autant que la médiocrité de ma fortune le permet.

NEOPTOLEME.

Et moi je suis l'ennemi déclaré des Attrides. Philoctète les hait, & par-là c'est mon plus cher ami. Parle donc nettement, & ne me cache rien.

L'ESPION.

Considérez, Seigneur....

NEOPTOLEME.

J'ai tout considéré.

L'ESPION.

* Vous serez coupable, si vous m'arrachez mon secret.

NEOPTOLEME,

Je prends sur moi le crime. Parle.

L'ESPION.

Il faut vous satisfaire. Ulyssé & Diomède font partis avec serment d'obliger

* οὐδὲ Σήσομαι τῶνδ' ἄτιμον. J'en rejetterai la Note
 faute sur vous, dit l'Espion; hé, quelle est-elle cette faute, répond Neoptolème; t'expliqueras-tu? *πειῖ λέγειν*: il faut vous satisfaire, poursuit l'homme aposté, &c. de l'Editeur.

Philoctète , de gré , ou de force , à venir au siège. Ulyffe s'est vanté publiquement d'y réussir , & il a paru plus déterminé que Diomède même.

NEOPTOLEME.

D'où est venu aux Grecs , après dix années , ce souvenir étrange d'un guerrier malheureux qu'ils avoient lâchement abandonné ? qui leur a inspiré cette pensée ? seroit-ce un remords que les justes Dieux leur ont envoyé ?

L'ESPION.

Ecoutez le nœud de cette intrigue , qui sans doute ne vous est pas connu. Il y avoit à Troye un Prophète célèbre , fils de Priam. On le nomme Helenus. L'artificieux Ulyffe , la fable de l'armée , le surprit une nuit , & l'emmena lié au camp comme un prisonnier du premier ordre. Entr'autres oracles Helenus dit aux Grecs , que jamais ils ne détruiroient la ville de Troye , s'ils ne trouvoient le secret d'engager Philoctète à quitter son Isle , & à se rendre au siège. Ulyffe recueillit précieusement ces mots. Il ne balança pas ; il jura d'emmener Philoctète. « J'espère , ajouta-t-il , » y réussir par la voie de la persuasion ; » sinon , je sçaurai employer la violence ; » ô Grecs , je répons du succès sur ma » tête. »

Vous avez tout entendu. Ne perdez point de tems : fuyez l'un & l'autre , & que ceux qui vous sont attachés quittent promptement cette Isle avec vous. *

P H I L O C T É T E .

Quoi ? le perfide a juré de me rappeler au camp ! il s'est flatté de persuader à une ombre † de revenir à la lumière du jour , comme son pere Sisyphé !

L' E S P I O N .

J'ignore le fonds de ce mystère. Souffrez l'un & l'autre que je retourne à mon

* Ces vérités entremêlées de faux sont dictées à l'Espion par Ulyssé , pour précipiter le départ de Philoctète. Ulyssé est l'ame de toute l'intrigue. Il agit sans paroître. Cet artifice étoit préparé dans l'exposition.

† Le Traducteur a manqué le sens qui est celui-ci : » Quoi , dit Philoctète , l'imposteur » a juré de me persuader ! Ah ! il persuaderoit » plutôt à un mort de revenir , &c » La Fable dit que le fourbe Sisyphé se joua de Pluton lui-même ; en mourant, il défendit à son épouse de lui faire d'obsèques : elle obéit , & alors Sisyphé descendu aux Enfers demanda justice contre elle , & permission de revenir sur terre pour fort peu de tems , afin de la punir de sa négligence. Qui le croiroit ? Pluton y consentit ; mais Sisyphé ressuscité ne se pressa pas de revoir les sombres bords. C'est à ce trait que Philoctète fait allusion.

Note
de l'Edi-
teur.

vaisseau. Que le Ciel vous comble des véritables biens ! adieu. (*Il s'en va.*)

S C E N E III.

PHILOCTÈTE, NEOPTOLEME,
LE CHŒUR.

PHILOCTÈTE.

Quelle arrogance, ô Dieux ! Ulysse ose se vanter d'engager Philoctète par ses traîtresses paroles à retourner avec lui ! Non, non ; je préférerois le commerce du serpent qui m'a blessé, à l'entretien du fils de Laërte. Mais son orgueil & sa malice sont sans bornes, & je ne doute pas qu'il ne soit déjà en embuscade pour me surprendre. Fuyons *, cher Neoptolème, & mettons la mer entre ce perfide & moi. Une fuite précipitée nous fera trouver plus de douceur dans le repos.

NEOPTOLEME.

† Mais le vent est contraire. Attendons un tems commode.

* C'est la conclusion qu'Ulysse avoit prévue en imaginant le stratagème du marchand supposé.

† Neoptolème entre parfaitement dans le stratagème, comme il l'a promis. Il ne fait

P H I L O C T É T E.

Il l'est toujours assez pour qui veut s'éloigner d'un ennemi.

N E O P T O L E M E.

Mais si le vent nous est contraire , il n'est pas favorable à Ulyffe.

P H I L O C T É T E.

Tout vent est bon pour les Pirates & pour les brigands.

N E O P T O L E M E.

Partons, puisque vous le desirez. Prenez dans votre grotte ce que vous jugerez nécessaire.

P H I L O C T É T E.

Cher ami , peu de chose suffit à mes besoins.

N E O P T O L E M E.

J'ai dans mon vaisseau tout ce que vous pouvez souhaiter.

P H I L O C T É T E.

Laissez-moi prendre quelques plantes dont les feuilles appaisent mes douleurs.

N E O P T O L E M E.

Emportez-les. Avez-vous quelque autre chose à transporter ?

des objections légères à Philoctète, que pour les voir réfutées, & il le trompe d'autant plus sûrement, qu'il paroît moins d'intelligence avec le prétendu marchand.

PHILOCTÈTE *en s'avancant
vers sa Caverne.*

Cet arc & ces flèches font toute ma richesse. Je garde précieusement ce trésor. S'il m'en échappe quelque chose, prenez garde qu'on ne me l'ôte.

NEOPTOLEME.

Ces armes célèbres font donc à vous ?

PHILOCTÈTE.

Ce sont celles dont je me sers.

NEOPTOLEME.

Me seroit-il permis de les voir de plus près, de les toucher, & de baïser avec respect ce monument sacré.

PHILOCTÈTE.

Vous en êtes le maître. Cet arc & tout ce que j'ai est en votre disposition.

NEOPTOLEME.

Je vous ai dit librement mon souhait. Mais n'y ayez d'égard qu'autant que vous le croirez juste. Je ferois scrupule de prophaner ces armes consacrées par Alcide.

PHILOCTÈTE.

Mon fils, ta retenue & ta piété me charment. Tu peux tout. C'est toi qui me rends aujourd'hui la lumière, ma patrie, mon pere accablé de vieillesse, mes amis, moi-même. C'est toi qui me délivres de la poursuite de mes ennemis.

Viens, tu pourras toucher ces armes,
 & te vanter d'être le seul d'entre les
 Grecs qui ait mérité de les toucher.
 Ce présent est le prix de mes services;
 & la faveur que je t'accorde sera la
 récompense de ton bienfait. On doit
 faire du bien à ceux dont on en reçoit,
 & la reconnoissance est le plus précieux
 des trésors.

N E O P T O L E M E.

Entrez dans votre grotte.

P H I L O C T É T E.

Entrez - y avec moi. Aussi-bien la
 violence de mon mal m'oblige à ne
 pouvoir me passer de votre secours.

S C E N E I V.

L E C H Œ U R *seul.*

Ixion surpris par le pere des Dieux,
 tourne éternellement autour de la roue ^{*Stro-*}
 où son forfait l'a attaché. Il avoit attenté ^{*phe I.*}
 au lit même de Jupiter. Hormis ce cou-
 pable malheureux, est-il un mortel qui
 éprouve un sort plus triste que Philoctète
 innocent? car hélas, quel crime a-t-il
 commis? ami de la vertu & des hommes
 vertueux, il périt toutefois indignement.
 Mais comment, agité de tant d'orages,
 a-t-il pû survivre à ses malheurs!

*Anti-
str. I.* Exposé aux injures de l'air, privé de l'usage des pieds, sans amis, sans société (même importune & toutefois consolante pour qui peut faire entendre ses plaintes) il n'a eu pour dépositaire de ses brûlans soupirs & de ses profonds gémissemens, que d'insensibles rochers. Personne qui enveloppe sa blessure : personne qui lui cherche des plantes. Quand la violence de la douleur s'appaise, il se traîne pour se procurer les choses nécessaires, semblable à un enfant qui se roule s'il n'est soutenu par les bras d'une mere.

Strophe II. La terre ne lui donne aucun des biens qu'elle accorde au travail des autres hommes. Il ne connoît plus leurs alimens, si ce n'est quand ses traits percent par hazard quelque oiseau. L'infortuné Philoctète ignore depuis dix années la douce liqueur que verse Bacchus ; heureux encore de voir dans le creux de quelque pierre un peu d'eau tombée du Ciel, & qu'il ne lui en coûte qu'un voyage pénible pour étancher sa soif.

*Anti-
str. II.* * Ses maux vont prendre fin. Les Dieux lui font trouver dans le fils d'A-

* Les Grecs qui font le Chœur étant soumis

chille un ami généreux qui lui offre son vaisseau. Philoctète reverra sa patrie après un si long intervalle. Il reverra les danses des Nymphes de Mélie, les plaines qu'arrose le fleuve Sperchius, & le mont Oëta, où Alcide, environné de flammes, s'éleva dans le sein du brillant Olympe.

A C T E I I I. *

SCENE PREMIERE.

NEOPTOLEME, PHILOCTÈTE,
LE CHŒUR.

NEOPTOLEME *en sortant de la Grotte.*

Suivez-moi, Philoctète... Mais d'où vient ce morne silence, & cet éton-

à Neoptolème, prennent toutes ses impressions, & parlent comme lui. Il n'y a pas toutefois d'apparence qu'ils croient que leur chef parle sincèrement, quand il promet à Philoctète de le ramener en sa patrie. Ils feignent de le croire, dans la crainte de trahir le secret s'ils étoient entendus, comme ils peuvent l'être, puisque la grotte de Philoctète est peu éloignée.

* Cet Acte est fort court, Mais les Anciens

118 PHILOCTÈTE.
nement subit dont vos sens paroissent
frappés.

PHILOCTÈTE *entrecoupant ses
paroles de crix douloureux.*

Ah ! Ah !

NEOPTOLEME.

Qu'avez-vous ?

PHILOCTÈTE.

Ce n'est rien , mon fils. Allons au
rivage.

NEOPTOLEME.

Est-ce un renouvellement de douleur
qui vous saisit ? ne vous faites point de
violence pour me le cacher.

PHILOCTÈTE.

Non. Je sens au contraire que mon
mal s'adoucit, (*A part*) Juste Ciel !

ne s'embarassoient pas de faire les Actes
égaux. Les deux Scènes qui le composent ont
plus de jeu de Théâtre & d'action que de mots.
Les Grecs donnoient beaucoup au spectacle
& à la représentation. L'accès imprévu qui
saisit Philoctète est un obstacle qui recule la
conclusion , d'ailleurs la Scène est terminée
par un Intermède du Chœur, tandis que Phi-
loctète repose : en voilà assez pour juger que
c'est un Acte complet, suivant l'idée des Grecs.
Au reste rien n'est plus heureusement imaginé
que cet obstacle qui détruit le stratagème d'U-
lysse, dont le succès faisoit croire que tout
étoit terminé.

N E O P T O L E M E.

Ah, Philoctète, vous gémissiez. Vous implorez les Dieux.

P H I L O C T É T E.

C'est pour nous les rendre favorables dans notre fuite... ah! ah!

N E O P T O L E M E.

Vous avez beau me déguiser votre mal. Vos soupirs vous trahissent. Vous souffrez, avouez-le.

P H I L O C T É T E.

Ah, mon fils, je suis perdu. J'avoue malgré moi que je ne puis plus soutenir l'excès de ma douleur. Le poison du serpent se glisse dans mes veines; un feu secret me consume. Ah Ciel! ah! quel tourment? au nom des Dieux, si tu as un glaive, coupe-moi le pied. Hâte-toi; n'épargne point ma vie. Frappe.

N E O P T O L E M E.

Quelle douleur subite vous arrache ces cris effrayans?

P H I L O C T É T E.

Tu ne l'ignores pas? ah!

N E O P T O L E M E.

Que vous est-il arrivé de nouveau?

P H I L O C T É T E.

Tu le sçais trop, te dis-je. Ah!

N E O P T O L E M E.

Quoi?

PHILOCTÈTE.

Je ne sçais.

NEOPTOLEME.

Vous ne sçavez !

PHILOCTÈTE *redoublant ses cris.*

Ah ! ah ! ah !

NEOPTOLEME.

Que la violence de l'accès est affreuse !

PHILOCTÈTE.

Plus affreuse que je ne puis l'exprimer : mais fois touché de compassion.

NEOPTOLEME.

Que ferai-je ? ordonnez.

PHILOCTÈTE.

Que l'horreur d'un mal si cuisant ne vous force pas à m'abandonner. Je vous l'avouerai enfin. Il revient par accès réglés semblable aux voyageurs * lassés de leur course. Ah !

Note
de l'Edi-
teur.

* *πλάνοις ἴσως. πλάνος*, veut dire un vagabond, un homme sans aveu qui court le pays, & nullement un voyageur ordinaire. D'ailleurs, *ὡς' ἐξεπλήθη* ne peut signifier, *lassé de sa course* : mais, *aussi-tôt qu'il est rempli*. Voici donc la pensée du malheureux Philoctète.
 » Mon mal, dit-il, ressemble à ces brigands
 » qui disparaissent après avoir fait leur main,
 » & qui reviennent par intervalles, pour piller
 » de nouveau. »

NEOPTOLEME.

NEOPTOLEME.

Loin de songer à vous abandonner, je vous plains davantage à mesure que je vous vois plus malheureux. Souffrez que mon bras vous relève, & soutienne ce corps chancelant.

PHILOCTÈTE.

Non. Mais prends cet arc que tu as tant souhaité de voir. Garde-le jusqu'à ce que mes tourmens soient passés. Le sommeil qui suit mes symptômes en est l'unique remède. Laisse-moi m'y livrer; & si mes ennemis surviennent, je te conjure au nom des Dieux de ne pas te laisser dépouiller de ce dépôt précieux. Tu vois ce que je te confie. Défends-toi de l'artifice & de la violence. Sinon, tu me trahis, & tu me perds.

NEOPTOLEME.

Soyez tranquille. Nul autre que vous & moi n'y touchera. Donnez, sans rien craindre.*

PHILOCTÈTE.

Recevez donc ces divines armes, &

* Neoptolème marque ici son caractère. Il a trompé Philoctète malgré lui. Sensible à la confiance de ce guerrier malheureux, il fait entendre qu'il ne poussera pas l'artifice plus loin. La suite le fera voir.

priez les Dieux qu'elles vous soient moins funestes qu'elles ne l'ont été à Hercule & à moi.

NEOPTOLÈME.

Daignent les Dieux nous exaucer, & nous conduire au terme qu'ils nous ont marqué.

PHILOCTÈTE.

Je tremble que vos vœux ne soient pas écoutés. Mon noir sang recommence à bouillonner dans mes veines. Quel nouveau symptôme vais-je éprouver !... O plaie cruelle que tu me fais souffrir ! ah !... le mal gagne de plus en plus. il s'acharne à sa proie... Mes amis, ne me quittez pas... O Ulysse, que ce venin ne dévore-t-il tes entrailles !... fils d'Atrée, c'étoit à vous deux qu'étoient dûs de si longs & de si horribles supplices... O mort tant désirée, mort tant de fois appelée, que ne viens-tu enfin !... Prends, mon fils, prends le feu de * Lemnos, & brûle-moi tout-à-l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter. Ces armes que tu tiens furent ma récompense... Elles feront la tienne...

* Il cite ce feu comme le plus violent, & par allusion à la fable, qui place à Lemnos les forges de Vulcain, & le séjour du feu.

Que dis-tu ? tu ne réponds point. Où s'égaré ton esprit ? *

NEOPTOLEME.

Je gémiss de l'état où je vous vois : je ne puis rien de plus.

PHILOCTÉTÉ.

Prends courage, mon fils. Les attaques de mon mal sont effrayantes : mais elles durent peu. Toute la grace que je te demande, c'est de ne pas t'embarquer sans moi.

NEOPTOLEME.

Rassurez-vous. Encore une fois, je ne vous quitte point.

PHILOCTÉTÉ.

Vous le promettez.

NEOPTOLEME.

J'en donne ma parole.

PHILOCTÉTÉ.

J'aurois honte d'exiger un serment :

NEOPTOLEME.

Je serois le dernier des humains, si je vous trahissois.

PHILOCTÉTÉ.

Donnez-moi votre main pour gage de votre fidélité.

* Neoptolème paroît interdit : c'est que son cœur se dévoile par les traits de son visage, qui ne sçauroit cacher le regret qu'il a de trahir Philoctète.

NEOPTOLEME.

La voici.

PHILOCTÈTE *se trouble & entre
en convulsion.*

C'est là , oui c'est là....

NEOPTOLEME.

Que dites-vous ?

PHILOCTÈTE.

C'est en haut....

NEOPTOLEME.

Quel égarement est le vôtre ! pour-
quoi fixer d'affreux regards au Ciel ?PHILOCTÈTE *couché en se débattant.*

Laisse-moi me traîner....

NEOPTOLEME.

Où ?

PHILOCTÈTE.

Non , laisse-moi.

NEOPTOLEME.

Je ne puis vous livrer à vos transports.

PHILOCTÈTE.

Je meurs , si tu me touches.

NEOPTOLEME.

Hé-bien , je ne vous touche plus. Vos
esprits sont-ils moins agités ?PHILOCTÈTE *hors d'haleine.*O terre * , engloutis un mourant qui
ne peut plus se relever.

Note
de l'Édi-
teur.

* O terre , reçois dans ton sein : dit-on. C'est

N E O P T O L E M E.

Sa fureur se calme , & le sommeil va bientôt s'emparer de ses sens. Il panche la tête. Il s'affouplit. Une sueur abondante coule de tout son corps. Sa plaie se r'ouvre , & verse un sang corrompu. Laissons-le goûter un doux repos.

S C E N E I I.

N E O P T O L E M E , L E C H Œ U R.

L E C H Œ U R.

Sommeil , cher tyran de nos sens , toi qui fais oublier les peines & les soucis , viens adoucir les maux de Philoctète. Médecin salutaire , entretiens dans ses esprits le calme & la sérénité que tu as commencé d'y porter. Mais vous , Seigneur , songez au parti que vous devez prendre. Que faut-il faire désormais ? qu'attendons-nous davantage ? l'occasion est prompte à décider , & vaut mieux que toutes les délibérations.

N E O P T O L E M E.

Philoctète endormi ne nous entend

qu'en ce moment Philoctète n'est plus dans la fureur de ses convulsions , mais dans la situation d'un malade prêt à tomber dans un sommeil de défaillance.

plus. Amis , ce n'est pas assez d'avoir entre les mains ses armes. Si nous ne l'emmenons lui-même à Troye , nos soins sont superflus. Les Dieux l'ordonnent , & c'est à lui qu'ils ont réservé la victoire. D'ailleurs j'ai donné ma parole , & je serois coupable d'y manquer.

LE CHŒUR.

C'est donc aux Dieux d'y pourvoir , & de vous inspirer. Du reste donnez-nous promptement vos ordres , & prenez garde qu'il ne nous surprenne. L'état où il est ne souffre qu'un sommeil léger & fugitif. Faites secrètement ce que vous devez faire , si vous pensez comme * le Chef que vous sçavez. †

* C'est Ulysse : mais le Chœur ne le nomme point , dans la crainte que ce nom seul ne réveille Philoctète , & ne trahisse le secret.

Note
de l'Edi-
teur.

† Le P. B. rapporte ces paroles du Chœur à Ulysse ; c'est Philoctète assoupi qu'elles ont pour objet. Le Chœur fait signe à Neoptolème , qu'il est remis de l'enlever , avant qu'il se réveille. » Vous voyez de qui je parle , dit-il » en indiquant du doigt le malade. Si vous » faites ce qu'il vous demande , (c'est de le » transporter en sa Patrie) attendez-vous à » des désagremens (de la part des Grecs) in- » supportables au plus honnête homme. » Tout est dans cet endroit obscurité & confusion , à moins qu'on n'interprète ainsi ces quatre vers de SOPHOCLE.

A la vérité , dans les conjonctures délicates , le Sage même est embarrassé : mais les vents nous appellent. Philoctète privé de forces & plongé dans la nuit du sommeil comme un habitant des enfers, * nous livre notre proie. La fortune nous invite. C'est à nous de l'enlever. Saisissons le moment , & profitons d'une victoire aisée.

N E O P T O L E M E .

Arrêtez , & ne laissez point entrevoir d'embarras. Il ouvre la paupiere , & relève la tête.

A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E .

Les mêmes , P H I L O C T É T E .

P H I L O C T É T E *en s'éveillant.*

O lumière, que me fais-tu voir à mon réveil ! ô espoir trompeur ! Etrangers , où êtes-vous... (*Il les apperçoit.*) Pardonnez, cher Neoptolème, ces indignes

* Le Grec dit : » Il ne fait pas plus d'usage
» de ses membres , des pieds , des mains , &c.
» que s'il étoit mort. »

Note
de l'Édi-
teur.

soupçons. Est-il croyable en effet que vous ayez porté la générosité jusqu'à vous associer à mes maux, à demeurer près d'un cadavre expirant, à me servir même ? Les Atrides n'en ont pas usé ainsi. Mais vous êtes fils d'Achille : & votre cœur le montre assez, puisque mes cris & l'infection de ma plaie ne vous ont pas rebuté. Enfin mes maux suspendus me donnent un peu de relâche. Aidez-moi, ô mon fils, à me relever, & dès que j'aurai repris mes forces, embarquons-nous ; & partons sans délai.

NEOPTOLEME.

Je me réjouis, cher Philoctète, de vous voir délivré de vos tourmens contre toute espérance. Car, hélas, ils vous laissoient à peine un rayon de vie. Levez-vous. Ces Grecs vous transporteront au vaisseau, si vous le permettez. Le fardeau leur sera léger. Jugez-en par leurs sentimens & les miens.

PHILOCTÈTE.

Que ne vous dois-je point ? donnez-moi le bras, il suffit. * Qu'ils se retirent.

* Ce mot, quoiqu'équivoque, m'a donné lieu de supposer que le Chœur prend les devants vers le rivage. La Scène suivante en

Je ne veux pas leur être incommode avant le tems. Je ne le ferai que trop durant le voyage.

(*Le Chœur se retire & marche devant vers le rivage.*)

S C E N E I I.

PHILOCTÈTE , NEOPTOLEME.

NEOPTOLEME.

C'est à vous d'ordonner. Mais tâchez de rappeler vos forces, & de vous soutenir.

PHILOCTÈTE.

Ne craignez rien. Je suis fait à ces accidens. Les forces reviendront à l'ordinaire.

NEOPTOLEME , *à demi bas en le conduisant.*

Malheureux, que vais-je faire ! *

est plus belle, & le retour du Chœur plus intéressant. Quand Philoctète dit dans cette Scène qu'il n'a plus que les rochers à qui adresser ses plaintes, il semble supposer l'absence du Chœur. Il est naturel de croire qu'ensuite Ulysse renvoie les Grecs vers Neoptolème pour hâter le départ, & pour voir s'il n'est point survenu un nouvel embarras.

* Neoptolème avoit laissé entrevoir son

PHILOCTÈTE *en s'arrêtant.*

Qu'avez-vous, mon fils ? quelle parole vient de vous échapper ?

NEOPTOLEME.

Cruelle incertitude ! où tourner mes pensées ?

PHILOCTÈTE *étonné.*

Quelle incertitude ? ah, mon fils, ne parlez pas ainsi.

NEOPTOLEME.

Et c'est cela même qui fait ma peine.

PHILOCTÈTE.

Le triste spectacle dont vous venez d'être témoin, vous fait-il repentir en secret de la parole que vous m'avez donnée ?

NEOPTOLEME.

Oh, qu'il est pénible à un cœur bien né d'agir contre son caractère, & de faire ce qui ne convient pas !

PHILOCTÈTE.

Mais en sauvant un homme vertueux, vous ne faites rien dont les mânes de votre pere doivent rougir.

NEOPTOLEME.

Vous êtes vertueux ; & moi je passe-

repentir sur le personnage qu'il jouoit malgré lui. La pitié l'emporte : il commence ici à se déclarer.

rai pour ne l'être pas. Voilà ce qui me déchire.

PHILOCTÈTE.

Votre conduite vous fait honneur. Mais que dois-je penser de vos discours ?

NEOPTOLEME.

O Dieux, que faire ? je serai doublement coupable, & par mes actions, & par mes paroles.

PHILOCTÈTE *à part à demi haut.*

Je le vois : il délibère s'il me trahira. Il songe à partir sans moi.*

NEOPTOLEME.

Non, je ne vous abandonne point. Mais si je vous emmène malgré vous, quel remord, & quel repentir ! c'est le sujet de mon trouble.

PHILOCTÈTE.

Quoi ? que dites-vous ? dévoilez-moi cette énigme, mon fils.

NEOPTOLEME.

Je ne puis vous le celer plus longtemps. La pitié l'emporte. Il faut... que je vous amène aux Atrides. Vous partez pour le siège.

* Soupçons de Philoctète ; second obstacle au départ. Neoptolème en se dévoilant le recule plus que jamais.

132 PHILOCTÈTE.

PHILOCTÈTE.

Ah , que m'as-tu dit !

NEOPTOLEME.

Suspendez un moment votre courroux. Ecoutez-moi.

PHILOCTÈTE.

Qu'écouterois - je désormais ? que pense-tu faire de moi ?

NEOPTOLEME.

Vous guérir d'abord , pour renverser Troye avec vous.

PHILOCTÈTE.

Parles-tu sérieusement ?

NEOPTOLEME.

Le destin le veut. Il le faut. Calmez votre colère , & me suivez.

PHILOCTÈTE.

Ah , je suis trahi. Jeune étranger , quel piège tu m'as dressé ! rends-moi , rends-moi promptement mon arc & mes flèches.

NEOPTOLEME.

Je ne le puis. Les chefs parlent , l'intérêt public y est engagé ; c'est à moi d'obéir.

PHILOCTÈTE. *

O rage digne de ton nom ! Lâche

Note
de l'Edi-
teur.

* Je veux que Philoctète , ou plutôt Sophocle , ait voulu faire cette froide allusion au nom

artisan du plus noir artifice qui fut jamais , comment as-tu osé surprendre ma crédulité ? ne rougis-tu point de porter sur moi tes regards , apres avoir si indignement abusé du malheur & de la bonne foi d'un suppliant ? mais où m'emporte mon courroux ? ah , mon fils , songe qu'en m'ôtant cet arc , tu m'arraches la vie. Rends-le moi je t'en conjure au nom des Dieux. Rends-moi le jour que tu m'as ravi. Que je suis malheureux ! . . . tu te tais ; tu me regardes tranquillement. Rien ne te touche . . . ô rivage , ô promontoires de cette isle ! ô bêtes farouches , mon unique compagnie ! ô rochers escarpés , c'est à vous que je me plains. Car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre , & je vous ai accoutumés à mes gémissemens. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille ! il jure de me mener en

de Pyrrhus. Mais il falloit une petite note. Neoptolème s'appelloit autrement Pyrrhus. πυρρος signifie , *roux* : & la premiere syllabe de ce nom πυρ , veut dire du feu ; ce qui fait dire peut-être à Philoctète irrité contre lui : *ὦ πῖρ σὶ* , *ô tu ignis*. Je doute que Sophocle ait voulu faire cette mauvaise *pointe* ; mais encore falloit-il la rendre intelligible.

ma patrie , & il me conduit à Troye. Il abuse de la foi du serment pour me ravir l'arc sacré d'Hercule , pour me traîner à son char , & me montrer en spectacle à l'armée Grecque. Il triomphe de Philoctète comme s'il l'eût vaincu à force ouverte , & il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'un fantôme vain. O s'il m'eût attaqué dans ma force ! encore à présent dans l'état où je suis , ce n'est que par surprise. Oui , je suis la victime de sa fraude. Malheureux ; que ferai-je ! rends , mon fils , rends ; sois semblable à ton pere , à toi-même. Que dis tu ? ... tu ne dis rien ... je suis mort. Ah , déplorable Philoctète ! O caverne , je reviens à toi. Sois ma ressource. Reçois derechef un misérable , nud, abandonné, sans nourriture ... je mourrai seul dans cet antre. Je ne pourrai plus percer les bêtes. Elles me dévoreront : je deviendrai leur proie à mon tour. Et ces coups partent d'un cœur que j'avois cru sincère !

Ecoute , Neoptoleme. Je ne lance point encore sur toi les dernières imprécations , refuge ordinaire des malheureux poussés au désespoir. Tu peux changer de sentiment. Mais prends gar-

de au parti que tu vas prendre , & juge de ma vengeance par mes fureurs. *

S C E N E I I I.

Les mêmes , LE CHŒUR *qui revient sur la fin de la Scène précédente.*

L E C H Œ U R.

Décidez , Seigneur ; il en est tems. Les vents nous appellent. Il faut partir, ou le fatisfaire.

N E O P T O L E M E.

Amis, je suis touché, je l'avoue : mais ce n'est pas de ce moment que mon cœur souffre.

P H I L O C T É T E.

Au nom des Dieux , mon fils , écoute cette pitié ; & ne te fais pas l'affront devant les hommes , d'avoir trompé un malheureux.

N E O P T O L E M E *à part.*

Que ferai-je ? plût aux Dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros !

* Pur embellissement de l'invention du P. B. Note toutes ces sept lignes de la traduction se rédui- de l'Édi- sent à ceci : » Je suspens toutefois mes impré- teur. cations , jusqu'à ce que je voie si tu persistes » dans tes noirs projets ; si cela est ainsi , va , » puisses-tu périr d'une mort funeste ! »

PHILOCTÈTE.

Tu ne parois pas méchant. Quelque conseil te pousse. Trompe qui le mérite mieux. Rends-moi mes armes, laisse-moi, & va-t-en.

NEOPTOLEME.

Amis, que ferons-nous ?

SCENE IV.

Les mêmes, ULYSSE.

ULYSSE à *Neoptoleme*.

Perfide, vous balancez. Donnez-moi ces armes, & retirez-vous.

PHILOCTÈTE.

Dieux, quel est cet étranger ? n'est-ce point Ulysse que j'entends ?

ULYSSE à *Philoctète*.

Oui, c'est moi, c'est Ulysse que vous voyez.

PHILOCTÈTE.

Ah, malheureux ! je suis perdu. Voici la main qui a tramé ma trahison.

ULYSSE.

C'est moi-même, n'en doutez point.

PHILOCTÈTE à *Neoptoleme*.

O mon fils, rends-moi mes armes.

ULYSSE.

Vous avez beau faire ; vous ne les

aurez pas. Partez , ou je vous fais enlever.

PHILOCTÈTE.

Tu me feras enlever , traître ?

ULYSSE.

Le dessein en est pris , ou vous me suivrez.

PHILOCTÈTE.

O Lemnos , ô feu sacré de Vulcain !
Ulysse menace de m'enlever de ton île !
Tu vois cet outrage , & tu le souffres !

ULYSSE.

Jupiter est le maître des dieux , & de cette île. Jupiter l'ordonne , & je ne fais qu'exécuter ses ordres.

PHILOCTÈTE.

Parjure , qu'oses-tu dire ? de quel front fais-tu les Dieux auteurs de tes fraudes ?

ULYSSE *montrant le rivage.*

Dites , auteurs de la vérité. Voici la route qu'ils vous commandent de suivre. Partez.

PHILOCTÈTE.

Non , traître ; je ne partirai pas.

ULYSSE.

Vous partirez. Le sort en est jetté.

PHILOCTÈTE.

Grands Dieux ! & depuis quand Phi-

loctète est-il donc esclave pour le traiter ainsi ?

U L Y S S E.

On le traite non en esclave , mais en héros , & comme un des libérateurs de la Grèce , avec qui il doit renverser Troye.

P H I L O C T È T E.

Dût-il souffrir mille maux , tandis qu'il aura cet antre pour asyle , il n'en fera rien.

U L Y S S E.

Que prétendez-vous donc ?

PHILOCTÈTE *voulant se précipiter.*

Mourir. *

U L Y S S E *aux soldats.*

Il veut se précipiter. Qu'on le faisisse , & qu'on le dérobe à sa fureur.

P H I L O C T È T E *arrêté.*

O bras sans défense , ô mains privées de vos armes , faut-il que vous supportiez ces indignes liens ! ô méchant, dont il ne peut partir rien de juste ni de bon, de quel cruel stratagème t'es-tu avisé

Note
de l'Édi-
teur.

* Ce mot seul est énergique à la vérité ; mais répond-il à cette longue phrase qu'on lit dans le Grec ? » Ce que je prétends , dit Philoctète ? me jeter tout-à-l'heure en bas du haut de ce rocher , & me casser la tête. »

pour me surprendre ! tu n'as osé paroître. Tu m'as séduit par ce jeune homme qui m'étoit inconnu. Tu l'avois séduit le premier. Son cœur n'étoit point fait pour la fraude ; & sa droiture digne de la mienne, méritoit de ne pas trouver un séducteur tel que toi. C'est sans le sçavoir qu'il a été le ministre de ton lâche artifice. Je le vois, il souffre de m'avoir fait souffrir, & il t'obéit à regret. C'est toi, c'est ton génie ami des ténébreux forfaits, qui l'a instruit à tramer un crime. Seul tu l'as forcé, malgré ses remords, à se jouer de la vertu & de ma crédulité. Tu me lies, barbare, tu prétends donc m'arracher du rivage où tu m'as exposé, où tu m'as privé d'appui, d'amis, de patrie, & rayé du nombre des vivans. Ah, que les Dieux te puissent . . . mais les Dieux ne m'écoutent point. Loin de prêter l'oreille à mes imprécations, ils te comblent de biens, tandis qu'ils m'accablent de maux. Va jouir de mon infortune, va rire de ma douleur avec tes chers Atrides, dont tu fers la passion. Lâche *, ce n'est que malgré toi que tu les as suivis au siège,

* Ulysse contrefit l'insensé pour se dispenser d'aller au siège.

& ils te chérissent. Je leur ai conduit volontairement sept vaisseaux , & ils m'abandonnent comme le dernier des hommes. Du moins tu leur imputes cette indignité , & ils te l'imputent à leur tour.

Mais réponds-moi , quel est ton dessein ? pourquoi m'enlever ? à quoi suis-je bon ? je ne suis plus rien : je suis mort pour les Grecs. O ennemi des Dieux & des hommes , dis-moi par quelle raison je ne suis plus à tes yeux un fardeau incommode ? pourquoi mes cris & l'infection de ma playe ne te dégoûtent plus ? pourquoi tu ne crois plus que je puisse troubler les sacrifices ? ce fut là ton prétexte pour me rejeter de l'armée. Grecs inhumains , foyez les victimes de mes horribles imprécations. Si les Dieux sont encore justes (& ils le sont) je vois qu'ils vous punissent. Autrement vous n'auriez pas entrepris ce voyage pour un malheureux tel que moi. Un remords cuisant , un trait du Ciel vous perce , vous déchire , & vous force malgré vous de songer à moi. Mais , ô terre natale , & vous , Dieux témoins & vengeurs , punissez-les enfin , punissez-les tous , & je suis satisfait. Mesurez votre vengeance à votre pitié pour moi. Faites-les

périr à mes yeux. Je me croirai guéri.

LE CHŒUR à *Ulysse*.

Il est cruellement aigri. Il brave les maux, loin d'y succomber.

U L Y S S E.

J'aurois bien des choses à lui répondre. Mais il n'est pas en état de m'entendre. Un seul mot me suffira.

Je suis tout ce que vous dites, ô Philoctète, quand il s'agit de l'intérêt public. Est-il question de l'intérêt des hommes vertueux ? je suis, autant qu'un autre, partisan de la vertu & de l'humanité. Croyez-moi, je sçai manier à mon gré les cœurs. Le vôtre seul est intraitable. Hé-bien, je consens de vous céder. (*Au Chœur*) Amis, rendez-lui la liberté, & laissez-le en ces lieux. Nous pouvons nous passer de lui, puisque nous avons les armes d'Hercule. Teucer sçait l'art de s'en servir, & à son défaut je me flatte de ne pas l'ignorer. Oui, Philoctète, je m'en servirai aussi-bien que vous-même. L'armée après tout a-t'elle besoin de vous ? Adieu, demeurez dans votre Lemnos. Nous allons partir. Et cet arc va me procurer une gloire qui n'étoit dûe qu'à vous.

P H Y L O C T É T E.

Le cruel, où me réduit-il ? quoi tu

oferas te montrer à l'armée paré de mes dépouilles ?

U L Y S S E.

Il est inutile de parler davantage. Je pars.

PHILOCÉTÈTE à *Neoptoleme*.

Généreux fils d'Achille , tu ne me dis rien , & tu me quittes ainsi ?

U L Y S S E *en s'en allant*.

Suivez-moi , Neoptoleme , & ne détournez pas même les yeux. Votre indigne pitié nous perdrait.

PHILOCÉTÈTE *au Chœur*.

Et vous , chers amis , vous m'abandonnez aussi ? la pitié ne vous touchera pas ?

LE CHŒUR , *en montrant Neoptoleme*.

Voilà notre Chef. C'est à lui de parler. Ce qu'il vous dira , croyez que nous vous le difons.

NEOPTOLEME *au Chœur*

Ulyffe blamera ma sensibilité. N'importe. Demeurez , vous autres , si Philoctète le veut ainsi , tandis que tout s'apprêtera pour le départ , & que nous ferons nos vœux au Ciel. Peut-être durant cet intervalle , un heureux changement le rendra plus docile à nos raisons. Nous allons au rivage Ulyffe & moi.

Rendez-vous-y promptement, dès que vous ferez avertis.

S C E N E V.

PHILOCTÈTE, LE CHŒUR,

PHILOCTÈTE à l'entrée de sa grotte.

O caverne, ô mon unique asyle, ja-^{Stro-}
mais je ne te quitterai. Tu m'as servi^{phe I.}
de demeure : tu feras mon tombeau. O
séjour rempli de ma douleur, que vais-
je devenir ! plus de nourriture, plus
d'espoir. Tourbillons impétueux, * en-
levez-moi dans les airs. Que fais-je sur
la terre ?

LE CHŒUR.

Vous êtes l'unique auteur de vos^{Stro-}
maux. Vous n'avez d'ennemi que Phi-^{phe II.}
loctète. Il ne tenoit qu'à vous d'être
heureux, & vous préférez votre misère
à la fortune qui vous rit.

PHILOCTÈTE.

Misérable, dénué de tout secours,^{Anxi-}
^{str. I.}

* L'expression Grecque est *παικάδες* ou *πρω-
γάδες* ; & c'est-à-dire, les harpies, monstres^{Note}
fabuleux, dont les principales étoient Aello,^{de l'Édi-}
Ocyete, & Celéno. Elles sont appellées, aussi^{teur.}
bien que les Furies, les *Chiennes de Jupiter*.

il faut donc que j'expire dans cet antre.
La douleur & la faim vont me confu-
mer. Je ne percerai plus les oiseaux de
mes traits. Cœur barbare, dont l'arti-
fice me fait périr, que ne puis-je te voir
en proie à des maux aussi durables que
les miens !

LE CHŒUR.

*Anti-
str. II.* Ce n'est point à l'artifice des hom-
mes, c'est à la volonté suprême des
Dieux que vous devez attribuer ce que
nous avons fait malgré nous. Mettez
fin à vos imprécations, & cessez de nous
hair.

PHILOCTÈTE.

*Stro-
phe III.* Tranquille sur le rivage, le traître in-
sulte à mon désespoir. Il essaye impuné-
ment mon arc & mes flèches. Trésor
qu'il m'a ravi, chères armes, si vous
aviez du sentiment, quelle honte seroit-
ce pour vous de vous voir passer des
mains du compagnon d'Hercule, dans
celles du plus lâche des hommes ! té-
moins de ses infâmes artifices, de sa
honteuse origine, & de ses cruels atten-
tats, vous détesteriez comme moi l'au-
teur de tous mes maux.

LE CHŒUR.

*Stro-
phe IV.* Seigneur, un homme de bien doit
dire librement la vérité & la souffrir sans
s'offenser.

s'offenser. Apprenez donc que l'assemblée des Grecs a chargé Neoptolème de faire ce qu'il a fait , & que c'est en faveur de la cause commune qu'il a suivi les conseils d'Ulyffe.

P H I L O C T É T E .

Oiseaux , qui étiez ma proie , & vous , hôtes sauvages de ces rochers , ne fuyez plus cet antre. Je n'ai plus ces armes qui vous effrayoient. Ma caverne vous est livrée. Accourez-y sans crainte , déchirez-moi , dévorez-moi ; je ferai votre proie à mon tour. Aussi-bien deviendrois-je bientôt celle de l'indigence.

L E C H Œ U R .

Au nom des Dieux , si l'hospitalité sainte vous touche , rendez-nous tendresse pour tendresse , & faites réflexion qu'il ne tient qu'à vous de changer votre destin. Quelle fureur de choisir pour ressource la douleur , la misère & le désespoir !

P H I L O C T É T E .

Amis , vous renouvellez mes maux. Quel plaisir prenez-vous à me tourmenter ?

L E C H Œ U R .

En quoi , Seigneur ?

Espérez-vous me persuader de retourner vers les Grecs que j'abhorre ?

LE CHŒUR.

La raison le veut.

PHILOCTÈTE.

Laissez-moi donc en ces lieux.

LE CHŒUR.

Il faut vous obéir. Retirons-nous.

PHILOCTÈTE.

Au nom du grand Jupiter , ne me quittez pas.

LE CHŒUR *feignant de se retirer.*

Apprenez à calmer votre courroux.

PHILOCTÈTE *avec de grands cris.*

Chers amis , demeurez , je vous en conjure. Ah !

LE CHŒUR.

Quel nouveau sujet vous arrache des cris ?

PHILOCTÈTE.

O destin ! ô tourment ! mal cruel , comment te supporterai-je désormais ? Revenez , amis , revenez.

LE CHŒUR.

Que ferons-nous ? vous êtes déterminé à ne nous plus croire.

PHILOCTÈTE.

Pardonnez ces cris & cet emportement l'excès de la douleur.

LE CHŒUR *en revenant.*

Ecoutez donc nos conseils, & suivez-nous.

PHILOCTÈTE *après un moment de réflexion.*

Je n'en ferai rien. C'est un parti pris. Non, dût Jupiter m'écraser de ses foudres, je n'en ferai rien. Périrait Ilion, périrait l'armée, périssent tous ceux qui m'ont sacrifié ! pour vous, chers amis, je n'ai qu'une grâce à vous demander.

LE CHŒUR.

Quoi ?

PHILOCTÈTE.

Une épée, une hache, quelque arme que ce soit.

LE CHŒUR.

Quel meurtre projetez-vous ? ô Ciel !

PHILOCTÈTE.

Ma mort. La douleur m'y force. Je me couperai le pied & je me percerai le cœur.

LE CHŒUR.

Quel est votre dessein ?

PHILOCTÈTE.

De rejoindre mon père.

LE CHŒUR.

Où ?

PHILOCTÈTE.

Aux enfers. Car, hélas, il ne vit plus.

O Patrie , que ne puis-je du moins te revoir encore une fois , après t'avoir quittée pour secourir les perfides Grecs ! ma mort en est le prix (*il se cache dans son antre.*)

LE CHŒUR à *Philoctète.*

Nous serions déjà partis pour aller au vaisseau , si nous n'eussions vû de loin Ulysse & Neoptolème qui reviennent vers nous.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

ULYSSE , & NEOPTOLEME , *un peu éloignés de Philoctète.*

U L Y S S E à *Neptolème.*

Ne me direz-vous point enfin quel sujet vous fait retourner si promptement sur vos pas.

N E O P T O L E M E.

Je vais expier un attentat.

U L Y S S E.

Il faut que vous le jugiez bien atroce. Mais quel est-il ?

N E O P T O L E M E.

C'est d'avoir écouté Ulysse & les Grecs.

ULYSSE.

Hé, qu'avez-vous fait d'injuste ?

NEOPTOLEME.

J'ai trompé un malheureux.

ULYSSE *avec empressement.*

Qui ? ô Ciel ! quel est votre nouveau projet ?

NEOPTOLEME.

Il n'est pas nouveau. Je veux revoir Philoctète, &...

ULYSSE.

Et que faire encore ? (*à part.*) Je tremble.

NEOPTOLEME.

Je lui ai ravi ses armes. Je vais les....

ULYSSE.

Quoi, les rendre ? Dieux ! que m'annoncez-vous ?

NEOPTOLEME.

C'est contre l'équité que je les retiens.

ULYSSE.

Au nom du Ciel, Neoptolème, répondez. Parlez-vous tout de bon ?

NEOPTOLEME.

Je pense comme je parle.

ULYSSE.

Ah, fils d'Achille, que me dites-vous ?

150 PHILOCTÈTE.

NEOPTOLEME.

Ce que je vais faire. Faut-il le redire encore ?

ULYSSE.

C'étoit trop de me l'avoir dit une fois.

NEOPTOLEME.

N'en doutez donc plus. Vous sçavez tout.

ULYSSE.

Je sçai qui s'y opposera.

NEOPTOLEME.

Hé, qui, je vous prie, auroit cette témérité ?

ULYSSE.

Toute la Grèce, & moi.

NEOPTOLEME.

Certes, je cherche le prudent Ulyffe dans ses paroles.

ULYSSE.

Et moi, je trouve le bouillant Neoptolème dans ses actions.

NEOPTOLEME.

Peu m'importe la réputation de politique, pourvû que je satisfasse l'équité.

ULYSSE.

Où est donc l'équité de rendre malgré moi un thrésor que vous ne devez qu'à mes conseils ?

NEOPTOLEME.

Vos conseils m'ont fait commettre un crime dont je rougis : je veux le réparer.

ULYSSE.

Et ne craignez-vous point le ressentiment de l'armée ?

NEOPTOLEME.

Je ne crains ni l'armée, ni vous, quand il y va de la justice.

ULYSSE.

Ce sera donc contre Neoptolème, & non-plus contre les Troyens qu'il nous faudra combattre.

NEOPTOLEME.

Combattez. J'y consens.

ULYSSE.

Cette épée vous répondra dans peu. *

NEOPTOLEME.

La mienne est prête. Je n'attends que les Grecs & vous.

* *αἴμα δέξιν ὀφείσ**Κάπης ἰπιδούσου ?*

Note
de l'Édi-
teur.

» Voyez-vous cette main, dit Ulysse, sur la
» garde de mon épée. » Neoptolème en fait
» autant de son côté, & réplique : » Faites, fai-
» tes, vous allez voir la mienne qui vous ré-
» pondra tout-à-l'heure. » Il n'est donc pas
» ici question d'un projet pour la suite, mais de
» l'appareil d'un combat actuel. Ce qui appuie

Faites donc ce qu'il vous plaira. J'en rendrai compte à l'armée , & sçachez que la peine suivra le crime de près. Adieu. (*Il se retire.*)

NEOPTOLEME à *Ulysse déjà parti.*

Vous faites prudemment. Usez-en toujours de même à l'avenir , pour vous garantir de mon courroux. (*allant vers l'autre*) O Philoctète , sortez de votre grotte.

S C E N E I I.

NEOPTOLEME , PHILOCTÈTE ;
LE CHŒUR.

PHILOCTÈTE.

Quel bruit ai-je entendu ? qui m'appelle ? que voulez-vous de moi ? pouvez-vous me rendre encore plus malheu-

mon sentiment , c'est l'espèce de sarcasme que le fils d'Achille jette à Ulysse qui se retire prudemment.

εὐφρόνησας : Καὶν πὺ λόιφ' ἔτω φρονῆς ,

ἴσως ἂν ἐκτος κλαυμάτων ἔχοις πόδα.

» Vous êtes sage , & si vous l'êtes toujours de
» la sorte vous pourrez vivre sans aucun acci-
» dent. » Les duels en forme étoient inconnus
aux Anciens ; mais les *rencontres* ne l'étoient
pas.

reux ? vous le croyez fans doute , & c'est le deſſein qui vous amène.

N E O P T O L E M E .

Raſſurez-vous , & m'écoutez.

P H I L O C T É T E .

Je vous ai trop écouté. Vos diſcours trompeurs m'ont perdu.

N E O P T O L E M E .

Croyez au moins mon repentir.

P H I L O C T É T E .

Ainſi m'avez-vous engagé à vous croire , quand vous m'avez ſurpris mes armes. Votre ſincérité feinte cachoit une perfidie.

N E O P T O L E M E .

Oubliez-la ; & dites-moi ſeulement ſi vous êtes déterminé à demeurer en ces triftes lieux , ou ſi vous daignez nous accompagner.

P H I L O C T É T E .

Ne m'en parlez plus.

N E O P T O L E M E .

Eſt-ce une réſolution inébranlable ?

P H I L O C T É T E .

Plus inébranlable que je ne puis dire.

N E O P T O L E M E .

Mon deſſein étoit d'appaiſer votre courroux , & de vous perſuader : ſ'il étoit poſſible. Mais ſi cela vous offense , je me tais.

Tu fais bien. Vainement voudrais-tu me séduire encore par tes frivoles discours. Mon cœur ulcéré ne te pardonnera jamais le lâche tour que tu m'as fait. Fils indigne du plus généreux père, tu m'arraches la vie, & tu viens me donner des conseils ! ah, puissiez-vous périr tous misérablement, les Atrides, Ulysse & toi. Voilà mes adieux.

NEOPTOLEME.

Plus d'imprécations, plus de haine, Voici vos armes ; recevez-les de ma main.

PHILOCTÉTE.

Que dis-tu ? quel nouveau piège m'as-tu préparé ?

NEOPTOLEME.

Venez, je vous les rends. J'en jure par le souverain maître des Dieux.

PHILOCTÉTE.

O agréables paroles ! mais dois-je les croire ? O Ciel !

NEOPTOLEME.

Croyez les effets. Avancez. Ne craignez rien. Recevez votre arc.



S C E N E I I I.

PHILOCTÈTE, NEOPTOLEME,
ULYSSE, LE CHŒUR.

ULYSSE *survenant.*

Et moi je m'y oppose au nom des
Atrides & de l'armée. J'en atteste les
Dieux.

PHILOCTÈTE *après avoir reçu
ses armes de Neptoleme.*

Est-ce la voix d'Ulysse que j'entends ?

ULYSSE.

De lui-même. Le voici. Oui, c'est
moi qui malgré le fils d'Achille vous fe-
rai partir pour le siège.

PHILOCTÈTE *se mettant en situation
de lancer une flèche.*

Attends. Cette flèche va punir ton
outrage.

NEOPTOLEME *l'arrêtant.*

Ah, Philoctète, qu'allez-vous faire ?
au nom du Ciel ne lancez pas ce trait.

PHILOCTÈTE.

Laisse-moi faire, mon fils ; laisse-moi
percer le traître.

NEOPTOLEME.

Non, je ne puis le souffrir.

PHILOCTÈTE.

Pourquoi m'empêcher de me venger
de mon cruel ennemi ?

NEOPTOLEME.

* La vengeance seroit honteuse &
pour vous & pour moi.

PHILOCTÈTE.

Qu'avons-nous à ménager avec les
Grecs ? croyez-moi , les Chefs de l'ar-
mée sont aussi peu braves en effet , qu'ils
paroissent fiers en paroles.

NEOPTOLEME.

Il est vrai. Mais enfin je vous ai
rendu vos armes. Vous reste-t-il encore
contre moi quelque sujet de courroux
& de plainte ?

PHILOCTÈTE.

Non , mon fils. Ton grand cœur s'est

* C'est la même pensée qu'a employée
M. CORNEILLE dans *Polieucte*. Celui ci dit
à Pauline au sujet de Severe son amant qui
l'avoit revue ,

Quoi , vous me soupçonnez déjà de quelque ombrage ?

Et Pauline répond ce beau mot si applaudi d'un
grand Prince :

Je ferois à tous trois un trop sensible outrage ,

Elle parle de son mari , de Severe & d'elle,
Polieucte Ac. II. Sc. IV.

dévoilé. Aussi n'as-tu pas reçu le jour d'un * Sisyphé , mais d'un Héros aussi illustre chez les morts , qu'il fut célèbre parmi nous.

NEOPTOLEME.

Il m'est doux de voir Philoctète louer Achille ; & cet éloge réjaillit sur moi. Mais , écoutez , Seigneur , ce que j'ai à vous demander. Il est des maux qui nous viennent des Dieux. Ils sont inévitables. Il faut les supporter. Mais est-on excusable ou digne de pitié , quand on s'en procure volontairement comme vous ? votre cœur est aigri , & incapable de conseil. Qu'un ami vous parle , vous prenez feu , & le traitez d'ennemi. Je parlerai toutefois , & j'appelle Jupiter à témoin de mes paroles. Gravez-les profondément dans votre cœur , & apprenez d'abord que votre blessure est un coup parti du Ciel , pour avoir approché du serpent dépositaire des trésors du Temple que vous avez trouvé à Chrysa. N'espérez jamais de guérison , tant que ce soleil vous éclairera , que vous n'alliez à Troye. Votre guérison est réservée aux enfans d'Esculape , comme la prise de Troye à nos efforts com-

* Ayeul d'Ulyffe.

muns, & à vos flèches. D'où sçais-je ces merveilles ? je vais vous le dire. Le Troyen Hélenus, ce Prophète si renommé est prisonnier dans le camp. C'est lui qui nous a développé ce mystère. » Par ce moyen, ajouta-t-il, l'été prochain verra finir le destin d'Illion. » Grecs, ôtez-moi la vie, si mes Oracles se trouvent faux. » Sur cette assurance devez-vous balancer à vous rendre ? quel honneur pour vous d'avoir été le seul de tous les Grecs jugé digne d'accomplir ces grandes destinées ! goûtez donc le bonheur de revivre, & la gloire de renverser Troye.

PHILOCTÈTE.

Destins odieux ! pourquoi vois-je le jour que j'abhorre ! que ne suis-je habitant des enfers ! que ferai-je ? puis-je résister à un ennemi si tendre & si généreux ? mais quoi, faut-il céder ? si je le fais, que deviens-je ? oserai-je me montrer ? qui voir désormais ? Astres, témoins des affronts que j'ai reçus, de quel œil verrez-vous Philoctète avec les Atrides qui m'ont perdu, avec Ulysse qui m'a trahi ! non, les outrages que j'ai essuyés ne sont rien en comparaison de ceux que je prévois. Un cœur que la nature a instruit au crime s'enhardit tou-

jours à de nouveaux forfaits. Je vous l'avoue, Neoptolème, je ne puis comprendre votre conduite. J'attendois de vous, que loin d'aller à Troye, vous me détourneriez de cette lâcheté. Quoi, les Grecs vous ont cruellement offensé; ils vous ont dépouillé des armes, de la gloire d'Achille; par un jugement inouï ils ont préféré Ulyffe & Ajax *; & vous allez les secourir! & vous voulez m'engager à vous suivre! non, mon fils, non, tu ne commettras point cette indignité. Remène-moi dans ma patrie; tu me l'as juré. Demeure toi-même à Scyros, & laisse périr ces ingrats. Mets ton bonheur & le mien à couvert: tu obligeras doublement Achille & Philoctète; & abandonnant des perfides, tu t'épargneras la honte de leur ressembler.

N E O P T O L È M E.

Votre courroux n'est que trop légitime. Laissons les Grecs & les Atrides. Mais que demandai-je de vous, sinon d'obéir aux Dieux, & de suivre un ami?

P H I L O C T È T E.

Moi? qu'irois-je faire au siège? voir

* *Ulyffe à Ajax.* Cette faute paroît être sur le compte de l'Imprimeur.

Note de l'Éditeur.

160 PHILOCTÈTE.

les fils d'Atrée jouir des maux qu'ils m'ont causés.

NEOPTOLEME.

Trouver la guérison de ces maux, & revoir, non vos ennemis, mais vos libérateurs.

PHILOCTÈTE.

C'est ce qui me désespère.

NEOPTOLEME.

C'est ce qui fera votre gloire & la mienne.

PHILOCTÈTE.

Vous offensez les Dieux qui vous écoutent.

NEOPTOLEME.

Je parle pour leurs intérêts.

PHILOCTÈTE.

Ce sont les Atrides que vous ferez.

NEOPTOLEME.

C'est Philoctète que je fers.

PHILOCTÈTE.

Quoi, en me livrant à mes ennemis ?

NEOPTOLEME.

Regardez-les d'un autre œil, & foyez moins fier dans le malheur.

PHILOCTÈTE.

Si je l'ai bien compris, vous voulez me perdre.

N E O P T O L E M E.

Vous ne m'avez pas entendu , je prétends vous sauver.

P H I L O C T É T E.

Les Atrides m'ont rejetté de l'armée , voilà tout ce que je comprends.

N E O P T O L E M E.

Oui , mais ils réparent leur faute ; ils veulent vous rendre heureux.

P H I L O C T É T E.

Ce ne fera pas à condition de les voir à Troye.

N E O P T O L E M E.

Que voulez-vous que je fasse ? rien ne peut vous ébranler. Il faut donc me taire , & vous laisser languir dans vos maux.

P H I L O C T É T E.

Laissez-moi mes maux. Ils me sont chers. Acquitez seulement votre promesse. Remenez-moi dans ma patrie. Ça ne différons plus. Oublions Troye & les Grecs. Ils m'ont trop coûté de larmes.

N E O P T O L E M E.

Partons, puisque vous le voulez ainsi.

P H I L O C T É T E *le suivant.*

O parole pleine de charmes !

N E O P T O L E M E *s'arrêtant.*

Mais essayez vos forces.

162 PHILOCTÈTE.

PHILOCTÈTE.

Elles répondront à mon courage.

NEOPTOLEME *revenant encore.*

Mais comment me justifierai-je auprès des Grecs ?

PHILOCTÈTE.

En les méprisant.

NEOPTOLEME.

Ils ravageront mes États.

PHILOCTÈTE.

Je volerai à votre secours.

NEOPTOLEME.

Avec quelles troupes ?

PHILOCTÈTE.

Avec les flèches d'Hercule. Ces armes & ce bras suffiront pour les faire trembler.

NEOPTOLEME.

Hé-bien , embarquons-nous. Faites vos derniers adieux à Lemnos.

SCENE IV.

Les mêmes , HERCULE.

HERCULE *sur un nuage.*

Ne partez pas encore . . . Philoctète , reconnois Hercule. Tu l'entends , tu le vois. C'est pour toi que j'ai quitté la

voûte azurée , je viens t'annoncer les ordres de Jupiter , & te marquer un autre chemin. Demeure donc , & m'écoute.

Tu fçais mes travaux, & ce qu'il m'en a coûté pour acquérir l'immortalité dont tu me vois jouïr. Apprends que tu dois remplir la même destinée. C'est par cette route pénible qu'il te faut arriver à la gloire. Il faut que tu ailles à Troye avec le fils d'Achille. Tu guériras ; ta valeur te donnera le premier rang dans l'armée. Tu perceras de mes flèches le fier Paris , auteur de tant de malheurs. Tu renverras Troye , & tu enverras à Pœan ton pote , sur le mont Oëta , les dépouilles choisies qui feront le prix de ta bravoure. Tu me réserveras les dons de l'armée , & tu les mettras sur mon tombeau , comme un monument de la victoire dûe à mes flèches.

Et toi , ô fils d'Achille , je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctète , ni Philoctète sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proie. J'enverrai Esculape pour guérir Philoctète. Car c'est à mes traits que les Dieux ont attaché deux fois la prise d'Illion. Mais quand vous ravage-

rez ce riche pays , souvenez-vous de respecter la Religion. Jupiter préfère la piété à tout le reste. Le reste meurt ; elle ne meurt jamais. Elle nous suit au tombeau ; & indépendante de nos destinées , soit que nous vivions ou que nous mourions , elle est immortelle.

PHILOCTÈTE.

Aimable voix ! chere Divinité , que je goûte de plaisir de te revoir enfin après tant d'années ! Je t'obéis , je pars sous tes auspices.

NEOPTOLEME.

J'accepte le même augure.

HERCULE *s'en allant aux Cieux.*

Ne différez plus. Le tems vous invite. Le vent est favorable. Adieu.

PHILOCTÈTE.

Allons, & saluons seulement ces lieux. Adieu , chère grotte , doux asyle de ma misère. Adieu , Nymphes de ces prés humides. Je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu , rivage , où tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu , promontoire , où Echo répéta tant de fois mes gémissemens. Adieu , douces fontaines , que j'avois cru ne devoir jamais quitter. Et

toi, ô terre de Lemnos, laisse-moi partir heureusement, puisque je vais où m'appellent les Destins, Hercule & les Dieux qui l'ont voulu ainsi.

L E C H Œ U R.

Réunis désormais, embarquons-nous, & prions les Déeses de la mer de nous accorder un retour fortuné.





REFLEXIONS

SUR

PHILOCTÈTE.

L'EFFET de cette Tragédie, aussi bien que de la plûpart des anciennes, consiste pour le moins autant dans le jeu & la représentation, que dans la versification & les paroles. Toutefois je ne doute pas que la simple lecture n'ait fait sur les Grecs la même impression, que le récit de Philoctète sur Telemaque dans l'ingénieux * Poëme de feu M. de Cambrai. « Pendant que Philoctète avoit » raconté ainsi ses aventures, dit-il, Te- » lemaque étoit demeuré comme sus- » pendu & immobile. Ses yeux étoient » attachés sur ce grand homme qui par- » loit. Toutes les passions différentes » qui avoient agité Hercule, Philoctète, » Ulysse, Neoptolème, paroissoient tour » à tour sur le visage naïf de Telemaque,

* Telemaque Livre XVI.

» à mesure qu'elles étoient représentées.
 » Dans la suite de cette narration quel-
 » quefois il s'écrioit, & interrompoit
 » Philoctète sans y penser. Quelquefois
 » il paroïssoit rêveur, comme un homme
 » qui pense profondément à la suite des
 » affaires. Quand Philoctète dépeignoit
 » l'embaras de Neoptolème, qui ne
 » sçavoit point dissimuler, Telemaque
 » paroïssoit dans le même embaras, &
 » dans ce moment on l'auroit pris pour
 » Neoptolème. »

Telle est l'idée que M. de Cambrai avoit de cette pièce, & des mouvemens qu'elle a dû produire. En effet l'intérêt, qui en fait la base, n'est rien de moins que le renversement d'un Etat, qui par sa résistance avoit épuisé toutes les forces de la Grèce, & rebuté vingt Rois durant dix années. Les Dieux font entendre que la victoire dépend de Philoctète & des flèches d'Hercule. Mais comment déterminer ce guerrier malheureux à secourir les Grecs, qu'il a droit de regarder comme les auteurs de ses maux ? c'est un Achille irrité qu'il faut regagner, parce qu'on a besoin de son bras ; & l'on a dû voir que Philoctète n'est pas moins inflexible qu'Achille, & que Sophocle n'est pas au-dessous d'Homère.

Ulyſſe eſt employé à cette ambaffade avec Neoptolème , heureux contraſte , dont Sophocle a tiré toute ſon intrigue. Car Ulyſſe politique juſqu'à la fraude , & Neoptolème ſincère juſqu'à l'extrême franchise en font tout le nœud , tandis que Philoctète déſiant & inexorable élude la rufe de l'un , & ne ſe rend point à la généroſité de l'autre ; de ſorte qu'il faut qu'Hercule deſcende du ciel pour dompter ce cœur féroce , & pour faire le dénouement. On ne peut nier qu'un pareil nœud ne mérite d'être dénoué par Hercule.

Rien n'eſt moins chargé d'événemens que cette pièce. Il n'y a que ſept ou huit ſituations principales qui font le grand reſſort de pluſieurs paſſions , de même que peu de roues font mouvoir une grande machine. La première ſituation, après l'expoſition du Sujet , qui eſt courte & adroite , c'eſt celle d'Ulyſſe qui engage Neoptolème à tromper Philoctète. On y voit dans tout ſon jour l'artifice d'un vieux politique , qui met tout en œuvre pour faire entrer dans ſes deſſeins un jeune Prince que ſon âge, ſon grand cœur , & les exemples d'Achille ont rendu ennemi de tout ce qui a l'air d'artifice & de rufe. C'eſt le grand art
des

des Rois, & la grandeur d'ame qu'on voit lutter ensemble. Neoptolème cède enfin au motif de la gloire, qui est sa passion dominante, & l'endroit foible par où on l'a attaqué. Ce motif & ses remords semblent le justifier.

Pour seconde situation on voit ce Prince aux prises avec Philoctète. Quelle naïveté dans la joie de celui-ci quand il revoit des Grecs ! quelle bienfiance dans la maniere dont il s'informe de l'armée Troyenne ! quel art enfin dans le tout simple & naturel que prend Neoptolème pour le tromper ! Philoctète malgré toute sa défiance ne peut éviter ce piège. Le Grec déguisé qui survient fait la troisième situation, & c'est un tour de l'artificieux Ulysse pour précipiter le départ, dans la crainte de manquer sa proie.

Une autre Scène essentielle consiste dans l'accès subit & imprévu qui retarde le départ de Philoctète. A la vérité cette Scène demande quelque indulgence à des lecteurs François. Ils verroient avec peine un héros malheureux tomber en convulsion sur notre Théâtre, & achever par-là de peindre l'extrême misère où il est réduit. Mais il y a bien de la finesse à l'égard des mœurs anciennes, d'avoir

imaginé ce moyen pour augmenter le trouble, & pour reculer le dénouement ; moyen d'autant plus sûr , qu'il semble renverser l'espoir de Philoctète , & qu'il donne lieu au repentir de Neoptolème. Car la situation suivante , où paroît tout l'embarras de celui-ci , en dépend , & c'est sa pitié qui réveille sa vertu. Ce repentir ne le porte pourtant encore qu'à balancer s'il rendra les armes qu'il a surprises. C'en est assez pour la vraisemblance. Ulysse qui étoit en embuscade survient à propos pour retarder encore l'action par un nouvel incident. Ce n'est plus un politique obscur qui se cache pour réussir plus sûrement. La conjoncture veut qu'il se déclare. Il le fait , & parle avec une fermeté digne d'un héros, & en même tems avec une souplesse d'esprit capable d'ébranler tout autre que Philoctète. Mais comme il sçait, dit M. de Cambrai, « qu'il ne faut attaquer » les passions des hommes pour les ré- » duire à la raison, que quand elles com- » mencent à s'affoiblir par une espèce » de lassitude , » il laisse à Philoctète le tems de la réflexion , & passe tout-à-coup de la sévérité à la douceur , sans sortir de la dignité.

Philoctète seul avec le Chœur & li-

vré à lui-même, montre un cœur agité comme les flots de la mer. Puis le retour d'Ulyffe & de Neoptolème change tout le Théâtre. Car la résolution que prend le fils d'Achille de rendre les flèches, déconcerte les mesures du Roi d'Ithaque, & promet au spectateur un nouveau plaisir. Il y a dans cette Scène une chose qui pourroit nous blesser, à sçavoir qu'Ulyffe piqué, comme il doit l'être, des paroles & de la conduite de Neoptolème, ne mette pas l'épée à la main. Mais outre que les duels n'étoient pas du goût des Anciens, Ulyffe par un courroux hors de saison, & qu'il n'auroit pû satisfaire en présence du Chœur, auroit perdu tout le fruit qu'il espéroit de son voyage. J'aime mieux croire qu'il est censé ne pas entendre les dernières paroles de son collègue, qui sont les seules dont il puisse être légitimement offensé, puisqu'elles lui reprochent sa lâcheté en termes assez clairs.

Enfin la générosité de Neoptolème, qui en rendant les flèches se voit contraint de céder à Philoctète, & de préférer l'intérêt d'un particulier à celui de toute la Grèce, fait sans contredit la plus brillante situation. Elle est telle,

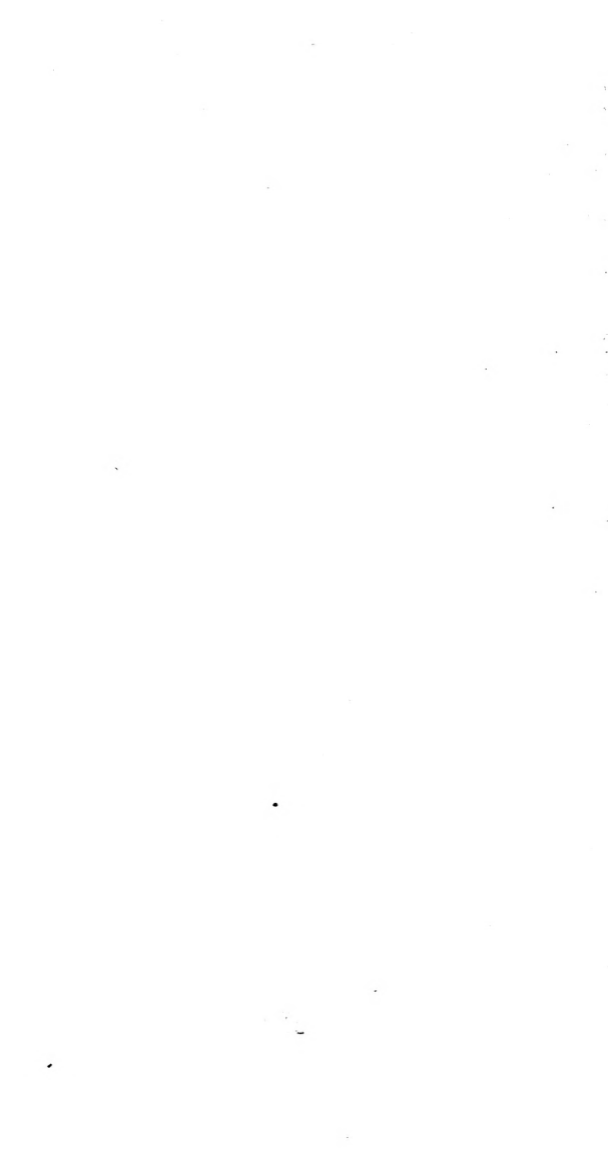
qu'il faut Hercule même pour vaincre l'obstination indomptable de son ami. Ulyssé s'oppose à la restitution des armes chez Sophocle, & Philoctète veut le percer. Il en est empêché par Neoptolème. Ce trait est beau. Mais M. de Cambrai a cru devoir l'embellir encore, ou y trouver un défaut. Il suppose qu'Ulyssé fait signe à Neoptolème de rendre les flèches, & que Philoctète dans un premier mouvement de colère se met en devoir de tuer son ennemi. « Pour » Ulyssé, (c'est Philoctète qui parle » dans le Telemaque,) il paroïssoit aussi » tranquille contre mes flèches que con- » tre mes injures. Je me sentis touché » de cette intrépidité & de cette pa- » tience. J'eus honte d'avoir voulu dans » ce premier transport me servir de mes » armes pour tuer celui qui me les avoit » fait rendre : mais comme mon res- » sentiment n'étoit pas encore apaisé, » j'étois inconsolable de devoir mes ar- » mes à un homme que je haïssois tant. »

Cette idée toute spirituelle qu'elle est, ne peut s'ajuster à la pièce de Sophocle. Ulyssé n'en est pas moins brave chez ce Poëte, & Neoptolème en est encore plus généreux. Mais l'un & l'autre auroit démenti son caractère, si l'on

eût supposé ce que veut l'Auteur du Telemaque. C'étoient deux ambassadeurs qui devoient agir différemment, suivant leurs différentes idées, l'un par la fermeté, l'autre par la douceur.

A suivre le goût de l'antiquité, on ne peut reprocher à cette Tragédie aucun défaut considérable. Tout y est lié, tout y est soutenu, tout tend directement au but : c'est l'action même telle qu'elle a dû se passer. Mais à en juger par rapport à nous, le trop de simplicité, & le spectacle dominant d'un homme aussi tristement malheureux que Philoctète, ne peuvent nous faire un plaisir aussi vif que les malheurs plus variés & plus brillans de Nicomède dans Corneille.





HIPPOLYTE,

TRAGÉDIE

D'EURIPIDE.



S U J E T

DE L'HIPPOLYTE

D'EURIPIDE.

THESÉE onzième Roi d'Athènes * ayant trempé ses mains dans le sang de Pallas ** son parent, pour des raisons d'état, se condamna à l'exil d'une année, suivant la loi des Athéniens, & se retira avec Phédre son épouse à Trézène †, où il faisoit élever sous les yeux du sage ¶ Pithée §, Hippolyte qu'il avoit eu

* Capitale de l'Attique, assez connue.

** Il étoit issu de Pandion cinquième Roi d'Athènes; & il avoit des droits au trône.

† Ville du Peloponnèse dans une langue de terre qui s'avance sur la Mer Egée à l'extrémité de l'Argolide.

¶ Pithée descendant de Pelops étoit un Philosophe, un Sage. Il voyoit, dit-on, les choses futures, & les prédisoit.

§ Il falloit ajouter que ce Pithée étoit ayeul de Thésée lui-même, comme étant pere d'É-thra femme d'Egée. Note de l'Éditeur.

d'une * Amazone. Ce jeune Prince uniquement occupé de l'étude de la sagesse & des amusemens de la chasse, ennemi d'ailleurs de l'Amour & de Venus, s'attira l'indignation de cette Déesse. Pour se venger de ses dédains, Venus inspire à Phédre une violente passion pour lui. Phédre tâche en vain d'étouffer cet amour naissant. Sa playe se rouvre à Trézène par la vûe d'Hippolyte. Sa Confidente vient à bout de tirer d'elle l'aveu de cette coupable flamme, & pour sauver les jours de sa maîtresse qui veut mourir, elle employe ses efforts à gagner le fils de Thésée. Celui-ci rejette avec horreur cette affreuse proposition; mais comme on lui avoit extorqué un serment pour l'engager à se taire, content d'un sanglant reproche, il garde le silence sur cette aventure.

* Thésée de concert avec Hercule combattit les Amazones, & en emmena une en Grèce, c'étoit *Hippolyte*, dont il eut Hippolyte. D'autres veulent que cette Amazone fut Antiope.

Phédre cependant au désespoir de se voir diffamée, jure la perte d'Hippolyte. Elle prend le parti, pour mettre à couvert son honneur, de l'accuser la première dans une lettre, & se donne ensuite la mort. Thésée qui étoit absent revient sur ces entrefaites, & abusé par ce funeste écrit, il abandonne son fils, sans autre examen, à la vengeance de Neptune, qui lui avoit promis d'exaucer trois de ses vœux. Hippolyte devient la victime de la crédulité de Thésée. Mais Diane rend enfin l'honneur à l'innocent opprimé, & détrompe son infortuné père. Voilà en gros le sujet d'Euripide, & la conduite qu'il a suivie dans cette Pièce. Elle fut jouée & couronnée avec un applaudissement universel sous l'Archonte Epancion, la troisième année de la guerre du Peloponnèse, & c'est ce qui lui a conservé le titre d'*Hippolyte couronné*. Le Poëte avoit alors trente-cinq ans.

PERSONNAGES.

V E N U S } Déesses.
D I A N E }

T H E S É E Roi d'Athènes.

P H E D R E son Epouse , fille de Minos
& de Pasiphaé.

H I P P O L Y T E fils de Thésée , & de
Hippolyte Amazone.

C H Œ U R de femmes de Trézène.

* L A C O N F I D E N T E D E P H E D R E.

U N O F F I C I E R du Palais.

A U T R E O F F I C I E R.

U N E F E M M E du Palais.

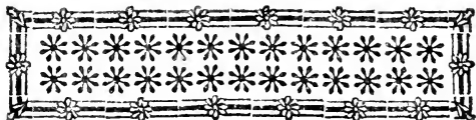
C H A S S E U R S suivants.

Suite d'HIPPOLYTE , de T H E S É E
& de P H E D R E.

*La Scène est aux portes du Palais de
Thésée à Trézène.*

* Gr. la Nourrice.





HIPPOLYTE,

TRAGÉDIE

D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

V E N U S.

SUIS-JE donc cette célèbre Venus, si renommée dans les Cieux, & si respectée sur la terre ? quoi ? je comble d'honneurs ceux qui sont soumis à mon Empire*, je sçai dompter la fierté des rebelles, (car enfin les Dieux ne sont pas insensibles aux hommages des mortels, & l'on sentira bien-tôt la vérité de

Imitations de RACINE.

* Quels courages Venus n'a-t-elle pas domptés !

RACINE *Œ. I. Sc. I.*

mes paroles :) cependant le fils de Thésée , ce Prince né d'une Amazone , cet élève du superbe Pithée * , cet Hippolyte , le dirai-je ? seul de tous les citoyens de Trézène , il ose me traiter comme la dernière des Divinités. † L'amour & l'hyménée sont pour lui un objet d'horreur. Content d'honorer Diane , qu'il élève injustement au-dessus des autres Déeses , il s'élève lui-même au-dessus des foibles humains : il ne se plaît qu'avec elle ; avec elle il fréquente les forêts , & ne songe qu'à pousser ses chiens sur les animaux effrayés. Couple perfide , ¶ je ne te porte point envie.

Imitations de RACINE.

* Pourriez-vous n'être plus ce superbe Hippolyte
Implacable ennemi des amoureuses loix ,
Et d'un joug que Thésée a subi tant de fois ?
Venus par votre orgueil , si long-tems méprisée
Voudroit-elle à la fin justifier Thésée ?

Act. I. Sc. I.

Note
de l'Édi-
teur.

† λέγει κακίσην Δαιμόνων πιφικένας.

» Il soutient que je suis la pire des Divinités. »
C'est-à-dire la plus malfaisante.

Note
de l'Édi-
teur.

¶ Dans ce couple perfide il seroit assez étonnant que Venus comprit Diane ; aussi ne s'agit-il ici ni de Diane , ni de couple perfide. La méprise du Traducteur vient de ce que dans cette phrase τέτοις οὐ φθονῶ , il a cru que τέτοις

Hé , que pourrois-je t'envier ? mais enfin Hippolyte est criminel à mes yeux : il suffit. Je sçaurai m'en venger aujourd'hui. Tout est préparé depuis long-tems pour ma vengeance. Elle me coutera peu.

Sorti de la maison de Pithée , il arrivoit à Athènes pour être spectateur d'une cérémonie * sacrée. Phédre le vit, (c'est l'épouse de son pere , elle l'aima. † Je fis couler moi-même un violent amour

se rapportoit à des personnes , & point du tout , c'est à des choses , pour m'exprimer avec la Grammaire. Voici la vraie interprétation : » Je » ne fais pas un crime à Hippolyte de ces plaisirs : [ceux de la chasse] eh , que m'importe » à moi ? mais les outrages qu'il me fait continuellement , je prétens l'en punir , & dès » aujourd'hui. »

* La cérémonie dont il est ici question , est celle qu'on faisoit aux fêtes de Cérés , & qu'elle établit elle-même dans l'Attique , comme un gage de sa constante protection , pour y avoir été bien reçue lorsqu'elle cherchoit sa fille Proserpine , que Pluton avoit enlevée.

Imitations de RACINE.

† Athènes me montra mon superbe ennemi.

Je le vis , je rougis , je pâlis à sa vûe ,

Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue ,

Mes yeux ne voyoient plus , je ne pouvois parler ,

Je sentis tout mon corps , & transir & brûler :

dans le cœur de cette Princesse. Embrâsée de ces feux avant que d'arriver à Trézène , elle bâtit en mon nom un Temple magnifique. L'absence d'Hippolyte avoit redoublé son amour ; & c'étoit pour s'en guérir * qu'elle avoit consacré cet édifice à Venus. Mais à peine Thésée a-t-il quitté ** la terre de Cecrops , toute fumante du sang des † Pallantides ‡ dont il s'étoit souillé , à

Je reconnus Venus , & ses feux redoutables ,
 D'un sang qu'elle poursuit , tourmens inévitables :
 Par des vœux assidus je crus les détourner ,
 Je lui bâtis un Temple , & pris soin de l'orner . . .
 Vaines précautions , cruelle destinée !
 Par mon époux lui-même à Trézène amenée
 J'ai revû l'ennemi que j'avois éloigné.
 Ma blessure trop vive aussi-tôt a saigné.

Act. I. Sc. III.

Note
de l'Edi-
teur.

* Rien ne dit dans le Grec que Phédre eût fait construire ce Temple à Venus pour se guérir de son amour. TZETZES dit au contraire dans ses Commentaires sur LYCOPHRON qu'en élevant cet Edifice , son intention étoit de voir sa flamme couronnée , & que dans ce dessein elle lui donna le nom de *αἰὸς ἔρωτος* , *Templum amatorium*.

** Athènes eut pour premier Roi Cecrops.

† Enfans de Pallas.

Note
de l'Edi-
teur.

‡ Pallante fut un Roi de cette partie de l'Attique où étoit Trézène , que quelques-uns croient avoir été fils de Pandion & proche pa-

peine a-t-il abordé en ces climats *, pour se condamner à l'exil ordinaire d'une année, que Phédre noyée de pleurs & † frappée d'un mal qu'elle taît, s'est vue dépérir lentement par ce silence même. ¶ Non, non, je ne souffrirai pas que cet amour s'éteigne dans son sein. Je ferai découvrir ce mystère à Thésée. Le pere furieux chargera son fils d'horribles imprécations. Neptune s'est engagé à ratifier trois de ses vœux. Ce Dieu l'exaucera sans doute, & mon ennemi périra. Je sçai que Phédre m'est fidelle : il n'im-

rent de Thésée. Après la mort d'Egée, il aspira à la royauté de toute l'Attique. Mais Thésée le fit périr avec tous ses enfans, ne réservant que la seule Aricie inconnue à FURIFIDE, mais qui figure dans la Phédre de M. RACINE; c'est pour ce meurtre que Thésée fut obligé de s'exiler d'Athènes pendant une année, conformément à la loi du pays.

* Coutume ou loi des Grecs assez marquée par ce vers & dans la Tragédie d'Iphigénie en Tauride : car Oreste après avoir tué sa mere s'exile lui-même.

Imitations de RACINE.

† Phédre atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire, &c.

Act. I. Sc. I.

¶ *σιγῆ* est ici un adverbe qui veut dire *en silence*, sans oser s'ouvrir à personne.

Note
de l'Edi-
teur.

porte ; il faut qu'elle périsse. Ses jours ne me sont pas assez chers pour les sauver au prix de ma vengeance. Immolons une victime innocente pour sacrifier un perfide. Mais sortons de ce Palais. J'apperçois Hippolyte ; il revient de la chasse. Sa nombreuse suite chante avec lui des hymnes en l'honneur de Diane : il chante , & il ignore que les portes de la mort s'ouvrent pour lui ; il ignore qu'il a vû son dernier jour. Sortons.

* S C E N E I I.

HIPPOLYTE, Suite d'HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE *chante.*

Suivez , mes amis , suivez-moi , secoudez ma voix , & ne cessez de chanter Diane , l'aimable Diane , notre Déesse tutélaire.

Suite d'HIPPOLYTE *en chantant.*

Respectable Divinité, fille de Jupiter & de Latone , vous qui surpassez en beauté toutes les Déeses, qui rehaussent l'éclat des lambris célestes , recevez mes vœux & mes adorations.

* C'est ici , à proprement parler , que commence la Tragédie , & la première Scène n'est qu'un prologue un peu trop détaillé.

HIPPOLYTE.

Recevez les miennes, ô la plus charmante des beautés immortelles.

(*Il cesse de chanter.*)

* Je vous offre cette couronne † pour votre statue. Daignez l'accepter de mes mains. J'en ai cueilli les fleurs dans une riante prairie où le berger n'ose conduire ses troupeaux, & que le fer a respectée. L'abeille seule a droit d'y errer au printems; une eau pure l'arrose, & l'aimable pudeur y regne toujours. Elle est ouverte à ceux qui ont puisé la vertu que vous chérissiez, non dans une vaine étude, mais dans la nature elle-même. C'est à eux qu'il est permis en tout tems d'y cueillir ces aimables fleurs, chose interdite aux profanes. Ainsi, chère Déesse, ne dédaignez pas d'orner votre chevelure de cette couronne, que d'innocentes mains ont tissue. Seul parmi les mortels, c'est à moi qu'est réservé l'honneur de vous faire ce don précieux. J'habite avec

* Ceci est une espèce d'allégorie sur les avantages du célibat.

† Peut-être Hippolyte est-il aussi nommé ΣΥΦΑΝΗΦΟΡΟΣ *portant couronne*, à cause de cette Scène.

vous , avec vous je m'entretiens ; & quoique vous foyez cachée à mes yeux , j'entends votre divine voix. Faites , je vous conjure , que la fin de mes jours réponde à leur commencement.

S C E N E I I I.

Les mêmes , un OFFICIER de la Suite d'HIPPOLYTE.

* L'OFFICIER.

Prince égal aux Dieux , car tel est le nom qui convient à nos maîtres, oserois-je vous donner un conseil salutaire ?

HIPPOLYTE.

Parlez , je vous écouterai : autrement je me piquerois en vain de sagesse.

L'OFFICIER.

Sçavez-vous quelle est la loi commune établie pour tous les hommes ?

HIPPOLYTE.

Quoi ? que voulez-vous dire ?

L'OFFICIER.

Cette loi , c'est d'éviter le faste , & de ne point chercher à se distinguer du reste des mortels.

* Ces sortes d'Officiers étoient de véritables esclaves. Il tient à Hippolyte le même discours que Theramène dans RACINE.

H I P P O L Y T E.

Je ne l'ignore pas. C'est à juste titre que l'orgueil est hai.

L' O F F I C I E R.

Y a-t-il , à votre avis , de l'agrément à être humain ?

H I P P O L Y T E.

Beaucoup , sans doute , & l'avantage qu'on retire de l'humanité coûte peu.

L' O F F I C I E R.

Pensez-vous que les Dieux adoptent ces maximes comme nous ?

H I P P O L Y T E.

Qui pourroit en douter ? ce sont les hommes qui prennent pour modèle la conduite des Dieux.

L' O F F I C I E R.

Pourquoi donc ne payez-vous pas le tribut de vos respects à une Déesse ...

H I P P O L Y T E.

Quelle Déesse ? ami , prends garde au nom que tu vas prononcer.

L' O F F I C I E R.

C'est Venus. * Hé ne préside-t-elle pas aux portes de votre palais ?

* Les statues des Dieux sur les portes & aux avenues des maisons , marquoient qu'on les choissoit pour Dieux tutélaires.

HIPPOLYTE.

Dévoué à l'innocence, ce n'est que timidement & de loin que j'ose la saluer.

L'OFFICIER.

C'est pourtant la Déesse à la mode *, & l'objet du culte des mortels.

HIPPOLYTE.

Chacun a ses Dieux & ses amis. L'inclination décide de nos attachemens.

L'OFFICIER.

Trop heureux Hippolyte, si vous pouviez goûter la véritable sagesse !

HIPPOLYTE.

Je hais les Divinités qui ont besoin des ténèbres.

L'OFFICIER.

Ah, Seigneur, gardez-vous d'offenser les Dieux.

HIPPOLYTE à sa suite.

Allez, mes amis, entrez dans ce palais, préparez un festin : la chasse est un affaïsonnement aux mêts. Qu'on ait soin de mes courriers, & qu'après le

Note
de l'Édi-
teur.

* C'est une expression familière, & qui d'ailleurs n'est point dans le Grec. L'Officier dit à Hippolyte : « C'est cependant une Déesse respectable, *σεμνή*, dont le culte est célèbre » parmi les mortels. »

festin on les attéle à mon char. Je sçaurai les exercer. (*à l'Officier.*) Quant à votre Venus, qu'elle cherche un autre adorateur.

S C E N E I V.

L' O F F I C I E R.

Pour moi , plus sage que ce jeune Prince , (car il ne m'est pas permis de l'imiter , & la sagesse convient à mon état ,) ô divine Venus , je me prosterne aux pieds de vos autels. Pardonnez : Déesse , à l'impétuosité de l'âge des paroles peu mesurées ; feignez de ne les avoir pas entendues. Il sied bien aux Dieux d'être plus humains que les hommes.

S C E N E V.

C H Œ U R *de femmes de Trézène.*

Il est un rocher d'où coule une fontaine pure. On y plonge les urnes pour y puiser l'eau. Là une de mes * com- *Strom
pne l.*

* Voilà des mœurs bien étrangères à notre goût ! une matrone laver elle-même ses vêtements à la fontaine , ou du moins s'y entretenir de nouvelles ! c'est comme les héros d'Homère , qui se préparoient eux-mêmes de quoi

pagnes lavoit dans le courant du ruisseau des vêtemens de pourpre , qu'elle exposoit ensuite sur le penchant du rocher , aux rayons du soleil. C'est d'elle que j'ai appris d'abord la maladie de notre Reine.

*Anti-
str. I.* Phédre, me disoit-on, renfermée dans l'intérieur de son Palais , & attachée sur un lit de douleurs , a couvert sa tête de voiles légers. Mais hélas , qu'apprends-je aujourd'hui ! Voici le troisième jour qu'elle languit sans nourriture : & atteinte d'un mal qu'on ignore , elle est résolue de finir sa triste destinée.

Strophe II. Quoi donc, malheureuse Reine, êtes-vous agitée par les fureurs de * Pan , ou

manger. J'avoue qu'il faut quelque effort d'esprit pour trouver ces mœurs aussi belles que les nôtres. Je ne m'amuserai point à les relever par leur simplicité , & par l'innocence de ces heureux tems , où la vertu seule , non le luxe , distinguoit les rangs & les personnes. Mais aussi il me paroît juste qu'en blâmant ces coutumes , on ne les deprime pas au préjudice de l'ouvrage du Poëte qui a dû nous les peindre telles qu'il les a trouvés. On fait bien grace aux absurdités de la fable , pourquoi pas aux mœurs antiques ?

* Pan , Dieu des forêts , & Hécate , Déesse nocturne , étoient censés inspirer ces craintes , qui dégénéroient en manie , & cela sans doute d'Hécate ?

d'Hecate ? des Corybantes , ou de * Cybèle ? feriez-vous punie par la Déesse des chasseurs pour avoir manqué à lui faire des sacrifices ? car elle étend son pouvoir sur la terre , † sur Limné , & sur les flots.

Seriez-vous jalouse ¶ de quelque rivale que Thésée vous auroit préférée en se-

*Ancien-
str. II.*

parce que la solitude des bois , & la sombre horreur des ténèbres causent naturellement de l'effroi. Car les Anciens divinisoient les causes naturelles. Du Dieu Pan vient le terme de *terreur panique*. Quant à Cybèle & à ses Prêtres les Corybantes , on sçait que pour empêcher Saturne d'entendre les cris du petit Jupiter , ils battoient du tambour , & que leurs successeurs en mémoire de ce fait , se livroient quelquefois à une fureur qu'ils nommoient sainte , & qu'ils communiquoient par contagion aux spectateurs effrayés. C'étoient les trembleurs & les fanatiques d'alors.

* Gr. *Qui court les montagnes.*

† Espece d'Académie où la jeunesse de Trézène s'exerçoit au manège , & qui étoit consacrée à Diane Déesse de la chasse. Ce nom *Limné* qui signifie *marais* , peut faire croire que cette Académie étoit le long d'un marais , ou sur un marais desséché.

¶ Tout ce morceau du Chœur demande une interprétation , si-non plus élégante , au moins plus fidèle. Le voici à la lettre. » Seroit-ce
» quelque nouvelle inclination qui auroit pris
» dans votre cœur la place du plus noble , du

*Note
de l'Édi-
teurs.*

cret ? ne vous seroit-il point arrivé de
 * Créte votre patrie , quelque nouvelle
 accablante ? peut-être est-ce aux dou-
 leurs d'une couche prochaine qu'on doit
 imputer la langueur mortelle qui semble
 lier vos sens.

Epode. Triste condition que celle des fem-
 mes ? on diroit que le mal devenu plus
 fort par leur foiblesse habite toujours
 avec elles , sur-tout dans les douleurs
 de l'enfantement qui pénètrent jusqu'à
 l'esprit. Je les ai quelquefois éprouvées.
 Chaste Diane , dont la main secourable
 daigne nous soulager , c'est alors que j'ai
 eu recours à vos soins. Oui , toujours
 invoquée par mes vœux ardens , c'est
 alors que votre présence & celle des au-
 tres Divinités ont adouci mes maux.

» plus grand Prince qui fut jamais ? [de Thé-
 » sée] Ou ne seroit-ce point quelque nouvelle
 » affligeante qu'auroient apportée dans ce port
 » ouvert à tout le monde des Nautonniers ,
 » partis de Créte ? Peut-être que c'est la dou-
 » leur qu'en a conçu ma Reine [Phédre] qui
 » la retient ainsi dans son lit , languissante &
 » désolée ? » La Coryphée parcourt toutes les
 causes desquelles pourroit provenir l'ennui
 mortel de Phédre , se suadée que connoître
 son mal , c'est à-peu-près l'avoir guéri.

* Créte, aujourd'hui Candie , la plus grande
 Isle de la mer Egée.

Mais je vois une femme , qui s'avance , courbée sous le poids des ans. C'est celle qui a allaité Phédre. Elle la conduit hors du Palais. Que vois-je ? un nuage sombre obscurcit le visage de la Reine. Qu'un desir curieux me presse de pénétrer ce mystère ! quel chagrin a pû flétrir sa beauté ?

S C E N E V I.

P H E D R E , S A C O N F I D E N T E ,
Suite , L E C H Œ U R .

L A C O N F I D E N T E .

O déplorable vie que celle des hommes ! ô mal cruel ! hé-bien , Madame , que vous faire ? que ne faire pas ? voici la lumiere du jour que vous avez tant souhaité de revoir. Vous voici hors du Palais , étendue sur un siège qui vous tient lieu d'un lit importun. Car , hélas , vous ne nous parliez que de venir en ces lieux , prête sans doute à retourner bientôt dans votre appartement : je connois vos inquiétudes. Nul objet ne peut les fixer. Ce que vous désirez est-il présent ? il vous ennuye. Est-il absent ? il vous paroît plein de charmes. * Com-

Imitations de R A C I N E .

* Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire !

Act. I. Sc. III.

ment remplir tant de vœux qui se détruisent l'un l'autre ? ah qu'un malade est bien moins à plaindre que ceux qui le fervent ! il n'est chargé que du poids de son mal. Ceux-ci, outre la douleur de le voir souffrir, sont encore acablés de peines & de travaux. O triste vie que celle des humains ! soucis éternels, nul repos ; voilà notre appanage. O ténébres, vous nous cachez un bien mille fois plus doux que la vie. Pourquoi donc aimer si éperdûment le jour qui nous éclaire ? il nous éblouit par son vain éclat. Hélas, c'est que nous ignorons le prix de cette autre vie que nous ne goûtons pas ; c'est que séduits par * mille fables, nous connoissons peu ce qui se passe dans les Royaumes souterrains.

P H É D R E.

† Qu'on m'éleve un peu, aye

* Ce Texte prouve que les Grecs, même en croyant l'immortalité de l'ame, & la vie future, n'ajoutoient point foi aux fables des Poètes sur ce sujet. Plutarque le dit nettement dans son Traité de la maniere de lire les Poètes. C'est pour la suite de cet Ouvrage que je prie le lecteur d'observer la distinction que faisoit, même le peuple, d'une religion réelle, & d'une religion fabuleuse.

† Voici la nature elle-même. Peut-être une

qu'on soutienne ma tête languissante. . .
 * hélas , chères amies , toute ma force
 m'abandonne, ah . . . soutenez mes bras ,
 vous autres , (*A ses femmes ,*) † ce vain
 ornement me pèse sur la tête. Otez-le :
 laissez flotter les boucles de mes che-
 veux. Ah !

L A C O N F I D E N T E .

Reprenez vos esprits, Madame. Pour-
 quoi vous agiter ainsi ? le repos & la
 fermeté d'ame rendront vos maux plus
 légers. Telle est la condition humaine ;
 il faut sçavoir souffrir.

P H É D R E .

‡ Dieux , que ne puis-je , au courant
 d'une onde pure , puiser de l'eau pour

peinture si ressemblante nous déplairoit aujour-
 d'hui. Pourquoi ?

Imitations de R A C I N E .

* Je ne me soutiens plus ; ma force m'abandonne.

Act. I. Sc. III.

† Que ces vains ornemens , que ces voiles me pé-
 sent ! *ibid.*

‡ Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
 Quand pourrai-je au travers d'une noble poussière
 suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ! *ibid.*

On peut remarquer dans la suite de cette
 Scène , & dans l'Acte suivant , que M. RACINE

étancher ma brûlante soif ! que ne suis-je couchée à l'ombre des forêts dans une prairie émaillée !

LA CONFIDENTE.

Que dites-vous, Madame ? songez-vous que vous êtes entourée d'une troupe de femmes, & que ces discours sans suite découvrent la manie qui fait votre esprit ?

PHÉDRE.

Qu'on me conduise sur les montagnes ? Partons, allons dans les bois, poursuivons les cerfs à la suite des chiens. Dieux, que ne m'est-il permis de les animer de la voix, d'approcher le dard * de ma chevelure, & de lancer de ma main le trait rapide sur la tremblante proie !

LA CONFIDENTE.

De quels soucis allez-vous occuper votre pensée, Madame ? qu'a de commun avec vous l'appareil de la chasse ? pourquoi desirer si ardemment d'être

n'a pas porté aussi loin qu'Euripide le beau désordre qu'exprime si bien Phédre.

* Grec. *επιχαια*. Ce mot signifie *dard*, le Grec ajoute *Theffalien*, parce que la figure du dard & la manière de le lancer étoit d'une invention Theffalienne. On ne sauroit lancer un javelot qu'on ne l'approche vers la tête.

assise sur les bords d'un ruisseau ? n'avez-vous pas proche de vos tours une source féconde pour contenter vos desirs ?

P H É D R E.

Déesse de Limné , qui présidez à l'exercice des fougueux Coursiers , que ne suis-je dans la carrière , occupée moi-même à dompter un * cheval plein de feu ?

L A C O N F I D E N T E.

Quel discours vient encore de vous échapper, Princesse ? ardente à la chasse vous poursuiviez tout-à-l'heure les cerfs sur la cime des montagnes ; & vous voici présentement dans une carrière où vous domptez un Coursier ! ah , Madame , il n'est pas difficile d'appercevoir qu'une Divinité ennemie étonne & agite cruellement vos esprits.

* Gr. *Des Chevaux Venitiens*. Les Venitiens ou Henetes étoient des peuples de Paphlagonie , qui après la guerre de Troye s'emparèrent , [dit-on ,] sous la conduite d'Antenor , de cette partie d'Italie , qu'on appelle aujourd'hui *Venise*. Ils excelloient dans le soin d'élever & de dresser les chevaux. Denys le Tyran tiroit de ces peuples , ceux dont il se servoit dans les combats équestres.

* Insensée , qu'ai-je fait ? où ai-je laissé égarer ma raison ? je l'ai perdue. Une Divinité barbare me l'a ravie. Ah que je suis malheureuse ! (à sa *Confidente* ,) approche : remets mon voile pour me cacher. Je rougis de ce que j'ai prononcé. Cache-moi , te dis-je. Les larmes tombent malgré moi de mes yeux : mon visage se couvre de honte & de confusion . . . agréable & cruelle folie ! † mon erreur m'est chère , & la raison m'importune. Hé-bien , livrons-nous à une erreur insensée , & mourons.

Imitations de RACINE.

* Insensée , où suis-je ? qu'ai-je dit ?
 Où laissé-je égarer mes vœux & mon esprit ?
 Je l'ai perdu ; les Dieux m'en ont ravi l'usage ;
 Oenone , la rougeur me couvre le visage ;
 Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs ,
 Et mes yeux malgré moi se remplissent de pleurs.
ibid.

Note
 de l'Édi-
 teur.

† Cela est beau ; mais ce n'est pas Euripide. Phédre dit sententieusement : « Qu'il est cruel
 « [en de pareils états] de retrouver sa raison
 « perdue ! & qu'il est triste aussi de l'avoir per-
 « due ; mais après tout , mourir saas l'avoir
 « recouvrée , c'est un moindre mal. »

L A C O N F I D E N T E .

Voici votre voile : * vous êtes obéie ; que ne puis-je mourir à mon tour ! l'expérience m'a coûté bien des années ; mais enfin je ne le sens que trop , il vaudroit mieux pour le repos des hommes naître peu sensible à l'amitié , que d'en être comme moi la victime. Il seroit plus doux d'être maître d'éguiser ou d'émousser sa sensibilité , que d'en avoir l'ame toute pénétrée : car qu'un seul cœur souffre pour deux autant que je souffre pour elle , c'en est trop. Une douleur telle que la mienne est un fardeau insupportable. On dit bien vrai , que les amitiés humaines traînent après elles plus de soucis que de charmes , & qu'elles sont plus nuisibles qu'utiles au repos de nos jours. Rien de trop , cette maxime est préférable à celle qu'on lui oppose , & tout sage fera de mon avis. †

* La confidente dit en voilant la tête de Phédre : » Vous êtes obéie.... O ! quand viendra la mort me couvrir d'un voile pareil ! » Note de l'Editeur.
 [Elle fait allusion à l'ancien usage qui étoit de jeter un voile sur ceux qui venoient d'expirer.]
 Elle moralise ensuite : » L'expérience de bien des années m'a rendu sçavante , &c. »

† La Reine voilée & livrée à sa confusion fait cesser la Scène de l'Acte , comme si elle

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PHÉDRE couchée, Suite, LA CONFIDENTE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR *à la Confidente de Phédre.*

Fidelle dépositaire des ennuis de la Reine, vous qui l'avez élevée & nourrie de vos mains, vous nous voyez sensibles au mal surprenant qui la consume : mais nous ignorons ce que c'est. Pourrions-nous l'apprendre de votre bouche ?

LA CONFIDENTE.

Je l'ignore comme vous. J'ai eu beau la presser de me le dire. Elle s'obstine à le taire.

LE CHŒUR.

Quoi ? vous n'en sçavez pas même la cause ?

LA CONFIDENTE.

Aussi peu que le reste. La Reine me cache tout.

sortoit du Théâtre : mais sa présence muette fait dans la suite un effet admirable.

LE CHŒUR.

Qu'elle me paroît affoiblie ! que ses
attraits sont changés !

LA CONFIDENTE.

Eh, le moyen qu'ils ne le soient pas ? *
Trois jours se sont écoulés pour elle sans
nourriture.

LE CHŒUR.

Est-ce trouble involontaire ? † est-ce
dessein formé de mourir ?

LA CONFIDENTE.

Il faut bien qu'elle ait résolu de se

Imitations de RACINE.

* Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure ,
Depuis que votre corps languit sans nourriture.
ibid.

† *πότερον ὄν' ἄτης* ; Ate dans les idées du Paganisme étoit une Déesse malfaisante qui troublant la raison précipitoit en de grands crimes & d'horribles malheurs. Mais la plupart des Editeurs & des Commentateurs au lieu d'*ἄτης* lisent *ἀσής*, qui veut dire *dégoût*, leçon qui s'ajuste bien mieux au sens. La *nourrice*, *τροφὸς*, [le Traducteur nous passera ce terme.] dit que Phédre n'a rien mangé depuis trois jours. Le Chœur des Trézéniennes lui demande, si c'est par dégoût de la nourriture, *ὄν' ἀσής* ? ou si c'est un dessein formé de mourir ? Il y a plus ; c'est que dans *ἄτης* partout ailleurs la première syllabe est brève, & qu'alors la mesure du vers Iambe ne se trouveroit plus.

Note
de l'Edi-
teur.

procurer la mort , puisqu'elle s'est mise en tête de ne plus soutenir un reste de vie languissante.

LE CHŒUR.

Vous me surprenez étrangement. *
Mais cela peut-il plaire à son époux ?

LA CONFIDENTE.

Elle dissimule son mal. Elle assure qu'elle est pleine de santé & de vie.

LE CHŒUR.

Mais quoi ? en jettant un regard sur elle , ne voit-il pas des marques trop visibles du contraire ?

LA CONFIDENTE.

Pour comble de malheur , Thésée est absent. † Il est bien loin de ces lieux.

LE CHŒUR.

Et vous-même, que n'employez-vous

Note
de l'Édi-
teur.

* Dans Euripide ces deux membres sont liés , & ne forment qu'une même phrase , » Je suis bien sûre que tout ceci déplaît fort à Thésée. »

† M. RACINE suppose aussi cette absence de Thésée , qui produit un si bel effet : mais il enchérit sur Euripide , en ce qu'il suppose que ce Prince est aux enfers avec Proserpine , & par-là il ménage adroitement le bruit de sa mort qui se répand à Trézène , & qui ranime le fol espoir de Phédre.

la violence *, s'il le faut, pour découvrir la cause de sa langueur, & du trouble de ses esprits ?

LA CONFIDENTE.

Hélas , j'ai tout tenté sans succès : mais j'y consens , je vais employer tout mon zèle ; vous en ferez témoins , & vous jugerez de ma tendresse pour ma Souveraine.

S C E N E I I.

Les mêmes , P H É D R E.

LA CONFIDENTE.

Allons , Princesse , oublions l'une & l'autre le passé. Devenez de votre côté plus traitable ; éclaircissez ce front chargé de nuages ; quittez un dessein funeste ; & s'il m'est échappé quelque parole qui vous ait déplû , je sçaurai à mon tour changer de langage. Quel est donc votre mal ? est-il tel qu'il doive être secret pour d'autres que pour nous ?

* *Violence*. Ce terme est bien dur : Euripide se sert du mot ἀνάγκη, *necessitatem* ; c'est-à-dire : « Ne devriez-vous pas lui arracher son secret à force d'importunités , ou de la pres-
Note de l'Éditeur.

Voici des amies prêtes à vous secourir. Est-il réservé aux disciples d'Esculape ? donnez-nous la satisfaction de recourir à leurs conseils. . . . Vous ne répondez rien. Il n'est point ici question de se taire, Madame. Il faut, ou me répondre, si j'ai tort, ou me croire, si j'ai raison. Parlez. . . . Quoi ? que dites-vous ? tournez du moins les yeux vers moi. . . Elle garde un silence glacé. Ah, que je suis à plaindre ! Vous le voyez, chères amies, tous mes efforts sont superflus. Je gagne aussi peu à présent que par le passé. Mes conseils ne la touchoient point ; aujourd'hui elle les rebute. Mais il n'en sera pas ainsi, cruelle, votre rigueur inflexible l'emporte sur l'inclémence de la mer : * mourez donc ; mais

Imitations de RACINE.

* Vous trahissez enfin vos enfans malheureux,
 Que vous précipitez sous un joug rigoureux.
 Songez qu'un même jour leur ravira leur mère,
 Et rendra l'espérance au fils de l'étrangère,
 A ce fier ennemi, de vous, de votre sang,
 Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc,
 Cet Hippolyte. . . .

P H E D R E.

Ah Dieu !

© N O N E.

Ce reproche vous touche.

ſçachez que ſi vous abandonnez vos enfans , ils feront chaffés de la maifon paternelle. J'en atteste cette fière Amazone qui a eu ſoin de leur ménager un Maître. Vous ſouvient-il de ce fils de l'étrangère , de ce superbe ennemi de votre ſexe , de cet Hippolyte?...

P H É D R E.

Ah !

L A C O N F I D E N T E.

Je le vois , ce reproche vous pique.

P H É D R E.

Ah ! tu me fais mourir. Au nom des Dieux , ne prononce plus déformais ce funeste nom devant moi.

L A C O N F I D E N T E.

Voyez donc qu'elle est votre conduite. Ce nom vous est odieux ; votre haine est juste , & toutefois vous ne voulez pas prendre ſoin de vos jours pour ſauver vos enfans !

P H É D R E.

Je chéris mes enfans , tu peux m'en

P H É D R E.

Malheureuſe , quel nom est sorti de ta bouche !

È N O N E.

Hé bien , votre colère éclatte avec raiſon ;

J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.

Vivez donc. Que l'amour , le devoir vous excite ;

&c. *ibid.*

croire : mais hélas , qu'un fouci plus cruel déchire aujourd'hui mon cœur !

LA CONFIDENTE.

* Madame , vos innocentes mains ne se font point baignées dans le sang.

PHÉDRE.

Mes mains sont exemptes de crime ; que mon cœur ne l'est-il de même !

LA CONFIDENTE.

† Auriez-vous jouï du plaisir secret de triompher d'un ennemi abattu ?

PHÉDRE.

Non , c'est une main amie qui m'a perdue malgré elle , & malgré moi.

Imitations de RACINE.

* Quoi , de quelque remords vous êtes déchirée ?
 Quel crime a pû produire un trouble si pressant ?
 Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent.

PHÉDRE.

Graces au Ciel , mes mains ne sont point criminelles ,
 Plût aux Dieux que mon cœur fût innocent comme
 elles !

Note de l'Editeur. † Contrefens manifeste. *ἑπακτος πημὸν* , *latifio extranea* , vaut autant qu'un maléfice reçu de dehors de la part de quelque ennemi. La Confidente demande donc à Phédre , si la vengeance de quelque ennemi n'auroit point jetté sur elle *un sort* ? Les Anciens donnoient beaucoup dans ces sortes de superstitions.

L A C O N F I D E N T E.

Thésée vous auroit-il offensée ?

P H É D R E.

Ah, puissai-je moi-même ne l'avoir point offensé !

L A C O N F I D E N T E.

* Quel est donc ce forfait énorme qui vous force de mourir ?

P H É D R E.

Laisse-moi mon secret. † Ce n'est point à cause de toi que je m'obstine à le cacher.

L A C O N F I D E N T E.

‡ Non, cruelle, je ne souffrirai pas que vous me le céléz plus long-tems, ou bien j'expirerai à vos pieds.

*Imitations de R A C I N E.** Et quel affreux projet avez-vous enfanté
Dont votre cœur encor doit être épouvanté ?

P H É D R E.

Je t'en ai dit assez, épargne-moi le reste.... *ibid.*

† ἔα μὲ ἀμαρτῆν. ἔ γάρ ἐίς σ' ἀμαρτίαν.

Et c'est-à-dire : » Que t'importe mon forfait ?
» ce n'est pas contre toi qu'il est commis. »Note
de l'Édi-
teur.*Imitations de R A C I N E.*

C R U E L L E.

‡ Cruelle, quand ma foi vous a-t-elle déçue, &c. *ibid.*

P H É D R E.

* Malheureuse , que fais-tu ? laisse mes mains. Que veux-tu de moi par cette violence ?

L A C O N F I D E N T E.

Non , vous dis-je. Vous me voyez à vos genoux ; je ne me releverai point que vous n'ayez parlé.

P H É D R E.

† Si tu entends des malheurs ¶ , ils retomberont sur toi.

Imitations de R A C I N E.

P H É D R E.

* Quel fruit espères-tu de tant de violence ! *ibid.*

† Tu frémiras d'horreur si je romps le silence.

E N O N E.

Hé , que me direz-vous , qui ne cède , grands Dieux ; A l'horreur de vous voir expirer sous mes yeux ? *ibid.*

¶ *κὰκ' ὦ τάλαινα , σοι , τίδ' , εἰ πίσση , κηκὰ.*

Note
de l'Édi-
teur.

» Malheur à toi-même , si je parle. » C'est précisément le vers de Racine.

Tu frémiras d'horreur , si je romps le silence.

Et après que la Confidente lui a répondu : *Hé que peut-il* , Phédre ajoute

ὀλῆ. τὸ μέντοι πρᾶγμα ἔμοι τιμὴν φέρει.

» Peu m'importe : pour moi , j'y trouve ma
» gloire. » Elle veut dire , à garder son secret ;
mais la Confidente l'entend d'une autre façon.

L A C O N F I D E N T E .

Hé, que peut-il m'arriver de pire,
 ô Ciel, que d'être privée de vous !

P H É D R E .

* Mourons ; je mourrai du moins avec
 ma gloire, & mon secret.

L A C O N F I D E N T E .

S'il vous est glorieux de mourir,
 pourquoi me cacher la cause de votre
 mort ?

P H É D R E .

Si je parle, cette gloire s'évanouit,
 & je me couvre d'infamie.

L A C O N F I D E N T E .

Si vous rompez le silence, vous en
 ferez plus estimable à mes yeux.

P H É D R E .

Retire-toi, te dis-je. Au nom des
 Dieux, cesse de me presser ; laisse mes
 mains.

L A C O N F I D E N T E .

† Je n'en ferai rien, puisque vous me

* Il y a dans le Grec *ἀλλή* peribis. *Tu mourras*, ou *meurs*. Il est évident que Phédre parle ici à elle-même, & non à sa Confidente. Le Scholiaste adopte aussi ce sens, qui vaut mieux que celui-ci : *Tu mourras, si tu m'entends*.

Imitations de R A C I N E .

† Réservez-vous ce prix à ma fidélité ? *ibid.*

212 HIPPOLYTE.
refusez si injustement l'unique prix qu'exige ma fidélité.

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés;
Par vos foib'es genoux que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

P H E D R E.

Tu le veux, lève-toi.

È N O N E.

Parlez ; je vous écoute. . . . *ibid.*

P H E D R E.

O haine de Venus ! ô fatale colère !
Dans quels égaremens l'amour jetta ma mere !

È N O N E.

Oublions-les , Madame , & qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir.

P H E D R E.

Ariane ma sœur , de quel amour blessée,
Vous mourutes aux bords où vous fûtes laissée !

È N O N E.

Que faites-vous , Madame , & quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui ?

P H E D R E.

Puisque Venus le veut , de ce sang déplorable
Je mourrai la dernière & la plus misérable.

È N O N E.

Aimez-vous ?

P H E D R E.

De l'Amour j'ai toutes les fureurs.

È N O N E.

Pour qui ?

P H E D R E.

Tu vas ouïr le comble des horreurs.
J'aime.... A ce nom fatal je tremble , je frissonne.
J'aime....

P H É D R E.

Hé-bien, tu feras fatisfaite. Je cède
à ton importunité. * Lève-toi.

L A C O N F I D E N T E.

Parlez; me voilà prête à vous écouter.

P H É D R E.

† O ma mere, ô déplorable mere,
de quel amour vous avez brûlé!

E N O N E.

Qui ?

P H É D R E.

Tu connois ce fils de l'Amazone.

E N O N E.

Hippolyte ! grands Dieux !

P H É D R E.

C'est toi qui l'as nommé.

E N O N E.

Juste Ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace !

O désespoir ! ô crime ! ô déplorable race ! &c. *ibid.*

* Le texte Grec porte : » Je respecte les
» mains qui m'ont nourrie & élevée. » Cette Note
déférence pour une Nourrice est encore un pré-
cieux trait des mœurs de ce tems-là. de l'Edi-
teur.

† Pasiphaé épouse de Minos Roi de Crete.
Elle étoit fille du Soleil & d'une Nymphé. Les
Poètes ont feint que Venus irritée de ce que le
Soleil avoit découvert aux Dieux l'aventure
de cette Déesse avec Mars, inspira un amour
fatal à toute la race de Minos. Pasiphaé, di-
sent-ils, s'abandonna à un taureau, de là vint
le Minotaure, moitié homme, & moitié tau-
reau, que Thésée tua dans le labyrinthe.

LA CONFIDENTE.

Horrible objet de ses coupables desirs ! un taureau... mais pourquoi réveillez-vous ce souvenir, Madame ?

P H É D R E.

* O infortunée sœur, épouse de Bacchus...

LA CONFIDENTE.

Que faites-vous ? pourquoi vous animer ainsi contre toute votre race ?

P H É D R E.

J'en suis la troisième, & je meurs la plus misérable.

LA CONFIDENTE.

Justement étonnée, j'attends où aboutira enfin ce discours.

L'histoire autorisée par PLUTARQUE explique la fable, en disant que Pasiphaé aima un guerrier nommé Taurus, & que le fruit de leur passion fut un fils qui réunit les deux noms de Taurus & de Minos.

* Ariadne. Minos, pour venger la mort de son fils Androgée, avoit contraint les Athéniens de lui livrer pour tribut de jeunes enfans, qu'il enfermoit dans le labyrinthe pour y être dévorés par le Minotaure. Thésée fut livré comme les autres : mais Ariadne qui l'aimoit, le sauva par le moyen d'un fil qui lui servit à sortir du labyrinthe, après avoir tué le monstre. Thésée abandonna sa libératrice & son amante dans une Isle où Bacchus la vit & l'épousa.

P H É D R E.

Je t'ai dit assez la source de mes maux. *

L A C O N F I D E N T E.

Je n'en ignore pas moins ce que je veux sçavoir.

P H É D R E.

† Que ne peux-tu me prévenir, & dire toi-même ce qu'il faut que je dise!

L A C O N F I D E N T E.

Hélas, suis-je prophétesse ¶, pour pénétrer de pareilles obscurités?

P H É D R E.

Sçais-tu ce que c'est qu'une chose... qu'on appelle *aimer*?

L A C O N F I D E N T E.

Elle a ses douceurs & ses amertumes.

P H É D R E.

Hé-bien, j'éprouve l'un & l'autre. §

* » Tu vois, dit Phédre, que ce n'est pas Note
 » d'aujourd'hui que ma famille est malheu- de l'Édi-
 » reuse. » teur.

† Voici un endroit fort délicat, que M. RACINE apparemment n'a pas sapperçu.

¶ Cette femme ne connoissoit gueres ni les Note
 Prophètes ni les Prophetesses : il faut traduire, de l'Édi-
eu μαντις ἐπιστήμη : Ai-je le don de deviner ? teur.

§ » Hé bien, je n'en ai ressenti que les Note
 » peines. » Rien de plus vrai par rapport à de l'Édi-
 Phédre : aussi EURIPIDE se sert du mot *διττός*, teur.
 qui veut dire l'un des deux, non pas tous les deux.

Que dites-vous ? ô Ciel ! vous aimez !
& qui ?

PHÉDRE.

Tu connois ce fils de l'Amazone.

LA CONFIDENTE.

Hippolyte ! ô Dieux !

PHÉDRE.

C'est toi qui l'as nommé , non pas
moi.

LA CONFIDENTE.

Juste Ciel , qu'entends-je ? me voilà
perdue. Mes amies , cela est-il croya-
ble ? non , je ne puis plus supporter la
lumière. Jour détestable , lumière odieu-
se , je vais vous quitter pour toujours :
adieu , ne me comptez plus au nombre
des vivans. Quoi ? la pureté même * est
entraînée malgré elle vers le crime ! Ve-
nus est-elle donc Déesse ? non , il faut
qu'elle soit quelque chose de plus pour
avoir perdu Phédre , ses enfans , & moi-
même avec eux.

Note
de l'Edi-
teur.

* « Quoi ? les plus sages , entraînées par
« une fatale nécessité , s'oublient elles-mêmes !
« Dites après cela que Venus n'est pas une
« Déesse , & s'il se peut , quelque chose de
« plus , &c. »

O Ciel ! avez-vous entendu ce qu'a dit la Reine ? quel mal ! quel aveu ! que n'ai-je expiré avant que Phédre fût tombée dans cette affreuse manie ! hélas , malheureuse Princesse , dans quel déluge de maux vous voila plongée ! ô amertume , nourriture ordinaire des mortels ! c'est fait de vous , ô Reine ; vous avez révélé votre honte ; de quels jours ce jour fatal va-t-il être suivi ! quel trouble il va produire dans votre maison ! car , hélas , nous le voyons trop , Venus dans son courroux s'est acharnée à vous perdre. O Princesse trop déplorable !

P H E D R E.

Femmes de Trézène , * écoutez-moi pour la dernière fois. † Les longues nuits m'ont vûe souvent occupée à re-

* Gr. *Habitans de cette extrémité de l'Empire de Pelops*. Pelops , fils de Tantale Roi de Phrygie , passa en Elide , épousa Hippodamie fille d'Oenomaüs Roi d'Elide , & s'empara de ce Royaume , qui fut appelé depuis *Peloponnèse*, *Iste de Pelops*. Or Trézène , aujourd'hui *Damala* ou *Pleda* , est dans le Peloponnèse , à présent la Morée , & cette ville étoit frontiere des Etats de Pelops.

† Elle leur parle cependant encore dans la suite. Aussi cette liaison est du Traducteur.

Note
de l'Edi-
teur.

chercher la cause de la corruption générale de la vie humaine. Ce n'est point en suivant la nature * que les hommes péchent , me disois-je à moi-même ; car enfin , la droite raison est un guide qui les éclaire : mais telle est notre faiblesse , charmés du bien que nous connoissons tous , nous négligeons de le pratiquer , les uns par lâcheté , d'autres en préférant les charmes de la volupté à ceux de la vertu ; & combien de plaisirs nous séduisent ! les longs entretiens , l'oïveté , mal si attrayant , & la mauvaise honte. Je dis la mauvaise ; car il est une sorte de honte qui sied. L'autre , cause la ruine des maisons. Si la honte étoit toujours bien placée , un seul terme n'exprimeroit pas un vice & une vertu , deux choses si différentes. Heureuse & ferme dans mes réflexions , je me flattois alors qu'aucun souffle empoisonné ne pourroit corrompre mon cœur. Mais pour conduire votre esprit par la route que le mien a parcourue , suivez le fil de ma conduite secrète. Dès que je

Note
de l'Édi-
teur.

* Le P. B. fait de Phèdre une Epicurienne : & EURIPIDE en fait une Fataliste , qui voit le bien & qui fait le mal , à-peu-près comme la Médée des Métamorphoses.

sentis les premiers traits d'un criminel amour, je n'eus d'autre vûe que de lutter avec fermeté contre un mal involontaire. Je commençai à l'ensevelir dans un silence profond. On sçait assez que la langue est un dépositaire infidèle, qui capable de corriger les pensées d'autrui, se procure, en parlant, mille maux. Je me fis ensuite un devoir de me vaincre, & d'être chaste en dépit de Venus. Enfin mes efforts contre cette puissante Divinité devenant inutiles, ma dernière ressource a été de recourir à la mort. Je ne crains point qu'on blâme un parti si héroïque. Hé, que puis-je souhaiter de plus juste que d'avoir beaucoup de témoins de ma gloire, & de n'en point avoir de mon infidélité? Je n'ignorois pas l'opprobre de cet indigne amour. Mon sexe m'en faisoit assez sentir toute l'horreur. Périr à jamais l'épouse infidèle qui passant les bornes de la pudeur, osa la première souiller le lit de son époux! c'est des plus illustres maisons que ce funeste poison s'est répandu sur tout le sexe; car l'exemple des Grands embellit le crime aux yeux du vulgaire.*

Imitations de R A C I N E.

* Je sçai mes perfidies

Oenone, & ne suis point de ces femmes hardies

K ij

Oui , je déteste celles qui plus chastes en paroles qu'en effet , couvrent d'un voile de vertu leurs égaremens cachés. De quel front , ô Venus , osent-elles lever les yeux sur leurs époux ? ne craignent-elles point que les ténébres mêmes , complices de leurs horreurs , ne les exposent au grand jour ; que les voûtes & les murs ne prennent la parole pour les accuser ? Voilà , chères amies , voilà ce qui me détermine à mourir. Il ne fera pas dit que j'aye deshonoré mon époux , ni que

Qui goutant dans le crime une tranquille paix ,
 Ont sçu se faire un front qui ne rougit jamais.
 Je connois mes fureurs , je les rappelle toutes ;
 Il me semble déjà que ces murs , que ces voutes
 Vont prendre la parole , & prêts à m'accuser
 Attendent mon époux pour le défabuser.
 Mourons. De tant d'horreurs qu'un trépas me délivre.
 Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre !
 La mort aux malheureux ne cause point d'effroi :
 Je ne crains que le nom que je laisse après moi.
 Pour mes tristes enfans quel affreux héritage !
 Le sang de Jupiter doit enfler leur courage :
 Mais quelque juste orgueil qu'inspire un sang si beau ,
 Le crime d'une mere est un pesant fardeau.
 Je tremble qu'un discours , hélas , trop véritable
 Un jour ne leur reproche une mere coupable
 Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux
 L'un ni l'autre jamais n'ose lever les yeux.

Act. III Sc. III.

j'aye couvert de confusion mes tristes enfans. Puissent-ils plutôt paroître dans Athènes avec cet éclat & cette liberté que leur donne la vertu de leur mere ! un homme, fût-il un héros, est réduit à la condition d'un esclave * †, s'il se sent flétri par la tache d'un pere criminel, ou d'une mere coupable. On a raison de le dire, l'honneur solide & fondé sur la vertu est plus précieux que la vie. Le tems armé d'un miroir inévitable décèle tôt ou tard les méchans, & c'est pour n'être pas de leur nombre que je meurs aujourd'hui.

L E C H Œ U R.

Ciel ! que la vertu a de charmes !
qu'elle est honorée parmi les mortels !

AMYOT traduit ainsi ce passage cité par
PLUTARQUE.

* Qui sent son pere ou sa mere coupable
D'aucune chose à l'homme reprochable,
Cela de cœur bas & petit le rend,
Combien qu'il l'eût de sa nature grand.

PLUT. traité de l'éduc. des enfans.

† Il n'est point réduit à la condition d'un esclave ; mais il en prend les sentimens : il devient pusillanime & lâche, & comme dit AMYOT cité par le P. B. lui-même.

Cela de cœur bas & petit le rend.

K iij

Je l'avouerais, Madame, l'aveu de vos malheurs m'a fait d'abord frémir d'effroi : mais je reconnois à présent la vanité de mes scrupules ; & comme vous sçavez, les réflexions sont plus solides * que les premières idées qui luisent à notre esprit. Cet amour dont vous vous plaignez †, qu'a-t-il après tout de si

Note
de l'Édi-
teur.

* Cela est foible. Il auroit fallu dire : » Souvent les secondes pensées corrigent les premières. » Le tour eût été plus énergique, plus conforme au Grec.

αἰ δευτεράϊ πως φροντίδες σοφωτέραν.

Imitations de RACINE.

† Vivez, vous n'avez plus de reproche à vous faire ;
Votre flamme devient une flamme ordinaire. . . .

Act. I. Sc. V.

Hé, repoussez, Madame, une injuste terreur :
Regardez d'un autre œil une excusable erreur,
Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée :
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.
Est-ce donc un prodige inouï parmi nous ?
L'Amour n'a-t-il encor triomphé que de vous ?
La foiblesse aux humains n'est que trop naturelle :
Mortelle, subitisez le sort d'une mortelle.
Vous vous plaignez d'un joug imposé dès long-tems.
Les Dieux mêmes, les Dieux de l'Olympe habitans,
Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

Act. IV. sur la fin.

nouveau & de si singulier ? c'est l'effet du courroux de Venus. Vous aimez ; chose bien étrange ! cela ne vous est-il pas commun avec le reste des humains ? Quoi ! faut-il qu'un frivole amour vous conduise au tombeau ? malheureux ceux qui aiment, ou qui aimeront désormais, si la mort doit être le prix de leurs feux ! la colère de Venus est un torrent impétueux à qui rien ne résiste. Lui cède-t-on ? elle est moins vive : mais quand elle rencontre un cœur fier, indocile, rebelle, de quel air pensez-vous qu'elle le traite ? impérieuse Déesse, elle pénètre sous les eaux & dans les airs. Hé, n'est-elle pas la source de toutes choses ? c'est elle qui inspire & qui entretient l'amour dont tous les hommes sont les fruits. Interrogez ceux qui lisent les écrits des Anciens & des Poëtes ; ils vous diront que Jupiter brûla pour * Se-

* Semelé fille de Cadmus Roi de Thèbes. Jupiter l'aima, & elle eut de lui Bacchus. Junon avec sa jalousie ordinaire se déguisa en vieille, dit OVIDE, & pour flatter la vanité de Semelé, elle lui conseilla d'exiger de Jupiter qu'il vînt la trouver dans tout l'éclat de sa gloire : il l'exauça malgré lui ; il vint armé de foudres, & elle en fut consumée.

mêlé; ils vous diront que l'Aurore *
 mere de la lumiere, ne dédaigna pas
 d'enlever aux Cieux Céphale son amant.
 L'Aurore & Semelé habitent toutefois
 parmi les Dieux, qui ne cherchent point
 à les éviter. C'est qu'ils cèdent sans doute
 à leur destinée; & vous, foible mortelle,
 vous ne céderiez pas à la vôtre! ah! il
 faudroit que vous fussiez née supérieure
 aux Divinités pour ne pas suivre les
 mêmes loix. Combien de sages parmi
 les époux voyant l'opprobre de leur lit
 font semblant de n'en rien voir? com-
 bien de peres dissimulent les jeunes
 amours de leurs enfans? c'est que la
 sagesse humaine ne consiste qu'à sauver
 les dehors; c'est qu'une sévérité outrée
 n'est point du ressort de notre condition

* Les amours de cette Déesse sont célèbres
 chez les Poëtes. Elle aima d'abord Tithon,
 qu'elle changea depuis en Cigale pour le dé-
 livrer d'une incommode vieilleffe, & peut-être
 encore plus pour s'en délivrer elle-même: car
 elle lui devint souvent infidelle par l'amour
 qu'elle conçut pour Céphale jeune chasseur,
 époux de Procris, laquelle fut la dupe de sa
 jalousie, & se fit tuer dans des broffailles par
 son mari, qui la prit pour une bête fauve. Cé-
 phale eut peine à céder à la passion de l'Aurore.
 Elle l'enleva aux Cieux suivant EURIPIDE.

mortelle. Il n'est rien de pur ni de parfait ici bas : les édifices des plus habiles maîtres pèchent toujours par quelque endroit. Agitée par les flots de l'amour, comment pourriez-vous éviter le naufrage ? mortelle & sujette aux fragilités humaines, n'êtes-vous pas trop heureuse d'avoir plus de vertu que de foiblesse ? ainsi, chère Princesse, quittez un funeste dessein, & cessez d'outrager les Dieux. Hé, n'est-ce pas les outrager en effet que de prétendre être plus vertueux qu'ils ne le sont. Osez aimer, Madame ; tel est l'ordre de Venus. Ne songez qu'à guérir la playe de votre cœur, quoi qu'il en doive coûter. Il est des enchantemens & des paroles propres à calmer les fureurs amoureuses. Il est plus d'un remède à l'amour. Mon zèle sçaura trouver les plus prompts ; & la subtilité des hommes * seroit bien tardive à inventer des

* Il y a dans cette construction je ne sçais quoi de louche & d'embrouillé, le sens d'ÉURIPIDE est palpable, & c'est une de ses malices ordinaires contre le sexe. » En pareil cas, dit la Confidente, l'homme, *αυδεις*, seroit long-tems à imaginer des ressources & des stratagèmes, qui se présentent tout d'abord à nous autres femmes. »

ressources , si nous autres femmes n'en trouvions pas. *

LE CHŒUR.

Madame, il faut en convenir, ses avis sont flatteurs & conformes à votre situation présente ; mais dût mon éloge vous paroître plus odieux que son discours , & plus affligeant pour les intérêts de votre cœur , je ne puis m'empêcher de

* Cette horrible morale est mise dans la bouche d'une esclave , à qui le crime fait d'abord horreur ; mais qui se familiarise insensiblement avec lui pour sauver les jours de la Reine à quelque prix que ce puisse être. M. RACINE n'a pas manqué ce morceau. Il l'a même employé deux fois , l'une avec beaucoup de vraisemblance , sur le faux bruit de la mort de Thésée ; l'autre , d'une manière un peu plus hardie sur l'aveu que Phédre fait à Oenone , qu'elle se trouve piquée d'avoir une rivale. On a vû ci-dessus ce morceau tiré de l'Acte IV. Voici une partie du premier , qui est à la cinquième Scène du premier Acte.

Imitations de RACINE.

Vivez , vous n'avez plus de reproche à vous faire ;
 Votre flamme devient une flamme ordinaire.
 Thésée en expirant vient de rompre les nœuds
 Qui faisoient tout le crime & l'horreur de vos feux ;
 Hippolyte pour vous devient moins redoutable ,
 Et vous pouvez le voir sans vous rendre coupable ,
 &c.

le dire , vos sentimens font plus louables que les fiens.

P H É D R E.

Et voilà ce qui caufe le renverfement des familles & des états. Oui , ce font les paroles féduifantes. Il n'eft pas queftion de nous flatter , il faut nous porter à la gloire.

L A C O N F I D E N T E.

Que fert cette fierté , Madame ? il ne s'agit pas de faire la vaine : il s'agit de guérir votre cœur. Oui , il ne reſte plus qu'à fonder celui. . . . Croyez-moi , Princesſe , je n'en viendrois pas à cette extrêmité , ſi trop ſenſible aux traits de l'amour * vous n'étiez arrivée au dernier période de vos malheurs. On ne ſçau- roit blâmer mon zèle ; & ce n'eſt pas votre paſſion que je fers , c'eſt votre vie que je veux ſauver.

P H É D R E.

O exécrables confeils ! tais-toi , mal-

* Quoiqu'en diſe le P. B. d'après quelques Scholiaſtes , c'eſt tout le contraire ;

Note de l'Édi-
teur.

εἰ μὴ σώφρων δ' ὄσ' ἐτύγχανε γυνή.

» Si vous n'étiez une femme modeste. »
La vieille femme peut en effet donner ce nom à Phédre , 1^o. parce qu'elle a honte d'avouer ſa paſſion ; 2^o. parce qu'elle la combat.

heureuse. Cesse de m'empoisonner par
tes horribles discours.

LA CONFIDENTE.

Ils sont horribles, je l'avoue; mais ils
sont plus utiles que votre farouche vertu:
& est-il un crime, pourvû qu'il vous
sauve, qui ne soit préférable à cette fière
pudeur qui vous tue?

P H É D R E.

Puisque tu conviens que tes conseils
sont détestables, quoiqu'avantageux,
au nom des Dieux ne va pas plus loin.
Malgré l'amour dont je me sens brûler,
je jouis encore de ma gloire & de ma
vertu. Si tu révéles mon fatal secret*,
je n'en mourrai pas moins, & je mourrai
deshonorée.

LA CONFIDENTE.

Si vous l'avez prévû, il ne falloit
donc pas aimer: mais suivez la voix de
la vertu; j'y consens: du moins accor-
dez-moi une dernière faveur. Il me vient
une autre ressource. † J'ai des philtres

Imitations de RACINE.

* Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus
coupable.

ACT. I. Sc. III.

† On entrevoit ici où tend l'adresse de cette
malheureuse confidente. Elle a allarmé la vertu

capables d'appaiser les fureurs de l'amour sans altérer ni la vertu ni la raison, si vous n'êtes pas indocile. Car il faut du moins que je tire de l'objet de votre flamme quelque signe, quelque parole, ou quelque morceau de ses vêtemens pour ne faire qu'un de deux cœurs.

P H É D R E.

* Ce philtre est-il extérieur ou potable ?

de Phédre, en lui proposant de sonder Hippolyte. Pour la rassurer elle lui présente une autre ressource imaginaire qui sert de voile à son véritable dessein. La superstition avoit introduit deux sortes de Philtres chez les Anciens, les uns pour inspirer l'amour, les autres pour l'éteindre. On faisoit sur le Philtre potable ou extérieur, c'est-à-dire sur les drogues préparées, quelque signe échappé à la personne aimée, ou bien on prononçoit une parole d'elle, ou enfin l'on y mettoit un morceau de sa robe; on y joignoit de même, ou un signe, ou un morceau des vêtemens de la personne qui aimoit, en disant par exemple, *qu'ainsi Hippolyte aime Phédre*, ou bien, *qu'ainsi Phédre n'aime pas Hippolyte*, comme la Confidente veut ici le faire entendre. Cela s'appelloit *ne faire qu'un de deux cœurs*, c'est à dire, leur inspirer un amour mutuel, ou une mutuelle aversion.

* Cette question de Phédre qui paroît une bagatelle, est remarquable en ce qu'on voit

Que vous importe, Madame? souffrez qu'on vous serve, & n'exigez pas qu'on vous instruisse.

PHÉDRE.

Ah! que je crains ta funeste science!

LA CONFIDENTE.

Vous me faites mourir avec vos craintes éternelles. Qu'appréhendez-vous?

PHÉDRE.

Je tremble, puisqu'il faut te le dire, que tu n'aies révélé au fils de Thésée cet exécration mystère.

LA CONFIDENTE.

Reposez-vous sur ma fidélité, Madame; laissez-moi gouverner toutes choses. Et toi, puissante Venus, daigne me prêter ton secours. Pour le reste de mes desseins, il suffira d'en faire part aux amis qui sont dans le Palais.

par-là qu'elle entre en quelque composition avec sa confidente, sans consentir toutefois qu'elle révèle son secret à Hippolyte.



S C E N E I I I.

L E C H Œ U R.

Amour , amour , toi qui fais couler ^{Strophe I.}
 par les yeux ton poison dans les cœurs ,
 toi qui répands une volupté trompeuse
 dans le sein de ceux que tu blesses de tes
 traits , garde-toi de paroître à ma vûe
 armé de tous tes feux. Non , il n'est
 point de foudre ni d'impression des
 astres comparable aux dards enflammés
 que lance le fils de Jupiter & de Venus.

Que nous servent les * Hécatombes ^{Année I.}
 que nous offrons à Jupiter & à Phébus ,
 si nous refusons de rendre un culte lé-
 gitime au fils de Cypris , à ce Tyran
 des hommes , à ce Dieu tutélaire des
 Amours , capable seul de perdre & de
 conduire aux derniers malheurs ceux
 qu'il frappe dans son courroux.

* *Sacrifices de cent Taureaux.* Il y a encore
 dans le Grec au lieu de *Jupiter* , &c. *proche le*
fleuve Alphée ; c'est que ce fleuve du Pelopon-
 nèse passoit à Olympie , où Jupiter dit *Olym-*
pien avoit un Temple , de même que Phébus
 avoit le sien à Delphes sous le nom de *Pythien* ,
 à cause du serpent Python qu'il avoit tué.

Strophe II.

C'est lui qui a perdu * Iole & sa patrie. Princesse-heureuse tant qu'elle fut libre, il la rendit malheureuse par les liens de l'hymen. Venus en unissant son fort au fils d'Alcmène, célébra ce triste Hymenée par le carnage & la ruine entière de l'Oëchalie.

Antistrophe II.

† Sacrés murs de Thèbes, & vous,

* Iole étoit fille d'Eurytus Roi d'Oëchalie. Son pere la promet en mariage à celui qui remporterait le prix de l'arc. Hercule étant déclaré vainqueur, Eurytus fit difficulté de lui donner sa fille, & ce refus irrita tellement Hercule, qu'il ravagea l'Oëchalie & enleva la Princesse. Mais cette conquête lui coûta la vie : car Déjanire son épouse piquée de jalousie lui envoya la robe de Nessus, présent funeste qui le fit périr.

† Voici encore deux exemples sensibles des malheurs de l'amour. Ils sont tirés de Thèbes. Dircé épousa Lycus Roi de ce pays après qu'il eut répudié Antiope. Mais les fils du premier lit vengerent cruellement leur mere, & firent repentir Dircé d'avoir été aimée. Ils l'attachèrent par la chevelure aux cornes d'un Taureau furieux. Pour Semelé, qui est l'autre exemple, on a rapporté plus haut ce qu'en disent les Poëtes. EURIPIDE attribue son malheur à l'amour, & OVIDE à la vanité. L'un & l'autre se concilient aisément si ce n'est que la vanité est plus durable encore, & plus forte en quelque sorte que l'autre passion.

malheureuse Dircé, foyez-nous témoins de la colère implacable de Cithérée. C'est elle qui environna de flammes, l'amante de Jupiter, la mere de Bacchus, & qui l'écrasa de la foudre aux yeux de son amant. Semblable à une innocente abeille, Venus semble voltiger autour des mortels ; mais son souffle empesté nous corrompt, comme un vent impitoyable ternit l'éclat des plus belles fleurs.

A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

PHÉDRE, LE CHŒUR.

PHÉDRE.

Qu'entends-je dans le Palais ? ah ! je suis perdue.

LE CHŒUR.

Quoi, Madame ? quel nouveau malheur vous menace ?

PHÉDRE.

Faites silence, vous dis-je. Laissez-moi prêter l'oreille à ces cris.

LE CHŒUR.

Je vous obéis. O funeste présage !

P H É D R E.

C'en est fait. Ah, fatal amour, que tu me causes de maux !

L E C H Œ U R.

Strophe I. Quel désespoir est le vôtre, Madame ? d'où viennent ces pleurs ? ne puis-je savoir quelle accablante nouvelle vient de vous saisir d'effroi ?

P H É D R E.

Syst. I. Je suis perdue. Approchez vous-même des portes du Palais : vous entendrez le sujet de mes frayeurs.

L E C H Œ U R.

Strophe II. Vous êtes à portée de l'entendre, & ce bruit vous intéresse. Parlez ; qu'est-il arrivé ?

P H É D R E.

Syst. II. Le fils de l'Amazône, Hippolyte fait éclater sa fureur contre l'infidelle dépositaire de mes secrets.

L E C H Œ U R.

Anti-str. I. Des voix confuses frappent mon oreille : mais les paroles ne peuvent passer jusqu'à moi. Hé-bien, Madame ?

P H É D R E.

Anti-str. I. Vous l'entendez maintenant. C'est ce monstre ministre de mes fureurs qui révèle l'opprobre de Thésée.

L E C H Œ U R.

Anti-str. II. Je ne l'entends que trop. Vous êtes

trahie, chère Princesse. Quel conseil vous donnerai-je? l'affreux mystère est échappé. Vous voilà perdue.

P H É D R E.

Ah, Ciel!

L E C H Œ U R.

Et le coup qui vous frappe part d'une main amie.

P H É D R E.

Cruelle amitié! main barbare, tu m'as trop servi. Falloit-il révéler mes maux *Anti- str. II.* pour les guérir?

L E C H Œ U R.

Que faire donc? quel remède à des maux qui n'en souffrent point?

P H É D R E.

Je n'en connois qu'un: c'est une prompte mort. Voilà mon unique ressource.

S C E N E I I.

Les mêmes, HIPPOLYTE, LA CONFIDENTE de PHÉDRE.

H I P P O L Y T E.

O Terre, ô Soleil, quelle abominable parole ai-je entendue!

L A C O N F I D E N T E.

Ah, modérez-vous, cher Hippolyte, gardez qu'on n'entende vos cris.

HIPPOLYTE.

Et le moyen de me taire , après ce que je viens d'apprendre !

LA CONFIDENTE.

Je vous en conjure par cette main que je touche.

HIPPOLYTE.

Retire-toi , malheureuse ; ne porte pas sur moi tes profanes mains.

LA CONFIDENTE.

Par vos sacrés genoux, Prince, ne me perdez pas.

HIPPOLYTE.

Mais pourquoi me taisois-je, puisqu'à t'entendre, ce que tu m'as dit n'est point criminel ?

LA CONFIDENTE.

N'importe , il faut l'ensevelir dans l'oubli.

HIPPOLYTE.

N'est-il pas honorable de publier les actions vertueuses ?

LA CONFIDENTE.

O mon fils , songez qu'un serment inviolable vous engage au silence.

HIPPOLYTE.

* Ma langue a prononcé le serment ; mon cœur l'a défavoué.

* Vers célèbre par les fréquentes critiques

L A C O N F I D E N T E .

Quel fruit vous en reviendra , cher Prince ? vous perdez vos amis.

H I P P O L Y T E .

Mes amis ! ah je déteste cette horrible amitié. Je ne veux point d'amis coupables.

L A C O N F I D E N T E .

Hé-bien, si c'est une foiblesse, couvrez-la d'un généreux oubli. La foiblesse n'est-elle pas l'appanage de l'humanité ?

H I P P O L Y T E .

* Puissant Jupiter , pourquoi avez-vous permis qu'on vit paroître sous le Soleil un mal aussi dangereux que le

d'ARISTOPHANE , comme on le verra dans la troisième Partie de cet Ouvrage.

* Il est visible que cette déclamation d'Hippolyte n'est pas fort galante. Aussi EURIPIDE ne prévoyoit pas que les mœurs de son pays , qui lui paroïssent les plus polies du monde , deviendroient un jour ridicules. Sçavons-nous si par une révolution imperceptible les nôtres n'auront pas le même sort , quand nos Tragédies Françoises auront autant vieilli que les siennes ? Du reste Hippolyte garde ici son caractère de Philosophe , & Phédre celui de femme , j'ai presque dit d'esclave ; la véritable date du Génie qui regnoit chez les Grecs lorsque cette pièce fut composée , peut seule justifier tout ceci.

sexé ? qu'étoit-il besoin de produire par cette voye notre race mortelle ? n'eût-il pas été plus avantageux pour les hommes , de porter dans vos sacrés parvis l'airain , le fer , & l'or , pour acheter de vous des enfans à proportion de leur offrande ? n'eussions-nous pas été plus heureux de vivre en liberté dans le sein de nos tranquilles maisons ? insensés , nous faisons le contraire , & nous épui-sons nos familles pour y introduire cet effain de maux. Je ne veux que cela même pour garant de mes justes plaintes : car d'abord que n'en coûte-t-il pas à un pere , qui a élevé sa fille avec tant de soin , quand il s'agit de s'en délivrer ? ce n'est qu'au prix d'une dot considérable qu'il l'établit dans une maison étrangère. Mais que ne souffre pas celui qui lui donne un asyle ? déplorable époux , il se fait un plaisir d'orner de riches habits & de parures précieuses , une idole méprisable. Il prodigue ses thrésors pour fournir à son luxe. Car telle est l'extrémité où nous réduit une illustre alliance en faveur d'une méchante épouse , qu'il faut toutefois faire semblant d'aimer. En trouve-t-on une raisonnable ? les alliés le feront peu : mais enfin on se dédommage d'un mal par une apparence

de bien. * Moins à plaindre après tout est l'époux qui n'ayant rien de tout cela, ne voit en sa maison qu'une femme simple & peu spirituelle. Car le comble du malheur, c'est une femme bel esprit. me préservent les Dieux d'une épouse qui sçait plus qu'elle ne doit sçavoir ? la Déesse Cypris se plaît sur-tout à rendre ingénieuses & subtiles celles qui se piquent de science. Funeste capacité ! une femme bornée dans la sphère étroite de son peu de lumieres, est moins sujette à s'écarter des limites d'un devoir rigoureux. Falloit-il du moins qu'une jeune épouse eût des confidentes ? non ; il eût mieux valu ne lui donner pour compagnie que des animaux muets, & prévenir par-là des entretiens pernicious. Mais aujourd'hui les Dames forment dans leur cœur de coupables projets ; & les confidentes disposées à servir leurs fureurs, les exposent au jour. C'est ainsi, † misérable, que tu as osé négocier avec moi l'opprobre du lit paternel. Exécrable négociation, qui vient

* Ce qui suit, eu égard à nos idées, sent un peu plus le comique, tel qu'on le voit heureusement employé dans l'école des femmes, que la noblesse de la Tragédie.

† A la Confidente de Phédre.

de fouiller mes oreilles , & que je ne puis expier qu'en me lavant dans une onde pure. Hé , comment pourrois-je consentir à un crime abominable , moi qui crains d'en être moins pur pour t'avoir entendue ? va , malheureuse , apprends qu'une trop scrupuleuse piété te sauve aujourd'hui. Oui , tu dois aux fermens qui m'ont lié sans y penser , l'effort que je me fais pour ne rien dire à Thésée. Je me tairai , je l'ai promis : mais je vais m'exiler de ce profane Palais jusqu'à l'arrivée de mon pere. Alors de retour en ces lieux , je l'y accompagnerai pour voir de quel front vous le recevrez Phédre & vous. Je veux être témoin d'une audace qui ne m'est déjà que trop connue. Puissiez - vous périr l'une & l'autre , comme vous le méritez ! ma haine inépuisable ne cessera désormais de se répandre sur tout le sexe : & qu'on ne me dise pas que ce sont là mes invectives éternelles. Les femmes cessent-elles de les mériter ? qu'on leur apprenne , s'il est possible , à ne plus s'écarter de leur devoir , ou qu'on souffre que je me déchaîne toujours contre elles. *

* Il n'est pas étonnant après cela qu'on ait

SCENE III.

PHÉDRE, SA CONFIDENTE,
LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Triste destinée du sexe ! quelle ressource nous reste pour dénouer cette fatale intrigue ?

PHÉDRE.

J'ai mérité cet affront. O terre ! ô lumière du jour ! où fuir ? où cacher ma honte ? comment ensevelir un mystère détestable qui a éclaté ? qui des Dieux , qui des mortels voudra se rendre complice de l'iniquité pour devenir mon libérateur ? mon infortune est donc enfin arrivée à son comble , & je me vois la plus déplorable femme qui fût jamais !

LE CHŒUR.

Hélas ! c'en est fait. Triste fruit des artifices d'une confidente ! Vous voilà perdue sans retour.

traité EURIPIDE de misanthrope par rapport aux femmes. Il se peint sous le rôle d'Hippolyte.

* O monstre , ô peste dangereuse d'une trop crédule amitié , qu'as-tu fait ? daigne Jupiter mon pere t'écraser de ses foudres ! ne te l'avois-je pas prédit , malheureuse ? ne t'ai-je pas ordonné de cacher dans un silence éternel ce qui m'attire en ce jour un si sanglant affront ? tu as parlé , hélas , & je meurs perdue d'honneur. Tu me forces de recourir malgré moi à un autre artifice aussi lâche. Car enfin n'espérons pas qu'Hippolyte irrité garde le silence. Il découvrira mon crime à son pere ; il le déclarera à Pithée. Que de bruits injurieux à ma vertu il va semer par toute la terre ! va, puisses-tu périr, & périsse quiconque disposé comme toi à servir le penchant

Imitations de R A C I N E.

* Je ne t'écoute plus. Va-t-en , monstre exécration ,
 Va , laisse-moi le soin de mon sort déplorable.
 Puisse le juste Ciel dignement te payer ,
 Et puisse ton supplice à jamais effrayer
 Tous ceux qui , comme toi , par de lâches adresses
 Des Princes malheureux nourrissent les foiblesses ,
 Les poussent au penchant où leur cœur est enclin ,
 Et leur osent du crime applanir le chemin ,
 Détestables flatteurs , présent le plus funeste
 Que puisse faire aux Rois la colère céleste.

Act. IV. sur la fin.

de ses Souverains, les entraîne au crime malgré eux !

L A C O N F I D E N T E.

Vous pouvez, Madame, décharger sur moi votre courroux. Je vois que le dépit qui vous transporte vous met hors de vous-même : cependant, si vous le permettiez, que ne répondrois-je pas à vos imprécations * ? Je vous ai élevée, & mon dévouement vous est connu. J'ai cherché un remède à vos maux ; loin de les guérir, je les ai aigris : en suis-je plus coupable ? ah, si le succès eût répondu à mes vœux, que mon zèle seroit payé d'un tout autre prix ! oui, c'est le succès seul qui nous condamne, ou qui nous justifie.

P H É D R E.

Crois-tu qu'il suffise pour t'excuser, cruelle, d'oser encore entrer en lice avec moi après m'avoir perdue ?

L A C O N F I D E N T E.

Il ne s'agit point ici de longs discours. J'ai péché, j'en conviens : mais enfin il en est tems encore ; on peut sauver vos jours, Madame.

Imitations de R A C I N E.

* Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue.

P H É D R E.

Tais-toi. J'ai trop écouté tes perfides conseils : j'en suis la victime. Garde-toi de reparoître à mes yeux ; songe à ta destinée , j'aurai soin de la mienne. (*La Confidente se retire désespérée.*)

S C E N E I V.

P H É D R E , L E C H Œ U R.

P H É D R E.

Pour vous , femmes de Trézène , accordez-moi l'unique faveur que j'ose exiger de votre amitié ; ne me trahissez pas.

L E C H Œ U R.

Non , j'en jure par Diane , jamais je ne révélerai vos maux.

P H É D R E.

Rassurée par vos sermens , je vais vous dire la ressource que j'ai trouvée pour mettre à couvert l'honneur de mes enfans & le mien. Car je ne puis me résoudre , pour sauver mes tristes jours , à deshonorer la Crète qui m'a vûe naître , & l'époux que j'ai offensé. Chargée d'un crime abominable , je ne reverrai point Thésée.

LE CHŒUR.

Hélas , quel remède pire que le mal même , allez-vous employer ?

PHÉDRE.

Je mourrai : le dessein en est pris. Il ne s'agit plus que de songer * aux apprêts de ma mort.

LE CHŒUR.

Ah , Ciel ! que dites-vous !

PHÉDRE.

Ce que vous devez me conseiller. En mourant aujourd'hui j'assouvis la rage de l'impitoyable Venus. J'expirerai sous les traits de l'amour : mais cette mort même me vengera , & mon ennemi ne jouira pas du triomphe qu'il se promet. L'ingrat devenu coupable † à son tour apprendra à réprimer la fierté de sa farouche vertu. (*Elle s'en va.*)

* Ou bien au genre de mort que je me donnerai. Gr. Comment je mourrai.

† La Phédre d'Euripide ne s'explique pas si nettement sur son projet contre Hippolyte : elle ne dit point *mon ennemi* : elle n'ajoute pas qu'il *deviendra coupable à son tour*. Voici comme elle s'exprime : « Au reste , ma mort deviendra funeste à quelque autre : je veux lui apprendre à n'insulter pas aux malheureux : il faut , il faut qu'enveloppé dans mon malheur , il dépouille enfin sa fierté. » Cette menace énigmatique sied mieux à tous égards.

SCÈNE V.

LE CHŒUR.

Strophe I.

* Que ne suis-je sur un rocher élevé ;
& changée en oiseau ! à la faveur de mes
aîles je passerois sur la mer Adriatique,
& sur les rives du Pô, où les infortunées

* Le Chœur remplit ici le Théâtre tandis que Phédre va se donner la mort. Occupé de cette triste idée, il souhaite d'être transformé en oiseau, pour passer dans les endroits que de semblables malheurs ont rendus célèbres chez les Poètes. Telle est la mer Adriatique. Io fille d'Inachus & d'Ismene ayant été aimée de Jupiter fut changée en génisse par son amant, qui vouloit la dérober à la jalouse rage de Junon. Elle se précipita dans la mer, qui fut appelée Ionienne de son nom, & que les Anciens croyoient être partie de la mer Adriatique. On voit en effet par le voyage de S. Paul à Malthe, dont il est parlé au ch. 27. des Actes des Apôtres, que du tems de l'écrivain sacré, on appelloit mer Adriatique toute la mer qui environne les côtes de l'Italie.

Le Chœur parle ensuite du Pô où tomba Phaëton écrasé de la foudre, & sur les bords duquel les sœurs de Phaëton furent changées en peupliers qui distillent des larmes d'ambre. De-là il passe aux Isles fortunées, où il place le Jardin des Hespérides, suivant l'idée de quelques Anciens, qui feignoient que l'ambrosie y couloit. C'est pour exprimer leur fertilité,

sœurs de Phaëton répandent des larmes
d'ambre.

J'irois aux riches jardins des Hespé-
rides, Nymphes dont la douce voix *Anti-
str. I.*
charme les oreilles, dans ces climats où
Neptune ne laisse plus le passage libre
aux Nautonniers effrayés : car il a pour
terme le Ciel soutenu par Atlas. Là
coulent toujours du Palais de Jupiter
les bienheureuses sources de l'ambrosie.
Là un terrain toujours fécond en céles-
tes richesses, produit ce qui fait la féli-
cité des Dieux.

O vaisseau de Crète, qui portâtes sur *Stro-
phe II.*
le sein des flots Phédre notre Souve-
raine, vous la reçûtes d'une maison for-
tunée pour la conduire aux fatales déli-

Les Hespérides, selon la fable, étoient filles
d'Hesperus frere d'Atlas, & cultivoient un jar-
din délicieux où croissoient les pommes d'or
gardées par un Dragon. Hercule le tua & en-
leva le trésor. Le Chœur dit que Neptune refuse
de-là le passage aux vaisseaux, parce que sui-
vant son idée le Ciel s'y confond avec l'Océan.
L'Amérique n'étoit pas découverte. Les fem-
mes de Trézène desirerent d'être transportées
dans un climat si délicieux pour s'éloigner des
malheurs dont elles sont témoins.

ces d'un hymen malheureux. * Car ce fut sous les funestes auspices, ou d'un pere, ou d'une mere, qu'elle passa dans Athènes. † O port de l'Attique, tu vis attacher à tes bords le cordage de ce triste vaisseau, d'où elle passa dans nos régions.

*Anti-
str. II.* Accompagnée de noirs présages, elle a été blessée de la main de Venus. Elle a conçu un amour criminel. Victime enfin de ses malheurs, un nœud cruel va finir ses déplorables jours dans son appartement nuptial. Elle se livre à son barbare génie, & prête d'éteindre par le trépas une coupable flamme, elle veut emporter toute sa gloire chez les morts.

* Les Grecs, qui étoient fort superstitieux, attribuoient le malheur des enfans à la mauvaise étoile des peres ou des meres.

† Ce Port étoit *Munichium*, où Phédre aborda en venant de Crète.



A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

Une FEMME de PHÉDRE, LE
CHŒUR.

L A F E M M E.

Ah, Ciel! Accourez promptement,
qui que vous foyez, accourez dans le
Palais. La Reine, l'épouse de Thésée,
expire par d'indignes nœuds.

L E C H Œ U R.

Hélas! c'en est donc fait, Phédre n'est
plus. Elle termine sa destinée.

L A F E M M E.

Ah, portez-lui plutôt un prompt se-
cours. Où trouverai-je un fer pour cou-
per ce funeste lien? (*La femme de Phé-
dre se retire.*)

S C E N E I I.

Deux FEMMES DU CHŒUR.

Une FEMME DU CHŒUR.

Qu'en pensez-vous, mes Compagnes?
est-il à propos que nous entrions.

L V

Une autre FEMME du CHŒUR.

Où sont donc ses Officiers ? c'est à eux de lui prêter du secours. On est souvent duppe de son trop d'empressement dans les affaires d'autrui.

SCENE III.

Un OFFICIER dans le Palais, LE CHŒUR.

L'OFFICIER *derriere le Théâtre.*

Qu'on la couche par terre : qu'on étende ce triste cadavre. Ah, qu'il est douloureux de rendre les derniers devoirs à ses maîtres !

LE CHŒUR.

Pauvre Princesse, elle n'est plus. Si j'en crois mes oreilles, * on étend déjà son cadavre.

SCENE IV.

THÉSÉE, LE CHŒUR.

THÉSÉE.

D'où vient, je vous prie, Mesdames,

* Ce mot, *étendre*, est le terme consacré pour cela. C'étoit-là le premier devoir qu'on rendoit aux morts. Avant que de les envelopper de voiles, on les mettoit dans leur situation naturelle, & c'étoit un point de religion.

ce bruit confus dans mon Palais ? que veulent dire ces cris de femmes éperdues ? * je reviens d'un long voyage, & ce que j'ai de plus cher ne s'offre point à mes vœux. On ne vient point à ma rencontre pour me recevoir avec joie. Ne seroit-il rien arrivé à Pithée ? quoique sa vieillesse n'ait pas dû me faire espérer pour lui une longue destinée ; j'aurois, je l'avoue, un regret sensible de l'avoir perdu.

LE CHŒUR.

Le malheur que vous craignez ne regarde point un vieillard, Seigneur. Réservez vos pleurs pour des personnes plus chères.

T H É S É E.

Dieux ! aurois-je perdu mes enfans ?

LE CHŒUR.

Ils sont pleins de vie, c'est leur mere qui a péri par le plus triste destin.

T H É S É E.

Ah, que m'apprenez - vous ? mon épouse est morte ! & quel coup me l'a ravie ?

Imitations de R A C I N E.

* Que vois-je ! quelle horreur en ces lieux répandue
Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue !

Act. III. Sc. V.

L vj

LE CHŒUR.

Elle a formé elle-même les nœuds
qui ont terminé ses jours.

THÉSÉE.

Comment ? par quelle manie ? par
quel désespoir ?

LE CHŒUR.

Elle n'est plus : * c'est tout ce que je
sçai. J'arrivois au Palais pour prendre
part à votre infortune.

THÉSÉE.

Juste Ciel ! pourquoi cette couronne
sur ma tête , & que m'a servi de consul-
ter l'Oracle ? ouvrez vous autres (*à sa
suite* ,) ouvrez ces portes , que je voye
du moins pour la dernière fois le corps
d'une épouse dont le destin m'accable.
(*On ouvre les portes du Palais , mais on
ne voit le corps de Phédre que voilé.*)

LE CHŒUR.

Trop malheureuse Reine , qu'avez-
vous fait ? quel trouble vous jettez dans
votre maison ! ô désespoir inoui ! ô
mort cruelle ! Pourquoi vos mains ont-
elles attenté sur votre vie ? quel malheur
en a fixé le cours ?

* Voilà un mensonge bien formel , & cela
pour sauver le serment fait à la Reine , & son
honneur.

T H É S É E.

Ah Ciel , que mon cœur souffre ! ô déplorable épouse ! ô maux intolérables ! ô fortune ennemie , que ton bras s'est appesanti sur ma famille & sur moi ! oui , je reconnois la main ; c'est une furie qui m'a frappé. La vie me devient insupportable. Je n'y vois plus pour moi qu'un océan de maux dont je ne pourrai sortir désormais. Non je ne sortirai point de l'abyfme où me plonge cette fatale mort. Tirez ce voile. Je veux repaître mes yeux de ce triste spectacle. (*On voit le corps de Phédre.*)

Que dois-je te dire à mon retour , épouse infortunée ; en quel état je te retrouve en t'abordant ! semblable à un oiseau qui s'échappe , tu fuis d'un vol rapide vers le Dieu des morts. Hélas , que je suis à plaindre ! Dieux , quel crime passé , quelle impiété de mes peres punissez-vous dans Thésée ?

L E C H Œ U R.

Songez , Seigneur , que cette disgrâce ne vous est pas particulière. Combien d'épouses la mort n'enlève-t-elle pas à leurs époux !

T H É S É E.

C'en est fait, ma chère Phédre , privé pour toujours de tes charmes , je veux

t'accompagner au tombeau. Oui , je veux m'enfvelir avec toi dans les ténèbres épaisses qui vont te couvrir. Ta mort m'est plus funeste qu'à toi-même. Mais , hélas , qui m'apprendra quel désespoir t'a fait périr ? quoi , personne ne répond ! est-ce donc en vain que je rassemble dans mon Palais tant de personnes dévouées à mon service ? ah , malheureux que je suis , je retrouve ma maison remplie de deuil , & pour qui ! puis-je le dire ? puis-je y penser ? hélas , je vois mon épouse morte , & mes enfans orphelins.

LE CHŒUR.

Vous nous avez donc abandonnées ; ô la meilleure de toutes les femmes qui jouissent de la lumière du Soleil ! ah , que Thésée est digne qu'on le pleure ! quel renversement dans sa maison ! cette mort me fait verser bien des larmes ; (*à part*) mais que je crains la funeste suite de ce premier malheur.

THÉSÉE.

Qu'on me laisse embrasser mon épouse ... mais que vois-je ? une lettre entre ses mains ! que vouloit-elle m'apprendre ? ah , sans doute , c'est un gage de sa tendresse conjugale & maternelle. Elle a voulu me demander une dernière

grace. Chère épouse , vous ferez satisfaite. Il n'est plus d'hyménée pour moi : non , vous n'aurez point de rivale. Que la marque précieuse de son anneau me réveille un tendre souvenir ! ouvrons la lettre , & lisons ce que son amour exige de moi.

LE CHŒUR *à part.*

Ah Ciel ! quel surcroît de calamités les Dieux nous envoient coup-sur-coup ! voilà le dernier trait dont nous étions menacés. Oui , la maison de nos Souverains se détruit de fonds en comble par ce fatal éclaircissement. Génie tutélaire de cette maison, écoutez mes vœux ; & s'il est possible , sauvez-là. Je ne prévois que trop le nouveau malheur qui va fondre sur nous.

THÉSÉE *après avoir lû la lettre.*

Justes Dieux , quelle autre infortune vient mettre le comble à mes maux ! peut-on la souffrir & l'exprimer ! ah , malheureux Thésée !

LE CHŒUR.

Qu'y a-t-il , Seigneur ? confiez-nous vos chagrins , s'ils peuvent être révélés.

THÉSÉE.

Lettre fatale ! paroles accablantes ! où fuir le poids des maux qui me pressent de toutes parts ! ah , je meurs double-

ment en ce triste jour. Dieux, que viens-je de lire !

LE CHŒUR *à part.*

Hélas, c'est la source de tous vos malheurs.

THÉSÉE.

Non, quelque affreux que soit le sujet de mon désespoir, je ne puis plus le taire. O Trézène, ô Citoyens, Hippolyte sans craindre les regards foudroyans du maître des Dieux, a osé... attenter au lit de son pere. Mais je serai vengé.* Neptune, tu m'as promis d'accomplir trois de mes vœux. N'en accomplis qu'un, & perds † aujourd'hui mon cou-

Imitations de RACINE.

* Et toi, Neptune, & toi, si jadis mon courage
D'infâmes assassins nettoya ton rivage,
Souviens-toi que pour prix de mes efforts heureux
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle
Je n'ai point employé ta puissance immortelle.
Avaré du secours que j'attends de tes soins
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins.
Je t'implore aujourd'hui; venge un malheureux pere,
J'abandonne ce traître à toute ta colère;
Etouffe dans son sang ses desirs effrontés.
Thésée à tes fureurs connoitra tes bontés.

Sc. II. Act. IV.

Note
de l'Edi-
teur.

† *Dès aujourd'hui*: Que ce jour ne se passe pas, sans qu'il soit puni, dit le Grec.

pable fils. C'est au soin de hâter ma vengeance que je connoîtrai la sincérité de tes promesses.

L E C H Œ U R.

Ah, Seigneur, rétractez promptement un vœu téméraire. Croyez-moi, vous dis-je. Vous connoîtrez, & peut-être trop tard, que cette imprécation vous est échappée sans fondement.

T H É S É E.

Non, non, loin de la rétracter, je veux la confirmer par une autre peine. Chassons le traître loin de ces climats. Il fera la victime, ou de Neptune, ou de mon courroux. Oui, ce Dieu sensible à mes prières les exaucera par une prompte mort, ou du moins le perfide exilé de cette terre, & contraint d'errer en des climats étrangers, y traînera une vie misérable. *

* On ne voit pas pourquoi le Traducteur omet ici trois vers du Chœur qui font une liaison assez nécessaire. Le Chœur voit paroître Hippolyte & dit à Thésée : » Le voici ce » même Hippolyte qui vient tout à propos. » Modérez votre courroux, Seigneur, & presenez des sentimens de pere pour votre propre » sang. »

Note
de l'Edi-
teur.

SCENE V.

Les mêmes, HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE.

* Au son de votre voix redoutable, je suis accouru, Seigneur. Hélas, confus d'ignorer la cause de vos soupirs, ne puis-je la sçavoir de votre bouche ? parlez... mais que vois-je ? Phédre morte & étendue à vos pieds ! quel étonnement est le mien ! je viens de la laisser pleine de vie. Que lui est-il arrivé ? comment a-t-elle expiré ? † ô mon pere, daignez me dévoiler cet étrange mystère... vous vous taisez ; foible ressource dans les maux que le silence ! je

* Cette Scène de Thésée & d'Hippolyte, ornée du spectacle de Phédre, dont la mort paroît déposer contre ce jeune Prince qui l'ignoroit, est sans contredit plus intéressante que celle de M. RACINE, qui est la deuxième de l'Acte IV. toute tirée de celle d'EURIPIDE.

Imitations de RACINE.

† Puis-je vous demander quel funeste nuage, Seigneur, a pû troubler votre auguste visage ?
N'osez-vous confier ce secret à ma foi ?

Sc. II. Act. IV.

ſçai quelle eſt la curioſité naturelle d'ap-
prendre les maux d'autrui : mais enfin
eſt-il juſte qu'un pere cache ſa douleur
à ſes amis , que diſ-je ? au fils le plus
tendre ?

T H É S É E.

O vaines recherches des humains ! ô
mortels ſi ſçavans & ſi ingénieux à in-
venter toujours de nouveaux arts , vous
à la ſagacité de qui rien n'échappe ,
pourquoi ignorez-vous encore l'art utile
d'inspirer la ſageſſe à ceux qu'elle n'é-
claire pas ?

H I P P O L Y T E.

L'heureux maître que celui qui for-
ceroit les hommes d'être ſages ! mais ,
mon pere , ce n'eſt pas ici le lieu de pé-
nétrer les ſecrets de la morale. Je crains
que votre douleur ne vous trouble.

T H É S É E.

* Que les hommes n'ont-ils une mar-
que ſenſible pour diſcerner les cœurs ,
& pour diſtinguer les vrais amis d'avec

Imitations de R A C I N E.

*Faut-il que ſur le front d'un profane adultère
Brille de la vertu le ſacré caractère ?
Et ne devoit-on pas à des ſignes certains
Reconnoître le cœur des perfides humains ?

Sc. II. Act. IV.

les faux ? que n'ont-ils tous du moins une double langue , dont l'une équitable & sincère malgré eux servît à démentir les impostures de l'autre , pour nous empêcher d'être séduits !

H I P P O L Y T E.

* Je l'entrevois , Seigneur , quelque'un m'a noirci dans votre esprit. Je suis innocent , & je souffre. Non , je ne puis revenir de ma surprise , tant vos discours entrecoupés me faisoient de frayeur !

T H É S É E.

Ciel ! où aboutira donc l'orgueil de l'esprit humain ? quel sera le terme de son audace & de sa témérité ? si la race mortelle croît toujours en vices , & que les enfans soient pires que leurs peres , il faudra que les Dieux forment un autre monde pour contenir le nombre des méchans. Voyez-vous ce fils perfide qui m'a deshonoré ? ce traître est convaincu par la Reine toute morte qu'elle est. † Malheureux , après un crime si

Imitations de RACINE.

* Un tel excès d'horreur rend mon ame interdite ,
Tant de coups imprévus m'accablent à la fois ,
Qu'ils m'ôtent la parole , & m'étouffent la voix. *ib.*

† Perfide , oses-tu bien te montrer devant moi ;

noir , comment oses-tu te montrer devant moi. Elevé au-dessus des foiblesses communes , tu n'as , à t'entendre , de commerce qu'avec les Dieux. Ta vertu pure & irréprochable ne s'est jamais démentie. Non , non , je ne suis point assez crédule pour me laisser surprendre à tes frivoles discours. Je respecte trop les Dieux , pour penser qu'ils chérissent un méchant tel que toi. * Fais parade maintenant de ta frugalité ; abstiens-toi

Monstre , qu'a trop long-tems épargné le tonnerre ,
&c. *ibid.*

Oui , c'est ce même orgueil , lâche , qui te condamne , &c. *ibid.*

* Il y a ici deux traits de satyre , l'un contre les Pythagoriciens , qui s'abstenoient de manger la chair des animaux , dans l'idée de la métempfycose , c'est-à-dire , de la transmigration des ames au corps des bêtes ; l'autre contre les Philosophes de profession qui inondoient Athènes , & qui n'étoient au fonds que de vrais Tartuffes. LUCIEN l'a bien fait voir depuis. Orphée , comme l'on voit , passe chez EURIPIDE pour le pere des Philosophes. Il est pourtant vraisemblable que cette raillerie sur les Philosophes est plus artificieuse que sérieuse. EURIPIDE ami de SOCRATE , & élevé dans le sein de la Philosophie , avoit intérêt à faire taire ARISTOPHANE & ses ennemis sur cet article.

de la chair des animaux ; repais ton esprit , sur les traces d'Orphée , d'une vaine fumée de science ; & sous le voile d'une philosophie affectée , pratique le fordide intérêt des prétendus sages. Secte pernicieuse ! ah , qu'on se défie , si l'on m'en croit , de ces séducteurs dangereux , qui sous des paroles flatteuses , cachent le poison d'un cœur pervers & corrompu. * Phédre est morte : mais sa mort ne te sauvera pas ; cesse de l'espérer. Cette mort même achève de te confondre , misérable : car quels sermens , quels discours pourroient démentir , pour te justifier , cet irrécusable témoin ? (*il montre la lettre ou le corps de Phédre*) diras-tu que le fils de l'étrangère étoit odieux à la Reine. † Ah ! il

Imitations de RACINE.

* Traître , tu prétendois qu'en un lâche silence
Phédre enseveliroit ta brutale insolence.

† C'est la pensée de Didon à Enée chez
OVIDE. *Héroïd.* 7. S. 47.

*Exerces pretiosa odia & constantia magna ,
Si dum me careas est tibi vile mori.*

Votre haine vous coûte bien cher , si la mort ne vous est rien , pourvû que vous m'abandonniez.

faut qu'elle ait été bien prodigue de ses jours, si par haine pour toi elle a sacrifié ce qu'elle avoit de plus cher. Peut-être alléguerois-tu la foiblesse attachée au sexe : mais je sçai trop que la jeunesse livrée aux fureurs de l'amour, est pire encore que le sexe. Dans elle l'audace seconde la foiblesse du cœur. Mais que sert de te confondre par mes discours ? ce cadavre dépose assez contre toi. * Sors promptement de cette terre, misérable, je t'interdis les murs † bâtis par Minerve, & tout ce qui obéit à mes loix. Ah ! si Thésée si cruellement outragé par un fils n'étoit pas vengé, ¶ Sinis, ce fameux brigand de Corinthe,

Imitations de R A C I N E.

* Fuis, & si tu ne veux qu'un châtement soudain
T'ajoute aux scélérats qu'a punis cette main,
Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
Ne te voye en ces lieux mettre un pied téméraire.
Fuis, dis-je, & sans retour précipitant tes pas
De ton horrible aspect purge tous mes Etats.

Sc. II. Act. IV.

† Athènes.

¶ Sinis & Sciron étoient deux insignes brigands, dont Thésée délivra la Grèce. Le premier habitoit proche de Corinthe. Il faisoit souffrir un supplice cruel à ceux qu'il surprenoit par la ruse, ou qu'il domptoit par la

pourroit s'élever contre moi , me disputer sa mort , & me reprocher un vain triomphe ; les rochers que la mer vit naître des os de Sciron ne témoigneroient plus à l'Univers que je suis le fleau des méchans.

LE CHŒUR.

Qui des mortels peut-on appeller heureux , quand on voit la fortune de nos Rois sujette à une si triste révolution ?

HIPPOLYTE.

* Accablé du courroux qui vous ani-

force. Il plioit le tronc de deux arbres voisins jusqu'à terre , & y attachoit sa victime , qui étoit déchirée en pièces , lorsque les deux arbres retournoient dans leur état naturel. D'autres disent qu'il avoit un lit fort court , & qu'après y avoir étendu les voyageurs , il leur coupoit l'extrémité des pieds ou des jambes qui excédoit. Thésée lui fit souffrir le même supplice. L'autre voleur (Sciron) demouroit près de Mégare , & précipitoit les passans dans la mer. Thésée l'y précipita lui-même à son tour , & ses os , dit la fable , furent changés en rochers. Après la première expédition Thésée rétablit les jeux Isthmiques à Corinthe. Ils avoient été institués par Sisyphes Roi de Corinthe , puis interrompus.

Imitations de RACINE.

* D'un mensonge si noir justement irrité
Je devrois faire ici parler la vérité ,

me

me contre un fils , je pourrois vous dire ,
 ô mon pere , que le sujet qui vous irrite ,
 si on l'examinoit de près , me seroit fa-
 vorable. Mais non ; il est trop horrible
 pour le révéler. * Capable peut-être de
 tenir tête à mes égaux , je me sens peu
 propre à parler en présence de tant de

Seigneur ; mais je supprime un secret qui vous touche.
 Approuvez le respect qui me ferme la bouche. . .

Sc. II. Act. IV.

* Ceci sent un peu le Philosophe & l'Ora-
 teur. Mais il faut se souvenir que telle étoit
 la maniere des Athéniens , grands Philoso-
 phes , & grands discoureurs , sur-tout chez le
 Philosophe EURIPIDE

Un tel excès d'horreur rend mon ame interdite ,
 Tant de coups imprévûs m'accablent à la fois ,
 Qu'ils m'ôtent la parole & m'étouffent la voix. . . .
 (là même.)

AMYOT dans PLUTARQUE s'exprime ainsi ,
 (Tr. de l'éduc. des enfans.)

Langue je n'ai diserte & affilée
 Pour haranguer devant une assemblée :
 Mais en petit nombre de mes égaux ,
 C'est là où plus à deviser je vaux ;
 Car qui sçait mieux au gré du peuple dire
 Est bien souvent entre sages le pire.

C'est ce qu'HORACE a eu en vûe en disant :

Nec te ut miretur turba labores ,

Contentus paucis lestoribus.

Tome II.

M

témoins, & je ne vois pas après tout que ceux qui se piquent d'une vaine éloquence soient fort estimés des vrais sages. Mais enfin le malheur qui me presse me force de rompre le silence; & d'abord je commence par où vous avez commencé vous-même, reproche si noir que vous avez cru me fermer la bouche, & m'opprimer d'un seul mot. * Vous voyez ce Ciel & cette Terre. Ils savent, quoique vous puissiez dire, qu'il n'est point de cœur ici bas plus pur que le mien. Je ne sçai qu'honorer les Dieux & cultiver des amis innocens, dont la vertu ne peut, ni servir le crime, ni exiger qu'on le serve à son tour. Toujours

Imitations de RACINE.

* Examinez ma vie, & songez qui je suis.

Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes:

Quiconque a pû franchir les bornes légitimes

Peut violer enfin les droits les plus sacrés.

Ainsi que la vertu le crime a ses degrés:

Et jamais on n'a vû la timide innocence

Passer subitement à l'extrême licence,

Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux

Un perfide assassin, un lâche incestueux.

Elevé dans le sein d'une chaste Héroïne

Je n'ai point de son sang démenti Porigine.

Pithée estimé sage entre tous les humains

Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.

égal envers eux, soit absent, soit présent, j'ignore l'art pernicieux de médire d'autrui. Hé, comment voulez-vous que je sois capable de la noirceur que vous m'imputez ? mon cœur insensible jusqu'à présent aux traits de Venus, ne connoît l'amour que de nom, & qu'en peinture : encore mes yeux aussi chastes que mon cœur évitent-ils les profânes tableaux. Si ma conduite passée ne me justifie pas à vos yeux, c'est à vous de montrer comment il m'a été possible de la démentir, quels attraits souverains dans l'épouse d'un père auroient ébranlé un cœur qui a dédaigné toutes les beautés, enfin quel intérêt auroit forcé Hippolyte de trahir Thésée. Hé n'aurois-je pas été le plus insensé de tous les hommes de prétendre par un forfait succéder à un père vivant ? seroit-ce que le sceptre a

Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage ;
 Mais si quelque vertu m'est tombée en partage ,
 Seigneur , je croi sur-tout avoir fait éclater
 La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
 C'est par-là qu'Hyppolite est connu dans la Grece ,
 J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse.
 On sçait de mes chagrins l'inflexible rigueur ;
 Le jour n'est pas plus pur que le fonds de mon cœur.
 Et l'on veut qu'Hippolyte épris d'un feu profâne. . . .

Sc. II. Act. IV.

M ij

des charmes pour ceux qui font profession de sagesse ? non , non ; l'éclat d'une couronne n'éblouit que ceux à qui elle peut plaire. On le sçait assez : je n'aime que celle qui ceint le front des vainqueurs dans les combats de la Grèce. Content de vivre heureux & tranquille avec de vertueux amis , je ne veux ici que le premier rang après vous. La possession d'une douce félicité , & l'absence des périls attachés au trône , sont à mon gré un bien plus précieux que le trône même. Il me reste un mot à vous dire * , Seigneur ; si Phédre pouvoit déclarer quel je suis , si j'avois à me défendre en sa présence , il ne tiendrait qu'à vous , j'ose en répondre , de trouver quel est le coupable. † Mais enfin pour

Note
de l'Édi-
teur.

* Le sens du Grec est bien plus beau , & n'est pas rendu.

ἐν οὐ λέλεκτασ τῶν ἐμῶν, τίδ' ἄλλ' ἔχεις.

∞ Vous sçavez tout , Seigneur , hors un seul
∞ point que je tais par respect. Ha ! si Phédre
∞ elle-même étoit en état de vous dire quelles
∞ sont mes mœurs ! Si j'avois à me défendre
∞ en sa présence , &c. ∞

Imitations de RACINE.

† Hé quoi , de votre erreur rien ne peut vous tirer ?
Par quels affreux sermens faut-il vous rassurer ?
Que la Terre , le Ciel , que toute la Nature. . . *ibid.*

derniere ressource , j'en atteste Jupiter redoutable aux parjures , & cette terre qui me soutient , loin d'avoir commis le crime dont vous me soupçonnez , je n'en ai eû ni le desir , ni même la pensée. Oui , si je suis coupable , puisse-je expirer dans la honte & dans l'infamie ! puisse-je condamné à errer sur la terre , ne trouver ni asyle ni retraite ! puissent enfin la mer & la terre me refuser un tombeau ! quant à la Reine , si la crainte l'a déterminée à se donner la mort , c'est ce que j'ignore ; il ne m'est pas permis d'en dire plus. * Chose étrange ? elle passe pour innocente dans votre esprit , malgré la foiblesse ordinaire à son sexe , & moi qui vis exempt de toute foiblesse , je paroiss criminel à vos yeux !

LE CHŒUR à Hippolyte.

Vous en avez assez dit , Seigneur. On

Imitations de RACINE.

* Vous me parlez toujours d'inceste & d'adultere ;
 Je me tais ; cependant Phedre sort d'une mere ,
 Phedre est d'un sang , Seigneur , vous le savez trop
 bien ,
 De toutes ces horreurs plus rempli que le mien. *ibid.*

Cela est bien fort pour un fils qui parle à son pere. Hippolyte est bien plus respectueux chez le Poëte Grec.

n'atteste point les Dieux en vain , & votre ferment vous absout.

T H É S É E.

* Quoi , cet enchanteur se flatteroit de m'éblouir par ses vains prestiges ? & quel fonds puis-je faire sur les sermens d'un traître qui m'a deshonoré ?

H I P P O L Y T E.

Le dirai-je , ô mon pere ? votre procédé me surprend. Hippolyte dans votre situation auroit, sans balancer, plongé le poignard dans le sein d'un fils adultère & incestueux. L'exil est un supplice trop léger pour un si abominable forfait.

T H É S É E.

Tu prononces contre toi-même. Mais non : le piège est grossier. La mort que tu t'imposes te seroit trop douce. C'est le terme où aspirent les malheureux. Tu mourras d'un supplice plus lent. Exilé de ta patrie , tu traîneras tes malheurs dans une terre étrangère. Voilà la peine réservée à l'impiété.

Imitations de R A C I N E.

* Toujours les scélérats ont recours au parjure.
Cesse , cesse , & m'épargne un importun discours ;
Si ta fausse vertu n'a point d'autre secours. *ibid.*

HIPPOLYTE.

* Hélas ! qu'allez-vous faire ? vous n'attendrez donc point que le tems dépose en ma faveur ? vous m'exilerez ?

THÉSÉE.

Fusses-tu au-delà de l'Océan & du mont Atlas , ma haine ne seroit pas satisfaite.

HIPPOLYTE.

Quoi , sans vouloir en croire , ni mes mœurs , ni mes sermens , sans interroger le sort & les oracles , enfin sans me convaincre vous me condamnez à ne vous plus revoir !

THÉSÉE.

Cette lettre n'a pas besoin d'interprète ; voilà mon oracle , voilà le témoin qui te convainc. † Quant au vol des

Imitations de RACINE.

HIPPOLYTE.

* Quel tems à mon exil , quel lieu prescrivez-vous ?

THÉSÉE.

Fusses-tu par delà les Colonnes d'Alcide ,

Je me croirois encor trop voisin d'un perfide. *ibid.*

† On voit par-là ce que pensoient les Anciens eux-mêmes de ces superstitions , sur-tout quand il étoit question de justifier ou de condamner quelqu'un , ou enfin d'une affaire intéressante. On les employoit toutefois avec

oiseaux, je récusé ce témoignage trompeur.

HIPPOLYTE.

O Dieux, pourquoi me taire plus long-tems ? je suis innocent, je vous honore, & vous me perdez ! mais non ; gardons un profond silence. Aussi-bien mes discours ne persuaderoient pas un pere, & mon serment seroit violé sans effet.

THÉSÉE.

* Ah, jusqu'à quand ta feinte vertu m'irritera-t-elle ? fors promptement, fors de ma présence & de ces climats.

HIPPOLYTE.

† Hélas, accablé sous le poids d'un crime affreux, de quel côté tournerai-je mes pas ? quel ami voudra me donner un asyle ?

respect, & ce n'est qu'au dépit de Thésée qu'on pardonne cette espèce d'impiété, comme on le verra à la fin.

Imitations de RACINE.

THÉSÉE.

* Ah, que ton impudence excite mon courroux ! *ibid*

HIPPOLYTE.

† Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez, Quels amis me plaindront si vous m'abandonnez ?

* Ce fera quiconque se plaît à recevoir les adultères & les complices des méchans.

H I P P O L Y T E.

Hé, n'est-ce pas un supplice assez grand pour moi, ne suis-je pas déjà trop à plaindre de paroître criminel à vos yeux ?

T H É S É E.

Tu pleures, perfide ; ah, tu devois pleurer, & prévoir les suites de ton fatal amour, lorsque tu conçûs l'horrible dessein d'outrager un pere.

H I P P O L Y T E.

O murs, ô Palais, que ne rendez-vous témoignage en faveur de mon innocence ! que ne déclarez-vous si je suis tel que me croit Thésée !

T H É S É E.

Tu as recours à des témoins muets. Tiens, en voilà un, (*il montre Phédre,*) qui, tout muet qu'il est, ne te confond que trop.

Imitations de RACINE.

T H É S É E.

* Va chercher des amis dont l'estime funeste
 Honore l'adultere, applaudisse à l'inceste,
 Des traîtres, des ingrats, sans honneur & sans loi,
 Dignes de protéger un méchant tel que toi.

M V

HIPPOLYTE.

Ah, que ne puis-je voir un autre moi-même dans la situation où je me trouve ! que je serois touché de ses malheurs !

THÉSÉE.

Oui, malheureux, tu en serois touché. C'est que ta prétendue équité te porte à t'épargner plus que tu n'as épargné ceux dont tu as reçu le jour.

HIPPOLYTE.

O ma mere, ô mere infortunée ! ô infortuné fils ! que je plains le sort de quiconque, ainsi que moi, a le malheur d'être né fils de l'étrangère !

THÉSÉE.

* Gardes, qu'on l'arrache de ces lieux. N'avez-vous pas entendu l'arrêt que j'ai tant de fois prononcé ?

HIPPOLYTE.

Hélas, ce ne sera qu'en pleurant qu'ils oferont porter sur moi leurs mains. Osez me chasser vous-même, si votre cœur est devenu insensible au cri de l'innocence.

Imitations de RACINE.

* Quoi, ta rage à mes yeux perd toute retenue ?
 Pour la dernière fois, ôtes-toi de ma vûe.
 Sors, traître, n'attends pas qu'un pere furieux
 Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux. *ibid.*

Oui , traître , je le ferai , si tu n'obéis.
 Mon cœur est fermé désormais pour toi.
 (*Il rentre dans le Palais.*)

S C E N E V I.

H I P P O L Y T E , L E C H Œ U R.

H I P P O L Y T E.

Je le vois , l'arrêt est irrévocable.
 Malheureux que je suis, je sçai la preuve
 de mon innocence , & je n'ose la révé-
 ler ! Hé-bien , ô la plus chère des Divi-
 nités que j'adore , ô fille de Latône , ô
 ma douce consolation , ô la compagne
 des seuls plaisirs que je me permettois ,
 il faut donc me résoudre à ne plus re-
 voir Athènes. Mais ce n'est point Athè-
 nes ni la terre * d'Erethée que je re-
 grette. O Trézène , cher objet des amu-
 semens vertueux de mon innocente jeu-
 nesse , c'est toi que je quitte à regret.
 Reçois mes adieux ; je te parle pour la
 dernière fois. Pour vous, amis précieux,

* Erethée VI. Roi d'Athènes. Ce fut sous
 son regne que Cerès apprit aux Athéniens à
 semer le bled , & que les cérémonies & les
 jeux en l'honneur de cette Déesse furent établis.

qui me fites trouver ce séjour si charmant , venez me consoler , conduisez mes pas hors de cette région , & sçachez , quoi qu'en dise mon pere , que vous n'y trouverez jamais un cœur plus vertueux ni plus chaste que le mien.

S C E N E V I I.

L E C H Œ U R *seul.*

Strophe I. Quand je songe qu'il est des Dieux qui nous gouvernent , je vis sans inquiétude : mais quand je jette les yeux sur les fortunes , sur les actions humaines , sur leurs vicissitudes , & sur leurs erreurs éternelles , ma prudence m'abandonne , & mon espérance disparoît.

Antistrophe I. Daigne le Ciel accorder à mes vœux un bonheur constant , une fortune rangée , un esprit libre de soins , & un nom sans tache , mais aussi sans éclat ! qu'avons-nous besoin de plus pour passer tranquillement le peu de jours que nous avons à vivre.

Strophe II. Mais hélas , nos cœurs ne jouissent pas de cette heureuse sérénité. Tout espoir nous est ravi , depuis que nous avons vû un jeune Prince , l'astre brillant d'Athènes.

nes , exilé par l'ordre d'un pere en courroux. O rivage de Trézène , ô forêts , ô montagnes que fréquentoit Hippolyte en la compagnie de Diane , vainement vous le redemandez !

O Hippolyte , on ne vous verra plus sur un char gouverner la marche des fougueux coursiers dans la carrière de Limné. Votre luth désormais inutile dans la maison paternelle , ne tirera plus de son sein des airs enchanteurs. Les autels de Diane seront sans couronnes , sans fleurs , & ensevelis sous l'herbe. Votre funeste exil enlève aux Nymphes d'alentour le plaisir de se disputer votre cœur. L'espoir de le conquérir ne les rendra plus rivales.

Pour nous , plus sensibles encore à vos malheurs , nous les pleurerons , & nous en porterons le triste fardeau. Malheureuse Amazône , c'est bien en vain que vous êtes devenue mere d'un Prince si accompli. Puis-je ne pas éclatter contre les Dieux ! hélas , divines Graces , vous qui avez l'art de concilier les cœurs , pourquoi souffrez-vous qu'un Prince innocent soit chassé de son Palais , & exilé de sa terre natale ?

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

UN OFFICIER D'HIPPOLYTE , *deux*
personnes du CHŒUR.

Une personne du CHŒUR.

Que vois-je ? un Officier d'Hippolyte
tout effrayé ! il précipite ses pas vers le
Palais.

L'OFFICIER.

Où pourrai-je trouver Thésée ? dai-
gnez me le dire , je vous conjure. Se-
roit-il en ces lieux ?

Une personne du CHŒUR.

Le voici lui-même qui sort.

SCENE II.

THÉSÉE , L'OFFICIER , LE
CHŒUR.

L'OFFICIER.

Je viens , Seigneur , vous annoncer
une nouvelle qui intéresse Athènes &
tout ce peuple.

T H É S É E.

Que pourroit-ce être ? quel nouveau malheur menace ces deux villes ?

L' O F F I C I E R.

Difons-le fans détour. Hippolyte ne vit plus ; ou du moins à peine lui reftait-il un fouffle de vie.

T H É S É E.

Quel coup l'a frappé ? fans doute il aura été puni par quelqu'étranger qu'il aura deshonoré comme fon pere.

L' O F F I C I E R.

Son char & vos imprécations , que votre pere Neptune a trop écoutées , ont caufé fa perte.

T H É S É E.

Juftre Ciel ! ô favorable Neptune ! oui , je reconnois à ce fervice que tu es véritablement * mon pere. Hé-bien, (*à l'Officier*) raconte moi cette hiftoire. Comment † Nemefis a-t-elle puni ce fils inceftueux ?

* C'étoit le Patron d'Athènes , & Thésée institua en fon honneur des jeux à l'imitation de ceux qu'avoit institués Hercule en l'honneur de Jupiter. Thésée étoit fils d'Æthra & de Neptune ou d'Egée.

† Déesse de la Vengeance , ou la Justice. Voyez les pensées de M. l'Abbé FRAGUIER sur les imprécations même injustes. Tom. V.

Nous étions près du rivage occupés du soin de ses courriers, & nous fondions en larmes : car déjà on nous avoit appris l'accablante nouvelle qu'Hippolyte ne reverroit plus ces bords, & qu'il s'en écartoit par l'ordre même d'un pere. Hippolyte arrive aussi-tôt vers nous, & confirme par ses larmes ce triste langage. Il traînoit à sa suite une foule innombrable de jeunes amis touchés de sa destinée. Il suspend enfin sa douleur.

« Hé pourquoi, dit-il, déplorer mon » exil ? un pere l'ordonne, obéissons. » Qu'on attelle ces courriers à mon » char ; il n'est plus de Trézène pour » moi. » On accomplit ses ordres, on s'empresse, & soudain nous lui amenons son char préparé. D'abord * équipé en voyageur, il saisit les rênes attachées au siège ; puis élevant les mains au Ciel,

« Jupiter, s'écrie-t-il, écrase-moi si je » suis coupable : mais quel que soit le » sort que tu me gardes, soit que je vive » ou que je meure, fais sentir à mon » pere, qu'il m'a puni sans que je l'aye

de l'Histoire de l'Acad. des Inscript. & Belles-Lettres, p. 23.

* Gr. Botté.

» mérité. » A l'instant il presse ses cour-
siers. Nous suivons le char, sans nous
écarter beaucoup des rênes, & nous
prenons le chemin d'Argos & * d'Épi-
daure. A peine étions-nous entrés dans
le désert qu'un rivage s'offre à nos yeux
vis-à-vis de cette Trézène † & près du

* Epidaure, ville de Peloponnèse dans l'Ar-
golide sur le Golphe Saronique, aujourd'hui
d'Enzia. Il y avoit un Temple célèbre dédié
à Esculape Dieu de la Médecine.

† C'est que Trézène s'avance dans la mer,
comme on le peut voir sur les cartes. Comme
plusieurs personnes seroient peut être bien aises
de comparer la narration de R A C I N E avec
celle-ci, j'ai cru devoir la mettre ici en entier,
plutôt que les simples imitations, qu'on dis-
cernera aisément.

Imitations de R A C I N E.

A peine nous sortions des portes de Trézène,
Il étoit sur son char. Ses gardes affligés
Imitoient son silence autour de lui rangés.
Il suivoit tout pensif le chemin de Mycènes;
Sa main sur ses chevaux laissoit flotter les rênes.
Ces superbes coursiers qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant & la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri sorti du fond des flots
Des airs en ce moment a troublé le repos,
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond en gémissant à ce cri redoutable.

Golphe Saronique. En ce lieu un bruit épouvantable fort tout-à-coup du sein de la terre. Moins terrible est la voix

Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé,
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.

Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'éleve à gros bouillons une montagne humide ;
L'onde approche, se brise, & vomit à nos yeux
Parmi des flots d'écume un monstre furieux.

Son front large est armé de cornes menaçantes,
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes ;
Indomprable Taureau, Dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux :

Ses longs mugissemens font trembler le rivage,
Le Ciel avec horreur voit ce monstre sauvage,
La terre s'en émeut, l'air en est infecté ;
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Tout fuit ; & sans s'armer d'un courage inutile
Dans le Temple voisin chacun cherche un asile.

Hippolyte lui seul, digne fils d'un Héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,

Pousse au monstre, & d'un dard lancé d'une main
sûre

Il lui fait dans le flanc une large blessure.

De rage & de douleur le monstre bondissant

Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,

Se roule & leur présente une gueule enflammée

Qui les couvre de feu, de sang & de fumée :

La frayeur les emporte, & sourds à cette fois

Ils ne connoissent plus ni le frein ni la voix.

En efforts impuissans leur maître se consume :

Ils rougissent le mors d'une sarglante écume.

On dit qu'on a vû même en ce désordre affreux

même du Souverain des Dieux. Les chevaux dressent les crins & les oreilles.

Un Dieu, qui d'aiguillons perçoit leur flanc poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite :
L'effieu crie , & se rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé.
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vû, Seigneur, j'ai vû votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris :
Il veut les rappeler , & sa voix les effraye :
Ils courent: tout son corps n'est bientôt qu'une playe:
De nos cris douloureux la plaine rerentit :
Leur fougue impétueuse enfin se rallentit :
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des Rois vos ayeux font les froides reliques.
J'y cours en soupirant , & sa garde me suit :
De son généreux sang la trace nous conduit ;
Les rochers en sont teints: les ronces dégoutantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive , je l'appelle , & me tendant la main
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain.
Le Ciel , dit-il , *m'arrache une mourante vie ;*
Prends soin après ma mort de la triste Aricie ;
Cher ami , si mon pere un jour désabusé
Plaint le malheur d'un fils fausement accusé ,
Pour appaiser mon sang & mon ombre plaintive .
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive ,
Qu'il lui rende. . . . A ces mots ce Héros expiré
Ne laisse dans mes bras qu'un corps défiguré ,
Triste objet où des Dieux triomphe la colere ,
Et que méconnoîtroit l'œil même de son pere.

Saisis d'une frayeur mêlée de curiosité nous cherchions la cause de ce bruit : mais notre incertitude a duré peu. Nous tournons la vue sur le rivage , & là nous voyons s'élever une vague si haute , qu'elle dérobe à nos yeux les rochers de Sciron , Corinthe , Epidaure , & le Temple d'Esculape. Elle s'enfle , touche le Ciel , & s'avance vers les bords , qu'elle couvre d'écume ; là en se brisant elle crève comme un orage , & laisse sur le sable un monstre furieux. Taureau énorme dont les affreux mugissemens font retentir tous les lieux d'alentour ; spectacle si effrayant , qu'il nous paroït au - dessus des regards humains. L'épouvante s'empare aussitôt des coursiers. Le jeune Prince habile dans l'art de conduire un char , saisit soudain les rênes , les tire à lui , comme un Pilote fait le timon , & panche son corps en arriere : mais les chevaux effrayés mordent leur frein , s'emportent , & ne connoissent plus , ni la main de leur maître , ni les rênes , ni le char. Quand il prenoit la route d'une plaine unie , le monstre se présentoit brusquement devant les chevaux qu'il forçoit de reculer en les remplissant d'effroi. S'ils tournoient vers les rochers , il se

glissoit le long du char , pour précipiter leur course. Enfin les rouës heurtent contre le roc , le char se brise , & Hippolyte est renversé. On ne voit plus qu'un débris confus de rayons & d'éclats. * Cependant ce malheureux Prince embarrassé dans les rênes , & lié d'une façon que je ne puis exprimer , étoit traîné à travers les rochers qui lui brisoient la tête , & déchiroient son corps. « Arrêtez , s'écrioit-il , d'un ton de voix pitoyable , arrêtez , ô coursiers que j'ai nourris avec tant de soin , reconnoissez votre maître , & ne devenez pas ses bourreaux. O funeste imprécation de mon pere ! approchez , vous autres , & secourez un fils innocent. » Hélas , empressés à le faire , nous n'attendions pas ses cris. Mais nos pieds trop lents secundoient mal notre zèle. Enfin , débarrassé de ses liens , qu'un heureux hazard avoit rompus , Hippolyte reste étendu par terre , & respirant à peine. A l'instant les chevaux & le monstre ont disparu derrière les montagnes. Pour moi , Seigneur , qui vous fais ce triste récit , je vous suis dévoué , comme à

* Gr. *De l'essieu & des chevilles.*

mon maître, & comme à mon Roi ; mais j'oserai le dire, la vertu & l'innocence d'Hippolyte me sont tellement connues, que quand toutes les femmes du monde se donneroient la mort, ainsi que Phédre ; quand elles rempliroient la forêt d'Ide de Lettres pareilles à la sienne, je ne pourrois me persuader qu'un tel fils pût être criminel.

L E C H Œ U R.

Hélas, hélas. Voici un nouveau malheur qui met le comble à tous les autres. O destin inévitable !

T H E S É E.

Je l'avouerais, ma haine pour un perfide m'a fait écouter ce récit avec quelque sorte de satisfaction. Mais enfin je sens que la piété envers les Dieux, & la tendresse pour un fils, tout coupable qu'il est, se réveillent dans mon cœur. Ainsi sans joie & sans douleur sur cet événement, je demeure dans l'indifférence.

L' O F F I C I E R.

Dans l'indifférence ! que faite donc de cet infortuné Prince pour satisfaire votre courroux ? ah, Seigneur, croyez-moi, cessez de haïr un fils déjà trop malheureux.

Qu'on le transporte en ces lieux. Je veux le revoir encore, lui reprocher son crime, & achever de le convaincre par son supplice même. (*L'Officier s'en va.*)

S C E N E I I I.

T H É S É E, L E C H Œ U R.

L E C H Œ U R.

C'est vous, Venus, qui rendez les hommes & les Dieux impitoyables; c'est vous, dis-je, & votre cruel fils. Ce Dieu ailé parcourt en un instant la terre & les mers. Par-tout éblouissant, mais Tyran, il se plaît à dompter les cœurs, soit des hôtes des forêts, soit des habitans de la mer, soit de tout ce qui respire sur la terre, & de la race humaine: car tel est le vaste empire sur qui Venus seule étend son pouvoir souverain.

S C E N E I V.

Les mêmes, D I A N E.

D I A N E.

Fils d'Égée, prêtez l'oreille à la voix de Diane, qui daigne s'adresser à vous. Malheureux Thésée, quel plaisir barbare goûtes-tu dans le trouble de ta maison ?

tu as fait mourir injustement ton fils. Ton épouse t'a séduit par des discours ambigus , & ton malheur est certain. Pere inexorable , que ne peux-tu cacher ta honte dans les enfers , ou changé en oiseau te dérober à la vûe de ces lieux , qui crient vengeance contre toi. Non , il ne t'est plus permis d'habiter avec les hommes justes. Ecoute-moi ; je vais te faire voir le nœud de ton infortune , & quoique ce soit sans fruit , j'aurai du moins l'avantage de t'accabler de regret. Approche donc , que je te fasse connoître d'un côté l'innocence d'un fils , & la vertu qu'il emporte au tombeau ; de l'autre , les fureurs & les combats de Phédre. Oui , la Reine , victime d'une Déesse ennemie de Diane , & de quiconque a les mœurs pures , sentit malgré elle les étincelles d'une coupable flamme. Elle arma sa raison contre l'amour. Sa Confidente a conduit le reste à son inscû. Dépositaire du secret de Phédre , elle va trouver Hippolyte , l'engage au silence par serment , & lui découvre ces détestables feux. Ce Prince frémit à ce discours ; & sa vertu , loin d'être ternie , a porté le scrupule , lors même que tu prononçois l'arrêt de sa mort , jusqu'à respecter la foi d'un serment

ment surpris. Pour Phédre, la crainte de voir son secret trahi, lui a dicté cet horrible stratagème, & ces lettres pleines d'impostures, qui ont perdu ton fils, & que tu as malheureusement crues.

T H É S É E.

Ah Ciel !

D I A N E.

Ce discours te désespère : mais écoute mes reproches jusqu'au bout, & meurs de dépit. Tu sçais que ton pere Neptune t'avoit accordé l'accomplissement de trois imprécations. Misérable, celle qui devoit tomber sur un ennemi a eû pour objet & pour victime un fils innocent. Ce n'étoit pas pour cet usage que le trop favorable Neptune te prévenoit de ses faveurs. Pour prix de ses bienfaits tu as offensé ton bienfaiteur & Diane, toi qui as dédaigné le secours des Oracles, & qui loin de laisser du moins au tems le soin d'éclaircir tes soupçons, as précipité ta vengeance, & lancé d'inévitables imprécations, dont la mort de ton fils est le fruit.

T H É S É E.

Déesse, donnez-moi la mort.

D I A N E.

Ton crime est indigne de grace ; toutefois il en est temps encore, tu peux

en obtenir le pardon : car hélas , il faut en convenir , c'est Venus dont la colère a ourdi cette fatale trame , & telle est la loi établie parmi nous ; par une complaisance mutuelle un Dieu ne s'oppose point aux desseins d'un autre. Sans le respect dû au Pere des Dieux , sçache que je n'aurois pas vû mourir impunément le plus cher de mes adorateurs. Ainsi , Thésée , l'ignorance diminue votre forfait ; la feinte lettre d'une épouse qui meurt pour perdre Hippolyte a pû séduire votre esprit ; enfin tous ces maux retombent sur vous. Croyez-moi , ma douleur n'est pas moindre ; les Dieux prompts à exterminer les méchans & leur race , ne se plaisent point à faire périr les justes.

LE CHŒUR.

Voici ce déplorable Prince qu'on amène. Que sont devenus ses charmes ! ses blonds cheveux sont défigurés , & son corps est ensanglanté. O double calamité ! ô malheureuse maison , je reconnois à ces traits la main divine qui t'a porté de si funestes coups.



S C E N E V.

Les mêmes , HIPPOLYTE , fuite.

HIPPOLYTE.

O douleur ! ô tourment ! Ciel ! je meurs cruellement déchiré, & par ordre d'un pere. C'en est fait. Ah !... quelles pointes aiguës me percent la tête ! quelles convulsions m'agitent ! aye. N'allons pas plus avant. Qu'on me laisse jouir d'un peu de repos. (*On l'étend sur un lit.*) O char, ô coursiers, que j'avois moi-même élevés & nourris de ma main, voilà le prix de mes soins, vous me donnez la mort... (*à sa suite*) au nom des Dieux, vous autres, prenez garde de renouveler mes blessures. N'augmentez pas mon supplice par vos cruels secours. Ah ! quelle main vient de me toucher ? qu'on me lève lentement ; qu'on m'ôte de la présence d'un pere dont l'erreur m'a perdu. O Jupiter, vous le voyez, cet Hippolyte si distingué par sa piété & son innocence se voit réservé à une mort certaine ! que lui a donc servi d'être humain & vertueux ? aye. Mes maux s'aigrissent de nouveau. Laissez-moi ; je ne veux d'autre secours que la mort... ah, que vous me faites

souffrir ! qui me donnera un fer pour me percer ! que ne puis-je couper la tiamé de mes tristes jours ! malheureuse imprécation ! * ô crimes de mes peres , qui ont trempé leurs mains dans le sang ! les supplices qui leur étoient dûs n'ont pas tardé à se réunir sur un malheureux : mais pourquoi sur un innocent ? ah Dieux , que ferai-je ? comment me délivrerai-je d'un tourment dont la violence passe jusqu'à mon esprit ? nuit éternelle , doux sommeil de la mort , viens promptement terminer mes douleurs.

D I A N E.

Misérable Hippolyte , en quel état je te revois ? ta vertu trop généreuse t'a perdu.

H I P P O L Y T E.

Quelle odeur céleste se fait sentir en ces lieux ? elle réjouit mon cœur , tout mourant que je suis. Mon corps même en est foulagé. N'est-ce point la divine Diane que j'entends ?

D I A N E.

C'est elle , oui , c'est la Déesse que tu chéris , trop infortuné Prince.

Note
de l'Édi-
teur.

* Les Interprètes pensent qu'il fait ici allusion au meurtre des Pallantides.

H I P P O L Y T E.

O ma Souveraine ! voyez quel est mon malheur.

D I A N E.

Je ne le vois que trop ; & malheureuse d'être immortelle , je gémiss de ne pouvoir verser des larmes sur ton sort.

H I P P O L Y T E.

Le ministre & le compagnon de vos doux amusemens n'est plus.

D I A N E.

Hélas , il est trop vrai , puisque vous mourez.

H I P P O L Y T E.

Vous ne le verrez plus dompter les courriers , ni parer vos autels.

D I A N E.

Triste effet des intrigues de l'impitoyable Venus !

H I P P O L Y T E.

Hélas , à quels traits j'ai connu enfin la cruelle Déesse qui me perd !

D I A N E.

Elle s'est crue dédaignée. La pureté de votre cœur a blessé sa fierté.

H I P P O L Y T E.

C'est donc elle qui s'est immolé trois victimes en un jour !

D I A N E.

Elle n'a épargné ni votre pere , ni Phédre , ni vous.

H I P P O L Y T E.

Je suis donc réduit encore à pleurer le malheur d'un pere !

D I A N E.

C'est Venus qui l'a trompé.

H I P P O L Y T E.

O pere infortuné !

T H É S É E.

Je suis perdu , mon fils. La vie m'est insupportable.

H I P P O L Y T E.

Je plains votre erreur beaucoup plus que ma mort.

T H É S É E.

Que n'ai-je subi moi-même la destinée que je te réservais !

H I P P O L Y T E.

Funeste faveur de votre pere Neptune !

T H É S É E.

Insensé , c'est moi qui l'ai demandée !

H I P P O L Y T E.

Que voulez-vous ? la colère vous transportoit. Je n'en aurois pas moins été puni.

T H É S É E.

Ah , j'étois privé de ma raison. Les

Dieux m'en avoient ravi l'usage.

HIPPOLYTE.

Que n'est-il permis aux mortels de faire à leur tour des imprécations contre les Dieux !

DIANE.

Arrêtez, Hippolyte : votre piété vous coûte la vie : mais vous ne mourrez pas sans vengeance, & la colère de Venus ne demeurera pas impunie. Cette main sçaura percer de traits le cœur de * son favori. J'ordonne qu'en récompense de votre vertu malheureuse, Trézène vous comble d'honneurs. † ¶ On verra long-

* Elle entend Adonis, que Venus aimoit. Il étoit fils de Cyniras Roi de Chypre, qui avoit eu un commerce incestueux avec sa fille Myrrha.

† Et en effet Pausanias dans ses Corinthiaques fait une mention expresse des cérémonies qui se pratiquoient à Trézène en l'honneur d'Hippolyte.

Note de l'Editeur.

¶ Ceci fait allusion aux coutumes & aux cérémonies de l'ancienne Grèce. L'on en trouvera plusieurs autres, à mesure que l'on avancera. Ces allusions rendoient les Tragédies anciennes plus intéressantes aux spectateurs qui voyoient avec plaisir l'origine de leurs fêtes, de leurs cérémonies, & de leurs usages. Mais ce ne sont plus des traits intéressans pour nous.

tems les jeunes filles, avant que de sacrifier à l'hymen, porter sur votre tombeau leur chevelure coupée, & le tribut de leurs larmes. Vous serez le sujet éternel de leurs agréables chansons; & l'amour de Phedre, dont vous êtes la victime, ne sera jamais oublié dans les siècles futurs. Pour vous, Thésée, embrassez un fils expirant. Car c'est malgré vous que vous l'avez condamné. * Peut-on n'être pas criminel quand les Dieux permettent le crime? aimez votre pere, Hippolyte, c'est moi qui vous l'ordonne. Votre destinée va finir. Adieu, je me retire. † Il ne m'est pas permis de fouiller mes regards de la vûe d'un mort, ou d'être témoin des derniers soupirs d'un mourant. Le terme fatal approche pour vous. Adieu.

* Maxime conforme aux sentimens des Anciens sur la fatalité. Elle montre bien que leur morale si saine quelquefois n'étoit pourtant pas aussi pure que le pretend le P. THOMASSIN.

† On remarquera encore plus d'une fois cette superstition antique. C'étoit se fouiller que d'approcher des vivans (¶) & des morts. On voiloit même les premiers pour ne les pas voir expirer.

Note
de l'Edi-
teur.

(¶) Des *vivans* au lieu des *mourans* : faute d'impression.

Recevez mes adieux, chaste Diane, foyez toujours heureuse, & consolez-vous de mon trépas. J'oublie que mon pere m'a condamné, puisque vous l'ordonnez. J'ai toujours trop déféré à vos ordres, pour n'y pas souscrire encore sur ce point.

S C E N E V I.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, LE
CŒUR, suite.

HIPPOLYTE.

Les ténèbres de la mort s'élevent déjà sur mes yeux; recevez-moi entre vos bras, ô mon pere, & soutenez-moi.

THÉSÉE.

Ah, mon fils, mon cher fils, que décidez-vous de votre malheureux pere?

HIPPOLYTE.

J'expire, & déjà je vois s'ouvrir les portes des enfers.

THÉSÉE.

* Me laisserez-vous en mourant le cœur souillé d'un forfait?

* Les Payens de l'antiquité se croyoient exposés aux traits de Nemesis, c'est-à-dire, de la Déesse vengeresse du crime, si l'inno-

HIPPOLYTE.

Non : je vous absous de ma mort.

THÉSÉE.

Quoi ? vous avez la générosité de me délivrer d'un crime si affreux ?

HIPPOLYTE.

J'en jure par Diane.

THÉSÉE.

O fils trop généreux d'un pere trop criminel !

HIPPOLYTE.

Adieu , mon cher pere , pour la dernière fois , adieu.

THÉSÉE.

O vertu ! ô tendresse !

HIPPOLYTE.

Priez les Dieux qu'ils vous donnent des fils qui me ressemblent.

THÉSÉE.

Ah , ne m'abandonnez pas. Vivez , Hippolyte , vivez.

HIPPOLYTE.

Ce que j'ai de vie & de force me quitte. J'expire , ô mon pere , * voilez-moi promptement la tête.

cent qu'ils avoient opprimé ne les délivroit du forfait & de la peine dûe au forfait , en leur pardonnant.

* Suivant l'usage dont on vient de parler ci-dessus.

O Athènes, ô peuples de Pallas, quel Prince vous perdez ! ô pere encore plus à plaindre ! . . . ah cruelle Venus, que le souvenir de ta vengeance demeurera profondément gravé dans mon cœur !

L E C H Œ U R.

Quel deuil incopiné pour les peuples ! que de larmes vont couler ! non, il n'est point de cœur insensible à la mort d'un Prince qui mérite d'être pleuré.





REFLEXIONS

S U R

L'HIPPOLYTE D'EURIPIDE,

E T S U R

LA PHEDRE DE RACINE.

M O N S I E U R Racine dans sa Phédre a pris une route un peu différente d'Euripide. Car, 1^o. Pour amener l'épifode ou l'action subalterne, si fort à la mode sur notre Théâtre, & dont il semble ne pouvoir plus se passer, ce grand Poëte déguise presque entièrement Hippolyte, & loin de le supposer Philosophe & insensible aux traits de l'amour, comme il l'étoit, il le fait amoureux, & amoureux d'Aricie fille de ce Pallas, que Thésée avoit fait mourir par politique; ce qui sert véritablement à donner une nouvelle activité à la passion de la Reine, qui découvre avec un mouvement jaloux qu'elle a une rivale.

SUR L'HIPPOLYTE, &c. 301

2^o. Il met sur le compte de la confiance de Phédre le dessein d'accuser Hippolyte. Cela lui a paru trop bas pour une Princesse, suivant nos manières ;

Moi, dit-elle, que j'ose opprimer & noircir
l'innocence ! *Act. III.*
Sc. III.

Cependant la chose revient presque au même, puisque chez lui Phédre permet & autorise dans l'esprit de Thésée cette horrible accusation.

Fais ce que tu voudras, je m'abandonne à
toi ; *Ibid.*

Dans le trouble où je suis, je ne puis rien
pour moi.

Et cela sur le principe d'Oënone sa confidente.

Le sang innocent dût-il être versé ; *Ibid.*

Que ne demande point notre honneur menacé ?

C'est un trésor trop cher pour oser le commettre :

Quelque loi qu'il vous dicte, il faut vous y soumettre,

Madame, & pour sauver notre honneur combattu,

Il faut immoler tout, & même la vertu.

Il s'enfuit seulement qu'Euripide fait agir Phédre, moins en Princesse qu'en femme, & que Racine sauve les dehors de l'une, sans diminuer beaucoup la noirceur de l'autre.

Du reste il convient, & il est vrai, qu'il a emprunté d'Euripide les plus grands traits dont il a orné la plus brillante de ses pièces. On le reconnoîtra assez par la comparaison. On trouvera même qu'il n'a pas porté l'imitation aussi loin qu'il le pouvoit, sur-tout quant au désordre de Phédre, qui n'ose dire son secret, & qui veut pourtant qu'on le devine. Le fil qu'il a suivi l'a encore contraint de négliger d'autres beautés que le Poëte Grec a sçû mettre en œuvre avec beaucoup d'art, comme sont les regrets que Thésée témoigne à la mort de Phédre, & la Scène d'Hippolyte mourant.

Je sçai que cette peinture exacte de la nature qui va jusqu'à mettre sous les yeux des spectateurs une Princesse morte, & un Prince défiguré par des blessures, ne seroit pas de notre goût. Aussi n'ai-je garde de blâmer Racine, qui a dû se conformer à nos idées : mais enfin, je le répète, & l'on ne sçauroit trop le répéter, il faut se transporter à Athè-

nes, & oublier les mœurs & la manière de penser de Paris, si l'on veut faire justice aux Anciens.

Une chose bien singulière, c'est que la Tragédie d'Euripide & celle de Racine roulent entièrement sur un point un peu délicat, & qui a paru à bien des personnes éclairées, être un fonds tout-à-fait défectueux, & même d'une conséquence dangereuse pour les mœurs : mais d'un autre côté cet article si scabreux, ce défaut, s'il faut l'appeler ainsi, fait l'ame de l'une & de l'autre pièce, & il produit tellement ce trouble intéressant, & cette agitation majestueuse de la Tragédie, qu'on ne peut s'empêcher de lui faire grace. Quoique j'aye tâché d'en démêler la raison au sujet de l'Oédipe, où l'objection a également lieu, je crois devoir ajuster plus au long ma réponse à la Tragédie de Phèdre & d'Hippolyte, pour justifier les applaudissemens de la Grèce & de la France. Voici donc la question.

Comment présenter de sang froid à des hommes raisonnables, à plus forte raison à des chrétiens, une personne agitée malgré elle d'un amour non-seulement involontaire, mais qui n'est qu'un pur effet de la colère des Dieux? cela

ne paroît-il pas choquer en même tems, & la Divinité devenue auteur du crime, & la probité humaine qu'on force en quelque sorte à devenir criminelle ? A cela Racine, loin de répondre directement, se contente de faire observer que c'est en ce tour que consiste la beauté de son sujet, & sa conformité aux règles d'Aristote. « Ce sujet a, dit-il, » toutes les qualités qu'Aristote deman- » de dans le héros de la Tragédie, & » qui sont propres à exciter la compas- » sion & la terreur. En effet Phèdre » n'est, ni tout-à-fait coupable, ni tout- » à-fait innocente. Elle est engagée par » sa destinée & par la colère des Dieux » dans une passion illégitime, dont elle » a horreur toute la première. Elle fait » tous ses efforts pour la surmonter : elle » aime mieux se laisser mourir que de la » déclarer à personne, & lorsqu'elle est » forcée de la découvrir, elle en parle » avec une confusion qui fait bien voir » que son crime est plutôt une punition » des Dieux, qu'un mouvement de sa » volonté. »

Préface
de Phé-
dre.

On voit par ces paroles de Racine, que la difficulté subsiste toujours : car enfin cette punition convient-elle, & aux Dieux qui la procurent, & à la per-

sonne vertueuse qui en est l'innocente victime ? on pourroit dire avec Stiblinus, que tout ceci chez les Anciens mêmes n'étoit qu'une fable allégorique, pour nous montrer que l'oïveté & la mollesse figurées par Venus sont la cause des honteux égaremens des hommes ; mais après tout, l'allégorie pèche toujours en elle-même faute de vraisemblance ; & c'est à cette enveloppe que les spectateurs s'arrêtent, comme le lecteur dans les fables d'Ésope s'arrête à l'image, aussi-bien qu'à la vérité qu'elle cache.

Je crois donc qu'il est nécessaire de convenir que le systême fabuleux des Anciens admettoit dans leurs Dieux de véritables indécences, pour favoriser leurs propres penchans, & qu'il faisoit un accord monstrueux d'une sorte de fatalité inconcevable, avec un usage tel quel de la droite raison, en sorte que suivant cette double idée, Phédre leur paroïsoit coupable & malheureuse ; malheureuse de se voir la proie de Venus ; coupable d'écouter, ou du moins d'avouer une passion qu'elle ne devoit songer qu'à éteindre, puisque la Divinité qui la forçoit d'aimer, ne la forçoit pas, quoi qu'en dise Racine, de céder à cet

amour, ni de se deshonorer par un aveu qui la rendoit plus criminelle.

Or dans les sujets fabuleux, tels que celui-ci, où les Dieux jouent leur rôle (ainsi que dans les fables d'Esopé, où les bêtes parlent & agissent comme animaux raisonnables,) le lecteur, sans examiner si les Anciens ont bien ou mal pensé, entre naturellement dans tout le système de la fable qu'il suppose établi. Quelque défectueux, quelque ridicule qu'il lui paroisse, il s'y prête plus aisément encore qu'aux mœurs étrangères; & le bon sens le veut ainsi, parce que la fable est plus connue que certains usages étrangers. S'aviferoit-on en effet de trouver mauvais qu'un peintre représentât Hippolyte traîné sur la poussière à la vûe du monstre qui a effrayé ses coursiers? non; ce monstre tout imaginaire qu'il est, ne blesse point les yeux, & la fable est aussi indifférente à la peinture que l'histoire. L'histoire même, si elle est peu connue, trouve moins de créance que la fable. Ainsi l'on seroit peut-être choqué qu'un peintre peignît Hippolyte au milieu des Philosophes de son tems, plutôt que parmi une troupe de chasseurs, parce que ce jeune Prince est moins connu en qualité de

Philosophe, qu'en qualité de chasseur.

Sur ce principe, qui me semble vrai, je ne suis pas surpris de l'impression étonnante que Phédre a faite sur les esprits de tous les tems, aussi-bien qu'Oédipe, & je ne vois pas que cela puisse tirer à conséquence pour la morale & la vertu, puisqu'après tout Oédipe & Phédre sont punis, & de leurs fautes véritables, & de leurs crimes involontaires; outre que le spectateur qui s'accommode à la fable pour le spectacle, n'est pas assez peu sensé pour en faire la règle de ses pensées & de sa conduite. Il faut même que les critiques de Phédre & d'Oédipe aient fait un effort d'esprit pour trouver à redire qu'on adoptât un système, qui tout faux qu'il est, a été reçu dans l'antiquité, & d'où résultent de si grandes beautés.

On sçait bien que ces deux personnages devoient parler & agir autrement, s'ils étoient chrétiens: mais ce n'est pas la question. Il est naturel d'aimer à les voir tels qu'ils ont été; & pour n'y pas prendre plaisir, il faut recourir à ses réflexions, & vouloir rapprocher les mœurs antiques des nôtres; chose qui fait le malheur des Tragiques Grecs, que l'on condamne souvent avec aussi

peu de raison, qu'ils en auroient à nous condamner sur le même pied s'ils venoient au monde. Voilà, si je ne me trompe, le dénouement de la difficulté proposée, dénouement conforme au principe si simple que j'ai tâché d'établir, à sçavoir qu'il faut, pour juger sagement des ouvrages anciens & modernes, envisager la nature telle que les auteurs l'ont peinte, c'est-à-dire, avec les appanages accessoires des idées & des manières de leur siècle, bonnes ou mauvaises, il n'importe.

On a dû trouver encore dans Euripide une difficulté indépendante des mœurs, & que M. Racine a prévenue avec soin; c'est qu'on ne sçait ce que devient la Confidente de Phédre après qu'elle a été chassée honteusement de la présence de sa Souveraine. Il est croyable qu'elle s'exile ou se tue; mais le Poëte n'en dit mot, & il ne vient pas même à l'esprit de Thésée, quoique très-inquiet sur la cause qui a porté son épouse à se donner la mort, d'interroger cette Confidente, ou de demander du moins ce qu'elle est devenue. Il se contente d'une interrogation vague; & sur le silence glaçant de sa maison réunie autour

Sc. IV.

Act. IV.

de lui, il dit, *quoi, personne ne répond?*

c'est donc en vain que je rassemble dans mon Palais tant de personnes dévouées à mon service ! puis il en revient aux regrets, sans songer à la Confidente, qui devoit être au fait plus qu'aucun autre. Cela a bien l'air d'un défaut, à moins qu'on ne dise, qu'en effet on voit assez que cette femme éperdue & frappée de sa disgrâce, comme d'un coup de foudre, s'est éclipsée ou s'est tuée, surtout après ces effrayantes paroles de Phédre, tais-toi, j'ai trop écouté tes per- *Sc. IV.*
fides conseils ; j'en suis la victime, garde- *Act. III.*
toi de reparôître à mes yeux, songe à ta destinée, j'aurai soin de la mienne. La chose est d'autant plus naturelle, que c'est sur un pareil adieu, que M. Racine suppose qu'Oënone désespérée s'est précipitée dans la mer.

Je ne t'écoute plus, va-t-en monstre exéc- *Scène*
 crable, *dernière.*
 Va, laisse-moi le soin de mon sort déplora- *Act. IV.*
 ble.

Puisse le juste Ciel dignement te payer, &c.

Après tout un petit mot dans la pièce d'Euripide n'auroit rien gâté pour lever ce scrupule qui paroît fondé.

On ne doit pas être plus content du prologue de Venus, qui prévient la

*Aristo-
phane l'a
fait sen-
tir dans
ses Gre-
nouilles.*

plûpart des principaux événemens. C'est le défaut perpétuel d'Euripide, que Sophocle a soigneusement évité.

Il y a peut-être outre cela quelque chose à redire au Chœur, qui promet à Phédre un secret coupable, & qui laisse mourir Hippolyte faute de révéler la vérité. Il est vrai que ce Chœur est composé de femmes attachées aux intérêts de la Reine, & engagées au silence par un serment. Aussi cela ne peut-il s'excuser que sur la délicatesse scrupuleuse des Grecs à l'égard des sermens mêmes téméraires; & Hippolyte en est une grande preuve, lui qui aime mieux mourir que de violer un serment sorti de sa bouche par surprise, & prononcé sans raison. Euripide lui-même, au sujet de cette Tragédie, n'éprouva que trop cette délicatesse de ses spectateurs, puisqu'on voulut, dit * Aristote, & après lui † Cicéron, lui susciter une affaire très-sérieuse sur ce vers de son Hippolyte,

Ma langue a prononcé le serment : mais mon cœur l'a désavoué.

Æt. III. Sc. II.

* ARIST. *Reth. l. 3. c. 15.*

† CICER. *de off. l. 3. §. 29.*

quoique ce même Hyppolyte meure plutôt que de manquer à ce serment. Ce n'est pas que dans la pratique les Grecs en fussent plus religieux observateurs de leur parole. On sçait que la foi Grecque a passé en proverbe ; mais leur morale étoit sévère , si leurs mœurs ne l'étoient pas , & c'est assez le train des hommes dans tous les lieux & dans tous les tems.

Autre défaut apparent ou réel du Chœur , ou plutôt de Phédre par rapport au Chœur. Comment cette Princesse, qui marque tant de répugnance à faire l'aveu de sa flamme à une Confidente qui l'a élevée , peut-elle se déterminer à rendre dépositaire d'un secret si délicat , une troupe de femmes qui devoient lui être plus étrangères que sa Confidente , & devant qui elle avoit rougi elle-même de laisser entrevoir quelques signes obscurs de sa passion ? vaincue par les importunités de sa nourrice , & prête à mettre en plein jour *l'affreuse vérité* , comme parle Racine , ne pouvoit-elle pas , ne devoit-elle pas même écarter des témoins incommodes , peut-être malveillans & indiscrets , (c'étoient des femmes , & elles ne s'épargnent guère ,) des témoins en un mot qui pouvoient plus lui nuire

que lui servir, & tout au moins inutiles à ses desseins ?

On peut répondre qu'il n'est pas surprenant à ceux qui étudient le cœur humain, qu'une telle passion, qui ne connoît ni prudence, ni bornes, fasse une action imprudente sans en considérer les dangereuses suites : que Phédre, qui a lutté si long-tems contre elle-même, doit assez naturellement céder à la curiosité peu suspecte des femmes de sa Cour qui plaignent ses maux, aussi-bien qu'aux prières importunes de sa Confidente : que son secret semblable à un pesant fardeau lui échappe plutôt qu'elle ne le dit ; qu'enfin le trouble où elle est l'empêche de voir qu'elle peut se perdre en parlant, même à des personnes engagées au secret par leur devoir. Bien plus, elle a épuisé, comme elle le dit expressément, tous les moyens d'étouffer son amour : sa longue résistance, & son silence obstiné lui ont, dit-elle, peu réussi. Elle ne voit de ressource pour sauver son honneur & sa vertu, que le trépas auquel elle s'est déjà condamnée. Il s'agit de justifier cet attentat sur ses jours dont on lui demande compte par tendresse pour elle. Le parti qu'elle a pris de se laisser mourir lui paroît si glorieux, qu'elle ne fait point

difficulté

difficulté d'en avouer le motif, & de publier à ce prix un involontaire amour, qu'elle veut punir par une mort volontaire. Son secret déclaré dans ces circonstances, la rend dès-lors plus estimable aux yeux de celles qui l'écoutent, comme sa Confidente le lui avoit prédit. Enfin elle se met, en le déclarant, dans la nécessité de mourir, & de mourir vertueuse : raisons plus spécieuses que solides, j'en conviens ; mais ce sont justement celles que la passion long-tems combattue adopte d'autant plus aisément, qu'elle cherche à tromper la vertu, & que la vertu elle-même se laisse d'être seule témoin de ses combats.

Si ces excuses, quoique puisées du fonds même d'Euripide, paroissent trop tirées & ne satisfont pas les critiques du Théâtre ancien, ils conviendront au moins que par-là le Poëte a diminué avec assez d'adresse le défaut presque inséparable des Chœurs, dont la présence éternelle produit un spectacle toujours beau, souvent nécessaire, mais quelquefois embarrassant pour les acteurs principaux. On voit bien qu'Euripide a voulu sauver ce défaut, & conserver le Chœur : car si ce personnage, à plusieurs têtes, avoit ignoré l'amour de Phédre, il auroit

été muet & fans action. Il devenoit inutile, & privoit la Scène d'un de ses plus beaux ornemens.

Il peut se trouver encore quelques autres difficultés, d'autres défauts si l'on veut; mais outre qu'ils sont plus légers, les partisans outrés des Anciens ne conviendront pas qu'il y en ait, & ceux qui se déclarent trop par inclination pour les Modernes, remarqueront assez ce qu'il y a de répréhensible. Je prie seulement les uns & les autres de relire à ce sujet la Phédre de M. Racine. Si elle y gagne dans leur esprit, j'ose dire que ce ne sera pas tout-à-fait au préjudice de son modèle, puisque l'inventeur a toujours une bonne part à la gloire de celui qui perfectionne après lui.

Comme Sénèque a traité aussi le même sujet en latin, peut-être ne sera-t-on pas fâché de voir d'un coup d'œil sa manière d'y procéder; & l'on remarquera que Racine, sans en dire un seul mot, dans sa préface, (ce qui me surprend,) a puisé dans ce Poëte plusieurs belles choses qu'il a sçû rendre encore plus belles, & entr'autres un grand morceau qu'il s'est presque contenté de traduire. Quant au reste, il l'a laissé pour ce qu'il vaut, & il a eû raison.



REFLEXIONS

S U R

L'HIPPOLYTE DE SENEQUE.

LE premier Acte de Sénèque contient trois Scènes. Hippolyte suivi de quantité de chasseurs ouvre le Théâtre , & fait le personnage de chasseur en chef : car il distribue ses troupes comme un général d'armée , en leur assignant leurs postes d'une façon tout-à-fait géographique , après quoi il va lui-même prendre le sien. Phédre survient avec sa Confidente , sans qu'on sçache pourquoi. Cette Reine bien différente de celle d'Euripide , commence par exhaler sa passion pour Hippolyte avec la dernière fureur , de manière que c'est Euripide & Racine renversés. Chez ceux-ci Phédre est dans un embarras continuel , causé par le combat du devoir & d'un amour involontaire , tandis que sa Confidente , qui la voit dessécher & mourir d'un mal qu'elle ignore , fait tous ses efforts pour découvrir ce secret ,

que la Reine laisse à la fin surprendre. Dans Sénèque c'est tout le contraire : Phédre est une emportée qui veut suivre Hippolyte par mer & par terre, dût-elle en être rebutée, dussent son pere & son époux le sçavoir & l'en punir : pour la Confidente c'est une vraie douégne, une prude par crainte plutôt que par vertu. Celle-ci tâche de ramener la maîtresse au devoir par les plus fortes raisons ; celle-là s'obstine à fouler tout aux pieds, bienséance, pudeur, crainte même. Elle cède toutefois & rappelle enfin sa raison. Sur quoi ? sur les avis sensés de sa Confidente ? point du tout : mais sur une simple priere, & cela sans laisser le moindre intervalle entre des emportemens forcenés, & l'usage subit de sa raison. Elle se détermine à mourir. Mais la Confidente effrayée de cette résolution, épouse à son tour, & dans le moment, les premiers sentimens de la Reine, jusqu'à lui promettre qu'elle ira fléchir Hippolyte, à condition que Phédre consentira de vivre. Cette route, comme on voit, est bien différente de celle de M. Racine, & plus encore de celle qu'a prise Euripide. Le premier ménage toujours la pudeur de Phédre jusques dans ses écarts, & la rappelle sans

ceffe à la vertu. Le fecond noue tellement l'intrigue de la Confidente, qu'elle ne parle à Hippolyte de la paffion de Phédre, qu'à l'infçû de cette Princeffe, & contre fa défenfe exprefle.

Le Chœur de Sénèque enfuite de tout ce bel entretien dont il avoit été témoin, s'amufe à ennuyer le fpectateur en fort beaux vers fur la puiffance de l'amour, & comme il voit revenir la vieille Confidente au fecond Acte, il lui demande tranquillement comment tout fe paffe, fans s'intérefler autrement à toute l'action. La Confidente répond que Phédre eft bien malade. On ouvre le Palais & elle paroît à fa toilette, où elle s'habille en Amazone en parlant toilette & parures à la façon de Sénèque. La Suivante, après avoir invoqué Diane, voit paroître Hippolyte, & s'e hardit à lui faire fa harangue telle à-peu-près que celle de Linco au *Pastor Fido*,

* Deh, lascia hormai le felve,
Folle Garzon, lascia le fere, ed ama.

† *Urbem frequenta, civium cœtus cole.*

* *Il Past. fido Atto I. Sc. I.*

† *SENEC. Hip. Act. II.*

Quittez , quittez le séjour des forêts , & livrez - vous aux amusemens des villes. Le Prince Philosophe , qui ne sçait pas encore où la Vieille en veut venir , lui débite une grande morale pour relever les avantages de la campagne sur le tumulte des villes , morale perdue ; il conclut enfin par une violente satyre des femmes , ce qui donne lieu à la Confidente de justifier son sexe , & au Prince de redoubler ses traits de satyre. Enfin Phédre arrive , & fait elle-même à Hippolyte sa déclaration d'amour , qu'on peut lire dans Racine , puisque c'est précisément la même. Ce morceau est assurément très-bien imaginé. Aussi le Poète François n'a-t-il pas manqué d'imiter exactement toute la conduite de cette Scène , & d'en traduire une partie , surtout depuis cet endroit ,

On ne voit point deux fois le rivage des
morts ,

Seigneur.

*Regni tenacis Dominus & tacita stygis
Nullam reliquos fecit ad superos viam , &c.*

jusqu'à cet autre ,

Magne Regnator Deum , &c.

Dieux, qu'est-ce que j'entends ? Madame,
oubliez-vous

Que Thésée est mon pere, & qu'il est votre
époux !

Sans compter l'offre que fait la Reine
à Hippolyte de son sceptre & de ses
États ; trait inimitable dont M. Racine
a formé une Scène entiere, à sçavoir
la premiere de l'Acte III, où Phédre
dit,

Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,
Oenone : fais briller la couronne à ses yeux,
Qu'il mette sur son front le sacré diadème :
Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-
même, &c.

Pour revenir à Sénèque, Hippolyte en
fuyant laisse son épée entre les mains de
Phédre, qui veut s'en percer, (chose
contre les mœurs des Grecs, qui n'é-
toient armés qu'en voyage ou à la
guerre,) & la Confidente en prend
occasion d'engager Phédre à se tirer
d'intrigue, en accusant le Prince. Le
Chœur ferme cet Acte par des louanges
assez froides, des graces & du procédé
d'Hippolyte.

Thésée arrive à l'Acte troisiéme, &

se félicite d'être échappé des enfers. Racine a bien profité de ce voyage fabuleux au Royaume de Pluton. La Confidente de Phédre accourt toute éperdue pour annoncer au Roi que son épouse veut se donner la mort. *Quoi, dit Thésée, son époux revient, & elle veut mourir ! c'est cela même, (répond-t-on,) qui accélère sa mort.* Réponse assez singulière, comme l'on voit. Le Palais s'ouvre incontinent, & la Reine paroît une épée à la main dans l'attitude d'une femme désespérée. Elle demande à son époux la permission de mourir : il la refuse. Elle persiste à cacher la cause de son désespoir. Mais Thésée veut extorquer par les tourmens la vérité de la bouche de la Suivante ; ce qui détermine Phédre à parler & à dire ces propres mots, que Racine attribue également à Euripide & à Sénèque, (quoiqu'ils ne soient que dans le dernier,) *vim corpus tulit.* Euripide en a usé bien autrement, & Racine encore mieux, eût égard à nos mœurs. Celui-ci a épargné à Thésée la honte de se voir deshonoré ; & celui-là par le moyen d'une lettre supposée, dont même on ne sçait pas nettement les termes, ménage au moins en partie l'honneur de ce héros : mais

Séneque le fait rougir aux yeux des spectateurs par une imposture qui passe pour une confession en face, & qui certainement n'a pas dû être plus du goût des Romains que du nôtre. Il me souvient qu'on a vivement critiqué autrefois dans le Roman de la Princesse de Clèves un aveu bien différent qu'elle fait à son époux; c'est d'avoir eû à prévenir plutôt qu'à étouffer des soupirs qui n'auroient pas été pour lui.

Thésée étonné, (comme on peut croire,) veut sçavoir quel est celui qui l'a outragé. Phédre lui montre l'épée fatale qu'il ne reconnoît que trop bien: puis elle le laisse écumant de rage s'exhaler en imprécations, qu'on pourroit trouver belles si elles ne sentoient le déclamateur, & si elles étoient mieux placées, ainsi qu'elles le sont dans les deux Tragédies, la Grecque & la Française. Le Chœur finit l'Acte à l'ordinaire, mais par une violente invective contre les Dieux, qu'il accuse de laisser triompher le vice, & périr la vertu.

Un porteur de mauvaises nouvelles commence l'Acte IV, & se plaint du destin qui le contraint de raconter des malheurs. Thésée lui répond par ces beaux vers,

*Ne metue clades fortiter fari asperas ;
Non imparatum pectus ærumnis gero.*

« Parle, dit-il, ne crains point de
» m'annoncer les plus terribles infortu-
» nes : ce n'est pas d'aujourd'hui que
» mon cœur est préparé aux revers. »
Les sentences dont cette pièce est semée
font la plûpart dans ce goût, témoin
celle-ci.

Cura leves loquuntur, ingentes stupent.

« Les peines légères font éloquen-
» tes, mais les maux accablans ne s'ex-
» priment que par l'accablement. » C'est
Phédre qui parle ainsi à Hippolyte dans
la belle Scène où elle lui fait un aveu
de sa flamme. Et j'ai oublié d'observer,
au sujet de cette entrevûe, que le com-
mencement en paroît plus intéressant que
dans celle de Racine, toute belle qu'elle
est. En effet Phédre sur notre Théâtre
en appercevant Hippolyte, dit seule-
ment,

*Scène V.
Acte II.*

Le voici. Vers mon cœur tout mon sang se
retire ;

J'oublie en le voyant ce que je viens lui
dire.

Oenone la rassure par l'intérêt de ses

enfans ; de sorte que la Reine faist cette occasion de justifier ses anciens dédain pour ce Prince , & de l'implorer en faveur de ce qu'elle a de plus cher. Elle convient de tous les mauvais traitemens qu'Hippolyte a essuyés de sa part ; puis elle ajoute ,

Si pourtant à l'offense on mesure la peine , Ibid.
 Si la haine peut seule attirer votre haine ,
 Jamais femme ne fut plus digne de pitié
 Et moins digne , Seigneur , de votre inimitié.

Tout cela est très-naturellement pensé : mais je ne sçai si le commencement de la même Scène , chez le Poëte Latin , ne prépare pas mieux l'aveu d'une passion aussi étrange que celle de Phédre. Du moins il paroît jeter plus d'intérêt dans cette entrevûe : car d'abord Phédre confuse à la vûe d'Hippolyte s'évanouit , & tombe entre ses bras. Revenue à elle-même , elle a honte de revoir la lumière ; puis la passion reprenant le dessus , elle s'enhardit à parler. Toutefois elle ne sçait par où commencer , elle s'exprime d'une maniere ambiguë & embarrassée. Hippolyte l'appelle sa mere , elle rejette ce nom , nom trop odieux , dit-elle , & qui ne convient

plus à ma situation. Elle n'ambitionne que le titre de sœur, ou plutôt d'esclave du Prince. Elle lui remet sa couronne entre les mains, elle le prie d'avoir quelque pitié de la veuve de Thésée, & c'est ici que le Poëte François & le Poëte Latin se réunissent pour produire comme de concert ce magnifique contraste d'une Princesse artificieuse & passionnée avec un Prince justement étonné de ce qu'il vient d'entendre, & qui ne peut revenir de son étonnement. L'invention & l'art de cette Scène sont entièrement dûs à Sénèque, puisqu'Euripide n'en a pas la moindre trace. Mais en récompense il semble avoir pris une voye plus naturelle, ou du moins plus honorable pour Phédre, quand il lui donne des sentimens si vertueux qu'elle ne craint rien tant que de voir sa passion découverte à celui qui en est l'objet. Sa Confidente a beau la sonder sur ce sujet, elle la trouve inflexible; elle se croit obligée de la tromper, & de supposer un philtre imaginaire pour saisir le moment de voir & de gagner Hippolyte. Il n'en est pas de même chez Sénèque & Racine. L'un & l'autre rendent Phédre très-docile aux conseils empoisonnés d'Oenone. Dans l'un &

l'autre ce n'est pas la Confidente qui trahit Phédre ; c'est Phédre elle-même qui déclare son amour à Hippolyte. A la vérité l'un & l'autre sauvent cette déclaration par le bruit heureux qu'on fême de la mort de Thésée, chose que ne suppose pas Euripide : mais après tout, ce bruit est subit & confus, & la déclaration de Phédre est bien prompte & bien claire ; outre que chez Racine elle se plaint d'avoir trouvé une rivale, & cela dans le tems même que son époux est arrivé. Je n'ai garde de prétendre par-là blâmer des endroits qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Je n'observe ceci que pour ramener toujours les lecteurs à mon point, qui est de faire sentir la différence des mœurs, & par conséquent des goûts de Paris & d'Athènes. Là on n'auroit pû souffrir les écarts de Phédre Françoisë, tout ménagés qu'ils sont, & quelques beautés qu'on leur trouve ici. Je crains fort que par représailles la retenue de cette Princesse & les emportemens de l'Hippolyte Grec, moins galant assurément que le François, ne déplaisent aujourd'hui dans Euripide à ceux qui veulent rapporter tout à notre siècle, sans égard à la différence des tems.

La narration que fait Sénèque de la mort du jeune Prince est en partie copiée d'après Euripide, & en partie née de l'imagination du Poëte Latin, particulièrement dans la description qu'il fait du cadavre d'Hippolyte déchiré en lambeaux épars. Du reste elle est magnifique : celle d'Euripide n'est qu'ornée ; mais celle de M. Racine, qui a voulu enchérir sur toutes les deux, est peut-être un peu trop pompeuse ; du moins a-t-elle donné lieu de le penser ainsi à quelques personnes, qui trouvent que les ornemens en font un peu trop recherchés pour un homme aussi touché que l'étoit le Gouverneur d'Hippolyte. Il est certain toutefois qu'on ne peut pas dire de cette narration ce que dit autrefois un excellent peintre à un autre, qui en peignant Hélène l'avoit chargée de pierreries pour rehausser sa beauté, *tu l'as faite plus riche que belle* ; car cette narration unie à ce qui a précédé est si touchante, que les richesses poëtiques dont elle est parée n'étouffent point le sentiment de tristesse qu'elle répand dans les cœurs. Mais il ne me paroît pas moins certain que celle d'Euripide, quoique remplie d'images sublimes, a quelque chose de plus naturel & de plus intéres-

fant, sur-tout si l'on rapproche les adieux d'Hippolyte à sa patrie, du discours qu'on lui fait tenir dans ce récit, lorsqu'il est sur le point de partir. C'est ce qui me fait croire que, (si l'acteur François a fait répandre tant de pleurs en récitant le morceau de Théràmène, jusques-là que les spectateurs souvent peu attentifs au reste de la pièce tant de fois répétée, se disoient, *voyons pleurer le bon homme Guerin,*) le Théràmène Athénien n'a pas dû moins réussir à l'égard des Grecs. Enfin on voit par le soin qu'a pris M. Racine d'embellir sa narration, qu'il a voulu suppléer au bel endroit d'Euripide, qui fait reparoître Hippolyte sur la Scène tout déchiré qu'il est; spectacle qui n'auroit pû se supporter sur notre Théâtre, à moins que de l'affoiblir aux dépens de la vérité. J'avoue qu'il a enchéri sur son modèle en deux points qui marquent beaucoup de pénétration & de délicatesse d'esprit. C'est premierement que le Poëte Grec ne fait point combattre Hippolyte contre le monstre: il ne lui laisse pas même le loisir de se reconnoître: le Poëte Latin lui donne un air intrépide, & le mer, pour ainsi dire, en attitude de combattre. Mais le Poëte Fran-

Sc. VI.
 Act. IV.
 d'Eurip.

çois lui fait lancer son javelot sur le monstre d'une main si sûre, qu'il en est blessé ; en quoi l'on voit le progrès de l'esprit humain qui perfectionne toujours. Secondement, M. Racine qui ne vouloit pas que Thésée, en écoutant le récit de la mort de son fils, fût, ou indifférent, comme le fait Euripide, ou touché sans être détrompé, comme le suppose Sénèque, bien qu'avec assez d'artifice, prend un milieu & conduit les choses de manière que Thésée a conçu déjà quelques soupçons de Phédre, quand il demande à Théràmène, *qu'as-tu fait de mon fils ? que fait mon fils ?* cette disposition d'esprit qui amène ces trois vers,

O mon fils, cher espoir que je me suis ravi !
Inexorables Dieux, qui m'avez trop servi !

A quels mortels regrets ma vie est réservée, &c.

nous paroîtra toujours beaucoup plus conforme à l'humanité, que l'indifférence d'un Prince qui ne peut être pere & vengeur du crime qu'à demi, quoique cette dernière situation soit souvent la plus vraie dans un pere offensé. Mais souvent aussi les sentimens les plus vrais nous révoltent sur le Théâtre, où nous

aimons mieux voir les hommes tels qu'ils doivent être, que tels qu'ils sont en effet. D'un autre côté M. Racine est tombé, ce semble, dans un petit défaut qu'Euripide a évité. Car en montrant le courage du maître qui blesse le monstre, il fait de ses Officiers des lâches qui fuyent dans un Temple prochain; & cela sur la foi de Sénèque, qui ne parle que des bergers répandus dans la plaine.

Tout fuit, & sans s'armer d'un courage inutile

Dans le Temple voisin chacun cherche un asyle.

Hippolyte lui seul, &c.

J'ajoute enfin que dans ce vers,

A ces mots le héros *expiré*;

Le terme *expiré* n'est pas François, non plus que bien d'autres qu'on a justement repris dans ses récits.

Pour finir le détail de la Tragédie de Sénèque, après le Chœur du quatrième Acte, qui ne dit pas grand'chose, le cinquième nous montre Phédre livrée à ses remords en présence de son époux. Elle croit voir l'ombre d'Hippolyte:

330 RÉFLEXIONS
elle lui dit des choses fort pathétiques ;
elle s'accuse enfin , & s'enfonce dans le
sein un poignard qu'elle présente ensuite
à son mari.

*Quid facere rapto debeas nato parens
Disce ex noverca : condere Acherontis plagis.*

« Thésée , dit-elle , apprends d'une ma-
» râtre le devoir d'un pere en faveur
» d'un fils qu'il a perdu : meurs. » Cette
invitation a quelque rapport , mais dans
un sens différent , à celle d'Arria à Pé-
tus. Cette Dame Romaine se frappe ;
puis elle offre l'épée toute ensanglantée
à son époux , qui étoit condamné à
mort : & cela pour l'engager à prévenir
le dernier supplice par une mort volon-
taire. « Prends , lui dit-elle , mon cher
» Pétus ; cela ne fait point de mal » *ac-
cipe , Pæte ; non dolet.* Sentiment vérita-
blement Romain , que Martial a subtilisé
pour substituer de l'esprit à la tendresse ,
& de l'antithèse à l'héroïsme ,

* *Vulnus quod feci , non dolet , inquit ;
Sed quod tu facies , hoc mihi , pæte , dolet.*

» Cher époux , la blessure que je me suis

* MART. *ep. l. 1. ep. 14.*

» faite ne me fait pas de douleur. Ce
 » qui m'en cause, c'est celle que tu vas
 » te faire. »

Thésée défabusée dans Séneque donne
 presque dans les fureurs d'Oreste, &
 sème çà & là d'assez beaux vers, par
 exemple ceux-ci,

*Sidera, & manes, & undas scelere complevi
 meo :*

*Amplius fors nulla restat : regna me norunt
 tria.*

« J'ai rempli de mes forfaits les Cieux
 » les ondes & les enfers. Il ne me res-
 » te plus d'asyle. Je me suis fait con-
 » noître dans les trois royaumes des
 » Dieux. »

Racine a profité de cette pensée en
 habile maître. Il la met non pas dans
 la bouche de Thésée, mais dans celle
 de Phédre. C'est à la Scene VI, du
 IV Acte, où cette Reine s'abandon-
 nant au désespoir dit ces magnifiques
 vers.

Que fais-je ? où ma raison va-t-elle s'égarer ?

Moi jalouse ! & Thésée est celui que j'im-
 ploie !

Mon époux est vivant, & moi je brûle en-
 core !

Pour qui ? quel est le cœur où prétendent
mes vœux !

Chaque mot sur mon front fait dresser mes
cheveux.

Mes crimes désormais ont comblé la me-
sure ;

Je respire à la fois l'inceste & l'imposture :
Mes homicides mains promptes à me vanger
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable ! & je vis ! & je soutiens la vûe
De ce sacré Soleil dont je suis descendue !

J'ai pour ayeul le pere & le maître des
Dieux ;

Le Ciel , tout l'Univers est plein de mes
yeux.

Où me cacher ? fuyons dans la nuit infer-
nale :

Mais que dis-je ? mon pere y tient l'urne
fatale :

Le sort , dit-on , l'a mise en ses sévères
mains.

Minos juge aux enfers tous les pâles hu-
mains.

Ah , combien frémira son ombre épouvan-
tée ,

Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée ,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers ,
Et des crimes peut-être inconnus aux en-
fers , &c.

Enfin la pièce de Sénèque finit par le spectacle le plus horrible qu'on puisse imaginer. On apporte à ce Prince furieux les membres dispersés de son fils, dont il recompose, pour ainsi dire, le corps de la même façon à la lettre que les Dieux rassemblèrent les membres de Pélops. Tantale les leur avoit fait servir à table. Cérès affamée en dévora une épaule, & les Dieux y en substituèrent une d'ivoire. Thésée auroit besoin d'un pareil prodige pour retrouver Hippolyte en son entier. Il arrange en effet ce qu'il a recouvert, & place le reste au hasard. La dernière Scène de Racine, qui conclut le dénouement, montre Thésée & Phédre dans une situation bien plus judicieuse. La Reine s'est empoisonnée, & ne s'est réservée qu'autant de vie qu'il lui en falloit pour justifier Hippolyte, & venger incontinent Thésée. Le peu de vers que cet infortuné Roi récite après ce dernier éclaircissement, sont d'un maître qui sçait finir où il sied de le faire; & la Tirade de Sénèque est d'un déclamateur qui ne sçauroit ni commencer, ni finir avec décence.

Ce seroit ici le lieu de dire un mot

de la Tragédie de Pradon sur Phédre & Hippolyte. Mais en vérité ce seroit trop dégrader les auteurs dont on vient de parler, que de mettre celui-ci en parallèle avec eux. Il est bon toutefois de se souvenir que ce Poëte flatté par le succès trop avantageux de Pirame & Thisbé, peu rebuté par la chute de son Tamerlan, & de plus engagé sous main par des personnes de la première qualité à traiter en trois mois le même sujet que M. Racine polissoit & retouchoit depuis deux ans, osa entreprendre de lutter avec un Génie qu'Andromaque, Britannicus, Mithridate, & Iphigénie avoient déjà rendu infiniment supérieur à tous ses rivaux contemporains. Mais, ce qui seroit incroyable, si le même siècle n'en avoit souvent renouvelé les exemples, c'est qu'on vit un Poëte, aujourd'hui tellement oublié qu'on ne retrouve plus ses œuvres, se soutenir quelque tems avec avantage contre un des chefs-d'œuvre du Théâtre François. Le vertige ne dura pas. C'est l'ordinaire : le bon goût reprit le dessus malgré la cabale & les rieurs. Le fantôme tomba de lui-même & s'évanouit enfin dans l'oubli. Cependant cette

audace de Pradon, qu'on appelloit alors émulation, produisit un combat presque plus que littéraire. Car il fallut que des personnes du premier rang s'entremissent, dit-on, pour le terminer. Comme Madame Deshoulières prenoit intérêt à Pradon, bien qu'il fût moins Poète qu'elle, sa plume enfanta ce fameux Sonnet qui fut tourné & retourné sur les mêmes rimes, & qui devint une affaire sérieuse. Pour surcroît on vit des critiques & des dissertations sur les deux Phédres, sorte de Phenomènes qu'on aime à voir paroître en France, & qui disparoissent bien vite, quand l'ouvrage censuré est marqué au bon coin. Il m'est tombé entre les mains une de ces dissertations, où je n'ai rien trouvé de bien repris dans M. Racine, si ce n'est certains traits que j'ai déjà observés, & la première Scène dont je n'ai rien dit. On y blâme, ce semble, avec raison un gouverneur qui lève les scrupules de son élève, & qui le porte, non-seulement à aimer, mais à aimer Aricie, l'ennemie de la maison de Thésée. Après tout, ce défaut n'est pas sans excuse, au moins pour ce qui regarde Aricie, dont Thérémène dit,

Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides
 Trempa-t-elle aux complots de ses freres
 perfides ?

Et devez-vous haïr ses innocens appas ?

Quant à Pradon il a tellement eû peur de blesser les mœurs de notre siècle, en suivant Euripide & Sénèque, qu'il s'en est écarté jusqu'à rendre Thésée, Phédre, Hippolyte entièrement méconnoissables. Il n'auroit pû mieux réussir, s'il eût voulu les rendre ridicules de dessein formé. Mais quand on n'auroit égard qu'à la versification, il paroît inconcevable que Paris ait pû balancer un moment entre le mauvais & l'exquis. C'est là un de ces prodiges assez communs, & qui paroissent toujours nouveaux.

De tout ce que j'ai dit des Tragédies d'Euripide, de Sénèque, & de Racine, il est aisé de conclure que Sénèque a gâté celle d'Euripide, & que Racine a fondu dans la sienne ce que l'une & l'autre avoit de meilleur ; qu'il a pris d'Euripide le caractère entier de Phédre, le désordre de son esprit & de ses paroles, cette lutte éternelle de la pudeur & de la passion qui jette un

si grand intérêt dans toute la pièce, cette manière adroite de laisser échapper un secret qui en fait le fonds, & que Sénèque a manquée, les emportemens de Thésée contre son fils, la timide défense de l'innocent faussement accusé, le récit de sa mort, sans compter beaucoup de traits délicats que je n'aurois pû faire remarquer qu'en beaucoup de paroles. On verra d'un autre côté qu'il a emprunté de Sénèque la Scène tant applaudie où Phédre vient elle-même déclarer sa passion à Hippolyte, l'épée d'Hippolyte laissée dans les mains de Phédre, ce beau désespoir dont j'ai parlé; une partie du récit qu'on fait de la mort du jeune Prince, l'aveu que la Reine vient faire de son crime, aveu qui épargne la machine qu'a employée Euripide, enfin plusieurs beaux vers heureusement imités, ou mieux placés que dans l'Auteur, & sur-tout l'artificieux détour d'une Amante insensée pour dire qu'elle aime, en ne le disant pas. Voici une partie de cette déclaration, sur laquelle le Poëte François a travaillé.

PHÉDRE. Oui, Hippolyte, je brûle encore pour Thésée, mais pour Thésée

dans la fleur de l'âge , tel qu'il étoit lorsqu'il attaqua le monstre de Crète , lorsque guidé par un fil , il éluda les vains détours du labyrinthe. Ciel ! quel étoit son éclat ! ses cheveux étoient noués décemment : une pudeur noble coloroit son visage : la force de ses bras nerveux n'altéroit point les traits de la jeunesse. Il avoit l'air de votre Diane , ou de mon Apollon , ou plutôt votre air. Tel il parut sans doute , quand il devint le vainqueur d'Antiope son ennemie. C'est avec ce port qu'il se présenta à ses yeux. Une aimable négligence relève la beauté. Oui , votre pere revit tout entier en vous , mais avec un mélange des graces un peu sauvages d'une Amazone. Où étiez-vous , Seigneur , quand Thésée aborda en Crète ? Ariadne ma sœur auroit formé pour vous le fil fatal , &c.

Il ne reste donc presque plus à Racine que l'Épifode d'Aricie , qui est tout entière de lui , puisque les Anciens n'avoient point de ces Épifodes amoureux. Mais toute cette imitation ne lui ôte rien de sa gloire ; & s'il a surpassé de beaucoup Sénèque , & en quelques endroits Euripide , en se servant de leurs

SUR L'HIPPOLYTE , &c. ; ; 9
pensées , ce bel art de bien choisir ce
qu'on imite , ne peut , comme j'ai dit ,
tourner qu'au profit du Poëte Grec , sans
préjudice du François , dont M. Boileau
a dit avec tant de justice ,

Hé qui , voyant un jour la douleur vertueuse
De Phedre malgré soi perfide , incestueuse
D'un si noble travail justement étonné
Ne bénira d'abord le siècle fortuné ,
Qui rendu plus fameux par tes illustres
veilles
Vit naître sous ta main ces pompeuses mer-
veilles !





IPHIGENIE
EN AULIDE,
TRAGÉDIE
D'EURIPIDE.

S U J E T.

IL est trop connu pour s'y arrêter. C'est le fameux Sacrifice d'Iphigénie , dont tant de Poètes ont parlé si différemment. Euripide suppose que cette jeune Princesse fut sauvée par Diane même à qui on la sacrifioit , & transportée en Tauride , tandis qu'une autre Victime tomboit sous le couteau sacré. Idée qui paroît tirée du Sacrifice d'Abraham confondu avec celui de Jephthé.



PERSONNAGES.

AGAMEMNON.

UN VIEILLARD Officier de la Maison d'Agamemnon. *

LE CHŒUR composé de femmes de Chalcis.

MENELAS.

CLYTEMNESTRE.

ACHILLE.

UN ENVOYÉ.

SOLDATS.

SUITE DE CLYTEMNESTRE.

La Scène est en Aulide † Ville & Port de la Béotie.

* Cet Acteur fait deux rôles , celui de Confident d'Agamemnon , & celui d'Homme dévoué aux intérêts de Clytemnestre. Voilà pourquoi il a deux titres différens dans les éditions Grecques , quoique ce soit le même personnage.

† Aulide & Chalcis étoient deux Villes séparées par l'Euripe , aujourd'hui Détroit de Negrepont. La premiere est dans la Béotie , & la seconde dans l'Eubée.



IPHIGENIE
 EN AULIDE,
 TRAGÉDIE
 D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCENE UNIQUE.

AGAMEMNON, UN VIEILLARD
 Officier de la Maison.

AGAMEMNON.

AMI, suis-moi devant ce por-
 tail. *

LE VIEILLARD.

Je vous suis ; mais , Seigneur ,

* Il eût été plus noble de dire comme dans le Grec. » Vieillard , fors de la maison , j'ai à te parler. »

Note
 de l'Édi-
 teur.

346 IPHIGÉNIE EN AULIDE.
quel nouveau projet vous réveille ?

AGAMEMNON.

Tu le fauras.

LE VIEILLARD.

* La vieilleſſe dérobe le ſommeil à mes yeux : mais vous

AGAMEMNON.

Quel Aſtre s'éleve ſur nos têtes ?

LE VIEILLARD.

C'eſt l'étoile brillante du Chien céleſte. † A peine eſt-elle au milieu de ſa courſe ; cependant

Note
de l'Edi-
teur.

* C'eſt un contrefens : le vieux domeſtique dit pour ſe faire valoir : « Sçachez , Prince , » que ma vieilleſſe eſt vigilante , & que je vois » encore fort clair. » Si cette louange qu'il ſe donne eſt froide & peu Tragique , tant pis alors pour EURIPIDE.

† Le Grec ajoute , *Voifin des ſept Pleïades* : Ces fortes d'Epithètes ne doivent point entrer dans le texte François. Cela le rend languifſant.

Imitations de RACINE. Iphigénie, Acte I. Scène I.

A R C A S.

C'eſt vous-même , Seigneur ! Quel important beſoin
Vous a fait devancer l'aurore de ſi loin ?

A peine un foible jour vous éclaire & me guide ;
Vos yeux ſeuls & les miens ſont ouverts dans l'Aulide ;
Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?
Les vents nous autoient-ils exaucés cette nuit ?
Mais tout dort , & l'armée , & les vents , & Neptune

A G A M E M N O N.

Les flots, les oiseaux, les vents, l'Europe, tout est encore dans le silence.

L E V I E I L L A R D.

Pourquoi donc, ô Agamemnon, sortir si-tôt de votre tente, tandis que le repos régné dans l'Aulide, & que tout jusqu'aux Sentinelles paroît endormi ? Retirons-nous, croyez-moi.

A G A M E M N O N.

Heureux Vieillard que je suis jaloux de ton fort ! Que j'envie le bonheur de quiconque vit ignoré du monde, sans gloire & sans fouci ! Malheureux ceux qui vivent dans les honneurs !

L E V I E I L L A R D.

Quoi donc ? est-il rien de plus éclatant ?

A G A M E M N O N.

Eclat trompeur, vains honneurs ! quand on les desire, ils semblent doux & charmans. Les possède-t-on ? on les trouve remplis d'amertume. * Dans un

A G A M E M N O N.

Heureux qui satisfait de son humble fortune
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché.

* Agamemnon indique en général le sujet de sa douleur qu'il va développer à son Confident.

rang tel que le mien , si vous n'accomplissez les ordres cruels des Dieux , si vous ne cédez aux caprices des hommes , vous êtes malheureux.

LE VIEILLARD.

Prince , j'ose le dire , ces plaintes ne font pas justes , ni dignes d'un grand Roi. * Pensez-vous donc qu'Atrée vous ait donné le jour pour posséder seul des biens purs & sans mélange ? Mortel , la joie & la douleur font votre partage. Tel est l'ordre du destin. Il faut s'y soumettre. Cependant que faites-vous ? rongé d'inquiétude vous passez la nuit à la lueur d'une foible lumière , tantôt à tracer une Lettre , tantôt à rayer ce que vous avez écrit. Vous la fermez , vous la r'ouvrez , vous jetez de dépit

Imitations de RACINE.

* Mais parmi tant d'honneurs vous êtes homme enfin :
Tandis que vous vivrez , le sort qui toujours change
Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.
Bientôt... Mais quels malheurs dans ce billet tracés
Vous arrachent, Seigneur , les pleurs que vous versez.
Votre Oreste au berceau va-t-il finir sa vie ?
Pleurez-vous Clytemnestre ou bien Iphigénie ?
Qu'est-ce qu'on vous écrit ? daignez m'en avertir. *ibid.*

A G A M E M N O N.

La Reine qui dans Sparte avoit connu ta foi
T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi. *ibid.*

le flambeau *, & vous versez un torrent de larmes. Voici , voici encore cette fatale Lettre entre vos mains. Enfin la douleur & l'irrésolution vous mettent hors de vous. Quelle est votre peine ? qu'est-il arrivé de nouveau ? Au nom des Dieux daignez m'en instruire. Que ma vertu , que ma fidélité vous touchent ? † Avez-vous oublié le rang que Tyndare m'a donné auprès de votre épouse ?

* Il paroît par ce qui est dit un peu plus haut qu'Agamemnon n'écrivoit pas sa lettre à la lumière d'un flambeau , mais d'une lampe , *λαμπτήρος φάος*. Ainsi il est plus naturel de penser que *πίπτεις πεύκην* signifie plutôt des tablettes , qu'une torche de pin. Les Anciens écrivoient sur des planchettes fort minces de pin ou d'autre bois. Note de l'Éditeur.

Dans l'Hippolyte la lettre que Thésée découvre entre les mains de son Epouse morte est appelée de même *πέυκη*. C'est le Chœur qui dit à ce Prince : » Quand toutes les femmes du » monde se pendroient : quand elles rempli- » roient de leurs écritures tous les pins ou sa- » pins du mont Ida , *τὴν ἐν Ἰδῷ πεύκην* , je n'en » croirois pas davantage qu'Hippolyte fût un » scélérat. »

† Mot à mot *Tyndare m'a donné à votre épouse comme une partie de sa dot , pour être attaché à son service.*

A G A M E M N O N.

* Ecoute mes malheurs. Tu sçais que des trois filles de Lédâ , Phœbé , la Reine Clytemnestre , & Hélène , celle-ci s'attira les vœux de tous les Princes Grecs ; source de menaces , & de discordes sanglantes entre les amans qui seroient rebutés. Tyndare le prévint , & balança long-tems à se déterminer. Enfin il imagina un expédient ; il engagea les rivaux à s'embrasser , à faire des libations sur les victimes brûlantes , & à † s'obliger par les sermens les plus saints de prêter main-forte à l'époux d'Hélène , quel qu'il fût , si on venoit à lui enlever son épouse. On devoit poursuivre le ravisseur Grec ou Barbare , entrer à main armée dans ses états &

Imitations de R A C I N E.

* Tu vois mon trouble : apprends ce qui le cause ,
 Et juge s'il est tems , ami , que je repose.
 Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés
 Nos vaisseaux par les vents , sembloient être appelés
 Nous partions ; & déjà par mille cris de joie
 Nous menacions de loin les rivages de Troie.
 Un prodige étonnant fit taire ce transport , &c. *ibid.*

† PAUSANIAS dit que Tyndare sacrifia un cheval en exigeant ce serment des amans d'Hélène.

renverser sa Ville * capitale. Tous se lierent par un serment mutuel. Tyndare après cet engagement usa de ruse ; car au lieu de choisir l'époux , il en laissa le choix à l'inclination de sa fille. Elle en choisit un Plût aux Dieux qu'il ne l'eût jamais épousée ! ce fut Menelas. Cependant le jeune Prince qu'on dit avoir décidé de la beauté de trois Dées-
ses , Paris vint à Lacédémone avec un train & † une magnificence de Phrygien. Il aima Hélène : ¶ l'Amant enleva bientôt l'Amante , & la conduisit vers le mont Ida. § Menelas outré de cet affront atteste les anciens sermens de ses rivaux. Les Grecs prennent les armes , se rassemblent en Aulide , avec des vaisseaux , des chars , des boucliers ,

* Le siège de Troye fait entendre que le serment regardoit la Ville capitale , ou du moins celle qui serviroit d'asyle au ravisseur.

† Le Grec porte βερβάρω χλιδήματα *Barbarico luxu*. Les Grecs & les Phrygiens se traitoient mutuellement de Barbares.

¶ *ἔρω ἰρῶσαν*. Ce dernier mot qui fait un bel effet n'est pas exprimé dans le François. » Il l'aima : il s'en fit aimer. »

Nota
de l'Édi-
teur.

§ Ida montagne de l'Asie mineure , la plus haute de celles de l'Hellespont. Elle occupe par ses diverses branches une partie de la Troade.

& tout l'appareil d'une guerre formidable : ils épousent la querelle de mon frere, & en sa faveur ils m'élisent pour leur chef. Funeste dignité que n'es-tu tombée en d'autres mains ! L'impossibilité de naviger retient long-tems l'armée impatiente sur le rivage. Calchas consulté garde un triste silence, & répond enfin qu'il faut immoler à la Divinité tutélaire de ces lieux... ma fille Iphigénie ; qu'à ce prix seul nous aurons les vents favorables & l'avantage de renverser Troye. * Frappé de cet Oracle

Imitations de RACINE.

* Surpris comme tu peux penser

Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer :
 Je demurai sans voix, & n'en repris l'usage
 Que par mille sanglots qui se firent passage, &c.
 De ma fille en pleurant j'ordonnai le supplice :
 Mais des bras d'une mere il falloit Parracher.
 Quel funeste artifice il me fallut chercher !
 D'Achille qui l'aimoit j'empruntai le langage :
 J'écrivis en Argos pour hâter ce voyage,
 Que ce Guerrier pressé de partir avec nous
 Vouloit revoir ma fille, & partir son époux. *ibid.*

Acte I. Scène III.

U L Y S S E.

N'est ce pas vous enfin de qui la voix pressante
 Nous a tous appelés aux campagnes du Xante,

accablant & résolu de ne pas souffrir qu'on immolât une victime si chère, j'ordonne à Talthybie de congédier l'armée, jusqu'à ce qu'enfin gagné par les raisons de Menelas je signai l'arrêt barbare. J'écrivis à la Reine, & lui commandai d'envoyer au plutôt sa fille en Aulide pour la donner en mariage à Achille. Je relevai le mérite de ce Héros, & j'ajoutai pour presser Clytemnestre, qu'il ne vouloit partir qu'en qualité d'époux d'Iphigénie. C'est ainsi que je déguisai à une mere le sacrifice de sa fille, sous le faux prétexte d'un hymen imaginaire. Au reste le secret fatal n'est encore qu'entre Calchas, Ulysse, Menelas & moi. Mais la pitié l'emporte; je révoque mon premier ordre dans cette lettre que tu m'as vû fermer & r'ouvrir cette nuit. Va donc, prends ce billet & cours à Argos.... Arrête, je connois ta fidélité, & ton dévouement pour mon

Et qui de ville en ville attestiez les sermens
Que d'Hélenic autrefois firent tous les amans,
Quand presque tous les Grecs rivaux de votre frere
La demandoient en foule à Tyndare son pere ?
De quelque heureux époux que l'on dût faire choix
Nous jurâmes dès-lors de défendre ses droits,
Et si quelque insolent lui voloit sa conquête,
Nos mains du ravisseur lui promirent la tête.

épouse & ma maison ; je veux auparavant te faire part de ce que j'écris.

* *Recevez de votre époux , ô Clytemnestre , cet ordre bien différent du premier...*

LE VIEILLARD.

Continuez , Seigneur , & ne me cachez rien , afin que le sens de mes paroles s'accorde avec ce que vous écrivez.

AGAMEMNON.

Gardez-vous bien d'envoyer votre fille en Aulide. Son hymen est remis à un tems plus commode

LE VIEILLARD.

† Mais quoi ? croyez-vous que le bouillant Achille frustré d'un doux espoir ne courra pas à la vengeance. L'entreprise est délicate. Qu'en pensez-vous, Seigneur ?

AGAMEMNON.

Achille nous prête son nom sans le sçavoir. Il ignore le prétexte de l'hy-

Imitations de RACINE.

* Pour renvoyer la fille & la mere offensée ,
Je leur écris qu'Achille a changé de pensée.

† Et ne craignez-vous point l'impatient Achille ?
Avez-vous prétendu que muet & tranquille
Ce Héros qu'armera l'amour & la raison
Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom ?
Verra-t-il à ses yeux son amante immolée ?

men & le projet du sacrifice. Il ignore heureusement que ma fille lui fut destinée en effet avant le coup qui m'accable.

LE VIEILLARD.

N'importe. Votre entreprise me paroît bien hardie, Seigneur : Comment donc avez-vous pû livrer à la Déesse & aux Grecs une victime si précieuse, votre fille, & l'épouse d'Achille ?

A G A M E M N O N.

Que veux-tu ? je suis tombé dans un abysme de malheurs qui m'a troublé l'esprit. Ah, pere infortuné !.... * Mais cours vers la Reine, oublie la lenteur de ton âge.

LE VIEILLARD.

J'y vôle, Seigneur.

A G A M E M N O N.

Que la fatigue ou le sommeil n'arrête point tes pas à l'ombre des bocages, ou sur le bord d'un ruisseau.

Imitations de R A C I N E.

* Prends cette lettre. Cours au-devant de la Reine,
 Et suis sans t'arrêter le chemin de Mycène.
 Dès que tu la verras défends lui d'avancer,
 Et rends-lui ce billet que je viens de tracer.
 Mais ne t'écarte point, prends un fidele guide.
 Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,
 Elle est morte, &c.

AB. I. Sc. I.

LE VIEILLARD.

Jugez mieux de ma promptitude à servir vos desirs.

AGAMEMNON.

Observe sur-tout, à l'entrée des routes qui se divisent, si le char où est ma fille n'aura point passé vers les vaisseaux des Grecs : considère jusqu'aux vestiges des rouës.

LE VIEILLARD.

Comptez sur ma vigilance.

AGAMEMNON.

Je ne te retiens plus ; pars promptement : & si tu rencontres le char, détourne toi-même les courriers vers le chemin * d'Argos.

LE VIEILLARD.

Mais par quel indice pourrai-je trouver créance dans l'esprit de la Reine ?

AGAMEMNON.

Voici le sceau dont † j'ai scellé la

* EURIPIDE dit, vers le chemin de la ville bâtie par les Cyclopes. Il entend Argos ou Mycènes, & il les confond presque toujours, apparemment à cause de leur proximité, ce que ne fait pas Sophocle dans Electre. Elles étoient en effet très-distinguées. Agamemnon fut le premier qui les réunit sous son empire.

† Les cachets des Anciens étoient figurés.

lettre que tu portes. Cet indice suffira.
 Adieu. L'aurore commence à paroître,
 & le char du soleil s'avance. Va foulager
 mes peines. (*en s'en allant.*) Ah !
 que j'éprouve bien que nul mortel ici
 bas n'est heureux jusqu'à la mort !

I N T E R M E D E.

L E C H Œ U R.

* J'ai quitté Chalcis ma patrie qu'ar- ^{Scroa}
 rose la célèbre Aréthuse †, j'ai traversé ^{phe I.}
 le passage étroit de l'Europe pour venir

PLINE dit que César portoit un Sphinx sur le
 sien.

* Le sujet de l'Intermède qui sépare chaque
 Acte, naît du fond de la Tragédie même, &
 chacun en particulier de l'Acte qui le pré-
 cède. Ils augmentent l'impression, & tiennent
 le spectateur en haleine. Celui-ci qui fait voir
 comme en perspective vingt Rois à la tête
 d'une armée formidable, & mille vaisseaux
 rangés dans le Port d'Aulide, à l'imitation
 d'HOMERE, produit un plus bel effet que dans
 l'Iliade. Car il prévient le spectateur par le
 grand intérêt du sacrifice d'!phigénie, de qui
 seule dépend le sort de la Grèce assemblée.

† Les Géographes font mention de quatre ^{Note}
 fleuves ou fontaines du nom d'Aréthuse : le ^{de l'Édi-}
 teur.

voir en ces lieux la florissante armée des Grecs & leurs mille vaisseaux. Quelle joie de voir nos maris sur une si belle flotte servir la vengeance de Menelas & d'Agamemnon ! ils feront repentir Paris d'avoir ravi Hélène aux rives d'Eurotas. * Ce fier Berger se vantera en vain de l'avoir reçue en don de Venus , lorsqu'assise au bord d'une onde pure cette Déesse disputoit à Junon & à Pallas le prix de la beauté.

*Anti-
Gr. I.* J'ai passé par les bois consacrés à Diane. La vénération s'est peinte sur mon front : j'ai voulu satisfaire une innocente curiosité , & contempler à loisir les tentes , les armes , & la cavalerie , des Grecs. J'ai vû les deux † Ajax ,

premier dont il s'agit ici , arrose l'Eubée , aujourd'hui Negrepont : deux autres coulent l'un à Smyrne , & l'autre dans l'Isle d'Ithaque , patrie d'Ulysse : & le dernier , le plus connu de tous chez les Poëtes , est l'Aréthuse de Sicile qui passoit à Syracuse.

* Fleuve de Lacédémone qui va se jeter dans le Golphe de la Laconie.

† L'un étoit fils d'Oilée , l'autre de Télémon. Le dernier étoit Roi de l'isle & ville de Salamine dans le Golphe Saronique. Ce fut lui qui disputa les armes d'Achille à Ulysse,

dont l'un fait la gloire de Salamine, goûter avec Protefilas le doux plaisir * des paisibles jeux. J'ai vû † Palamédes petit-fils de Neptune, & ¶ Diomedes occupé des divertissemens du Disque, & Mé-
 rion ce favori de Mars, ce prodige de valeur, & le fils de Laërte parti de ses rochers insulaires, & Nirée le Prince le mieux fait de toute la Grèce.

J'ai vû le fils de Thétis, l'élève de *Epode 7.*
 Chiron, Achille dont la vitesse égale la rapidité des vents. Je l'ai vû courir tout armé sur le rivage, & prétendre l'emporter à la course sur un char traîné par quatre coursiers également beaux. Ils avoient les freins dorés; les deux qu'on avoit attachés au timon étoient marquetés de blanc, les deux autres, qui fléchissoient au gré du conducteur

* Le Poète appelle ces jeux *πισσῶν μορφάς πολυπλόκας tesseraum formas multiplices*: cela justifie les Auteurs, qui disent que c'étoit un jeu de dés à plusieurs faces ornées de diverses figures de Divinités.

† Palamédes, fils de Nauplius, Prince de l'Eubée.

¶ Diomèdes, fils de Tydée, Roi d'Etolie, & le plus brave des Grecs après Achille, & Ajax.

avoient les crins de couleur Isabelle , la peau tachetée , & la jambe admirable. Il me semble encore voir Eumelus Roi de * Phères animer de la voix & de l'équillon ses courriers fougueux ; cependant le fils de Pélée , quoique chargé de ses armes & à pied , paroïssoit toujours voltiger proche les rouës.

*Stro-
phe II.*

De-là ma curiosité m'a conduite vers ce nombre prodigieux de vaisseaux qui présente à l'œil le plus beau spectacle du monde. On voit à droite la flotte des Myrmidons † composée de cinquante

* Phères, ville & petit état de Thessalie, près du lac Bébie qui les sépare de la Magnésie.

† Le Chœur parcourt ici tous les armemens des différentes parties de la Grèce. Si l'on jette un coup d'œil sur la Carte, l'on trouvera d'abord les Myrmidons, peuples de la Thessalie, que la Fable dit avoir été Fourmis; puis les Argiens dans le Péloponnèse: ensuite les Béotiens au Nord de l'Attique. De-là on verra en tirant toujours vers le Nord, la Phocide, les Locriens, les Epiens. On repassera ensuite au Péloponnèse pour trouver Mycènes dans l'Argolide, puis Pylos ou Pyle de Nestor, peu éloignée du Golphe Chelonites, mais différente d'une autre Pyle qui est dans la Messénie sur la même côte de la mer Ionienne, & qui fut le sujet d'une longue contestation entre

te navires. Sur la poupe paroissent les statues d'or des Néréides : elles servent à distinguer l'armée d'Achille.

Peu loin se voit la flotte des Argiens avec égal nombre de voiles. Elle est commandée par Euryale, fils de Mecistée, & par Sthenelus, fils de Capanée. Paroît ensuite celle du fils de Thésée venu d'Attique avec soixante vaisseaux, portant pour symbole la statue de Pallas, signe favorable pour lui sur terre & sur mer, & qu'il portè sur ses chars & sur ses vaisseaux.

*Anti-
str. II.*

J'ai vû ensuite les cinquante voiles des Béotiens parées de leur symbole particulier. C'est Cadmus * tenant en main un serpent d'or. Leitus issu des enfans de la Terre est chef de cette armée de mer. Il est parti de la Phocide. Le fils d'Oilée parti de la ville de Thronie, commande pour les Locriens pareil nombre de vaisseaux.

*Stro-
phe III.*

Athènes & Lacédémone [comme nous le verrons au sujet d'ARISTOPHANE dans la troisième Partie.] Un coup d'œil sur la Carte vaut mieux que les définitions Géographiques.

* Cadmus, fondateur de Thèbes, changé en serpent.

*Anti-
str. III.*

Agamemnon , fils d'Attrée , a fait venir cent vaisseaux de Mycènes. Le vaillant * Adraсте commande sous lui , comme un ami qui s'intéresse à l'affaire de son ami devenue celle de toute la Grèce , depuis que la perfide Hélène a quitté Menelas pour suivre un hymen étranger. Suivent les vaisseaux du vieux Nestor Roi de Pyle. On y voit pour symbole une figure aux pieds de Tau-reau. C'est Alphée Dieu du fleuve de ce nom,

*Epode
II.*

Les Eniens ont douze vaisseaux sous la conduite du Roi Goneus. Suivent les

* JOSUÉ BARNÉS croit que le mot *Adrasas* n'est pas un nom d'homme , mais une épithète à Menelas qu'on sous-entend. Le sens fait voir qu'il se trompe. Il ajoute qu'Euripide pourroit bien s'être mépris , vû qu'Adraсте , Roi de Sicyone , étoit mort avant la guerre de Troye. Cela est plus vraisemblable. Car EURIPIDE s'est en effet trompé , dit-il , en donnant Eurytus pour Chef aux Epéens dans l'Epode II. du même Chœur ; HOMERE en nomme quatre autres , dont l'un est fils de cet Eurytus. Après tout , les traditions sur la guerre de Troye étoient différentes , & cette solution vaut mieux qu'une comparaison pénible entre le dénombrement d'HOMERE & celui d'EURIPIDE , pour en conclure que ce dernier s'est mépris.

Princes d'Elide qu'on nomme Epéens. Euryte est leur chef. Megès, fils de Phylée, conduit la flotte des Taphiens * aux rames blanches. Il a quitté volontiers les Echinades, † isles inaccessibles aux Nautonniers. Ajax de Salamine rapproche l'aîle droite de l'aîle gauche, & ferme la flotte entière par douze vaisseaux si bien équipés à entendre & à voir ceux qui les montent, que les vaisseaux étrangers qu'ils rencontreront ne peuvent éviter d'être pris. Voilà ce que j'ai vû & entendu : bien sûre de ne perdre jamais le souvenir d'un si bel armement.

* Taphiens, habitans de Taphie, isle de la mer Ionienne, ainsi nommée à cause de Taphus issu de Neptune & d'Hippothoé fille de Nestor. Cette isle étoit une des Echinades vis-à-vis l'embouchure du fleuve Achéloüs. Voyez la Carte.

† Pourquoi, *volontiers*? le Grec ne le dit pas : le sens ne le comporte pas.

Note
de l'Edi-
teur.



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

M E N E L A S , L E V I E I L L A R D .

L E V I E I L L A R D .

Ah Menelas, ce que vous osez faire
 sied-t-il à un Roi & au frere d'Agamemnon ?

M E N E L A S .

Va, tu portes trop loin la fidélité.

L E V I E I L L A R D .

Vos reproches me font glorieux.

M E N E L A S .

Je te ferai repentir de ton insolence.

L E V I E I L L A R D .

Dois-je souffrir que vous ouvriez les
 lettres dont je suis chargé ?

M E N E L A S .

* Dois-tu porter dans ce funeste écrit,
 tous les malheurs des Grecs.

* Quelques-uns croient que Menelas reproche dans ce vers au vieil Officier quelque trame secrète contre les Grecs, & que l'accusé répond, *c'est une affaire à part, il n'en est pas question maintenant.* Ce raffinement ne vaut rien. Il obscurcit le texte qui s'exprime tout naturellement de la façon que je le dis.

LE VIEILLARD.

C'est vainement disputer, Seigneur ;
rendez-moi ce billet.

MENE LAS.

Je n'en ferai rien.

LE VIEILLARD.

Et moi je ne vous quitte point.

MENE LAS.

* Prends garde qu'une mort prompte
ne punisse ton audace.

LE VIEILLARD.

Il est beau de mourir pour ses maîtres.

MENE LAS.

Laisse-moi, misérable, c'est trop par-
ler pour un esclave.

LE VIEILLARD.

O mon maître, ô Agamemnon, où
êtes-vous ? nous sommes trahis ; Mene-
las ferme l'oreille à la voix de l'équité,
& me ravit votre secret.

S C E N E II.

AGAMEMNON, MENE LAS, LE
VIEILLARD, LE CHŒUR.

AGAMEMNON.

Quel bruit ai-je entendu ? d'où vien-
nent ces cris & ce désordre ?

* Il y a dans le Grec, *je te briserai la tête*

LE VIEILLARD.

* C'est moi , Seigneur , & non Menelas que vous devez écouter.

AGAMEMNON *renvoyant le Vieillard.*

Quelle raison avez-vous , Menelas , d'entrer en querelle avec cet homme , & de lui faire violence ?

M E N E L A S.

Tournez les yeux sur moi , si vous l'osez ; je parlerai ensuite.

A G A M E M N O N.

Roi & fils d'Atrée , je tremblerai devant vous ! je n'oserai soutenir vos regards ?

M E N E L A S.

Reconnoissez - vous cette lettre qui recèle un mystère affreux ?

A G A M E M N O N.

Commencez par la rendre , & je vous écouterai.

M E N E L A S.

Oui , je la rendrai , mais ce sera quand

de mon sceptre. C'est la menace faite à Thersite dans HOMERE.

* Le Vieillard se retire après ce mot. Il ne lui convient pas d'être témoin de la querelle des deux Rois : il faut supposer la même chose de cet Acteur , quand il a révélé son secret à Clytemnestre dans la Scène III. du IV. Acte.

j'aurai communiqué aux Grecs ce qu'elle contient.

AGAMEMNON.

Quoi donc ? vous osez l'ouvrir, & lire ce que vous deviez ignorer !

MENEAS.

Et pour augmenter vos peines, je vais publier le crime que vous avez commis en secret.

AGAMEMNON.

Où avez-vous pris cette lettre ? (*à part*,) ah Dieux ?... mais d'où vous est venue cette audace ?

MENEAS.

Du desir de voir arriver votre fille en ces lieux.

AGAMEMNON.

Et de quel droit, je vous prie, entrez-vous dans mes secrets sans mon aveu ?

MENEAS.

Ma volonté est mon droit. Est-ce à vous à me donner la loi ?

AGAMEMNON.

Est-il un outrage plus cruel ? ne suis-je donc plus le maître de ma famille, & le Roi des Grecs ?

MENEAS.

Ecoutez, Agamemnon : parlons de sang froid. Vos sentimens ne sont point stables. Vous changez d'un jour à l'au-

368 IPHIGÉNIE EN AULIDE.
tre ; votre irrésolution nous perd.

A G A M E M N O N.

Et votre indiscretion me pèse. Une langue indiscrete est un mal bien dangereux.

M E N E L A S.

Un esprit indéterminé est pire. Il est injuste , il est dissimulé. Que la colère ne vous fasse point haïr la vérité. Je veux l'exposer toute nue à vos yeux. * Rappelez-vous le tems où vous desirâtes d'être élu chef de l'armée Grecque pour la guerre de Troye. Vos refus apparens cachotent une ambition véritable. Que vous étiez populaire alors ! prodigue de caresses vous donniez un libre accès à quiconque le fouhaitoit , ou ne le fouhaitoit pas ; votre Palais étoit ouvert à tout le monde. C'est ainsi qu'à prix de douceur & d'affabilité vous achetâtes de nous le rang où vous êtes élevé. Quelle en fut la récompense ? parvenu au comble de vos vœux vous

Imitations de R A C I N E.

* *Moi-même (je l'avoue avec quelque pudeur)
Charmé de mon pouvoir & plein de ma grandeur.
Ces noms de Roi des Rois & de chef de la Grece
Chatouilloient de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse.
ibid.*

changez tout-à-coup de conduite , vous devenez méconnoissable à vos amis, d'un abord difficile , * invisible & relégué dans votre Palais. Un pareil changement sied-t-il à un homme équitable ? Sied-t-il à un Roi chargé de la dignité suprême ? n'est-il pas plus raisonnable d'être d'autant plus constant envers ses amis , que la fortune nous met plus en état de leur être utile ? voilà mon premier sujet de plainte, & votre première faute. Vous arrivez en Aulide , & toute l'armée avec vous ; les Dieux irrités nous refusent les vents : les Grecs lassés d'attendre vous pressent de renvoyer la flotte , & de ne plus demeurer inutile en

* Le texte porte ἔσω κλείθρων σπάνιος *rarus intrà claustra*. Il faut ἔξω. ÆMIL. PORTUS a raison. [†] C'est-à-dire , *rarement hors de votre Palais, caché comme un Tyran*.

[†] Je crois qu'il a tort de changer sans nécessité la leçon reçue. ἔσω κλείθρων. σπάνιος. *Rarus intrà septa (domus tua)* dit au fond la même chose qu'ἔξω κλείθρων , *extrà septa* , & fait une belle expression , comme si Ménélas disoit : « Relegué dans le fond de votre Palais » & rarement visible. » D'ailleurs l'autorité de SCALIGER , d'ERASME , de H. ETIENNE & de GROTIUS est d'un autre poids que celle du seul ÆMILIUS PORTUS.

Aulide. Que deveniez-vous alors ? * quel titre vous restoit après celui de Roi des Rois , privé de vos mille vaisseaux , & d'une armée prête à innoder les champs Troyens ? que faire , me disiez-vous ? quel parti prendre ? avouez-le , vous trembliez de perdre le haut rang qui vous flatte. Calchas dans un sacrifice annonce une heureuse navigation, pourvû qu'on immole Iphigénie à Diane ; vous promettez d'y consentir. Vous envoyez de vous-même , & sans y être forcé , (n'alléguez point la violence ,) un ordre précis à la Reine de faire partir sa fille. Vous prétextez l'hymen d'Achille. † J'en atteste Jupiter & cet air même témoin de vos paroles : & quand il est question d'accomplir vos promes-

Note
de l'Édi-
teur.

* Cette interprétation n'est ni assez claire ni assez bien construite. Le Ménélas d'Euripide dit bien plus nettement : « Quelle misère alors, » qu'elle confusion , de vous voir sur le point » de perdre le commandement de mille vais- » seaux , & l'espérance de couvrir des armées » Grecques les campagnes de Troye ! »

† J'ai joint à l'*air* qui seul est dans le Grec ; le Dieu même de l'*air*. C'est la pensée du Poète. Nous verrons dans la troisième Partie , qu'ARISTOPHANE faisoit un crime à EURIPIDE de ces sermens par l'*air*.

ses , vous changez de pensée , vous tracez une lettre clandestine , & vous ne pouvez vous résoudre à sacrifier Iphigénie. * Tel est le train ordinaire. On ose † tout pour parvenir aux honneurs qu'on obtient souvent d'une multitude aveugle ; puis on recule honteusement , non pourtant sans raison , puisqu'on se sent incapable de soutenir le poids de son rang , & de servir la République. Car pour moi ce qui me touche en ceci c'est l'intérêt de la Grèce. Je la plains dans son malheur. Elle veut se venger glorieusement d'une nation barbare ; puis elle se voit contrainte de la laisser échapper ; & d'en devenir la fable à cause de votre fille & de vous. La richesse ne seroit pas pour moi une raison

* Cet endroit embarrasse fort les Interprètes ; je crois avoir attrapé le vrai sens , par une légère transposition.

† Le texte Grec n'a aucun embarras , & ne demande point de transposition. « Voilà , dit » Ménélas , le génie des hommes. Vous en » voyez une multitude qui se mêlent de la Ré- » publique , & forment de vastes entreprises » qui bien tôt s'en désistent honteusement , » rebuttés soit par les contradictions d'un peu- » ple volage , soit par le sentiment de leur » propre incapacité. » Cette version est presque littérale.

Note
de l'Édi-
teur.

de donner à un homme le commandement d'une ville ou d'une armée. * La fermeté doit être le partage d'un chef. Tout homme est capable de gouverner, s'il est constant.

LE CHEUR.

Que les querelles sont terribles, quand elles naissent entre deux freres !

AGAMEMNON.

Je puis me plaindre de vous à mon tour. Je le ferai à plus juste titre & en peu de mots, plus modéré envers un frere que vous ne l'avez été envers moi. † La modération est compagne de la probité. Quelle fureur, dites-moi, vous fait respirer le sang & le carnage ? qui vous a offensé ? que prétendez-vous ? jouir d'un heureux hymen. Est-il en mon pouvoir de vous le procurer ? si vous avez

Note
de l'Edi-
teur.

* Il ne s'agit ici ni de fermeté ni de confiance : il est question de prudence & de sens commun. *νεν ζρη τὸν στρατηλάτην εχειν πόλεως.*
 » Quand on se mêle de gouverner, il faut du
 » sens, dit Ménélas : donnez-moi le premier
 » venu, pourvû qu'il ait de la prudence,
 » *ξύνεσιν*, voilà celui qui doit commander. »
 Le P. B. a voulu adoucir ce qu'il y a de dur en cette morale.

Note
de l'Edi-
teur.

† Dans le Grec, « je laisse les injures à ces
 » ames basses qui ne sçavent rougir de rien, »

mal conservé votre conquête , dois-je être la victime d'une faute dont je suis innocent ? * est-ce mon rang qui blesse vos regards ? voulez-vous racheter une ingrate beauté aux dépens de la raison & de l'honneur ? † un plaisir si chèrement vendu est indigne d'un homme de bien. Quant à mon changement , si j'ai quitté un mauvais parti pour en suivre un plus juste , suis-je condamnable ? ou plutôt ne l'êtes-vous pas beaucoup plus, vous qu'un Dieu favorable a délivré d'une Furie, & qui voulez la reprendre , quelque prix qui en doive couter ? des amans aveugles firent un vœu téméraire ; ¶ l'Amour fut le Dieu § qui vous le dicta aussi-bien qu'à eux. Qu'ils l'accomplis-

* » C'est , dites-vous , mon ambition qui » vous choque. Mais n'est-ce point plutôt , » &c. » φιλότιμον veut dire *ambition*. Note de l'Editeur.

† πονηρῆ φωνῆς ἡδοναὶ κακῆς. » Les plaisirs des » méchans , sont des plaisirs qui leur ressem- Note de l'Editeur.
» blent. » Mais le P. B. veut absolument de la politesse. Cependant deux lignes après, l'AGAMEMNON François traite Héléne de *furie* dans la Traduction , pendant que le Grec se contente de l'appeller une *méchante femme*.

¶ Ἐλπίς Θεοῦ, dit le Grec , *Spes Dea*. Cela revient au mot que j'ai substitué.

§ Avant ces mots je trouve une omission. Note de l'Editeur.
» Pensez - vous , dit Agamemnon , qu'ils le

sont donc avec vous. Un jour viendra , (je l'espère ,) que vous reconnoîtrez combien ce serment fut frivole & forcé. Je déclare pour moi que je ne serai point le bourreau de mes enfans. Poursuivez , tant qu'il vous plaira , la vengeance inique d'une perfide épouse. C'est votre passion. Mais il m'en coûteroit trop de larmes, si j'étois assez injuste pour livrer mon sang aux Grecs. Voilà nettement & en un mot ma pensée. Si vous ne voulez vous rendre à la raison , je sçaurai soutenir mes droits.

LE CHŒUR.

Ce discours d'Agamemnon est bien différent de ses promesses passées. Mais peut-on le blâmer de vouloir épargner son sang ?

MENELAS.

Malheureux que je suis ! hélas , il ne me reste donc plus d'amis.

» firent [ce vœu] en votre considération :
 » non , l'amour fut le Dieu , &c. »

Imitations de RACINE. Act. I. Sc. III.

ULYSSE.

Mais sans vous ce serment que l'amour a dicté
 Libres de cet amour , l'aurions-nous respecté ?

A G A M E M N O N.

Ne les forcez pas à se perdre, & ils vous serviront.

M E N E L A S.

Comment puis-je en vous reconnoître mon frere ?

A G A M E M N O N.

J'épouse vos sentimens justes, & non pas vos fureurs.

M E N E L A S.

Mais un ami ne doit-il pas entrer dans les peines de son ami ?

A G A M E M N O N.

Mettez-moi à l'épreuve quand il s'agira de vous servir, & non quand il faudra m'accabler de douleur.

M E N E L A S.

L'intérêt de la Grèce ne vous touche donc plus ?

A G A M E M N O N.

La Grèce est troublée comme vous par quelque noire Divinité.

M E N E L A S.

Je le voi, l'éclat du sceptre vous éblouit, & vous fait trahir sans pitié votre frere; hé-bien, je trouverai d'autres ressources, & j'employerai d'autres amis.

S C E N E I I I.

Les mêmes , Un E N V O Y É.

L' E N V O Y É.

* Je viens , ô Roi des Grecs , heureux Agamemnon , je viens d'amener votre fille Iphigénie ; la Reine votre épouse l'accompagne avec le petit Oreste. Absent depuis un tems si long , vous allez jouïr à loisir d'une si chère vûe. La fatigue du voyage les retient sur les bords d'une fontaine pure , où elles se repo-

Imitations de R A C I N E. Act. I. Sc. III.

E U R Y B A T E.

* La Reine , dont ma course a devancé les pas ,
 Va remettre bientôt sa fille entre vos bras . . .
 Déjà de leur abord la nouvelle est semée ;
 Et déjà de soldats une foule charmée ,
 Sur-tout d'Iphigénie admirant la beauté ,
 Pousse au Ciel mille vœux pour sa félicité.
 Les uns avec respect environnoient la Reine ;
 D'autres me demandoient le sujet qui l'amene.
 Mais tous ils confessoient que si jamais les Dieux
 Ne mirent sur le Trône un Roi plus glorieux ,
 Egalemeut comblé de leurs faveurs secrettes ,
 Jamais pere ne fut plus heureux que vous l'êtes.

A G A M E M N O N.

Eurybate , il suffit. Vous pouvez nous laisser ,
 Le reste me regarde , & je vais y penser.

sent. * Nos courriers paissent dans la prairie. J'ai couru tout préparer & vous annoncer cette nouvelle déjà répandue dans l'Aulide. L'arrivée de votre fille pouvoit-elle se cacher ? toute l'armée est accourue en foule autour de la Princesse. Les Grands & les Heureux attirent les regards & la vénération des hommes. « Quel hymen, disoient-ils à l'envi, ou » quelle fête lui prépare-t-on ? seroit-ce » qu'Agamemnon a souhaité de la revoir » après une si longue absence ? sans dou- » te, disoient d'autres, qu'on veut † la » présenter à Diane, Déesse tutélaire de » l'Aulide. Quelle heureuse main doit la » conduire à l'autel ? » mais pourquoi vous arrêter par ces discours ? préparez le sacrifice, ornez vos têtes de fleurs, & vous, ô Menelas, disposez tout pour les réjouissances de l'hymen. Que le bruit de la danse, & le doux son des instrumens raniment le Palais ! voici un jour fortuné pour Iphigénie.

* « Près de laquelle elles se rafraîchissent, » & prennent un léger repas sur l'herbe nais- » sante. » Voilà les mœurs antiques : le P. B. dans ses Dissertations les justifie si bien, les admire tant : pourquoi donc les cacher ?

† Pour la disposer à son hymen, suivant la coutume.

Note
de l'Édi-
teur.

A G A M E M N O N.

C'est assez : retirez-vous. La fortune favorable aura soin du reste.

S C E N E I V.

A G A M E M N O N , * M E N E L A S .

A G A M E M N O N .

† Infortuné pere , que dis - tu ? qui dois-tu plaindre d'abord ? ah , c'est par toi-même que tu dois commencer. Dans quels pièges le destin t'a jetté ! la cruelle fortune , plus vigilante que toi , a rompu toutes tes mesures ; & tu n'oses pleurer ! heureux ceux qu'elle a fait naître dans

* Il y a des Commentateurs qui prétendent que Menelas se retire , & revient incontinent après. Ils ont tort , la suite montre qu'il doit demeurer sur la Scène , outre que les Anciens étoient fort attentifs à ne faire entrer ou sortir leurs Acteurs qu'avec légitime raison.

Imitations de RACINE. Act. I. Sc. V.

A G A M E M N O N .

† Juste Ciel , c'est ainsi qu'assurant ta vengeance
 Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence.
 Encor si je pouvois , libre dans mon malheur ,
 Par des larmes au moins soulager ma douleur !
 Triste destin des Rois ! esclaves que nous sommes
 Et des rigueurs du sort , & des discours des hommes ,
 Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins ,
 Et les plus malheureux osent pleurer le moins.

l'obscurité ! elle leur laisse du moins la ressource de la plainte & des larmes. * Ce triste avantage nous est refusé. Esclaves couronnés de nos peuples, nous les avons pour Tyrans. Roi, je rougis de verser des pleurs, & pere déplorable j'ai honte de n'en pas répandre. C'est peu : comment aborder mon épouse ? que lui dire ? quel accueil lui ferai-je ? elle m'a perdu en arrivant en Aulide sans mon aveu : mais enfin une mere n'a-t-elle pas droit de conduire sa fille à un hymen préparé ? † hélas, en amenant ce qu'elle a de plus cher au monde, elle n'a que trop bien servi ma perfidie. D'autre part quel retour de tendresse quand je songe à cette infortunée fille, destinée, non plus à Achille, mais à Pluton ? je crois déjà la voir à mes pieds m'accabler de reproches, & me dire, « Pere barbare, est-ce là hymen que » vous me prépariez ? puissiez-vous,

* Il faut *ἀπεντι πῶτι* dans le texte. *Hæc ab-sunt à nobis*, au lieu de *ἀπεντι* qui ne fait aucun sens raisonnable, quoi qu'en dise BARNÉS.

† Le Grec ajoute, « & de lui faire des pré-sens convenables, » *πὶ φίλπει*. Les parens de l'Édi-
 en mariant leurs filles leur donnoient des bi-
 jeux, & tout ce qu'ils sçavoient être le plus de
 leur goût. Note
de l'Édi-
teur.

» puissent tous ceux qui vous font chers
 » en célébrer un pareil ! » je crois voir
 à ses côtés Oreste s'écrier en bégayant *,
 « ah, Paris, pourquoi enlevois-tu Hé-
 » lene ? c'est toi qui m'as causé tous ces
 » maux. »

LE CHŒUR.

Mon cœur est attendri, & je prends
 au malheur de ces Princes toute la part
 qu'une étrangère y doit prendre.

MENELAS.

† Souffrez, mon frere, que je touche
 votre main en signe de paix.

AGAMEMNON.

J'y consens; vous êtes le vainqueur,
 & je suis le malheureux.

MENELAS.

Je jure par Pelops votre ayeul & le

Note
 de l'Edi-
 teur.

* Ce n'est point certainement Oreste qui
 dit, ni qui peut dire ce qui suit: Ah! Paris,
 &c. c'est la réflexion d'Agamemnon lui-même.
 » Je m'imagine entendre le petit Oreste qui
 » crie d'une voix lamentable, sans sçavoir
 » pourquoi. Ce n'est encore qu'un enfant. . . .
 » hélas, hélas, malheureux Paris, en quel
 » gouffre de maux me précipite ton fatal hy-
 » men. »

† Coutume Grecque pour marquer qu'on se
 réconcilioit. On touchoit le menton pour sup-
 plier, comme Iphigénie le fait dans la suite
 en se jettant aux pieds d'Agamemnon.

mien, que je vous parlerai à cœur ouvert & fans artifice. Quand j'ai vû les larmes couler de vos yeux, je l'avoue, mes entrailles se font émûes, je n'ai pû retenir mes pleurs. Non, je ne suis plus ce cruel Menelas qui voulois vous persuader d'immoler votre fille. J'entre dans vos sentimens. Ne la sacrifiez point à mes intérêts. Il n'est pas juste que je sois satisfait, & que vous soyez malheureux. Que prétends-je en effet ? un doux hymen ! ne puis-je pas me le procurer, si je le veux ? mais en vous perdant, je ne retrouve qu'une ingrante, & je perds un frere. J'étois aveugle, j'ai ouvert les yeux, & je vois qu'il est * atroce à un pere d'immoler ses enfans. † La pitié est entrée dans mon cœur à la seule pensée d'une fille de mon frere, égorgée

* Je doute que ce tour soit François : je traduirois donc : » J'ai conçu le malheur d'un pere réduit à immoler ses propres enfans. »

Note
de l'Édi-
teur.

Imitations de R A C I N E.

† U L Y S S E.

Je suis pere, Seigneur, & foible comme un autre.
Mon cœur se met fans peine à la place du vôtre,
Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis prêt de pleurer.

ibid.

sur les autels pour ma querelle. Qu'a cette Princesse à démêler avec Hélène ? congédions l'armée : qu'elle parte d'Aulide. Cessez donc , ô mon frere , cessez de m'attendrir par vos pleurs. Si un cruel Oracle menace votre fille , cela ne me regarde plus , & je déclare que je n'y prends nulle part. C'en est fait, je quitte un parti barbare pour me rendre à la raison. Je dois ce changement à ma tendresse pour un frere. C'est le propre du sage de s'en tenir au plus juste parti.

LE CHŒUR.

Généreux sentimens , & dignes de la race de Tantale ! ô Menelas , vous ne dégénérez point de vos ancêtres.

AGAMEMNON.

Oui , un changement si peu attendu me touche : je reconnois mon frere.

MENELAS.

* L'intérêt divise trop ceux que le sang unit. J'abhorre une liaison que les dissensions mutuelles déchirent.

AGAMEMNON.

Il est vrai. Mais hélas , votre change-

Note
de l'Édi-
teur.

* » Vois-je une famille divisée par quelque
» intérêt d'amour ou d'avarice , dès-là j'ab-
» horre une liaison , &c. » C'est en effet ce
que dit EURIPIDE.

ment ne me rend point ma fille. J'en suis venu à la cruelle nécessité de tremper mes mains dans son sang.

M E N E L A S.

Comment ? qui vous force à la faire périr ?

A G A M E M N O N.

Les Grecs, toute l'armée.

M E N E L A S.

Nullement, si vous renvoyez Iphigénie.

A G A M E M N O N.

J'ai pû cacher le reste aux Grecs, puis-je leur céler son départ ?

M E N E L A S.

Devez-vous craindre une multitude aveugle ?

A G A M E M N O N.

Calchas lui découvrira le funeste Oracle.

M E N E L A S.

Faites expirer votre secret avec lui. Quoi de plus aisé ?

A G A M E M N O N.

* Tout Pontife est avide de gloire, & respecté, quelque méchant qu'il soit.

* Il y a ici du mécompte. 1^o. τὸ μαρτυρῆν πᾶν σέριον signifie, toute cette race de Devins. μαντις est un Devin, non pas un Pontife. CAL-
 Note de l'Editeur.

M E N E L A S.

Tout Pontife est utile & nuisible ; *
*On peut s'en servir , ou s'en défaire à
 son gré.*

A G A M E M N O N.

Mais vous ne touchez pas le véritable
 sujet de crainte qui me vient à l'esprit.

M E N E L A S.

Je ne puis le deviner , si vous ne
 l'exposez.

A G A M E M N O N.

Le voici , Ulyssé sçait tout.

M E N E L A S.

Ulyssé ne peut nous nuire en rien.

CHAS réunissoit les deux caractères. 2^o. φιλό-
 πμος ne veut pas dire *respecté* , mais avide de
 gloire , jaloux des respects. 3^o. Le P. B. pré-
 tend que ces deux vers sont froids , s'ils n'ont
 pas le sens qu'il leur donne. Cette prétention
 suffit-elle pour altérer le sens naturel ? Mais
 d'ailleurs nous ne sommes pas de son avis.
 Agamemnon dit dans sa colere : » Toute cette
 » méchante race de Devins veut qu'on la res-
 » pecte. » Menelas lui répond : « C'est une
 » profession utile quelquefois , plus souvent
 » nuisible. »

Κουδέν γ' ἄχρηστον , ἐδὲ χρησιμον πικρόν.

* Ce vers & le précéd nt en Grec signifient
 ce que je leur fais signifier , ou bien ils sont
 froids. La traduction Latine , trop exactement
 littérale , ne les rend point.

A G A M E M N O N.

A G A M E M N O N.

Vous connoissez sa souplesse , ses manières insinuanes & populaires.

M E N E L A S.

Et de plus son ambition démesurée.

A G A M E M N O N.

* Figurez-vous donc Ulysse qui harangue au milieu des Grecs , qui leur révèle l'Oracle dicté à Calchas ; qui leur dit que j'ai promis le sacrifice de ma fille , & que j'ai refusé d'accomplir ma promesse. Il entraînera toute l'armée par son éloquence : il la contraindra de nous

Imitations de RACINE. Act. I. Sc. III.

* U L Y S S E.

Pensez-vous que Calchas continue à se taire ,
 Que ses plaintes qu'en vain vous voudrez appaiser
 Laisent mentir les Dieux sans vous en accuser ?
 Et qui sçait ce qu'aux Grecs frustrés de leur victime ,
 Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime ?
 Gardez-vous de réduire un peuple furieux ,
 Seigneur , à prononcer entre vous & les Dieux.

Acte I. Scène V.

A G A M E M N O N.

Seigneur , de mes efforts je connois l'impuissance
 Je cede , & laisse aux Dieux opprimer l'innocence.
 La victime bientôt marchera sur vos pas ;
 Allez : mais cependant faites taire Calchas ,
 Et m'aidant à cacher ce funeste mystere ,
 Laissez-moi de l'Autel écarter une mere.

Tome II.

R

égorger , & ma fille après nous. Si je suis en Argos , les Grecs réunis fondront sur moi , & renverseront mes Etats. Voilà tous mes malheurs. O Dieux , où me réduisez-vous dans ces tristes conjonctures ! cher Menelas , vous le voyez , vos conseils ne sont plus de saison. Je ne vous demande qu'une grâce : en passant par le camp faites en sorte que Clytemnestre ignore mon fatal secret jusqu'à ce que j'aye immolé sa fille à Pluton. Par-là j'aurai la foible consolation d'être moins malheureux : * & vous , ô étrangères , gardez sur tout ceci un silence inviolable.

I N T E R M E D E.

L E C H Œ U R.

Strophe. Suites affreuses d'un fol amour ! heureux ceux qu'unit un chaste & tranquille hymen sous les loix de la sage Déesse

Note
de l'Édi-
teur.

* La beauté du vers Grec n'est pas rendue :

ὡς ἐν ἰσχυρίσιν δυσκόοις πρᾶσσω κρηῶν.

Ut in paucioribus lacrimis existam miser.

» Ce sera du moins en mon malheur quelques
» larmes de moins qu'il m'en coûtera. »

Venus. La fureur au contraire agite ceux que Cupidon a blessés de ses flèches. Ce Dieu aux tresses blondes a deux sortes de traits. Par l'une il fait le bonheur de la vie, par l'autre il y jette le trouble & la confusion. Ecartez, charmante Venus, écartez de nos cœurs ces traits empoisonnés. Quelque beauté & de chastes amours, voilà tout ce que nous vous demandons. Faites-moi goûter vos douceurs, & garantissez-moi de votre yvresse.

* Les mœurs des hommes sont bien différentes, ainsi que leurs caractères. *Anti-strophe.* Les bonnes mœurs sont en tout tems un trésor inestimable. L'éducation les polit, & contribue à la vertu. La pudeur qui fait les bonnes mœurs, a encore une autre qualité quand elle est jointe à la sagesse : elle apprend à connoître les bienséances, & répand sur la vie une gloire qui ne vieillit point. N'est-il pas

* Cette Antistrophe n'est pas le morceau le moins difficile de la pièce. Tous les Commentateurs l'ont senti, car ils en ont dit peu de chose. Après l'avoir souvent remaniée, je crois avoir saisi à-peu près le sens. C'est une morale. EURIPIDE moralise souvent.

glorieux en effet d'aspirer à cette vertu qui retient les femmes dans les bornes d'un saint nœud , & qui plus variée dans les hommes rend par eux les villes florissantes ?

Epode. O berger Paris , vous parûtes dans les pâturages d'Ida * , le lieu de votre naissance , au milieu de vos troupeaux. Tandis qu'ils bondissent sur l'herbe vous chantez des airs étrangers sur la flûte Phrygienne , à l'imitation des chalumeaux † d'Olympus. Les Déeses vous font arbitre de leur beauté. Votre voyage en Grèce en est le prix. Vous entrez dans le Palais d'Hélène , vous donnez & vous prenez de l'amour. Amour fatal , qui jette le désordre dans la Grèce , & qui l'entraîne toute entière sur des vaisseaux à la perte de Pergame !

Note
de l'Edi-
teur.

* » C'est toi , Paris , c'est ton funeste voya-
» ge dans la Grèce , qui cause tous nos maux.
» Né sur le mont Ida , tu conduisois les trou-
» peaux de ton pere dans les gras pâturages ,
» &c. » Cette version fait un sens plus suivi.

† Olympus , excellent joueur de flûte , & disciple de Marsyas , inventa , dit le Scholiaste d'ARISTOPHANE , une nouvelle méthode. On croit que c'est l'accord de la flûte & du luth.

ACTE III.*** SCENE PREMIERE.****LE CHŒUR.**

Que la fortune des Grands est riante !
jetez les yeux sur la Princesse Iphigénie ,
& sur Clytemnestre ; admirez l'éclat de
leur naissance & de leur fortune. Il faut
l'avouer, ce sont les Dieux qui com-
muniquent une partie de leur grandeur
aux foibles mortels. Arrêtez, femmes

* J'ai cru devoir m'écarter un peu de ceux
qui ont distribué les Actes & les Scènes de
cette pièce. Ils croient que le Chœur finit par
ce morceau l'intermède précédent , & que Cly-
temnestre commence le troisième Acte. Mais
l'interruption du chant , & la manière dont
Clytemnestre répond en entrant , aux civilités
des femmes de Chalcis , marquent évidemment
que ces femmes apperçoivent de loin le char
de la Reine , & commencent l'Acte en se dis-
posant à la recevoir. Quand on fait réflexion
à la grandeur des Théâtres antiques , on ne
doit plus être surpris d'y voir paroître un équi-
page complet. Les Anciens s'appliquoient à
rendre l'action théâtrale toute semblable à l'ac-
tion réelle. Les machines des Anciens étoient
plus variées & plus ingénieuses que les nôtres.

de Chalcis , recevons la Reine qui va descendre de son char. Soutenons-la de nos mains, & présentons-lui nos respects. Interrompons nos chants pour recevoir la fille d'Agamemnon , ne l'affligeons point par un triste présage , & n'inspirons ni chagrin ni crainte à des Princesses étrangères comme nous en Aulide.

S C E N E I I.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE,
ORESTE, suite.

CLYTEMNESTRE *dans son char.*

Vos manières & vos paroles font pour nous un présage heureux , & le gage d'un doux hymen pour lequel j'amène ma fille . . . qu'on tire du char les présents que je lui destine , & qu'on les fasse transporter au Palais . . . ça descendez , ma fille ; & vous , recevez-là doucement dans vos bras , & la conduisez . . . que quelqu'une me donne la main . . . vous autres , placez-vous devant ces chevaux au regard terrible , de peur qu'ils n'épouvantent cet enfant. Prenez le petit Oreste . . . * quoi , cher enfant , tu dors ?

* Ce détail est d'une grande naïveté. S'il choque nos mœurs , on doit le passer du moins

l'ébranlement du char t'a donc assoupi ?
réveille-toi , pour être témoin de l'hy-
menée de ta sœur. Déjà considérable par
ta naissance , tu vas le devenir encore
plus par l'alliance du fils de Thétis égal
aux Dieux.... demeurez à mes côtes ,
ma fille ; & faites dire , en vous mon-
trant à ces femmes étrangères , que je
suis une mere fortunée... voici votre
pere , allons à sa rencontre.

S C E N E I I I.

Les mêmes , A G A M E M N O N.

I P H I G É N I E.

Madame, me feroit-il permis de l'em-
brasser après une si longue absence ?

C L Y T E M N E S T E.

O mon époux & mon Roi , * époux

à un siècle où l'on ne rougissoit point encore ,
parmi les Grands des noms de mere & de pere ,
d'épouse & d'époux , enfin où les sentimens de
la nature osoient encore éclater avec noblesse.

* Ainsi parloient à leurs maris les femmes
d'autrefois.

Imitations de R A C I N E. Act. II. Sc. II.

I P H I G É N I E.

Seigneur , où courez-vous , & quels empressemens
Vous dérobent si-tôt à mes embrassemens ?

R iv

si justement révééré, vous nous voyez
rendues à vos ordres.

I P H I G É N I E.

O mon pere, ne vous offensez pas
de ma hardiesse : une longue absence
me donne droit à vos embrassemens.

A G A M E M N O N.

Embrassez-moi, ma fille ; je connois

A qui dois-je imputer cette fuite soudaine ?
Mon respect a fait place aux transports de la Reine.
Un moment à mon tour ne vous puis-je arrêter ?
Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater ?
Ne puis-je...

A G A M E M N O N.

Hé bien, ma fille, embrassez votre pere :
Il vous aime toujours.

I P H I G É N I E.

Que cette amour m'est chere !
Quel plaisir de vous voir & de vous contempler
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller ?
Quels honneurs ! quel pouvoir ! déjà la Renommée
Par d'étonnans récits m'en avoit informée.
Mais que voyant de près ce spectacle charmant
Je sens croître ma joie & mon étonnement !
Dieux ! avec quel amour la Grece vous revere ?
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel pere !

A G A M E M N O N.

Vous méritiez, ma fille, un pere plus heureux.

I P H I G É N I E.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux ?
A de plus grands honneurs un Roi peut-il prétendre ?
J'ai cru n'avoir au Ciel que des graces à rendre.

vosre tendresse pour un pere ; elle passe celle de mes autres enfans.

I P H I G É N I E.

O mon pere , quelle est ma joie de vous revoir après un temps si long !

A G A M E M N O N.

Je puis vous dire la même chose. La mienne n'est pas moindre.

I P H I G É N I E.

Que vosre tendresse vous a inspiré

A G A M E M N O N.

Grands Dieux ! à son malheur dois-je la préparer ?

I P H I G É N I E.

Vous vous cachez , Seigneur , & semblez soupirer.
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine.
Avons-nous sans vosre ordre abandonné Mycène ?

A G A M E M N O N.

Ma fille , je vous vois toujours des mêmes yeux :
Mais les rems sont changés aussi-bien que les lieux.
D'un soin cruel ma joie est ici combattue.

I P H I G É N I E.

Hé , mon pere , oubliez vosre rang à ma vûe ;
Je prévois la rigueur d'un long éloignement ,
N'osez-vous sans rougir être pere un moment ? . . .
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?

A G A M E M N O N.

Ah ma fille !

I P H I G É N I E.

Seigneur , poursuivez.

A G A M E M N O N.

Je ne puis, &c.

R y

à propos le dessein de m'appeller en Aulide !

A G A M E M N O N.

Ah, ma fille, j'ignore si je dois m'en féliciter ou non.

I P H I G É N I E.

Hé, mon pere, d'où vient cette froideur après avoir paru me voir si volontiers.

A G A M E M N O N.

Accusez-en les foudis inféparables du rang que je tiens de Général & de Roi.

I P H I G É N I E.

Ne pouvez-vous, hélas, vous dérober un moment à ces foudis, pour vous prêter à ma tendresse ?

A G A M E M N O N.

Ne suis-je pas avec vous, ma fille ? vous m'occupez tout entier.

I P H I G É N I E.

Déposez donc cet air de majesté qui me glace, & prenez un front sercin.

A G A M E M N O N.

Je le prends, ma fille ; mais ce n'est que pour un moment, & quand je vous vois.

I P H I G É N I E.

Cependant je vois couler des larmes échappées malgré vous.

A G A M E M N O N.

Que l'absence qui va nous séparer sera longue !

I P H I G É N I E.

Quoi ? mon pere , que dites-vous ? je ne comprends point ce discours ; * mais il ne m'appartient pas de pénétrer vos secrets.

A G A M E M N O N.

Cette discrétion & cette prudence redoublent mes chagrins.

I P H I G É N I E.

Hé , comment donc voulez-vous que je parle pour ranimer votre joie ?

A G A M E M N O N (*à part.*)

Ah ! je ne puis plus me contraindre... C'est assez , ma fille ; encore une fois je loue votre discrétion.

I P H I G É N I E.

Laissez la guerre de Troye , & demeurez avec vos enfans.

A G A M E M N O N.

Plût aux Dieux !... mais non , je ne puis ce que je veux ; & c'est là ma douleur.

* J'ai ajouté ce mot : c'est la pensée d'EURIPIDE : voyez la réponse d'Agamemnon.

I P H I G É N I E.

Périssent les guerres, & tous les maux
que produit Menelas !

A G A M E M N O N.

Ils en perdront d'autres après m'a-
voir perdu.

I P H I G É N I E.

Quelle raison vous arrêtoit si long-
tems en Aulide, Seigneur ?

A G A M E M N O N.

La même qui m'empêche encore d'en
faire sortir l'armée.

I P H I G É N I E.

* Où donc vous faudra-t-il chercher
les Phrygiens ?

A G A M E M N O N.

En des lieux où plût au Ciel que
Paris ne fût jamais né.

I P H I G É N I E.

Vous allez donc traverser les mers &
m'abandonner.

A G A M E M N O N.

Non, ma fille, vous m'accompagne-
rez.

* Mot à mot, où dit-on qu'habitent les Phrygiens ? Iphigénie ne devoit pas, ce semble ; ignorer leur pays ; mais elle pouvoit ignorer en quel lieu il faudroit les chercher & les combattre. Et voilà au fonds ce que signifie le texte, où sont à présent les Phrygiens ?

I P H I G É N I E.

* Ah que je me croirois heureuse , si la bienfiance me permettoit de m'embarquer avec vous !

A G A M E M N O N.

Quel souhait formez-vous . . . oui , ma fille , † vous passerez les eaux , n'en doutez point ; alors vous pourrez vous souvenir d'un pere.

I P H I G É N I E.

M'embarquerai-je seule , ou avec la Reine.

A G A M E M N O N.

Seule , sans votre pere , ni votre mere.

* Il est bon de prier le lecteur une fois pour toutes , de vouloir bien oublier un moment notre siècle , & se transporter à celui d'EURIPIDE. Je n'examine point si les Anciens faisoient mieux que nous de porter si loin la délicatesse sur les bienfiances à l'égard du sexe. Mais enfin il n'étoit pas permis aux Dames de paroître dans les lieux où se trouvoient les armées , ni même de s'entretenir avec des hommes sans des raisons très-particulières. On verra dans la suite combien ces bienfiances ont gêné notre Poëte , & de quelles précautions il a usé quand il a été besoin de passer par-dessus.

† Il entend les eaux du Styx. Cette équivoque est plus agréable dans le Grec.

I P H I G É N I E.

J'entends votre pensée ; vous me destinez un hymen ailleurs.

A G A M E M N O N.

N'en demandez pas plus. La bienfiance veut que vous ignoriez mes desfeins.

I P H I G É N I E.

Revenez donc au plutôt victorieux de la guerre de Phrygie.

A G A M E M N O N.

Certain sacrifice différera mon départ.

I P H I G É N I E.

Le secret de ce spectacle sacré est réservé aux Prêtres. Je ne demande point ce que c'est.

A G A M E M N O N.

Vous le sçauvez, ma fille. Vous y ferez, & peu loin de l'autel.

I P H I G É N I E.

Y chanterons-nous des hymnes ?

A G A M E M N O N (*à part.*)

Elle est heureuse au moins de ne pas m'entendre, & j'envie son bonheur.... retirez-vous Iphigénie, allez vous renfermer avec vos femmes. Le plaisir de vous embrasser me coûte bien cher, puisqu'il doit être suivi d'une triste & longue séparation. (*à part.*) O jeunesse, ô beauté, dignes d'un meilleur sort ! ô

Troye , ô Hélène , quels maux avez-vous enfantés ! c'en est trop : je me tais. Mes yeux se remplissent de pleurs malgré moi , quand je t'embrasse. Adieu , retire-toi.

S C E N E V I.

C L Y T E M N E S T R E , A G A M E M N O N.

A G A M E M N O N.

Pardonnez , Madame , ces larmes , & cette pitié à la douleur de voir ma fille se séparer de moi pour suivre Achille. Cette séparation est heureuse, il est vrai ; mais il en coûte toujours à un pere , quand il livre à des mains étrangères des enfans élevés avec tant de soin sous ses yeux.

C L Y T E M N E S T R E.

Je n'ai point cette foiblesse. Sçachez que ma douleur ne fera pas moindre quand il faudra me séparer d'Iphigénie. Mais enfin il le faut. Son âge & la loi commune l'exigent. Venons à l'époux destiné. Vous me l'avez nommé. Apprenez-moi sa naissance & son pays.

A G A M E M N O N.

* Ægine étoit fille d'Asopus. . .

* Ce détail généalogique étoit nécessaire

CLYTEMNESTRE.

Quel Dieu, où quel mortel l'époufa ?

AGAMEMNON.

Jupiter lui-même. Il en eut pour fils
Eaque, Roi de l'isle Oenone.*

CLYTEMNESTRE.

Quelle postérité laissa ce Roi ?

AGAMEMNON.

Pelée, celui-là même qui époufa la
fille de Nerée.

CLYTEMNESTRE.

Fut-ce de l'aveu des Dieux, ou con-
tre leur gré ?

AGAMEMNON.

Jupiter la promet, & Nerée agréa cet
hymen.

pour faire connoître Achille au spectateur. Quoi qu'on en dise, il ne sied pas mal dans EURIPIDE, non plus que dans HOMERE. On le fait à Clytemnestre qui n'en étoit pas instruite. Chose peu étonnante. Les femmes des Anciens se piquoient peu d'être sçavantes; elles ignoroient jusqu'au nom des hommes qui n'étoient pas leurs époux.

* Oenone ou Oenopie, isle du Golphe Saronique. Elle reçut successivement ces deux noms. Eaque la nomma EGINE du nom de sa mere.

Æacus Æginam gentricis nomine dixit.

OVID. Metam. l. 7.

CLYTEMNESTRE.

Où fut-il célébré ? dans les abysses
profonds de la mer ?

AGAMEMNON.

Non , la fête se passa sur le mont Pé-
lion * où demuroit Chiron.

CLYTEMNESTRE.

Quoi ? dans le pays qu'on dit être ha-
bité par les Centaures ? †

AGAMEMNON.

Là même. Les Dieux s'y trouverent
pour célébrer cette fête.

CLYTEMNESTRE.

¶ Achille fût-il élevé par Pelée , ou
bien par Thétis ?

* Mont entre le Golphe Pelasgique & la mer
Egée.

† Les Poètes racontent que c'étoient des
monstres , moitié hommes , moitié chevaux , Note
de l'Édi-
teur.
qui habitoient un canton de la Thessalie. On
sait que la Cavalerie Thessalienne étoit la
plus estimée de la Grèce : & c'est ce qui a
donné naissance à cette Fable. Chiron fils de
Saturne & de Philyra fut le plus célèbre de
tous , grand Astronome , grand Médecin , &
d'une prudence consommée : c'est lui qui est
connu parmi les signes du Zodiaque , sous le
nom de Sagittaire. Il est un peu surprenant ,
quoiqu'en dise le P. B. que Clytemnestre soit
si bien instruite sur le fait de Chiron , & ne
connoisse pas Achille.

¶ Les Anciens s'informoient de l'éducation

A G A M E M N O N.

Le pere confia à Chiron l'éducation de son fils , de peur que le commerce des méchans ne corrompît ses mœurs.

C L Y T E M N E S T R E.

J'admire la sagesse de Chiron qui l'éleva , & plus encore celle de Pelée , qui choisit un si sage gouverneur.

A G A M E M N O N.

Voilà l'époux que je destine à votre fille.

C L Y T E M N E S T R E.

Il n'est point à dédaigner. Dites-moi présentement quel climat de la Grèce il habite.

A G A M E M N O N.

Vers le fleuve Apidanus dans les confins de la Phthie. *

C L Y T E M N E S T R E.

Amenera-t-il si loin Iphigénie ?

A G A M E M N O N.

C'est à son époux à décider.

C L Y T E M N E S T R E.

Qu'ils vivent heureux ! je consens à

autant que de la naissance pour juger des hommes.

* Phthie , capitale de la Phthiotide en Thessalie , entre le Golphe Pelasgique & le Golphe Maliaque.

cet hymen. Mais quand se fera-t-il ?

AGAMEMNON.

Quand l'astre de la nuit aura rempli tout son disque. *

CLYTEMNESTRE.

Avez-vous eu soin d'immoler les victimes ordinaires à la Déesse qui préside aux mariages ?

AGAMEMNON.

J'en prendrai soin. Voilà ce qui m'occupe uniquement.

CLYTEMNESTRE.

Ne ferez-vous pas ensuite le banquet nuptial ?

AGAMEMNON.

Quand j'aurai immolé les victimes que je dois aux Dieux.

CLYTEMNESTRE.

Où préparera-t-on le festin pour les Dames & pour moi ?

AGAMEMNON.

Ici proche les vaisseaux.

CLYTEMNESTRE.

Cela est juste. † Si pourtant vous y

* A la pleine lune.

† Le Grec met *συνέτερχαι δ' ὄμας* ; CANTERUS traduit *confer tamen aliquid*. Que veut dire cela ? j'ai suivi BRODEAU qui traduit plus sensément *consentias modò*, & j'ai ajouté un mot interrompu pour préparer ce que va dire

consentez * , je ferai

A G A M E M N O N .

Madame , sçavez-vous ce que vous devez faire ? je vous conjure de ne me pas refuser.

C L Y T E M N E S T R E .

Parlez. † Ma complaisance vous est assez connue.

A G A M E M N O N .

¶ C'est à moi de paroître dans les

Agamemnon. Cela me paroît plus heureux & plus naturel. Ma hardiesse à employer quelquefois ces sens suspendus est certainement justifiée par le texte même.

Note de l'Editeur. * *συνέβημι δ' ὄρωσ.* Jamais *συνφέρεον* ne voulut dire *consentir* ; mais *apporter* ou *contribuer*. Ainsi , avec la permission de JEAN BRODEAU qui rend ces deux mots par ceux-ci , *consentias modò* , je suivrai la version commune & je traduirai : *confer tamen (aliquid.)* Et si l'on me demande avec le P. B. *que veut dire cela ?* je répondrai que cela signifie : Faites les avances , contribuez à la dépense , fournissez aux frais du festin. Cette idée n'est pas noble , je l'avoue ; mais est-ce au Traducteur à embellir son Auteur aux dépens de la vérité ?

† Je n'ai osé traduire *Obéissance* ; le terme est trop fort & trop choquant pour notre siècle.

Imitations de RACINE.

¶ A G A M E M N O N .

Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée ;
Tout y ressent la guerre & non point l'hyménée.

lieux où Achille se trouvera; mais vous...

C L Y T E M N E S T R E.

Quoi, vous ferez sans moi ce que ma qualité de mere exige que je fasse ?

A G A M E M N O N.

Nous ferons la cérémonie en présence de l'armée. Il ne convient pas aux femmes d'y paroître.

Le tumulte d'un camp, Soldats, & Matelots,
 Un Autel hérissé de dards, de javelots,
 Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille,
 Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquille,
 Et les Grecs y verroient l'épouse de leur Roi
 Dans un état indigne & de vous & de moi.
 M'en croitez-vous ? laissez de vos femmes suivie
 A cet hymen sans vous marcher Iphigénie.

C L Y T E M N E S T R E.

Qui moi ? que remettant ma fille en d'autres bras
 Ce que j'ai commencé je ne l'acheve pas ?
 Qu'après l'avoir d'Argos emmenée en Aulide,
 Je refuse à l'Autel de lui servir de guide ?
 Dois-je donc de Calchas être moins près que vous ?
 Et qui présentera ma fille à son époux ?
 Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée...

A G A M E M N O N.

J'avois plus espéré de votre complaisance,
 Mais puisque la raison ne vous peut émouvoir,
 Puisqu'enfin ma priere a si peu de pouvoir,
 Vous avez entendu ce que je vous demande ;
 Madame, je le veux, & je vous le commande.
 Obéissez.

CLYTEMNESTRE.

Où voulez-vous donc que soit alors la mere d'Iphigénie ?

AGAMEMNON.

A Argos. Partez, retournez vous renfermer avec vos filles.

CLYTEMNESTRE.

Que je parte ! que j'abandonne Iphigénie ? & qui donc portera la torche nuptiale.

AGAMEMNON.

Moi.

CLYTEMNESTRE.

Vous ! la bienséance le défend , & vous ne l'ignorez pas.

AGAMEMNON.

La bienséance défend aussi que vous paroissiez au milieu d'une armée.

CLYTEMNESTRE.

Elle veut qu'une mere présente sa fille à son époux.

AGAMEMNON.

Elle veut que vos filles qui sont à Argos ne demeurent pas plus long-tems sans vous.

CLYTEMNESTRE.

Beau sujet de précipiter mon retour ! ne sont-elles pas enfermées dans le Palais ?

A G A M E M N O N.

Madame, c'en est trop. Je le veux, partez, obéissez.

C L Y T E M N E S T R E.

Non certes, je ne partirai pas. J'en jure par la Déesse d'Argos. * Les soins d'un pere vous regardent, laissez-moi en partage ceux d'une mere. Adieu.

S C E N E V.

A G A M E M N O N seul.

Hélas ! j'espérois écarter une mere. Vains efforts ! frivole espoir ! elle a éludé mes détours. Malheureux, faut-il donc que je sois réduit à inventer mille prétextes pour tromper ce que j'ai de plus cher au monde, & sans pouvoir y réussir ! allons trouver Calchas, & conférons avec lui sur le remède qu'on doit apporter aux calamités de la Grèce, sur les desirs de Diane, & sur mes malheurs. † Tout homme sensé doit choisir une épouse docile, ou n'en point avoir.

* Junon.

† La maxime est un peu crue. Mais elle est d'un Grec, & d'EURIPIDE.

I N T E R M E D E.

L E C H Œ U R.

C'en est fait, l'armée Grecque verra les ondes du fleuve Simois : nos mille vaisseaux iront à Iliôn ; & nos armes puniront cette superbe Troye bâtie par Apollon, cette Troye où l'on dit que Cassandre paroît les cheveux épars & couronnée de laurier, quand elle souffre les impressions du Dieu qui l'inspire.

Il me semble déjà voir les Troyens répandus sur Pergame & sur leurs murs s'épouvanter à la vûe de Mars & de son terrible équipage porté sur nos mille vaisseaux. Il va s'approcher du Simois pour enlever à Priam la sœur de Castor & de Pollux, & la ramener en Grèce entre les piques & les boucliers des Grecs.

Je crois voir l'armée acharnée au carnage, environner Pergame & ses tours, égorger les habitans, & causer bien des sujets de larmes aux Troyennes, & à l'épouse de Priam. Que la fiere Hélène
regrettera

A C T E I V. 409

regrettera pour lors son époux trahi !
 Dieux, éloignez de moi & de ma pos-
 térité, de pareils * malheurs. Ils servi-
 ront long-tems d'un funeste entretien aux
 riches Lydiennes & aux femmes des
 Phrygiens, qui se diront mutuellement
 en travaillant à leurs ouvrages de laine :
 « Hélas, qui ne s'arrachera les cheveux
 » de douleur, en apprenant le déplora-
 » ble renversement de notre mourante
 » patrie ! elle périt, & pour qui ? pour
 » vous, cruelle Hélène, qu'on dit être
 » fille de Jupiter, qui sous la forme d'un
 » Cygne eut commerce avec Leda, si
 » pourtant les écrits des Poëtes ne sont
 » pas fabuleux. »

A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

A C H I L L E seul.

Où est le Général des Grecs ? qui de
 vous ira l'avertir qu'Achille, fils de Pe-
 lée, l'attend ? . . . nous sommes rassem-

* Le Grec met *ἐλαπίς*, il signifie ici accident,
 malheur, infortune, ou du moins crainte,
 comme en Latin.

blés & retenus malheureusement sur les bords de l'Euripe. Mais chacun de nous a ses différens intérêts. Les uns, non encore liés par l'hymen, ont abandonné leur patrie & leurs maisons; les autres ont quitté leurs femmes & leurs enfans: tant est forte la passion de renverser Troie, qui réunit toute la Grèce sur ce rivage! ce n'est pas certes, sans une inspiration particulière des Dieux. Après tout, je veux entretenir Agamemnon sur ce qui me touche; que chacun parle pour soi. J'ai quitté Pharsale * & mon pere Pelée. Pourquoi? pour être arrêté par les foibles vents de l'Euripe. J'ai peine à contenir mes Thessaliens qui me pressent sans relâche, & me disent: « Achille, qu'attendons - nous? quel » terme prescrit-on à notre départ? fai- » tes promptement ce que vous avez » à faire, ou ramenez votre armée sans » vous laisser désormais abuser par les » délais des Atrides. »

* Ville de Thessalie, peu éloignée de Larisse. Elle devint depuis célèbre par la défaite de Pompée.



SCENE II.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Généreux fils de Thétis, votre voix a passé jusqu'à moi dans ce Palais, & je suis sortie pour venir à votre rencontre.

ACHILLE.

* O saintes loix de la pudeur ! une femme d'une si rare beauté en ces lieux ! que vois-je ?

CLYTEMNESTRE.

Je m'étonne peu de n'être pas connue d'Achille, qui ne m'a point encore vûe, & je lui sçai gré de prendre les intérêts de la pudeur.

ACHILLE.

Mais, Madame, qui êtes-vous ? pour-

* Je demande encore une fois quelque grace pour un siècle aussi scrupuleux que celui d'EURIPIDE. Nos idées plus libres sur l'article des bienséances, seront sans doute choquées de cette Scène. Qui le croiroit ? Achille porte la délicatesse jusqu'à s'étonner de voir une femme en Aulide où étoit l'armée, jusqu'à n'oser s'entretenir avec elle, jusqu'à refuser le gage ordinaire des meres qui marioient leurs filles, cérémonie qui consistoit à présenter la main à l'époux choisi ! Telle étoit la retenue du vieux temps.

quoi venir en des lieux où l'on ne voit que des gens armés ?

C L Y T E M N E S T R E .

Apprenez, pour vous rassurer sur mon arrivée en Aulide, que je suis Clytemnestre fille de Leda, & femme d'Agamemnon.

A C H I L L E .

Pardonnez, Madame, à mon respect. Vous sçavez qu'il ne m'est pas permis de vous entretenir ici ; je me retire.

C L Y T E M N E S T R E .

Quoi donc ? qui vous oblige à m'éviter ? recevez, en touchant cette main, le gage heureux de l'hymen que nous allons célébrer.

A C H I L L E .

Que dites-vous, Madame ? je respecte trop Agamemnon votre époux. . . .

C L Y T E M N E S T R E .

Que voulez-vous dire ? la coutume n'autorise-t-elle pas cette cérémonie & ce gage, puisque vous devez épouser ma fille ?

A C H I L L E .

Que parlez-vous d'hymen ? certes ma surprise est grande . . . mais non ; votre erreur vous fait parler ainsi en ma faveur.

C L Y T E M N E S T R E .

Votre surprise est excusable, La na

ture inspire à tous les hommes je ne sçai quelle défiance des amis qu'on n'a point encore pratiqués, sur-tout quand ils parlent d'hymen.

A C H I L L E.

Mais, Madame, encore une fois, je ne comprends pas votre pensée. Je n'ai point recherché cet honneur, & les Atrides ne s'en font point ouverts à moi.

C L Y T E M N E S T R E.

Quel est donc ce mystère ? si mes discours vous étonnent, les vôtres ne me surprennent pas moins.

A C H I L L E.

Je vous laisse à juger, Madame, qui de nous deux est dans l'erreur. C'est à chacun de nous à le voir : car nous ne cherchons pas à nous tromper mutuellement.

C L Y T E M N E S T R E.

Ah, cela est indigne ! on m'engage à nouer un hymen chimérique. Quelle confusion !

A C H I L L E.

Quelqu'un, sans doute, nous joue vous & moi. Mais, Madame, ne vous affligez point, & méprisez tout ceci.

C L Y T E M N E S T R E.

Je me retire, Seigneur. Je ne puis désormais soutenir votre présence après

une méprise pareille , & un contre-tems qui me couvre de honte.

A C H I L L E.

C'est plutôt à moi , Madame , à vous parler ainsi. Je vais trouver votre époux dans le Palais.

S C E N E I I I.

Les mêmes , un V I E I L L A R D à la porte du Palais.

L E V I E I L L A R D.

* Arrêtez , illustre rejetton d'Éaque , & fils d'une Déesse. J'ai bien des choses à vous dire , aussi-bien qu'à vous , Madame.

A C H I L L E.

Qui m'appelle d'une si étrange manière ?

L E V I E I L L A R D.

C'est un esclave. Ce titre ne me permet pas de m'enorgueillir jusqu'au point....

A C H I L L E.

A qui êtes-vous ? ... Cet homme n'est

* Ces cris & cette suspension du Confident , qui va révéler le secret de son maître , font un effet admirable , & disposent Clytemnestre à croire une chose qui paroîtroit d'ailleurs incroyable.

pas à moi. Agamemnon & moi n'avons rien de commun.

LE VIEILLARD.

J'appartiens à Agamemnon , à qui Tyndare m'a donné.

A C H I L L E.

Parle : dis-nous qui t'engage à m'arrêter ainsi ?

LE VIEILLARD.

Etes-vous seuls ? n'y a-t-il aucun témoin ?

C L Y T E M N E S T R E.

Parle hardiment, & fors de ce Palais ; nous sommes seuls.

LE VIEILLARD.

O fortune, favorise mes soins, & sauve ceux que je veux sauver.

A C H I L L E.

Où aboutira un si étrange discours ? quel sujet important le fait parler de la sorte ?

C L Y T E M N E S T R E.

Ah , je te conjure , ne diffère plus à m'apprendre ce que tu me veux révéler.

LE VIEILLARD.

Mon zèle pour vous & pour vos enfans , vous est-il bien connu , Madame ?

C L Y T E M N E S T R E.

Oui , je rends justice à ta fidélité. Je

ſçai que tu m'es attaché depuis long-tems.

LE VIEILLARD.

Vous ſouvient-il, Madame, qu'Agamemnon m'a reçu comme un homme à vous.

CLYTEMNESTRE.

Je m'en ſouviens, te dis-je; je t'amenaï à Argos, & tu m'as toujours ſervie.

LE VIEILLARD.

Il eſt donc juſte que ma fidélité pour vous l'emporte ſur celle que je dois à votre époux.

CLYTEMNESTRE.

Découvre donc promptement le myſtère que tu viens m'annoncer.

LE VIEILLARD.

Un pere... doit tremper ſes mains... dans le ſang de votre fille.

CLYTEMNESTRE.

Que diſ-tu? va, malheureux Vieillard, tes diſcours me font horreur.

LE VIEILLARD.

Ah, Princesſe infortunée, tu porteras donc ta tête ſous le couteau fatal.

CLYTEMNESTRE.

(à part.) O plus malheureuſe mere!... quoi donc, Agamemnon a-t-il l'eſprit troublé?

LE VIEILLARD.

Non, si ce n'est sur ce qui touche Iphigénie; il n'écoute plus la raison.

CLYTEMNESTRE.

Quel mauvais démon l'agite?

LE VIEILLARD.

Il fuit l'Oracle prétendu de Calchas, pour acheter à ce prix une heureuse navigation.

CLYTEMNESTRE.

Où?... (*à part,*) déplorable mere! fille plus déplorable dont un pere veut devenir le bourreau.

LE VIEILLARD.

A Troye, pour recouvrer Hélène.

CLYTEMNESTRE.

Le retour d'Hélène seroit donc payé du sang d'Iphigénie!

LE VIEILLARD.

Voilà le mystère dévoilé. Agamemnon doit l'immoler à Diane.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi donc cet hymen prétexté qui m'a tirée d'Argos?

LE VIEILLARD.

Pour vous obliger d'amener vous-même votre fille, comme pour la mettre entre les mains d'Achille.

CLYTEMNESTRE.

O ma fille , je t'ai donc amenée pour mourir ! *

LE VIEILLARD.

La cruauté d'Agamemnon vous a jettées l'une & l'autre dans ces malheurs.

CLYTEMNESTRE.

Je suis perdue : je ne puis retenir mes pleurs.

LE VIEILLARD.

Triste ressource que celle des larmes pour une mere qui perd ses enfans !

CLYTEMNESTRE.

Mais , dis-moi , d'où sçais-tu cela ? qui te l'a dit ?

LE VIEILLARD.

J'allois vous porter une seconde lettre....

CLYTEMNESTRE.

Pour me détourner , ou pour m'exhorter de conduire ma fille à la mort ?

LE VIEILLARD.

Pour vous en détourner. Le Roi étoit redevenu pere.

Note
de l'Edi-
teur.

* Le Grec porte : *καὶ σὲ, καὶ μὲντοι σὲ θνήσκου*
Il falloit donc traduire : » Pour mourir toutes
» deux du même coup qui te frappera. »

C L Y T E M N E S T R E.

Ah, malheureux, d'où vient ne m'as-tu pas rendu cette lettre ?

L E V I E I L L A R D.

Menelas me l'a enlevée. Il est l'auteur de tous vos maux. *

C L Y T E M N E S T R E.

Fils de Pelée, fils de Thétis, vous entendez, & vous gardez le silence !

A C H I L L E.

J'entends, Madame. Ce qui vous touche m'afflige, & ce qui me regarde m'indigne.

C L Y T E M N E S T R E.

Ils égorgeront ma fille sous le prétexte trompeur de votre hymen !

A C H I L L E.

Ce procédé d'Agamemnon excite ma fureur.

C L Y T E M N E S T R E.

† Et moi je ne rougirai point d'embrasser vos genoux ; mortelle, je puis

* Le Vieillard se retire.

Imitations de RACINE. Act. III. Sc. V.

† C L Y T E M N E S T R E.

Oubliez une gloire importune :

Ce triste abaissement convient à ma fortune.

Heureuse si mes ; leurs vous peuvent attendrir,

Une mere à vos pieds peut tomber sans rougir.

implorer le fils d'une Divinité. Non, (souffrez-le, Seigneur,) je suis mere, & je parle en faveur d'une fille. Laissez-vous toucher par des noms si chers. C'est votre épouse; hélas, elle a dû l'être, & vainement je m'en suis flattée: mais enfin c'est pour vous que je l'ai amenée, pour vous que je l'ai couronnée de fleurs; triste effet de mes soins! j'ai couronné la victime, & je la conduis à la mort. Quelle honte pour Achille, s'il lui refusoit son secours! ah, Seigneur, vous ne l'avez point épousée; mais vous avez du moins été appelé l'époux de cette déplorable Princesse. Par cette main que je touche, par le doux nom de mere, (car je n'ose implorer votre nom qui m'a perdue,) je vous conjure de ne pas nous abandonner. Vous êtes seul en ces lieux notre asyle, notre ami, & le Dieu que j'implore. Il ne nous reste que vous. Que peut une femme

C'est votre épouse, hélas! qui vous est enlevée:
 Dans cet heureux espoir je l'avois élevée.
 C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord,
 Et votre nom, Seigneur, l'a conduite à la mort.
 Ira-t-elle des Dieux implorant la justice,
 Embrasser les Autels parés pour son supplice?
 Elle n'a que vous seul. Vous êtes en ces lieux,
 Son pere, son époux, son asyle, ses Dieux, &c.

seule contre un Roi barbare , & contre une armée féroce & intraitable ? pardonnez ce terme à mon désespoir ; * je rends d'ailleurs justice à sa valeur. Osez nous prêter une main secourable , & nous sommes sauvées ; mais si vous nous abandonnez , c'en est fait d'Iphigénie & de moi.

L E C H Œ U R.

Chose étrange qu'une mere ! à quelles extrémités ne la porte point sa tendresse ? c'est un instinct commun à toutes les meres , que celui de secourir leurs enfans.

A C H I L L E.

Mon courage ira plus loin. Modeste dans la prospérité , je sçais m'attendrir sur les malheurs d'autrui.

* Clytemnestre appelle l'armée des Grecs féroce & intraitable : elle ajoute , *χρήσιμα δ' ὅπου βέλωσι* , utile pourtant quand elle veut , sans doute dans la crainte d'avoir choqué le belliqueux Achille en maltraitant l'armée : autrement ce seroit une fadeur qui gêteroit cet excellent morceau. Cela étant , on me pardonnera le détour que j'ai pris pour rendre la pensée plutôt que l'expression : *traduttore traditore* , dit le proverbe Italien ; je crains de n'avoir été que trop fidèle à mon original , à ses dépens & aux miens.

LE CHŒUR.

Tel est le caractère des Héros & des Sages. La prudence est leur guide.

ACHILLE.

* Il est des conjonctures où il sieroit mal d'être trop modéré : il en est d'autres où l'on ne sçauroit l'être trop. Elevé dans le sein du respectable Chiron , j'ai puisé dans ses leçons une humeur libre & sincère. Prêt d'obéir aux Attrides quand leurs commandemens seront justes , je sçautai leur tenir tête quand ils s'écarteront de l'équité. Jaloux de ma liberté, que je signalerai par mes exploits, je porterai à Troye , comme en Aulide ,

Imitations de RACINE. Act. III. Sc. VI.

* ACHILLE à IPHIGÉNIE.

Madame , je me tais & demeure immobile.
 Est-ce à moi que l'on parle , & connoît-on Achille.
 Une mere pour vous croit devoir me prier :
 Une Reine à mes pieds se vient humilier ,
 Et me deshonorant par d'injustes allarmes
 Pour attendrir mon cœur on a recours aux larmes.
 Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi ?
 Ah ! sans doute , on s'en peut reposer sur ma foi.
 L'outrage me regarde , & quoi qu'on entreprenne ,
 Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.
 Mais ma juste douleur va plus loin m'engager.
 C'est peu de vous défendre , & je cours vous venger,
 Et punir à la fois le cruel stratagème ,
 Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même , &c.

un cœur indépendant. Comptez , Madame , comptez sur mon secours. C'est trop souffrir d'un époux & de ceux qui vous sont unis par le sang. Attendez de moi tout ce qu'on peut attendre d'un Prince , jeune à la vérité , mais trop sensible à vos malheurs pour ne s'y pas intéresser. Non, non, votre fille ne mourra point ; le cruel Agamemnon ne portera point ses mains sanglantes sur une Princesse qui a dû être à moi. Je ne souffrirai pas que le barbare abuse plus long-tems de mon nom pour voiler une perfidie. Quoi , le nom d'Achille trancheroit les jours d'Iphigénie ! hélas ! j'ai levé le fer sur sa tête : non. Son pere seul est son bourreau. Mais je ne croirois pas mes mains innocentes , si le prétexte de mon hymen faisoit périr une Princesse opprimée qui mérite un sort plus heureux. Je serois le plus méchant des Grecs , & le dernier des hommes , sans en excepter Menelas ; enfin je ne serois plus le fils de Thétis , mais d'une Furie , si je devenois le ministre de la barbarie d'Agamemnon. Rassurez-vous , Madame , & comptez que * Sypile , d'où les Atrides

* Sypile étoit une ville de Lydie où demouroit Tantale pere de Niobe , de qui Agamem-

tirent leur origine, fera toujours célèbre, & que ma patrie au contraire tombera dans l'oubli, avant que votre époux ose porter ses mains sacrilèges sur votre fille. Il n'en fera rien. J'en jure par le Dieu Nerée qui vit sous les eaux, par cet illustre pere de la Déesse dont je tiens le jour. Que le Devin Calchas reporte les préparatifs du sacrifice. Qui sont ces Prophètes audacieux ? des gens vils, qui disent par conjecture & par hazard le vrai & le faux, plus souvent l'un que l'autre, & dont toute la science dépend des événemens. Au reste, Madame, ne pensez pas qu'un intérêt qui m'est cher me fasse agir. Je puis m'en flatter, plusieurs Princesses ont recherché mon alliance. L'affront seul dont me couvre Agamemnon, suffiroit pour animer mon courroux. N'eût-il pas dû me parler, & m'autoriser à aimer Iphigénie ? j'aurois été assez heureux, Madame, pour l'obtenir de votre main. Agamemnon redoutoit-il la tendresse d'un époux ? ah !

non & Menelas tiroient leur origine. Je dois à BARNÉS l'interpretation de cette pensée, c'est-à-dire, la comparaison de Sypile avec la patrie d'Achille. Les autres Commentateurs n'ont pas pris le sens,

eût-il fallu livrer aux Grecs un gage si cher , si l'intérêt de la Grèce l'eût demandé, j'ose le dire, Madame , * Achille auroit pû se résoudre à sacrifier son amour au bien public. Mais , je ne suis plus rien dans l'esprit des Atrides. Il m'est pourtant aisé de leur faire sentir que je puis les servir ou leur nuire. Cette épée que je vas teindre de sang † avant que de la plonger dans le sein des Troyens , me répondra de quiconque auroit l'audace de vouloir m'enlever votre fille. Soyez en repos , Madame , vous m'avez imploré comme un Dieu ; je ne le suis pas : ¶ mais je sçaurai le devenir pour vous.

* Cela paroîtra peu galant. Mais Achille n'est ni François , ni héros de Roman. La fierté est plus de son caractère que l'amour. Voyez le parallèle de l'Iphigénie Grecque & Française , vers la fin.

† Dans la Tragédie Grecque , la proposition d'Achille n'est pas absolue ; elle est conditionnelle. » Ce fer, dit-il en montrant son » épée , avant que de se plonger dans le cœur » des Troyens , pourroit rougir de quelque » autre sang, si l'on entreprenoit de me ravir » Iphigénie. »

¶ CANTERUS & les autres Commentateurs traduisent ainsi, *ἀλλὰ ὄμωσ γενήσομαι* , je ne suis pas Dieu , mais peut-être le deviendrai-je. Ce

Note
de l'Edi-
teur.

O Achille, ces généreux sentimens font bien dignes de vous & de la Déesse qui vous a donné le jour.

C L Y T E M N E S T R E.

Ah, Seigneur, que dois-je faire? je ne puis trop louer votre générosité. La reconnoissance l'exige; mais la crainte de vous déplaire me retient. Je sçai combien les louanges déplaisent aux héros. Je rougis cependant de n'avoir à vous présenter que des larmes: quel entretien pour Achille, que le triste récit des maux, qui se font sentir à moi seule, & qui ne passent point jusqu'à lui. Que dis-je? pardonnez; quand on est assez généreux pour se prêter aux afflictions des autres, on les ressent comme eux. Continuez donc, Seigneur, de vous attendrir sur le sort d'une mere indignement traitée; je m'étois flattée d'avoir un fils dans Achille. Mon espérance a été vaine: voilà mon premier malheur. Mais d'un autre côté, * quel funeste présage

qui est d'un froid à glacer. EURIPIDE n'a point dit une sottise pareille. Il a sous-entendu *moi*, je le deviendrai pour vous. Le lecteur fin jugera si j'ai eu tort de penser ainsi.

Note
de l'Édi-
teur.

* [Ajoutez] » pour la Princesse que vous
» épouserez, que la mort de celle qui vous fut

pour votre hymen , que la mort de l'épouse qui vous fut destinée ? ce second malheur intéresse l'époux aussi-bien que la mere. Enfin qu'ajouterois-je à vos paroles ? votre discours comprend tout , & , comme vous l'avez dit , le sort de ma fille ne dépend que de vous. Souhaitez-vous , Seigneur , qu'elle vienne tomber à vos pieds ? Quoique les loix de l'exacte bienfiance semblent le défendre , vous la verrez , si vous l'ordonnez , paroître en votre présence avec cette noble pudeur qui éclatte sur son front. Du moins en son absence , accordez à la mere ce que la fille obtiendrait de vous.

A C H I L L E .

Qu'elle reste dans son appartement ;

» d'abord destinée ! » C'est un trait de superstition Païenne. Le Traducteur ajoute ensuite quelques phrases de son invention. Clytemnestre dit précisément : » Vous avez bien commencé votre discours , généreux Achille , » vous l'avez encore mieux conclu ; il ne tient » qu'à vous en effet de sauver ma fille. » On peut voir par la suite que l'Achille d'Euripide ne fait pas de grands efforts de valeur pour sauver Iphigénie : c'est un défaut du Poëte Grec qu'a évité RACINE , ou , si l'on veut , c'est ce qui montre la différence des tems & des mœurs.

je ne veux point gêner sa modestie.

C L Y T E M N E S T R E .

Il est juste , Seigneur , qu'elle vienne en rougissant rendre grace à son libérateur.

A C H I L L E .

Gardez-vous encore une fois , Madame , de l'amener en ma présence. Evitons de donner lieu à un reproche imprudent. Ignorez-vous les entretiens d'une armée nombreuse & oisive ? je vous l'ai déjà dit , Madame , sans cette inutile démarche , je n'en ferai pas moins ardent à vous servir. En dût-il coûter des combats pour finir vos malheurs , le dessein en est pris. Il suffit. Si je trompe votre espérance , & si je ne vous rends votre fille , * puisse-je périr !

C L Y T E M N E S T R E .

Vivez , Seigneur , & faites toujours des heureux.

A C H I L L E .

Madame , pour réussir plus sûrement dans notre dessein , daignez encore m'écouter.

* Le texte ajoute , *si au-contre je la sauve , je ne périrai pas*. Cet allongement qui est gracieux dans le Grec , seroit insupportable en François. Les auteurs Grecs ne manquent guère ces sortes d'alternatives.

C L Y T E M N E S T R E .

Parlez , Seigneur , je vous écoute avec
le plus grand plaisir du monde.

A C H I L L E .

Tâchons d'abord d'engager Agamem-
non à reprendre des sentimens de pere.

C L Y T E M N E S T R E .

Nous le tenterons en vain. Il est foi-
ble ; il craint trop l'armée.

A C H I L L E .

Mais enfin , on peut opposer raisons
à raisons.

C L Y T E M N E S T R E .

Foible espoir ! ordonnez cependant ,
Seigneur , & j'agirai.

A C H I L L E .

* Je vous conseille , Madame , d'aller
d'abord vous jeter à ses pieds , pour le
détourner d'immoler sa fille. S'il est
sourd à vos cris , revenez à moi. Si au

Imitations de RACINE. Act. III. Sc. VII.

* ACHILLE à CLYTEMNESTRE
& IPHIGENIE.

Enfin vous le voulez. Il faut donc vous complaire :

Donnez-lui l'une & l'autre un conseil salutaire :

Rappelez sa raison , persuadez-le bien

Pour vous , pour mon repos , & sur-tout pour le sien.

Je perds trop de momens en des discours frivoles :

Il faut des actions & non pas des paroles.

430 IPHIGÉNIE EN AULIDE.

contraire il se rend à vos larmes , mon secours deviendra inutile. Iphigénie sera délivrée , j'en ferai plus disposé à ne pas haïr Agamemnon , & moins blâmé des Grecs , pour avoir usé de douceur plutôt que de violence. Enfin vous jouirez du plaisir d'être sortie de cet embarras , au contentement des personnes qui vous sont chères, à votre satisfaction, & sans le secours de mon bras.

C L Y T E M N E S T R E.

* La sageffe dicte vos conseils, Seigneur : je m'y rends. Mais si je ne réussis pas, où reverrai-je Achille? où retrouverai-je ce bras , ce ferme appui dans mes maux?

A C H I L L E.

Je ne m'éloigne pas de ces lieux, Madame ; je paroîtrai , quand il en sera tems , & je vous épargnerai le chagrin & la confusion de porter vos larmes au milieu d'une armée. Ce seroit dégrader une Reine , la fille du grand Tyndare , nom si respecté des Grecs.

Imitations de RACINE. AË. III. Sc. V.

* Seigneur, daignez m'attendre, & ne la point quitter :
 A mon perfide époux , je cours me présenter ,
 Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime :
 Il faudra que Calchas cherche une autre victime.

Allez, Seigneur, servez-moi de guide en cette entreprise. Il est de mon intérêt de vous seconder. Du reste s'il est des Dieux rémunérateurs de la justice, (& s'il n'en étoit pas, que deviendroient nos laborieuses vertus ?) puissent-ils vous combler de leurs biens !

I N T E R M E D E.

L E C H Œ U R.

* Quelle différence, grands Dieux, entre l'hymen de Thétis & celui d'Iphigénie ! en faveur de la Déesse, avec ^{Stro-} quelle grace ne parut pas Hymenée, si ^{phé.} souvent chanté sur la flûte Lybienne, sur le luth ami des danses, & sur les chalumeaux ! Que les sons de ces instrumens furent alors gracieux, quand les Pierides aux beaux cheveux se trouverent sur le mont Pélion aux nûces de Pelée ! ornées de brodequins d'or, elles frappoient la terre en cadence d'un pied

* Cette addition naît du Sujet. C'est le fonds de tout l'Intermède.

léger. Elles chantoient divinement, & dans leurs chants elles confondoient les noms de Pelée & de Thétis. Cette fête embellissoit la forêt de Pélion & les montagnes des Centaures. Le jeune Phrygien Ganimède, favori de Jupiter, versoit le doux nectar dans les coupes d'or, tandis que les cinquante filles de Nerée dansoient autour des époux.

Anti-rophe. La troupe Equestre des Centaures accourût avec des * flèches de bois en main, & des couronnes de jonc sur la tête. Le festin des Dieux, & la joye que répandoit Bacchus avec le vin, les attiroit. Les filles de Thessalie éleverent au ciel par leurs cris redoublés, la Déesse Thétis comme un Astre naissant. Apollon qui voit l'avenir, & Chiron qui connoît l'origine des Muses, annoncerent dès-lors Achille, & prédirent qu'il devoit un jour, avec ses Myrmidons armés de piques, entrer dans les champs de Troye, & renverser les Etats de Priam; qu'il y paroîtroit revêtu des armes fabri-

Note de l'Editeur. * On ne dit pas, *des flèches de bois* pour marquer des flèches dont la tige est de bois. *ἀνὰ δ' ἰλάπιαι, cum abiegnis telis.* Il faut dire : les Centaures armés de leurs flèches.

quées par Vulcain , présent que doit lui faire un jour sa divine mere. * Enfin les Dieux célébrèrent les louanges † de l'amante & celles de l'amant.

Pour vous , triste Iphigénie , les Grecs vous couronneront de fleurs & de bandelettes. Ils enfonceront le couteau sacré dans votre sein ; votre sort sera semblable à celui d'une tendre genisse sortie Epode.

* BARNÉS donne un autre sens à cette phrase. Le *πρώτος* Grec veut dire , selon lui , que les Dieux célébrèrent les nœces de *Thétis*, comme étant la principale des *Néréïdes* & l'hymenée de *Pelée*. J'ai trouvé un sens plus naturel & plus délicat. *Thétis* étoit Déesse , *Pelée* étoit mortel : il paroïsoit juste que les louanges de l'épouse précédassent celles de l'époux.

† S'il étoit parlé de louanges dans le texte Grec , l'observation du P. B seroit heureuse & juste. Mais le Chœur ne fait ici mention que de nœces & d'hymenée , *γάμον , ὑμεναίους*. Or il est absurde de dire que les Dieux célébrèrent le mariage de *Thétis* d'abord , & ensuite celui de *Pelée*, comme si ce n'eût pas été le même. La Note de JOSUÉ BARNÉS n'est donc pas si peu judicieuse , quand il entend par *πρώτος* ou *πρώτης*, la principale , ou si l'on veut , l'aînée des *Néréïdes*. Sans doute qu'en qualité de Déesse , elle est par-tout nommée la première , *Thétis* & *Pelée* ; mais cela ne fait rien à notre question. Note de l'Éditeur.

du fonds d'une grotte, errante sur les montagnes, & nourrie au son des instrumens champêtres. Ainsi élevée dans les bras d'une mere qui vous destinoit un doux hymen chez les Argiens, vous ferez leur victime. Quel pouvoir auront alors, pour vous défendre, les charmes de la pudeur & de la vertu ? hélas ! dans le siècle où nous sommes, l'impiété est en crédit. Elle va tête levée, tandis que la vertu est foulée aux pieds. L'injustice triomphe de l'équité ; & voilà ce qui doit faire craindre à tous les mortels la colère vengeresse des Dieux.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

CLYTEMNESTRE seule.

Hélas, je le cherche en vain. Vainement je fors du Palais pour le trouver.*

Imitations de RACINE. Act. III. Sc. VII.

* CLYTEMNESTRE à ACHILLE.

Tout est perdu, Seigneur, si vous ne nous sauvez :
 Agamemnon m'évite, & craignant mon visage,
 Il me fait de l'Autel refuser le passage, &c.

Mon barbare époux ne revient point !
 cependant ma fille éplorée s'abandonne
 aux regrets & aux gémissemens depuis
 qu'elle a appris le sort que lui prépare
 son pere. Mais le voici ce pere cruel
 qui doit impitoyablement égorger ses
 enfans.

S C E N E I I.

C L Y T E M N E S T R E , A G A M E M N O N .

A G A M E M N O N .

Ah , Madame , je vous rencontre à
 propos hors du Palais , & sans témoins.
 J'ai bien des choses à dire à une mere ,
 qu'il est bon que votre fille n'entende
 pas.

C L Y T E M N E S T R E .

Quel est ce nouveau mystère ?

A G A M E M N O N .

* Envoyez votre fille seule avec moi
 au sacrifice. Tout est préparé , l'eau luf-
 trale , les gâteaux d'immolation , le feu
 sacré où l'on doit les jeter , & les vic-
 times , dont le sang doit couler en

Imitations de RACINE. Act. VI. Sc. III.

* A G A M E M N O N .

Calchas est prêt , Madame , & l'Autel est paré :
 J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

T ij

436 IPHIGÉNIE EN AULIDE.

l'honneur de Diane , avant l'hymen
d'Iphigénie.

C L Y T E M N E S T R E .

* Vos paroles sont justes ; mais comment nommer votre conduite ? sortez , ma fille , paroissez : vous sçavez les desseins d'un pere. Il suffit. Apportez sous vos voiles Oreste votre frere. La voici , Seigneur , prête à vous obéir. Ecoutez-la. Je parlerai ensuite sur ses intérêts & les miens.

S C E N E I I I .

IPHIGÉNIE , C L Y T E M N E S T R E ,
A G A M E M N O N , L E C H Œ U R .

A G A M E M N O N .

Ma fille . . . mais d'où viennent ces larmes & ces tristes regards ? vous baif-

Ibid. Scene IV.

† C L Y T E M N E S T R E .

Venez , venez , ma fille ; on n'attend plus que vous.
Venez remercier un pere qui vous aime ,
Et qui veut à l'Autel vous conduire lui-même.

A G A M E M N O N .

Que vois-je ? quel discours ! ma fille vous pleurez ,
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés.
Quel trouble ! mais tout pleure , & la fille & la mere.
Ah , malheureux , Arcas , tu m'as trahi . . .

fez les yeux, & vous les couvrez de vos voiles !

I P H I G É N I E.

Dieux ! par où commencer le récit de mes infortunes ? * le † présent, le passé, l'avenir, tout m'accable & confond mes pensées !

A G A M E M N O N.

Que vois-je ? d'où viennent ce trouble & cette confusion ? elles semblent s'accorder à m'effrayer : tout paroît éperdu, & la fille & la mere !

* Ici le Traducteur corrige EURIPIDE, & il a raison ; mais il ne le rend pas. Je pense qu'on pouvoit conserver le sens, sans tomber dans l'ineptie, en faisant dire à Iphigénie :
 » Les autres peuvent garder quelque ordre dans
 » leurs discours. Mais la multitude de mes
 » infortunes est si grande, que je ne sçais par
 » où commencer. »

Note
de l'Édi-
teur.

† Voici le Grec, ἀπασι γὰρ πρώτοισι χρῆσασθαι πᾶσι, καὶ υἱάτοισι, καὶ Πέσοισι πανταχῶς, c'est-à-dire, selon tous les Interprètes : car en tout discours il faut un commencement, un milieu, & une fin. Ce n'est point ainsi que la douleur parle. N'est-il pas plus sensé de croire qu'Iphigénie veut dire, je ne sçai par où commencer le récit de mes infortunes, s'il faut les rapporter toutes, les premières, les dernières, & les autres, c'est-à-dire, le passé, le présent, & l'avenir ; ce qui revient au tour que j'ai choisi.

C L Y T E M N E S T R E .

Répondez , Agamemnon , à ce que je vais vous demander ; mais répondez sans artifice.

A G A M E M N O N .

Parlez , Madame ; je répondrai comme je dois.

C L Y T E M N E S T R E .

Avez-vous résolu , cruel , d'égorger votre fille , & la mienne ?

A G A M E M N O N .

Ah Ciel ! . . . quelle affreuse parole vous est échappée ! quel soupçon , Madame !

C L Y T E M N E S T R E .

Encore une fois , Seigneur , répondez à cette question.

A G A M E M N O N .

Madame , faites des questions moins étranges , & je vous répondrai.

C L Y T E M N E S T R E .

Je m'en tiens à celle-ci. Ne vous écartez point.

A G A M E M N O N .

O Fortune , ô Destin , ô Génie , auteur de mes maux !

C L Y T E M N E S T R E .

C'est le même Génie pour ma fille & pour moi. Il fait trois malheureux.

AGAMEMNON.

Madame , de quoi vous plaignez-vous ?

CLYTEMNESTRE.

Ah , barbare , osez-vous le demander ?
Votre artifice se détruit de lui-même.

AGAMEMNON *à part.*

Malheureux , je suis trahi !

CLYTEMNESTRE.

* Que sert de feindre : je sçai tout ,
on m'a tout révélé. Ce silence même ,
ces sanglots , ces soupirs , tout avoue
votre perfidie.

AGAMEMNON *à part.*

Je suis réduit à me taire. C'en est trop
d'ajouter l'imposture à mes autres mal-
heurs.

CLYTEMNESTRE.

Ecoutez-moi ; je vais parler à mon
tour ; mais sans déguisement , & sans
énigme. Quel époux ai-je trouvé dans
Agamemnon ? un ravisseur qui m'enlève
contre mon gré , après avoir tué † Tan-

Imitations de RACINE. Act. IV. Sc. IV.

* CLYTEMNESTRE.

Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse , &c.

† HOMERE a cru que Clytemnestre avoit
été mariée en premières nûces au Roi Aga-
memnon. EURIPIDE a pensé autrement , puis-

tale mon premier époux , après avoir
 arraché de mon sein un fils , après l'a-
 voir écrasé en le précipitant à mes yeux.
 Mes freres , Castor & Pollux , vous dé-
 clarent la guerre pour me venger ; vous
 tombez aux genoux de Tyndare : ce
 généreux Vieillard vous dérobe à ma
 vengeance ; j'oublie le passé ; je reviens
 à vous. Témoin de ma conduite * irré-
 prochable , depuis ce retour vous me
 rendrez justice. Mes complaisances &
 vos richesses accrues par mes soins vous
 ont fait regarder comme le plus heureux
 des mortels au - dedans & au - dehors.
 Un fort tel que le vôtre est bien rare
 & bien digne d'envie : enfin pour cou-
 ronner cette félicité , je vous donne trois
 filles avec cet enfant chéri ; & pour ré-

qu'il lui donne Tantale pour époux avant Aga-
 memnon. EUSTATHE , *sur le livre II. de l'Iliade.*
 BARNÉS ajoute , avec raison , que ce Tantale
 étoit autre que le pere de Pélops , & le grand-
 pere d'Agamemnon. Cela est visible. C'étoit le
 fils de Thyeste.

* Clytemnestre n'eût pas lieu dans la suite
 de se vanter ainsi de sa fidélité. Ces repro-
 ches montrent qu'elle s'en repentoit peut-être
 déjà. L'amour d'Egiste & le meurtre d'Agamemnon ,
 vengerent depuis les crimes qu'elle
 avoit reprochés à cet époux malheureux.

compense de tant de biens , vous m'ôtez Iphigénie. Mais si l'on vous demande pourquoi vous l'immolez , dites-moi , que pourrez-vous répondre ? vous gardez le silence ! je vais parler pour vous. C'est afin de rendre Hélène à Ménélas. * Il est beau en effet de payer le retour d'une ingrante du sang innocent de nos enfans , & de racheter ce que nous haïssons le plus par ce qui nous reste de plus cher. Ah , cruel , si la guerre de Troye te contraint de m'abandonner , si ton absence dure , quels seront mes sentimens dans ma triste solitude , quand je redemanderai vainement Iphigénie aux lieux qu'elle habitoit autrefois , quand je la chercherai dans l'appartement de mes filles , privées pour jamais de la revoir ! « O ma fille , ma » chere fille , m'écrierai-je , c'est ton

Imitations de RACINE. Ibid. Scene IV.

* C L Y T E M N E S T R E.

Si du crime d'Hélène on punit sa famille ,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié dont il est trop épris.
Mais vous , quelles fureurs vous rendent sa victime ?
Pourquoi vous imputer la peine de son crime ;
Pourquoi moi-même enfin me déchirant le flanc
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ?

T V

442 IPHIGÉNIE EN AULIDE.

» pere , oui c'est ton pere seul qui t'a
 » fait périr. Tel est le prix & l'exemple
 » funeste qu'il laisse à sa famille. » Non,
 * barbare , non je ne sçai dans ma fu-
 reur , qui m'empêchera moi & mes fil-
 les de faire retomber sur toi le sort que
 tu nous prépares. Mais que dis-je ? ah ,
 Seigneur , n'irritez pas une mere en fu-
 rie , & ne la forcez pas de vous haïr.
 Vous immolerez votre fille ! hé , quelles
 prieres ferez-vous aux Dieux en la sa-
 crifiant ? que leur demanderez - vous
 donc si vous égorgez vos enfans ? sera-
 ce votre retour ? retour aussi fatal que
 votre départ aura été honteux. Dois-je
 le souhaiter & le demander pour vous ?
 quelle idée aurois-je des Dieux , si je
 les implorois pour un parricide ? mais
 je veux que vous l'obteniez ; revenu
 dans Argos , que ferez-vous ? irez-vous
 embrasser vos enfans ? hé , ne vous pri-
 vez-vous pas de cette consolation ? qui
 d'entr'eux osera regarder un pere qui les

Note de l'Editeur. * Clytemnestre dans Euripide ménage un peu plus les termes.

ὄχι οὐκ ἔτι δ' ἔτι . ἢ ὅτε δὲ ξανάσαι χρεών .

» Eh ! qui sçait , qui sçait si votre épouse &
 » vos filles ne vous feront pas , à votre retour ,
 » la réception que vous méritez ? »

assassine de sang froid ? vous ne répondez point.... je le voi, votre silence approuve mes raisons. Allons plus loin.
 * Vous sied-t-il de n'aimer que le titre de Général & de Roi ? ne deviez-vous pas parler aux Grecs en pere. Que ne leur disiez-vous : « O Grecs, vous fouhaitez d'aller à Troye ; j'y consens. » que le sort décide qui de nous doit » immoler sa fille... » L'intérêt étant commun, le péril devoit l'être. Falloit-il que vous fussiez le seul à donner une victime à la Grèce ? n'étoit-il pas plus juste que Menelas sacrifiât Hermione pour une mere dont l'intérêt le demande ? quoi, ma vertu & ma fidélité seront récompensées par la perte de ma fille, tandis que la perfide, la coupable Hélène, plus heureuse que moi, ramenera la sienne triomphante & adorée à Spar-

Imitations de RACINE. Ibid. Scene IV.

* C L Y T E M N E S T R E.

Mais non : l'amour d'un frere, & son honneur blessé
 Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé.
 Cette soif de regner que rien ne peut éteindre,
 L'orgueil de voir vingt Rois vous servir & vous
 craindre,
 Tous les droits de l'Empire en vos mains confiés,
 Cruel, c'est à ces Dieux que vous sacrifiez, &c.

T vj

te ? répondez à mes raisons , si vous les trouvez peu justes. Si au contraire vous en sentez la force & l'équité , revenu à vous-même , rendez-moi , rendez-vous Iphigénie.

LE CHŒUR.

Laissez-vous fléchir , ô Agamemnon. Il est beau de conserver & d'épargner son sang. La tendresse paternelle est un sentiment avoué de tous les hommes.

IPHIGÉNIE.

* O mon pere , si j'avois l'éloquence d'Orphée & l'art d'enchanter les rochers pour les forcer , à me suivre ; si j'avois le talent d'attendrir les cœurs par mes paroles , j'aurois recours à ce moyen pour toucher une pere. Mais hélas , je n'ai d'autre éloquence que celle de mes larmes. Je verse des pleurs , c'est tout ce que je puis. Suppliante à vos pieds , je n'ai pour ma défense que le titre de votre fille. Ne me ravissez pas le jour que j'ai reçu de vous , tandis que je puis en goûter la douceur , & ne me forcez pas avant le tems de voir la région souter-

* Ce commencement sent un peu la harangue. C'est que les Grecs étoient naturellement harangueurs.

raine des morts. * C'est moi qui la première vous appellai du doux nom de pere, & que vous honorâtes du tendre nom de votre fille : c'est moi qui passant la première dans vos bras, épuisai la tendresse paternelle par mille caresses réciproques. Hélas, vous me disiez alors, « ô ma fille, aurai-je un jour le bonheur » de te voir florissante & révérée dans » la maison d'un époux heureux & di- » gne de moi ? » attachée à votre sein, & baissant cet auguste visage que je touche à présent de mes mains, « ah, mon » pere, disois-je à mon tour, mon cher » pere, jouirai-je du plaisir de vous » recevoir un jour dans mon Palais, & » de rendre à votre vieillesse la recon- » noissance dûe à une pénible éduca- » tion ? » Ces tendres entretiens sont toujours présens à mon esprit : hélas, ils sont sortis de votre mémoire, &

Imitations de RACINE. Ibid. Scene IV.

* I P H I G E N I E.

Fille d'Agamemnon c'est moi qui la première,
 Seigneur, vous appellai de ce doux nom de pere.
 C'est moi, qui si long-tems le plaisir de vos yeux
 Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux,
 Et pour qui tant de fois prodiguant vos caresses,
 Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses.

446 IPHIGÉNIE EN AULIDE.

vous ne songez plus qu'à me donner la mort. Ah, Seigneur, quittez cette affreuse pensée, je vous en conjure par les manes de Pelops & d'Atrée, par une mere qui m'a enfantée avec douleur, & qui souffre à mon sujet les plus vives douleurs d'un second enfantement. Que m'importe l'hymen de Paris & d'Héle- ne, auquel vous me sacrifiez ? jetez du moins un regard sur moi ; pourquoi détourner les yeux ? laissez-moi jouir de votre vûe & de vos embrassemens ; si mes prieres ne vous fléchissent pas, que j'emporte du moins en mourant ce dernier gage de votre amour. Ton enfance, ô mon frere, me fera d'un foible secours. Aide-moi cependant de tes larmes pour émouvoir un pere ; sauve-moi du trépas. Oui, un âge si tendre est susceptible de sentiment & de compassion. Vous le voyez, mon pere, * le silence de cet enfant parle en ma faveur. Laissez agir l'amour & la pitié. Nous vous en con-

Note de l'Editeur. * Le silence du petit Oreste seroit peu de chose. Sans doute que l'enfant fait ici quelques démonstrations : il pleure, il crie, il tend les bras, il jette des regards tendres &c. Il faut donc traduire : » Vous le voyez, mon pere : sans » pouvoir exprimer ce qu'il sent, ce tendre en- » fant vous sollicite en ma faveur. »

jurons par votre auguste visage. Vous voyez à vos genoux deux supplians bien chers, l'un encore enfant, l'autre à la fleur de l'âge. Les rebuterez-vous ? enfin pour faire évanouir tous vos prétextes, songez que rien n'est plus cher aux mortels que la vie, rien plus affreux que la mort. La fureur seule peut rendre celle-ci souhaitable. Une vie malheureuse est même plus prisée qu'une glorieuse mort.

LE CHŒUR.

Misérable Hélène, dans quelle confusion ta perfidie jette les Atrides & leurs enfans !

A G A M E M N O N.

* Je serois le plus insensé des humains, si je n'aimois tendrement mes enfans. Mon cœur n'est pas insensible, vous m'en devez croire. Mais je sçai jusqu'où doit aller la pitié. Il m'est dur sans doute d'en venir à cette cruelle extrémité ; mais, Madame, il est plus dangereux de m'en exempter. Tel est mon malheur ; il le faut. Considérez, je vous prie, ce nombre prodi-

Imitations de R A C I N E. Ibid. Scene IV.

* A G A M E M N O N.

Pour défendre vos jours de leurs loix meurtrieres,
Mon amour n'avoit pas attendu vos prieres.... &c.

448 IPHIGÉNIE EN AULIDE.

gieux de vaisseaux, & ces Rois puissans à qui Troye devient inaccessible & imprenable, si Iphigénie ne meurt, suivant l'Oracle de Calchas. Le desir qui les anime à traverser au plutôt les mers est une sorte de fureur. Ils brûlent de passer dans cette terre barbare, & d'exterminer les ravisseurs de nos femmes. Si j'élude l'Oracle, cette armée furieuse viendra, n'en doutez point, égorger mes filles jusques dans Argos. Ni vous, ni moi, Madame, ne ferons épargnés. Au reste, ma fille, ce n'est point Menélas qui m'asservit à ses projets. Ses sentimens ne sont pas la règle des miens. C'est à la Grèce que je vous immole. Je le fais à regret. Mais il faut céder à la nécessité. Il faut acheter la liberté publique au prix de ma tendresse & de votre sang, pour apprendre aux barbares que les Grecs ne laissent pas les ravisseurs impunis.



* SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE , IPHIGÉNIE ,
LE CHŒUR.

CLYTEMNESTRE.

Le barbare ! il fuit & te livre à la mort : ô ma fille ! ô étrangères , ô mere infortunée !

IPHIGÉNIE.

† ¶ Les mêmes plaintes conviennent à ma fortune. O ma mere , ô Clytemnestre.

* EURIPIDE change dans cette Scène la mesure du vers , aussi-bien que dans la VII. & VIII. du même Acte , & dans tous les Chœurs. La cadence qu'il prend ici est plus courte , plus vive , & plus propre à exprimer la douleur. J'ai tâché d'y ajuster mes expressions , autant qu'il m'a été possible. Il faut encore observer dans cette Scène la situation de Clytemnestre , qui doit être tombée entre les mains de ses femmes comme une personne pénétrée de la plus vive douleur.

† En cet endroit le P. B. a bien traduit & mal repris. τὸ αὐτὸ μέλος ne veut nullement dire , *la même mesure de vers* , ce qui seroit d'un froid insoutenable : mais *idem carmen lugubre , miserabile carmen* , comme dit VIRGILE : les mêmes plaintes , les mêmes chants funé-
bres. Toute la Note porte donc à faux.

Note
de l'Édi-
teurs.

¶ EURIPIDE dit , *la même mesure de vers*

tre ! hélas , je ne verrai plus la lumière du Soleil. Il m'éclaire pour la dernière fois. Forêts de Phrygie , montagnes d'Ida , où Priam exposa Paris arraché du sein de sa mère , vous qui lui donnâtes votre nom , que n'acheviez-vous sa triste destinée ! pourquoi devenu berger a-t-il pû conduire ses troupeaux sur les bords d'une claire fontaine , & dans une prairie émaillée de fleurs dignes d'être cueillies par les Déeses ? hélas , elles y vinrent pour mon malheur. Venus fière de son empire sur les cœurs , Pallas & Junon , l'une comptant sur sa valeur , l'autre sur sa qualité d'épouse de Jupiter , se disputèrent entr'elles le prix de la beauté en présence de mercure. Jugement odieux de Paris , tu fais la gloire des Grecs , & tu me causes la mort.

LE CHŒUR.

Il n'est que trop vrai , aimable Iphigénie , c'est afin d'ouvrir le chemin d'Illion que Diane vous choisit pour victime.

convient à ma fortune. C'est une vraie faute. L'Acteur ne doit jamais dire qu'il parle en vers. Ce langage qu'il employe pour flatter plus agréablement l'oreille , passe insensiblement pour le langage ordinaire. Je dois m'imaginer entendre Iphigénie elle-même , & non pas le Poète.

O Clytemnestre , ô ma mere , ce qui m'accable de douleur , c'est que celui qui m'a donné le jour m'abandonne & me trahit. . . . Que je suis malheureuse d'avoir vû Héléne ! Pour elle je meurs , & je meurs par les cruelles mains d'un pere qui se dépouille à mon égard de tout sentiment d'humanité. . . Non , l'Aulide ne devoit jamais recevoir dans ses ports les vaisseaux des Grecs. Vents , auteurs de mes maux , vous deviez porter la flotte à Troye , & non pas la retenir sur l'Europe. . . * Mais le maître des vents , le Dieu Jupiter dispose à son gré de leur souffle à l'égard des mortels. Favorable aux uns , peu propice aux autres , il donne à ceux-ci une course heureuse , il arrête ceux-là dans le port ; il dispense la joie & la douleur comme il lui plaît. Que la destinée des foibles humains est déplorable ! falloit-il encore ajouter la mort à leurs calamités !

L E C H Œ U R.

Hélas , hélas , la fille de Tyndare est

* Cette sentence , outre son sens propre , renferme , comme on voit , un sens moral , que le Poëte a eu principalement en vûe.

452 IPHIGÉNIE EN AULIDE.

la source féconde des malheurs qui assiégent les Grecs. Mais je plains encore plus votre sort : vous en méritiez un plus beau.

S C E N E V.

IPHIGÉNIE, CLYTEMNESTRE,
LE CHŒUR, ACHILLE,
SOLDATS.

IPHIGÉNIE.

Ah, Madame, qui sont ces hommes dont l'abord m'effraye ?

CLYTEMNESTRE.

Rassurez-vous, ma fille ; voici Achille, voici l'époux pour lequel je vous amenois en Aulide.

IPHIGÉNIE.

Qu'on m'ouvre les Portes du Palais pour me dérober à ses regards.

CLYTEMNESTRE.

Qui fuyez-vous, Iphigénie ? votre libérateur ?

IPHIGÉNIE.

Oui, cet Achille même ; je rougis de lever les yeux sur lui.

CLYTEMNESTRE.

Comment ?

IPHIGÉNIE.

La triste issue de cet hymen me couvre de confusion.

C L Y T E M N E S T R E.

Demeurez. L'amour n'aura point de part en cet entretien. Cette pudeur est ici hors de saison. Elle ne vous sauvera pas, si pourtant il est encore possible de vous sauver.

A C H I L L E.

Que je vous plains, Madame !

C L Y T E M N E S T R E.

Vous n'en avez que trop de lieu, Seigneur.

A C H I L L E.

On n'entend que cris confus dans l'Armée.

C L Y T E M N E S T R E.

A quel sujet ? parlez.

A C H I L L E.

Au sujet d'Iphigénie.

C L Y T E M N E S T R E.

Quel présage ! & que venez-vous de me dire !

A C H I L L E.

Toute l'Armée crie qu'il faut l'immoler.

C L Y T E M N E S T R E.

Et personne ne s'oppose à ces clameurs ?

A C H I L L E.

J'ai moi-même été en danger...

454 IPHIGÉNIE EN AULIDE.

C L Y T E M N E S T R E .

De quoi , Seigneur ?

A C H I L L E .

* D'être la victime de leur aveugle
fureur.

C L Y T E M N E S T R E .

Pour avoir voulu sauver ma fille ?

A C H I L L E .

Pour cela même.

C L Y T E M N E S T R E .

Quel insolent a osé attenter à votre
vie ?

A C H I L L E .

Tous les Grecs.

C L Y T E M N E S T R E .

Et vos soldats n'ont pas volé à votre
secours ?

A C H I L L E .

Ils ont été les premiers à se soulever
contre moi.

C L Y T E M N E S T R E .

Ah , ma fille , c'en est fait , nous
sommes perdues.

A C H I L L E .

Ils ont eu l'insolence de me nommer
indigne d'un hymen que je préférois au
salut de la Grèce.

* Gr. *D'être accablé de pierres.*

C L Y T E M N E S T R E .

Hé que leur avez-vous dit ?

A C H I L L E .

« Epargnez du moins, leur disois-je,
 » celle qui devoit être mon épouse... »

C L Y T E M N E S T R E .

Hélas !

A C H I L L E .

« Celle qu'un pere m'a destiné... »

C L Y T E M N E S T R E .

Et qu'il m'a fait amener d'Argos pour
 vous.

A C H I L L E .

Vains efforts ! il a fallu céder aux cris
 redoublés.

C L Y T E M N E S T R E .

Multitude cruelle & intraitable !

A C H I L L E .

Cependant je sçaurai vous secourir ,
 Madame.

C L Y T E M N E S T R E .

Quoi ? seul contre tous ?

A C H I L L E *montrant ses Soldats.*

Voyez-vous ces fidèles amis sous les
 armes ? voilà vos défenseurs.

C L Y T E M N E S T R E .

Puisse réussir votre valeur !

A C H I L L E .

Comptez sur un heureux succès.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille ne mourra donc point ?

ACHILLE.

Non. Du moins tant qu'il sera en mon pouvoir de la défendre.

CLYTEMNESTRE.

Eh qui viendrait vous l'enlever ?

ACHILLE.

Ah, Madame, l'Armée entière. Ulyssé doit venir la prendre.

CLYTEMNESTRE.

Qui ? ce Prince issu de Sisyphé ?

ACHILLE.

Lui-même.

CLYTEMNESTRE.

De son propre mouvement, ou choisi par les Grecs ?

ACHILLE.

Choisi par les Grecs, & de son propre mouvement.

CLYTEMNESTRE.

Le lâche ! de quel emploi il s'est chargé !

ACHILLE.

Je sçaurai l'écarter.

CLYTEMNESTRE.

L'inhumain auroit-il le cœur assez dur pour m'arracher ma fille ?

ACHILLE.

A C H I L L E.

* Lui , Madame ? il la traîneroit à vos yeux.

C L Y T E M N E S T R E.

Que ferai-je donc , Seigneur ?

A C H I L L E.

Retenez votre fille.

C L Y T E M N E S T R E.

Pourrai-je , par mes foibles efforts , l'empêcher d'être immolée ?

A C H I L L E *montrant son épée ou ses Soldats.*

† Voici qui me répondra d'elle.

I P H I G É N I E.

Clytemnestre, & vous, Achille, écoutez mes paroles. Je vois, Madame, que vous avez éclaté en vain contre votre époux. Ne tentons pas l'impossible. Il est juste de louer la générosité d'Achille ; mais il faut penser aussi à ne pas soulever sans fruit toute l'Armée contre vous & contre lui. Apprenez donc, Madame, le parti que le Ciel m'a inspiré de prendre. Je suis résolue de ¶ mourir.

* Grec. *Par les cheveux.*

† BARNÉS seul, que je sçache, a bien expliqué ce mot *ἀλλὰ μὴ εἰς τὸτόγ' ἦξει.* Voici qui terminera l'affaire, elle en viendra là. Et non pas, Ulyssé viendra pour cela même.

¶ Je ne dois pas dissimuler qu'ARISTOTE.

C'est peu. Je veux fans murmure & fans plainte me signaler par une mort glorieuse & volontaire. Considérez, je vous prie, combien ce parti est juste. La Grèce toute entiere a les yeux attachés sur moi. De moi seule dépend le départ des vaisseaux & le renversement de Troye. Ma mort vengera l'enlèvement d'Hélène, & empêchera les barbares d'oser porter à l'avenir leurs profanes mains sur les femmes Grecques. Je les sauverai toutes en mourant. Libératrice de la Grèce, ce beau nom rendra ma gloire digne d'envie. Dois-je après tout si fort regretter le jour ? Vous me l'avez donné moins pour vous que pour la Patrie. Combien de Grecs armés sur terre & sur mer, touchés des malheurs de la Grèce, oseront combattre & mou-

(Poët. c. 16.) » dit qu'EURIPIDE a péché
 » contre l'égalité des mœurs, en ce que l'I-
 » phigénie suppliante qu'on voit au commen-
 » cement n'est pas la même que l'Iphigénie
 » courageuse qu'on voit à la fin. » Sur quoi
 M. DACIER ne balance pas à condamner EU-
 RIPIDE. Seroit-ce un crime d'en juger autrem-
 ent sur l'impression que fait cette Tragédie ?
 Ce mélange de foiblesse & de courage n'est-il
 point plutôt un coup de l'art d'un grand
 maître ?

rir pour elle ? & moi , lâchement avare de mon sang , j'arrêteroïs feule une fi noble entreprife ! de quel front ? & que leur répondrions-nous ? De plus , dois-je permettre qu'Achille combatte feul contre tous , & prodigue fa vie pour fauver la mienne ? la * vie d'un homme feul † est plus précieufe que celle d'un grand nombre de femmes. Enfin fi Diane veut qu'on m'immole , foible mortelle , pourrai - je réfifter à une

* Ce trait juftifie les Auteurs qui difent qu'EURIPIDE n'aimoit pas le sexe. Il met *γυναικῶν μυρίων*. Une infinité de femmes ; il feroit très-dur d'exprimer dans toute fa force la haine d'EURIPIDE. DOLCÉ , Poëte Italien , traduit fans balancer ,

Mille femine infieme , e mille , e mille.

† On fçait bien qu'EURIPIDE fut par excellence *μισογυνῶς* , l'ennemi des femmes. Mais fi on rapproche ce vers prétendu fi malin du vers précédent , toute la malice difparoît. Iphigénie vient de dire , qu'il n'eft pas juft de expofer les jours d'Achille pour l'amour d'une femme : à quoi elle ajoute ,

εἷς γ' ἀνὴρ κρείττων γυναικῶν μυρίων ὄρῃν Φάος.

Non pas un homme en général , mais » un » tel homme , un héros tel qu'Achille eft plus » digne de vivre qu'une multitude de fem- » mes. »

460 IPHIGÉNIE EN AULIDE.

Déesse ? soyons-donc la victime de la Patrie. Je me dévoue. Grecs, me voici prête, sacrifiez-moi, & renversez Troye. Vos trophées feront ma gloire, & me tiendront lieu pour toujours d'hymen, d'époux & de postérité. L'ordre veut que les Grecs commandent aux barbares, & non les barbares aux Grecs. Ceux-là sont nés pour l'esclavage ; & ceux-ci pour la liberté.

LE CHŒUR.

Iphigénie, votre dessein est bien généreux. Que celui de la Fortune & de la Déesse est différent !

A CHILLE.

Digne fille d'Agamemnon, les Dieux jaloux de mon bonheur me rendroient trop heureux s'ils vous donnoient à moi. J'envie le sort de la Grèce, & votre destin. Vous augmentez sa gloire, elle accroît la vôtre. Vous avez parlé d'une manière digne de la Patrie & de vous. Sans songer à résister aux Dieux, plus puissans que nous, vous avez cédé à la nécessité * & à l'utilité publique : &

Note
de l'Édi-
teur.

* Le tour Grec est plus sententieux & plus beau. » Vous avez sagement jugé que le » meilleur parti est de supporter constamment » un mal nécessaire. »

ἔξελογίσω τὰ χρεῖσά, τ'ἀναγκᾶισα γῆ.

voilà ce qui redouble mon amour. Cette grandeur d'ame, (il faut que je l'avoue,) & ce caractère aimable que je viens de connoître, me font fouhaiter plus que jamais le bonheur de devenir votre époux. Ne refusez donc pas de vous prêter au bras fecourable qui cherche à vous dérober à la mort. Je meurs désespéré, j'en atteste Thétis, si je ne vous délivre en combattant contre les Grecs. Considérez donc, je vous prie, combien la mort qui vous attend est affreuse, & cessez de la fouhaiter.

I P H I G É N I E.

J'ai parlé fans intérêt, & fans égard pour personne, Seigneur. * Qu'Hélène, qui me surpasse en beauté, anime les Grecs à combattre & à mourir pour elle. Je n'ai pas cette vanité. Epargnez-moi la douleur de voir répandre votre sang, ou celui des Grecs; souffrez que je sauve ma Patrie par ma mort.

* Je trouve dans le Grec bien plus de force & de pathétique. » Laissons, Achille, laissons à la beauté d'Hélène la triste gloire de causer tant de meurtres. Quant à la mienne, je serois au désespoir qu'elle fit répandre du sang, mais sur-tout le vôtre. » Note de l'Editeur.

ACHILLE.

* O grandeur d'ame que j'admire malgré moi ! votre courage , Iphigénie , m'oblige de me rendre. Pourquoi dissimuler ? je ne puis blâmer ces nobles sentimens. Mais peut-être vous repentirez-vous de les avoir portés trop loin. Sçachez donc que pour justifier ma parole , je vais me placer avec ces soldats & ces armes proche l'autel , non pour être témoin de votre funeste mort ; mais pour devenir votre libérateur. Peut-être alors , voyant le fer menacer votre tête , vous rendrez-vous à mes conseils.

* On s'étonnera peut-être de voir un amant souscrire en quelque sorte à la mort volontaire de son amante. M. RACINE porte plus loin l'amour d'Achille. Chez lui , ce héros jure de sauver Iphigénie malgré elle. Il brave les Dieux & l'Armée. Le fer brille , & le sang commence à couler. Cela devoit être ainsi pour notre tems. Mais le respect profond des Anciens pour les sacrifices & pour les dévouemens volontaires , obligeoit EURIPIDE de rendre Achille plus modéré. Ce Prince s'efforce de rompre le projet d'Iphigénie , qu'il ne peut pourtant s'empêcher d'admirer ; il ne pouvoit faire plus : enfin il part résolu de la délivrer , si elle révoque son vœu. Mais tant qu'il subsiste , c'est une victime sacrée. Elle lie les mains à Achille.

Ne croyez pas , Iphigénie , que je vous abandonne à votre projet téméraire. Je vais au Temple de Diane , & je vous y attends.

S C E N E V I.

C L Y T E M N E S T R E , I P H I G É N I E .

I P H I G É N I E .

Vous vous taisez , Madame , & vos yeux sont baignés de pleurs.

C L Y T E M N E S T R E .

Malheureuse ! n'ai-je donc pas sujet de pleurer !

I P H I G É N I E .

Ne m'attendrissez pas ; songez plutôt à m'affermir... Mais , Madame , accordez-moi une grace.

C L Y T E M N E S T R E .

Parlez. Puis-je vous rien refuser.

I P H I G É N I E .

Que ni vos cheveux indignement coupés , * ni vos voiles , ni vos vêtemens n'annoncent le regret de ma mort.

C L Y T E M N E S T R E .

Que dites vous ? hélas , mere dénaturée , je ne ferois pas éclatter la douleur de vous avoir perdue !

* Grec. *Ni vos habits noirs.*

I P H I G É N I E.

Vous ne me perdez point. Je vivrai toujours , & ma gloire réjaillira sur vous.

C L Y T E M N E S T R E.

Je ne pleurerois pas ma fille descendue au tombeau !

I P H I G É N I E.

Il n'est point de tombeau pour moi.

C L Y T E M N E S T R E.

Eh quoi ? ne mourrez-vous pas ?

I P H I G É N I E.

* L'autel de la Déesse me servira de monument.

C L Y T E M N E S T R E.

Hé-bien, ma fille, je ferai ce que vous souhaitez.

I P H I G É N I E.

Regardez - moi , Madame , comme l'heureuse libératrice de la Grèce.

C L Y T E M N E S T R E.

Que dirai-je en votre nom à vos tristes sœurs ?

I P H I G É N I E.

Ne souffrez pas non plus que leur

* Elle dit prophétiquement cette Enigme , dont le sens est qu'elle sera enlevée par Diane pour être la Prêtresse de son Temple en Tauride.

douleur paroisse sur leurs vêtements.

C L Y T E M N E S T R E .

Mais quelle agréable parole leur porterai-je de vous ?

I P H I G É N I E .

Que je les embrasse. Quant au jeune Oreste , élevez-le avec tendresse.

C L Y T E M N E S T R E .

Embrassez-le pour la dernière fois.

I P H I G É N I E .

Cher enfant , tu m'as servie autant qu'il a été en ton pouvoir.

C L Y T E M N E S T R E .

De retour à Argos , que ferai-je pour vous ?

I P H I G É N I E .

Chérissez mon pere , & votre époux.

C L Y T E M N E S T R E .

Ah ! il mérite d'essuyer les plus grands malheurs pour venger votre mort.

I P H I G É N I E .

C'est malgré lui , & pour la Grèce qu'il m'a perdue.

C L Y T E M N E S T R E .

Dites par artifice, dites d'une manière indigne du sang d'Atrée.

I P H I G É N I E .

Qui va me conduire à l'autel ? victime

volontaire , je n'attendrai pas qu'on m'y traîne. *

C L Y T E M N E S T R E .

Moi, ma fille, je ne vous quitte point, je m'attache à vos vêtemens.

I P H I G É N I E .

Non, Madame, rentrez, je vous supplie : il le faut, & pour vous, & pour moi. † Que quelqu'un des Officiers de mon pere m'accompagne jusqu'à la prairie consacrée à Diane, où je dois être immolée.

C L Y T E M N E S T R E .

Vous partez donc, Iphigénie.

I P H I G É N I E .

Pour toujours & sans retour.

C L Y T E M N E S T R E .

Vous abandonnez une mere !

I P H I G É N I E .

Et pour aller à la mort que je n'ai pas méritée.

C L Y T E M N E S T R E .

Arrêtez, cruelle ; ne me quittez pas dans l'état où je suis.

* Grec. *Par les cheveux.*

† Elle parle aux domestiques d'Agamemnon qui surviennent. Il paroît par la suite qu'Agamemnon même est avec eux dans l'enfoncement du Théâtre.

Je ne veux plus prolonger vos douleurs. *

S C E N E V I I.

I P H I G É N I E , L E C H Œ U R.

I P H I G É N I E.

Commencez, jeunes filles, à chanter des hymnes en l'honneur de Diane. Préludez par vos chants au sacrifice, & attirez aux Grecs un heureux présage. Que quelqu'un porte des corbeilles pour commencer la cérémonie sacrée. Qu'on allume le feu destiné aux gâteaux d'immolation. Que mon pere porte sa main sur l'autel. Je vais procurer la victoire & le salut de la Grece. Conduisez-moi comme une victime victorieuse d'Ilion, & fatale aux Phrygiens. Préparez des couronnes, ornez-en ma tête. Répandez l'eau lustrale, & dans vos libations

* Il est croyable que Clytemnestre tombe évanouie, & qu'on l'enlève dans le Palais, tandis qu'Iphigénie exhorte le Chœur à chanter des hymnes en l'honneur de Diane. On devoit voir au fonds du Théâtre une partie de l'appareil du sacrifice: le Chœur semble en être témoin oculaire.

invoquez Diane , la Reine , l'heureuse Diane , autour de son Temple & de ses Autels. Je vais, puisqu'il le faut, accomplir l'Oracle par mon sang répandu.

LE CHŒUR.

O mere vénérable , ô Clytemnestre, nous * ne pouvons plus donner de larmes à votre fort. † La cérémonie ne le permet pas.

IPHIGÉNIE.

Ne songez, mes filles, qu'à chanter les louages de Diane. Elle habite dans l'Aulide : elle préside aux rivages où la Grece en armes est arrêtée pour moi..... O Terre où j'ai reçu le jour, ô Argos, ô Mycène où je devois regner....

LE CHŒUR.

Pourquoi implorez-vous cette ville de Persée bâtie par les mains des Cyclopes ?

IPHIGÉNIE.

O Mycène, tu m'as vu naître dans ton

Note
de l'Édi-
teur.

* Le Grec dit à peu près le contraire : » Que de larmes nous donnerons bien-tôt à vos malheurs ! mais nous les retenons pour le présent ; la cérémonie ne les permet pas. »

† Ce mot confirme ce qu'on a dit ci-dessus au sujet du respect des Anciens pour les Sacrifices & les dévouemens volontaires.

sein comme un astre brillant. . . . Mais non , je ne refuse point de mourir.

LE CHŒUR.

La gloire qui suivra cette mort sera immortelle.

I P H I G É N I E.

O jour, ô soleil, ô lumière de Jupiter ! sur le point de passer dans un autre région, prête à jouir d'une autre destinée, je vous dis un éternel adieu.

S C E N E V I I I.

LE CHŒUR.

* Voyez , voyez partir la victime qui triomphe d'Illion & des Phrygiens. La

* Quelques Commentateurs ont cru qu'il manquoit quelque chose entre la Scène VI. & VII. Cela peut être. Mais je penserois plutôt que celle-ci est défectueuse , parce qu'elle est un peu courte pour le tems du Sacrifice. Le récit suivant suppose un intervalle plus long. Les Commentateurs n'en disent rien , quoique la difficulté soit réelle. Tout considéré , il me semble vraisemblable que les instrumens de musique , pour augmenter l'agitation du spectateur , remplissoient seuls le vuide de cette Scène. Comme personne , je crois , n'a donné ses conjectures la-dessus , celle-ci peut passer pour bonne , en attendant qu'il en vienne une meilleure.

voici couronnée , prête à recevoir le bain fatal, & à porter sa tête sous le couteau sacré. . . . Dieu ! elle va ensanglanter l'autel. . . . Elle approche. . . . Allez , aimable victime ; un pere vous attend avec l'eau lustrale au milieu de l'Armée , qui ne soupire qu'après le voyage de Troye. . . . Voici le moment du sacrifice. Invoquons Diane , & redoublons nos vœux pour l'engager à nous être favorable. . . . Vénérable Déesse , s'il vous faut des victimes humaines , conduisez du moins les Grecs dans les climats de la perfide Troye ; donnez la victoire à Agamemnon , & faites qu'il revienne avec son armée triomphante vous offrir au nom de la Grece une brillante couronne, comme un monument éternel de sa gloire.

S C E N E I X.

UN ENVOYÉ , CLYTEMNESTRE ,
LE CHŒUR.

L'ENVOYÉ.

Sortez , ô Clytemnestre , sortez de ce Palais , * venez entendre les prodiges que je dois vous raconter.

* La Reine étoit donc entrée dans le Palais à la fin de la Scène VI.

CLYTEMNESTRE.

Je fors tremblante & consternée.
Viens-tu m'annoncer de nouveaux maux-
heurs ?

L'ENVOYÉ.

Non. Je veux au contraire vous ap-
prendre sur le sort de votre fille des pro-
diges étonnans.

CLYTEMNESTRE.

Ne differe donc point de satisfaire
mon impatience.

L'ENVOYÉ.

Vous sçavez tout, Madame, à moins
que mon récit ne soit interrompu par le
trouble où m'ont jetté tant de prodiges.

Nous étions arrivés au bois & à la
prairie de Diane, où votre fille étoit
conduite par toute l'Armée. Les Grecs
s'assembloient autour d'elle. Agamemnon
la voit s'avancer vers le terme fatal ; il
gémît, il détourne la vue, il verse des
larmes, * & se couvre le visage de sa

* Voilà ce qui a donné lieu au tableau si
vanté de Timante ; le Poëte méritoit au moins
autant d'éloges que le Peintre. RACINE a voilé
aussi son Agamemnon, mais d'une manière
qui n'est pas à l'abri de toute critique.

Imitations de RACINE.

Achille est à l'Autel. Calchas est éperdu ;

Le fatal sacrifice est encor suspendu.

472 IPHIGÉNIE EN AULIDE.

robe. Sa fille s'approche, & lui parle de cette sorte : « Me voici prête, ô mon » pere ; je me dévoue volontiers pour » ma Patrie & pour toute la Grece. On » m'a conduite à l'autel ; qu'on m'immo- » le, puisque l'Oracle l'ordonne. Grecs, » soyez heureux, si votre bonheur ne

On se menace, on court, l'air gémit, le fer brille.
 Achille fait ranger autour de votre fille
 Tous ses amis pour lui prêts à se dévouer.
 Le triste Agamemnon qui n'ose l'avouer,
 Pour détourner les yeux des meurtres qu'il présage
 Ou pour cacher ses pleurs s'est voilé le visage.

Comment cet Agamemnon, ce Chef des Rois, au lieu de prendre les armes pour empêcher la sédition, se contente-t-il de se voiler le visage, lui qui peu de tems auparavant avoit dit,

Ma gloire intéressée emporte la balance.
 Achille menaçant détermine mon cœur.

Il devoit donc, (ce semble,) paroître en Général d'Armée au milieu de ce trouble, & non pas en pere accablé de douleur. J'ai entendu cette réflexion d'une personne qui a beaucoup de sagacité d'esprit. EURIPIDE n'est point dans le même cas ; toute l'Armée est tranquille & prosternée au pied de l'autel : Achille même obéit aux Dieux malgré lui, & respecte le vœu d'Iphigénie. Agamemnon a donc pû se livrer à sa douleur, & pour lors il est beau de le voir le visage voilé.

» dépend que de ma mort. Prenez vo-
» tre victime qui vous assure la victoire,
» & revenez triomphans. Au reste que
» personne ne porte ses mains sur moi.
» Je présenterai mon sein. » Elle dit, &
tous sont frappés d'étonnement de voir
dans un âge si tendre un courage si rare
joint à tant de vertu. Talthybie étoit
de bout au milieu de l'assemblée ; &
comme il présidoit au sacrifice, « Grecs,
» s'écrie-t-il, gardez un religieux silen-
» ce, & formez d'heureux présages. »
Calchas tire le glaive, le met dans un
vase d'or, & couronne la victime. Achille
lui-même prend une coupe remplie
d'eau sacrée, & s'avance vers l'autel :
« ô Déesse, dit-il, fille de Jupiter, vous
» qui prenez plaisir à la chasse des bê-
» tes féroces, vous qui faites briller
» l'astre de la nuit, acceptez cette vic-
» time, qu'Achille, Agamemnon, &
» toute l'Armée vous présentent. Le pur
» sang d'Iphigénie va couler sur vos
» autels ; daignez en sa faveur accorder
» à nos vœux une heureuse navigation,
» & la prise de Pergame. » Cependant
les Atrides & tous les Grecs demeu-
rent tristement les yeux fixés à terre.
Le Prêtre prend le glaive, invoque les
Dieux, marque de l'œil l'endroit où il

doit frapper. Je frémissois & baïssois les yeux, lorsque voilà tout-à-coup un prodige surprenant. Calchas frappe : tous entendent le coup ; mais la victime disparoît, sans qu'on apperçoive aucune trace de sa retraite. A la vue de ce miracle, opéré sans doute par quelque divinité, le Pontife pousse un cri, l'Armée lui répond : on voit le prodige, & l'on en croit à peine ses yeux. Une Biche d'une taille extraordinaire, & d'une rare beauté, étoit étendue à terre & encore palpitante : l'autel étoit arrosé de son sang. Représentez-vous, Madame, la joie de Calchas à ce spectacle. « Braves Chefs de cette Armée, » s'écrie-t-il, voyez-vous cette nouvelle » victime ? contente de notre soumission, Diane a substitué cette Biche à » la place d'Iphigénie. Le sang d'une » Princesse si accomplie lui a paru trop » précieux pour le répandre sur ses Autels. C'en est fait. La Déesse exauce » nos vœux, elle facilite notre course, » & les approches de Troye. » A ces mots l'Armée paroît se ranimer. On court vers les vaisseaux, on se précipite, on se dispose au départ. Et si j'en crois cette ardeur, dès ce jour nous quittons l'Aulide, & nous voguons sur la mer

Ægée. Enfin après que Calchas a laissé la victime se consumer dans les flammes, il a formé des vœux pour l'heureux retour de l'Armée.

Voilà, Madame, ce qu'Agamemnon m'a ordonné de vous raconter. « Pars, » m'a-t-il dit, apprends à la Reine les nouvelles faveurs des Dieux, & la gloire où m'éleve la Grece. » Témoin de ce spectacle, vous devez m'en croire. Pardonnez à votre époux, ne pleurez plus Iphigénie : elle s'est envolée chez les Dieux. Le même jour l'a vue mourir & revivre. Ainsi les justes Dieux jettent-ils un regard favorable sur les foibles mortels quand ils y pensent le moins ; ils sauvent ceux qui leur sont chers.

LE CHŒUR.

Que je vous félicite, Madame ! votre fille vit, & vit dans la compagnie des Dieux.

CLYTEMNESTRE.

O ma fille, quel Dieu t'a enlevée ? de quel nom désormais te dois-je appeler ? mais ne me trompe-t-on point ? ce prodige n'est-il point inventé pour finir mes regrets ?

L'ENVOYÉ.

Madame, Agamemnon vient lui-même confirmer mon récit.

S C E N E X.

A G A M E M N O N , les mêmes.

A G A M E M N O N .

Cessez d'être inquiète sur le sort de votre fille , Madame. Elle jouit , n'en doutez point , du commerce des Dieux. Prenez cet enfant , & retournez à Argos. La flotte se dispose à partir : recevez dès ce moment mes adieux. Nos entretiens seront plus longs à mon retour de Troye ; partez , & vivez heureuse.

L E C H Œ U R .

O fils d'Atrée , que la joie vous accompagne dans le voyage & le retour ! puissiez-vous revenir vainqueur , & chargé des riches dépouilles de Troye !





REFLEXIONS

SUR

L'IPHIGÉNIE

EN AULIDE,

D'EURIPIDE, DE LODOVICO
DOLCÉ, DE ROTROU,
ET DE RACINE.

IPHIGÉNIE est plus connue en France par M. Racine que par Euripide. Le Poëte Grec ne mérite pourtant pas moins d'éloges que le François, quoique le portrait qu'a tracé l'un & l'autre soit différent. Si l'imitateur a donné des graces nouvelles à l'original, il en a emprunté d'autres qu'il avoue lui-même avoir été les plus approuvées. C'est en bâtissant avec autant d'élégance que de solidité sur le fonds des anciens, qu'il a mérité cet éloge de Boileau,

Que tu sçais bien, Racine, à l'aide d'un *Epistre*
Acteur, *d M. Ra-*
cine.
Etonner, émouvoir, ravir un Spectateur!

Jamais Iphigénie en Aulide immolée
 Ne coûta tant de pleurs à la Grèce assemblée,
 Que dans l'heureux spectacle à nos yeux
 étalé

En a fait sous son nom verser la Chammeilé.

La nécessité de remplir une Tragédie Française d'évenemens, l'a pour le moins autant engagé à imaginer l'Episode d'Eriphile, que l'envie d'épargner aux spectateurs le prodige de la Biche substituée à Iphigénie. Cet Episode est véritablement tiré du sujet, comme il l'observe, & par-là il est plus excusable que celui d'Argie dans Phédre. Mais l'un & l'autre est toujours Episode, & par ces deux ressorts qui se ressemblent si fort, il arrive qu'Achille perd presque autant de son caractère dans la pièce d'Iphigénie, qu'Hippolyte dans celle de Phédre. Achille, galant & François au point où il est, dément un peu l'Achille Grec. Mais ce Héros devenu François a laissé dans les esprits des impressions si profondes, que le Grec a besoin de quelque réflexion & de quelque indulgence pour ne pas nous choquer entièrement. Ainsi les vieux portraits des ancêtres habillés à l'antique, perdent-ils leur mérite à la vue des portraits mo-

dernes, dont la draperie est de pure imagination. Iphigénie est aussi un peu différente de part & d'autre, ainsi que Clytemnestre. Pour Agamemnon les traits sont à peu-près les mêmes. Il n'est ni moins pere, ni moins Roi dans Euripide que dans Racine; mais autrement Roi dans ce dernier. Deux autres Auteurs célèbres ont traité le même sujet avec beaucoup de succès, à sçavoir, Louis Dolcè Italien, & Rotrou. Nous comparerons tous les quatre. L'Iphigénie de Dolcè, réimprimée en 1566, & celle de Rotrou mise au jour en 1649, méritent d'entrer dans le parallele, ne fût-ce que pour faire connoître le progrès de l'esprit humain dans le Tragique. Les Critiques François, comme le P. Rapin, parlent trop peu, & d'une manière trop vague des divers Théâtres de l'Europe. Il n'y a que le détail & la comparaison qui soient instructifs en cette matiere. Voyons d'abord l'œconomie de chaque pièce.

ACTE PREMIER.

Les trois imitateurs d'Euripide se sont contentés de traduire sa première Scène. Ils ne pouvoient mieux faire. C'est un morceau fini. L'embarras d'Agamemnon

redevenu pere produit un double effet , l'un & l'autre admirable : c'est , 1^e. d'attendrir & d'intéresser le spectateur , dès l'entrée , & en second lieu d'exposer le sujet & toutes ses dépendances sans obscurité , sans détour , & de la maniere que le feroit la nature , si elle offroit la réalité au lieu de la représentation. Rotrou a voulu enchérir sur Euripide , en faisant voir d'abord Agamemnon au fonds de sa tente , où il écrit & déchire une lettre , puis la recommence , puis appelle un valet. Ce monologue est interrompu par des allées & venues pour introduire un confident. Le reste de la Scène est Euripide tout pur. D'Alfieri n'a fait que l'allonger. Racine n'en a rien perdu. La différence unique qu'il y ait entre ces quatre morceaux vient de la différence des tems & des mœurs. Chez Euripide on voit un Roi à la Grecque , c'est-à-dire , un peu bourgeois , selon notre maniere de penser. D'Alfieri lui a donné un air de Prince Italien ; Rotrou le relève encore davantage : mais Racine le rend tout-à-fait majestueux à la Françoisise. Les écrits des Auteurs , comme les tableaux des Peintres , se ressentent toujours de ces différences de lieux & de siècles , en sorte qu'un œil un peu

fin pourroit deviner à peu-près l'âge d'un tableau ou d'un ouvrage par les traits qu'il y découvreroit. Cette réflexion a lieu dans le Théâtre , & doit être appliquée non - seulement à tout le reste des quatre Iphigénies , mais encore à toutes les pièces Tragiques, tant anciennes que modernes.

Euripide , après cette unique Scène , amene le Chœur qui en fait une autre & finit l'Acte. Cela a paru trop simple aux autres Poëtes. Pour allonger l'Acte , Dolcè introduit Calchas ; & Rotrou jette une nouvelle incertitude dans le sein d'Agamemnon. Mais tout cela revient , à peu de chose près, au système du Poëte Grec. Pour Racine il fait venir sur la Scène Achille & Ulyssè qui parlent le langage d'Homère , source de grandes beautés. Voici un trait qu'il a imité de Rotrou, à qui il doit aussi le personnage d'Ulyssè. C'est Agamemnon qui parle au Roi d'Itthaque.

* Ah ! Seigneur , qu'éloigné du malheur qui
m'opprime

Votre cœur aisément se montre magnani-
me !

* RACINE, *Iphig. Act. I. Sc. III.*
Tome II. X

Mais que , si vous voyiez ceint du bandeau
mortel

Votre fils Telemaque approcher de l'Autel ,
Nous vous verrions touché de cette affreuse
image

Changer bientôt en pleurs ce superbe lan-
gage ,

Eprouver la douleur que j'éprouve aujour-
d'hui ,

Et courir vous jeter entre Calchas & lui !

Rotrou avoit dit moins élégam-
ment :

* J'avois sans ce discours assez de connoiſ-
ſance

De l'adresse d'Ulyſſe , & de ſon éloquence :

Mais il éprouveroit en un pareil ennui

Que le ſang eſt encor plus éloquent que lui.

Il y a dans Racine d'autres imitations
pareilles , ſoit d'Homere , ſoit de Ro-
trou. Mais elles ſont ſi heureuſes qu'on
eſt bien éloigné d'en ſçavoir mauvais
gré au Poëte. C'eſt un talent bien rare
que celui d'imiter ainſi.

* ROTROU, *Iphig. Act. II. Sc. III.*

A C T E I I.

L'œconomie de Racine est ici différente de l'original, à cause de l'Épifode d'Eriphile. Le Poëte François a toutefois conservé la belle Scène de l'entrevue d'Iphigénie & de son pere, qu'on voit au troisieme Acte du Grec. Il l'a rendue plus Françoisise que Rotrou. En un mot il n'a rien pris du second Acte d'Euripide; que la surprise de l'arrivée d'Iphigénie malgré les précautions du Roi. Dolcè & Rotrou ont suivi le Grec pas à pas, excepté un petit nombre de changemens peu considérables. Leurs discours sont plus étendus, mais non pas plus énergiques. Celui de Menelas chez Rotrou est remarquable.

* Ne vous souvient-il pas avec combien d'adresse

Vous vous êtes fait Chef des troupes de la Grèce.

Ah ! comme ce grand cœur se sçavoit abaisser !

Le front ne portoit pas l'image du penser ;
Et votre modestie alors incomparable ,
Fut un adroit chemin à ce rang honorable.

* ROTROU, *Iphig. Act. II. Sc. II.*

Jamais pour s'élever on ne se mit si bas.
 Vous offriez à l'un , à l'autre ouvriez les
 bras ,
 Serriez à l'un la main , jettiez les yeux sur
 l'autre ,
 Portiez votre intérêt beaucoup moins que
 le nôtre ;
 De qui vous demandoit vous préveniez les
 pas ,
 Parliez à qui vouloit , & qui ne vouloit pas ,
 Et lors votre maison à tout le monde ou-
 verte ,
 Jusques aux basses-cours n'étoit jamais dé-
 ferte.
 Mais quand cette affectée & fausse humilité
 Vous eut de notre Chef acquis la qualité ,
 Un soudain changement de mœurs & de
 visage
 Fut de cet artifice un trop clair témoigna-
 ge , &c.

Ce n'est pas là de la poésie de Racine ;
 mais il n'y manque guere que ce tour
 élégant & châtié. La contestation de Me-
 nelas avec son frere est du reste aussi
 vive que dans Euripide. Racine en sup-
 primant le personnage de Menelas en a
 mis plusieurs traits dans la bouche de
 Clytemnestre , d'Ulyse & d'Achille ,
 pour en perdre le moins qu'il pourroit.

Mais la jalouse Eriphile a plû & a dû plaire davantage, comme étant plus conforme au goût dominant de notre siècle. La contestation dont je parle est cependant un beau morceau. On y trouve toute l'éloquence qui peut rendre une cause douteuse pour suspendre les esprits, & pour entretenir les spectateurs dans cette émotion si nécessaire au Théâtre, sans sortir du sujet. Racine qui l'a très-bien vû, la supplée par une autre querelle entre Agamemnon & Achille. C'est la Scène fixieme de son quatrieme Acte, où l'on lit cet endroit merveilleux d'Homere, & si fort applaudi de nos jours. Achille parle.

* Hé, que m'a fait à moi cette Troye où je cours ?

Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle ?

Pour qui, sourd à la voix d'une mere immortelle,

Et d'un pere éperdu négligeant les avis,

Vais-je y chercher la mort tant prédite à leurs fils ?

Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre

* RACINE, *Iphig. Act. IV. Sc. VI.*

Aux champs Theffaliens oferent-ils descendre ?

Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur

Me vint-il enlever ou ma femme ou ma
sœur ?

Cet endroit & tant d'autres traduits par les bons Ecrivains François, sont des preuves sans replique en faveur des anciens. Qu'on leur donne des Racines pour interprètes ; & ils sçauront plaire aujourd'hui , comme autrefois.

A C T E I I I.

Euripide n'a été suivi de personne dans sa premiere Scène du troisieme Acte. Ni Dolcè , ni Rotrou , & moins encore Racine , n'ont osé faire paroître un char sur le Théâtre , & en faire descendre Clytemnestre & sa fille avec le petit Oreste endormi. Ce spectacle si naïf ne convenoit qu'aux mœurs antiques. Il n'en est pas moins beau pour qui sçait priser le naturel. Une mere escortée d'une foule de femmes , & qui veut qu'on la croye heureuse d'être mere d'une telle fille ; une jeune Princesse dont la modestie laisse entrevoir la joie & la vanité qu'elle a d'avoir bientôt Achille pour époux ; un enfant que la

fatigue endort, & que son âge dispense de prendre aucun intérêt bien sensible à ce qui se passe ; l'inquiétude & les précautions de cette mere attentive pour ses enfans ; ces préparatifs à un bonheur qui ne fera rien moins ; quelle vérité dans cette peinture ! Racine en a pris ce qu'il a pu, eu égard à nos manieres, qu'il ne falloit pas choquer. Ses deux autres prédécesseurs n'ont pas non plus négligé quelques-uns de ces traits. Dans le reste de l'Acte, Racine suivant toujours sa pointe, anticipe sur Euripide. Il met en œuvre la brouillerie d'Agamemnon avec Clytemnestre, & il en tire de grands mouvemens. Achille s'éclaircit avec elle ; il aime de plus en plus Iphigénie, il découvre le mystere du sacrifice, il entre en fureur : Eriphile en triomphe. Voilà sur quoi roule cet Acte. Dolcè & Rotrou sont plus fidèles à Euripide. Aussi le sont-ils trop, plus traducteurs en cela que Poëtes. Il est vrai que l'entrevue d'Iphigénie avec son pere, celle de Clytemnestre avec son époux, & les efforts d'Agamemnon pour écarter de l'autel son épouse, suffisoient bien pour remplir un Acte. Mais Racine a distribué toute cette matiere selon son plan avec plus d'étendue, &

Euripide l'a fait fuivant le sien avec plus de simplicité, de maniere que dans le premier le Théâtre est plus diversifié, & dans le second le spectateur est plus attendri. Divers mouvemens agitent le Théâtre chez l'un, & partagent l'attention du spectateur : chez l'autre rien ne nous détourne les yeux de dessus Iphigénie. Pas un mot qui ne soit pour elle. Sa naïveté même la rend plus chere. Car pour ne parler que de la Scène où elle aborde le Roi, cette Scène est à la vérité plus courte & plus noble dans le François; mais aussi est-elle plus poussée & plus tendre dans le Grec. Iphigénie y paroît moins Princesse & plus aimable; Agamemnon moins Roi, & plus pere. Nous remarquerons bientôt une autre différence qui a dû frapper les lecteurs. Il faut dire à la louange de Dolcè, qu'il a traité cette Scène en grand maître qui entendoit bien son original. Il a marqué avec cette naïveté fine, (qui est plus du goût de la langue Italienne que de la nôtre,) toute celle d'Iphigénie dans les diverses questions qu'elle a fait à son pere. Celui-ci touché de son esprit & de sa simplicité en prend un prétexte pour cacher la cause véritable des soupîrs & des larmes qui lui échappent. *Hé com-*

ment voulez-vous que je parle, (répond-elle,) pour ranimer votre joie ? ainsi ai-je traduit. Dolcè a osé traduire plus littéralement, heureux de n'avoir pas rendu ridicule la pensée de l'Auteur, qui est si gracieuse dans l'original.

Esser vorrei per aggradirvi sciocca

Ἀσύνετα μὲν γ' ἔροισεν, εἰ σίγ' ἐνφρανεῖται.

Ce qui montre l'excès de l'embarras, & du pere, & de la fille, sans compter plusieurs traits que Racine n'a osé toucher, & qui dans notre siècle, où la nature est plus contrainte par je ne sçai quelle dignité, ne feroient pas en effet bien reçus, ni hazardés par les anciens s'ils revenoient au monde d'aujourd'hui.

A C T E I V. & V.

Dans l'Acte quatrieme la nécessité de faire jouer l'Episode d'Eriphile a contraint Racine de faire pour cette jalouse Princesse une Scène entierement détachée du reste. Car Clytemnestre paroît d'un côté du Théâtre, tandis qu'Eriphile s'en va de l'autre, sans autre raison de venir ou de s'en aller. La suite est tirée d'Euripide, excepté la Scène d'Achille & d'Agamemnon, dont nous avons par-

lé. Pour le Poëte Grec, on a vû qu'il remplit cet Acte d'une Scène d'Achille avec Clytemnestre, d'une autre de l'Officier qui vient dévoiler le secret du sacrifice, enfin de l'emportement d'Achille au sujet de cette nouvelle.

Le cinquieme Acte de Racine est fondé sur la révolution que fait Eriphile en trahissant Iphigénie, qui par là se voit livrée à Calchas. Achille pénètre, l'épée à la main, jusqu'à l'autel,

Et quoique seul pour elle, Achille furieux

Epouvantoit l'Armée & partageoit les Dieux.

Calchas arrête tout, regarde Eriphile, & déclare que c'est elle, qui sous un nom emprunté est l'Iphigénie que demande Diane. On pourroit peut-être dire sur cela, pourquoi Calchas sçachant tout ne déclaroit-il pas plutôt le secret, & pourquoi en est-il cru si aisément sur sa parole, lui que les Chefs ne ménagent pas trop dans la Pièce? mais ce seroit peut-être aussi une chicane; il faut se prêter à l'enchantement du Théâtre; & après tout cela est imaginé le mieux du monde pour nos mœurs, comme Racine l'avoit bien prévu. Car quelle apparence de faire mourir Iphigénie, ou de ne la sauver que par un prodige incroyable!

Dolcè même n'a pû supporter le prodige, & entr'autres petites libertés, il fait dire à l'Acteur qui vient raconter l'histoire du sacrifice : « Quelques-uns ont cru voir » une Biche au lieu d'Iphigénie.

Ma creder non voglio io quel che non vidi.

De forte que chez lui , non - seulement Iphigénie meurt, mais elle est décapitée dans les formes.

Alhor tornando à la fanciulla veggo
Qui l'infelice testa , e colà il corpo.

Pour Rotrou il change un peu la machine, & après avoir mis le sacrifice sous les yeux du spectateur , ce qui ne laisse pas d'être un beau coup de Théâtre , il fait enlever la victime si soudainement qu'on demande ,

Qui des deux nous la cache, ou la Terre ou
les Cieux ?

Aussi-tôt Diane paroît , & finit ainsi la Pièce avec quelque vraisemblance, puisque le spectateur a été averti qu'Iphigénie avoit été vouée à Diane dès son enfance. Dans tout le reste Dolcè & Rotrou suivent assez le procédé d'Euripide, hormis en deux circonstances considérables , où Dolcè demeure fidèle à son

original , tandis que Rotrou & Racine ont grand soin de s'en écarter. Ces deux choses sont si essentielles à toute la Pièce, qu'il est important de les examiner de plus près : ce sont les caracteres d'Iphigénie & d'Achille. Euripide avoit si bien marqué ceux d'Agamemnon & de Clytemnestre , que ses successeurs n'y ont rien ajouté. Racine seul, en donnant plus de grandeur à l'un & à l'autre , un peu aux dépens de la tendresse , a sagement retranché les reproches que Clytemnestre fait à son époux , reproches odieux qui blessent nos mœurs , & qui rendent ces personnages moins estimables, quoique plus ressemblans. En effet , Rotrou ne croit pas que ce soit assez que Clytemnestre dise au Roi son mari ,

* Va , pere indigne d'elle , & digne fils d'Atrée,
 Pour qui la loi du sang fut si peu réverée ;
 Et qui crut comme toi faire un exploit fameux
 Au repas qu'il dressa des corps de ses neveux.

Ce que Racine a imité & adouci en cette maniere :

† Vous ne démentez point une race funeste.
 Oui, vous êtes le sang d'Atrée & de Thyeste,

* ROTROU , *Acte IV. Scène VI.*

† RACINE , *Iphig. Acte IV. Sc. IV.*

Bourreau de votre fille il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mere un horrible festin.

Rotrou, après Euripide , y ajoûte encore le titre d'assassin d'un premier époux, & d'un fils du premier lit , avec le nom de ravisseur , chose que Racine a bien fait de supprimer. Revenons aux deux autres caractères.

Iphigénie , chez Euripide , n'est pas tout-à-coup héroïne : il lui en coûte pour se déterminer à mourir. La nature parle chez elle avant la vertu. Comme elle ignore d'abord le prix de son sacrifice , & qu'elle se regarde plutôt comme victime de Menelas que des Grecs, elle ne rougit pas de demander grace à son pere. Elle employe pour le fléchir les efforts de Clytemnestre, ses raisons personnelles, ses larmes, ses attraits, & jusqu'au silence éloquent du petit Oreste. Tout cela est extrêmement touchant, & n'a point choqué Athènes. Dolcé n'a pas cru que cela dût déplaire à l'Italie, quand il fait dire à Iphigénie ,

* Ben sapete , che à tutti è dolce il lume
Di questo Cielo : e vi ritorni à mente

* LUDOV. DOLCÉ , *Iphig. Acte IV. Sc. II.*

Ch'io prima di tutt' altri miei fratelli
 Vi chiamai padre ; & voi di tutti ancora
 Questi , figlivola mi chiamaste prima.
 Ricordivi , che'l primo dolce peso
 Fui de le vostre braccia , e prima io n'hebbi
 I cari baci , e ve gli diedi spesso , &c.

Rotrou & Racine ont pensé autrement ;
 & ils ont eu raison en France , où l'on
 estime à la vérité la vie autant qu'ail-
 leurs ; mais où l'on veut qu'on la mé-
 prise pour la montre. Ils ne donnent
 aucune foiblesse à Iphigénie. Dès qu'elle
 apprend le dessein d'Agamemnon , elle
 lui dit chez Racine ,

* Mon pere ,

Cessez de vous troubler , vous n'êtes point
 trahi.
 Quand vous commanderez , vous serez
 obéi ;
 Ma vie est votre bien. Vous pouvez le re-
 prendre ;
 Vos ordres , sans détour , pouvoient se faire
 entendre.
 D'un œil aussi content , d'un cœur aussi
 soumis
 Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez
 promis ,

* RACINE , *Iphig. Acte IV. Sc. IV.*

Je ſçaurai, s'il le faut, victime obéiſſante,
Tendre au fer de Calchas une tête inno-
cente,

Et reſpectant le coup par vous-même or-
donné

Vous rendre tout le ſang que vous m'avez
donné.

Et chez ROTROU,

* Le ſang qui ſortira de ce ſein innocent
Prouvera malgré vous la ſource en ſe ver-
ſant.

Il eſt vrai que les deux Poètes François
ont ſenti la beauté & la décence même
de cette foibleſſe qu'Euripide donne d'a-
bord à Iphigénie; & le plus récent ne
manque pas, ſur les traces de l'ancien,
d'en laiſſer échapper quelques traits par
ce vers,

† Si pourtant ce reſpect, ſi cette obéiſſance
Paroît digne à vos yeux d'une autre récom-
penſe,
Si d'une mere en pleurs vous plaignez les
ennuis,
J'oſe vous dire ici qu'en l'état où je ſuis

* ROTROU, *Iphig. Acte IV. Sc. III.*

† RACINE, *Iphig. Acte IV. Sc. IV.*

Peut-être assez d'honneurs environnoient
ma vie

Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie ,
Ni qu'en me l'arrachant un sevére destin
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon , c'est moi qui la pre-
miere ,

Seigneur , vous appellai de ce doux nom
de pere :

C'est moi qui , si long-tems le plaisir de vos
yeux

Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux.

Et pour qui tant de fois prodiguant vos ca-
resses ,

Vous n'avez point du sang dédaigné les foi-
bles.

D'ailleurs Iphigénie consent à s'enfuir
avec Clytemnestre, & cette fuite rendue
sans effet prolonge agréablement le spec-
tacle. Iphigénie seroit assurément peu
estimable dans l'original, si elle s'obsti-
noit à se soustraire à la mort; mais après
avoir réfléchi sur la gloire de son trépas,
elle l'accepte si généreusement, elle re-
fuse avec tant de constance le secours
d'Achille, elle fait les préparatifs du sa-
crifice, & se livre enfin avec tant de
grandeur d'ame, que les premiers mou-
vemens de la nature, & les soupirs mê-

me qui lui échappent dans ses derniers adieux, ne font que relever son héroïsme. Ce mélange de foiblesse & de courage est certainement la mécanique secrète de la tendresse du Théâtre, & l'instrument poétique qui fait couler les larmes des spectateurs. Iphigénie est moins amante dans Euripide que dans Racine, & par-là, outre qu'elle se montre moins foible, elle interrompt moins l'attention sur son malheur par des Scènes postiches. Son dévouement en est plus volontaire. Car le moindre des soupirs qu'elle donne à son amant dans le François, ou le plus léger retour vers la vie, auroit autorisé Achille dans Euripide à la sauver. Mais elle rejette les offres de ce Héros jusqu'à l'autel, & présente généreusement son sein à Calchas, qui frappe. L'Iphigénie Française ne va pas jusques-là. Le Poëte engage son amant, que les adieux de sa maîtresse ont trop attendri, à la tirer d'embarras, & le spectateur d'inquiétude. L'héroïne n'est donc pas mise à la dernière épreuve, & par conséquent son dévouement en a d'autant moins d'éclat, que la volonté & l'effet en pareil cas sont deux choses fort différentes.

Le caractère d'Achille est tout-à-fait

François chez Racine. Le Poëte l'a voulu tel, parce qu'il falloit plaire à des personnes qu'il avoit faites à cette maniere galante de traiter la Tragédie. Il feint qu'Achille étoit déjà autorisé à aimer Iphigénie. Cela fait une difficulté qu'il leve adroitement, ou plutôt qu'il pallie. Car il n'est pas trop vraisemblable qu'Agamemnon voulant attirer sa fille en Aulide pour l'immoler, se serve du prétexte du mariage avec un Héros dont l'amour soit public, ni que l'on timpanise dans l'Armée la nouvelle de cet hymen. Voilà pourtant ce qui arrive. Il n'en est pas de même dans Euripide. Car il suppose qu'Achille ignore qu'on lui ait destiné Iphigénie pour épouse. L'arrivée même d'Iphigénie surprend toute l'Armée, qui n'en sçait pas le véritable motif. Ces deux différentes suppositions font que ce n'est plus le même Achille de part & d'autre. Racine le fait paroître dès la seconde Scène, tout occupé de ses projets amoureux & guerriers, n'ayant en vue que de précipiter son hymen pour voler à Troye. Il a fallu beaucoup d'art pour allier ainsi l'amour & la gloire dans un Héros dont l'emportement, la bravoure & la hauteur ont fait de tout tems le vrai caractère. Toutes les autres

Scènes d'Achille font de ce goût, quoique le motif de l'honneur se mêle dans la suite à l'intérêt de l'amour.

Le Poëte Grec n'amene Achille au Palais d'Agamemnon que par une impatience qui lui prend de partir pour Troye. Clytemnestre qu'il rencontre le salue comme gendre. Achille qui ne comprend rien à ce discours, manifeste sa surprise d'une maniere assez peu conforme aux nôtres, mais si naturelle pour le siècle d'Euripide, qu'on ne peut y trouver à redire sans chicaner. On passe donc à l'Achille ancien de refuser une marque de civilité que veut lui donner Clytemnestre : mais on comprend moins, & par conséquent on a plus de peine à lui passer un autre point ; à sçavoir, 1^o. Qu'il dise à Clytemnestre, en parlant d'Agamemnon : « N'eût-il pas dû me parler & » m'autoriser à aimer Iphigénie ? j'au- » rois été assez heureux, Madame, pour » l'obtenir de votre main. Agamemnon » redoutoit-il la tendresse d'un époux ? » ah ! eût-il fallu livrer aux Grecs un ga- » ge si cher ; si l'intérêt de la Grece l'eût » demandé, j'ose le dire, Madame, » Achille auroit pû se résoudre à sacrifier » son amour au bien public. » Ou, comme dit Dolcè,

* Suo debit'era havermi fatto conto
 L'intento suo , & datomi la figlia ;
 Che l'havrei forse concedura anch'io
 A tante bellicose inclite schiere ,
 Se pur l'andata à Troja (ch'io no'l credo)
 Attender si dovea da la sua morte.
 Ch'anch'io bramo l'honor , l'utile , e'l bene
 De la famosa Grecia , &c.

2°. Qu'Achille refuse d'abord de voir Iphigénie, quoique Clytemnestre lui en donne une si belle occasion , quand elle veut elle - même l'amener à ses pieds.

3°. Qu'après l'avoir vue , & s'être épris d'amour pour elle , charmé tout-à-coup de sa générosité & de son dévouement , il souffre tranquillement qu'elle courre à la mort , & ne lui promette son secours qu'au cas qu'elle se repente de son dessein ; en quoi il lui tient si bien parole qu'il la laisse en effet mourir , & qu'il contribue lui-même au sacrifice par des libations. Voilà certes un amant bien extraordinaire pour nos jours. Dolcè l'a rendu tel de son tems en Italie. Rotrou n'a osé le faire en France , & beaucoup moins Racine. On ne sçauroit les blâ-

* LUDOV. DOLCÉ , *Ifigen. Atto III. S. V.*

mer ; mais doit-on blâmer Euripide ? il connoissoit le goût de ses spectateurs , comme nos Poëtes connoissent le goût de ceux d'aujourd'hui. Reprenons ces trois articles.

1^o. Achille a raison de parler à Clytemnestre plutôt en héros offensé qu'en amant d'Iphigénie ; puisque ne l'ayant pas encore recherchée , l'intérêt de la gloire devoit plus agir sur son cœur que celui de l'amour. Il en marque même plus de désintéressement à une mere affligée , en lui faisant entendre que c'est moins l'amour qui l'anime à sauver Iphigénie , que l'amour & l'équité.

2^o. Clytemnestre lui demande s'il veut qu'Iphigénie vienne elle-même se prosterner à ses pieds. Il refuse de la voir sur la sévérité des bienféances Grecques, & outre qu'il en apporte de bonnes raisons , il montre encore plus par-là combien son zèle est désintéressé.

3^o. Il est véritablement plus difficile de concevoir comment Achille laisse mourir son Iphigénie, uniquement parce qu'elle s'est dévouée , & parce qu'elle le veut ainsi. Mais (comme on l'a déjà observé) si l'on a égard au respect des Anciens pour les dévouemens & pour les personnes qui se faisoient volontairement victimes , l'on jugera qu'Achille

n'a pû en user autrement , sans se rendre exécration par une impiété trop criante. Que ne fait-il pas au reste pour rompre le dessein d'Iphigénie ? prières , insinuations , tendresses , il met tout en œuvre. Il ne peut s'empêcher de l'admirer ; mais il n'omet rien pour l'en détourner. Il va même , bien armé & escorté de soldats fidèles , entourer l'autel pour délivrer Iphigénie au moindre signe qu'elle paroitra donner , ne fût-ce que par un soupir. Il espere qu'elle y consentira. Mais en vain. La Princesse a pris son parti. Aussi Clytemnestre désespère-t-elle de la sauver , & n'exige pas d'Achille qu'il la dérobe au couteau sacré , malgré son vœu. C'est donc par égard à un acte de Religion , qu'il faut entrer dans le caractère des trois personnages : & cela seul fait évanouir la difficulté , malgré l'impossibilité d'y conformer nos idées. A ces difficultés près , l'Iphigénie d'Euripide est justifiée par l'heureux succès de l'Iphigénie de Racine.

Quelques fortes que ces raisons me paroissent en faveur d'Euripide , je sens trop qu'on aura peine à les goûter. Que peuvent tous les raisonnemens du monde contre un préjugé né de l'oubli , ou du mépris des manieres anciennes ? toute

ma prétention se borne à mettre le lecteur dans la nécessité, ou de faire grace à Euripide, ou de regarder son siècle, comme le plus insensé qui fût jamais; alternative qui ne souffre pas de milieu, & qui peut servir de solution à presque toutes les objections qu'on a faites contre les Anciens par égard à leurs usages. Car il paroît bien dur de prononcer que cette Athènes si sçavante & si spirituelle manquoit de goût & de bon sens au point d'approuver des extravagances palpables. C'est se contredire soi-même: c'est attribuer à un siècle & à un Auteur, des qualités & des vices qui ne peuvent s'allier, un sens droit & de travers, un discernement fin & grossier, la lumière & les ténèbres. Si l'on ne prétendoit relever que des défauts ordinaires, tels que ceux qui sont attachés aux choses les plus parfaites par le sort de l'humanité, il n'y auroit pas de contradiction sans doute. Mais ce ne sont pas seulement ces défauts qu'on reproche à l'antiquité. On lui en impute de si frappans, (& à côté des beautés les plus frappantes,) qu'il faut nécessairement conclure la contradiction dont je parle, ou rentrer dans la voye de l'examen, pour sçavoir lequel des deux a raison, ou

504 REFLEXIONS, &c.
notre siècle, ou celui d'Euripide par exemple, & si l'Achille de Racine ne choqueroit pas les anciens Grecs, comme nous sommes choqués de l'Achille d'Euripide.

Quant à Racine, sa gloire qui croît toujours à mesure qu'il devient ancien à notre égard, ne sçauroit être intéressée par le parallèle qu'on ose faire entre ce grand Poëte & son modèle. Il ne peut perdre à être comparé. Mais comme cette comparaison fait honneur aux Anciens, dont il a puisé ce goût naturel qui le rend si cher aux François, il m'a parû qu'on ne pouvoit mieux sentir les beautés d'Euripide qu'en les rapprochant de celles de Racine.

Fin du Tome second.



